DEC 31 1930

Année. N° 23. 1er Décembre 1930.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

		Pages
iel Hanotaux . .	*En Flandre et en Belgique*	481
h Conrad. . . .	*Falk.* — I.	505
ane Lauzanne. .	*Le fouillis des Assurances Sociales*	526
ndre Arnoux. .	*Merlin l'enchanteur* (fin)	541
ne Grosclaude .	*Souvenirs d'un Apprenti centenaire*	576
and Fleuret. . / ges Girard . .	*Fraternité.*	597
ium	*Licence ès lettres et recrutement des Professeurs.*	626
t Thibaudet. . .	*Stendhal. Le Centenaire du Rouge et Noir.* — II.	646
-Louis Vaudoyer.	*Spectacles*	678
us.	*La Rentrée des Chambres.*	689
y Bidou	*Le Mouvement littéraire.*	699

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres.

Copyright 1930 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1930

La **REVUE DE PARIS** *publiera prochainement* :

La Tragédie des Dardanelle

par EDMOND DELAGE

Les Aveux complets

par JACQUES CHENEVIÈRE

Poèmes

par FRANCIS CARCO

Conquête

par PIERRE FREDERIX

La Situation en Espagne

par le COMTE DE LIZARRAGA

Benjamin Constant

Son ralliement à l'Empire (1815)

par GUSTAVE RUDLER

L'Entrée en guerre des États-Unis

suite des

SOUVENIRS de WILLIAM G. SHARP, Ambassadeur des États-

EN BELGIQUE
PAR LES PAYS DE LA GUERRE

EN FLANDRE ET EN BELGIQUE

I

Quinze ans écoulés! Comment commémorer un tel anniversaire? Le mieux ne serait-il pas d'aller revoir ces pays de la guerre que j'ai parcourus tant de fois alors qu'ils étaient sous le feu de l'ennemi, d'aller porter l'hommage dû à nos morts et à leurs grands cimetières, de revoir cette terre que nous avons quittée en plein désastre, apprendre d'elle, maintenant, comment s'est faite cette restauration si courageusement entreprise, de savoir où en sont — corps et âmes — ceux qui ont repris le sillon abandonné, comment ils ont porté le fardeau de la vie et comment ils se réinstallent dans l'histoire.

Les courtes journées dont je puis disposer me permettront de prolonger, en un rapide pèlerinage, ces heures qui s'effacent et que la poussière des années oublieuses recouvre déjà. Revivons ces souvenirs : qu'ils s'attachent à nous et nous servent de compagnons et de guides!

D'abord, droit au plus triste, à cette plaine de Picardie qui fut, il y a quinze ans, comme elle le fut de tout temps, la gardienne meurtrie de la frontière. Beaurevoir, qui élève une nouvelle statue à Jeanne d'Arc prisonnière, sera notre première étape. Là j'ai commencé à vivre la vie et l'histoire. Je vais y retrouver l'histoire, Jeanne d'Arc et la guerre. Le circuit est tout tracé.

Nous sortons de Paris par la porte de Flandre; car j'ai décidé de gagner Beaurevoir par Péronne et Roisel pour parcourir, d'abord, ces champs de bataille où se jouèrent à la fois le premier acte et de dernier acte de la guerre : après la Marne, l'articulation de la Course à la Mer, et, à la deuxième invasion, la couverture d'Amiens. Point de suture du front nord-sud et du front ouest-est, c'est le pays qui subit le plus longtemps l'ennemi, et où la défensive-offensive pour Paris s'enracina.

La direction est donc Paris-Péronne : route droite, solide, refaite, goudronnée, lissée, seulement dénudée d'arbres et, par là, évoquant les méfaits de la guerre; elle conserve encore quelques souvenirs des aspects antérieurs par la subsistance de fragments anciens des « pavés du Roi », laissés en cassis sur le parcours à la traversée des grands villages agricoles battant neuf, comme de vieux galons usés sur un uniforme moderne.

Luzarches. — Le périple commence. « L'ennemi est à Luzarches », terrible parole qui circula de bouche en bouche et qui, avec l'arrivée des premiers réfugiés belges, mit la population parisienne en alarme. J'ai vu Luzarches alors : quelques toits arrachés, quelques vitres brisées, une fontaine rompue, c'étaient les traces de cette escarmouche ultime à proximité du camp retranché de Paris. Le dernier souffle de cette course *nach Paris* qui avait été, un instant, dans les desseins de l'État-Major allemand, s'épuisa ici; la cavalerie de von der Marwitz, arrêtée dans les bois de Néry, y brisa son temps de galop; elle n'ira pas plus loin.

Senlis. — Les grands drames inhumains, qui ne s'effaceront jamais de la mémoire des hommes, cessent également ici; le meurtre de M. Odent, maire de Senlis, les civils mis devant les armées, les incendies de quartiers, une violence atroce et réglée fusillant l'âme d'un peuple pacifique et désarmé, ces horreurs, d'abord exécutées par ordre, sont, soudain, interdites par ordre : la bataille de la Marne a suffi pour renverser les illusions et les directions du haut commandement allemand. On entendait imposer à la population civile la capitulation prompte, abolir la défense nationale par la crainte d'atrocités inouïes : « Nous serons des barbares! »

L'entourage de von Kluck dit, non loin d'ici, à Lassigny : « Nous détruirons Paris. La civilisation latine périra! » On croirait entendre parler Hitler.

Or, Senlis, c'était déjà Paris; la première ville de l'Ile-de-France. Et quel pays, quel charme, quelle beauté! le plus doux coin de la douce France! La contrée chantée comme une Attique par Gérard de Nerval. Comment résister à la tentation d'ouvrir le livre et d'évoquer ce passé plein de délices dont la grâce, malgré tant d'efforts et de soins pieux, ne renaîtra jamais : « J'ai passé par les paysages les plus beaux que l'on puisse voir en cette saison... Et, surtout, la majestueuse longueur de cette route de Flandre qui s'élève parfois de façon à vous faire admirer un vaste horizon de forêts brumeuses... En arrivant à Senlis, j'ai vu la ville en fête. Les cloches, — dont Rousseau aimait tant le son lointain, — résonnaient de tous côtés; les jeunes filles se promenaient par compagnies dans la ville ou se tenaient devant les portes en souriant et caquetant. Je ne sais si je suis victime d'une illusion : je n'ai pu rencontrer encore une fille laide à Senlis. Celles-là, peut-être, ne se montrent pas? Non. Le sang est beau généralement, ce qui tient sans doute à l'air pur, à la nourriture abondante et à la qualité des eaux... »

Quand l'armistice fut signé, je fus appelé à Senlis par le maréchal Foch. Au passage, j'aperçois le petit hôtel discret au fond d'un jardin où il me reçut, et où il m'interrogea longuement sur les conditions possibles de la paix. La paix, j'en eus dès lors la certitude, fut faite contre lui, contre la victoire. L'intrigue interalliée, qu'il devinait dans les conciliabules des diplomates et des ministres parlementaires, étonnait son esprit droit et sincère. Comme un lion en cage, il tournait dans les six pieds carrés du salon au rez-de-chaussée, et mordait son cigare.

La route, gagnant par Pont-Sainte-Maxence, Estrées Saint-Denis, laisse à droite le Matz et ce puissant massif de Saint-Gobain, vrai rempart de Paris, que l'ennemi déborda en 1914, le recul de l'armée French lui permettant de se glisser par la vallée de l'Oise; et, à l'ouest, elle laisse également cette région de Montdidier où devait s'épuiser, en

1918, l'attaque et la défense pour la ligne Amiens-Creil. Deux fois, sur ces collines dénudées, se décida la sort de la France : Castelnau, Foch en 1914, Foch encore et Pétain en 1918 tendirent la chaîne que l'ennemi ne put briser. Nous entrons dans le pays rasé, le pays où les ruines mêmes avaient péri. Et voilà que se développe, sous nos yeux, le premier panorama de la reconstruction : fermes opulentes, meules puissantes, cheptel abondant, murs rouges de briques, toits rouges de tuiles. La route s'enfonce dans une richesse reconquise.

Roye. — Il y a quatorze ans, quand l'armée allemande avait commencé son repli, j'étais ici, à Roye. Sur la grand'place, pas une maison debout, le ciel machuré d'un écroulement noir, la place, horrible amas de détritus, de moellons et de ferrailles, charnier de pourritures et de puanteur. Dans le coin, un groupe délibérait : représentants de l'autorité militaire, de l'autorité civile, du Secours national, du Comité France-Amérique. Cette fois, ils étaient partis; on ne les reverrait plus! Il s'agissait de savoir si, pour réparer le mal et rendre à la cité une certaine vie, on commencerait par faire revenir les hommes, par reconstituer les routes ou par rebâtir les maisons : sans route, pas de ravitaillement; et comment appeler les hommes quand il n'y avait ni maison, ni ressources, dans ce désert de ruines? Inutile délibération. Les hommes sont revenus d'eux-mêmes, aussitôt l'air débarrassé de l'odeur de l'ennemi. Ils sont arrivés, l'un après l'autre, sans ordres, mais dans l'ordre le plus naturel et le plus émouvant, les vieux, les femmes, les petits. Je les vois, poussant la brouette ou la voiture d'enfant, pauvre emménagement de matelas, casseroles, maigres provendes, fiers du sol reconquis et du foyer retrouvé. « Ils ne reviendront pas! »... Ils sont revenus!... Et nos gens aussi. Ils sont là, un peu là! Voici la grand'place refaite, avec un je ne sais quoi de vif, d'assuré et de riant, que, certes, n'avaient pas nos vieilles cités picardes, déchues de leur ancienne splendeur. On dirait une existence nouvelle, une jeunesse refleurie. Déjà l'art de la reconstruction moderne, avec une inspiration plus libre, plus variée, moins étroite, moins exclusivement française, peut-être un peu belge, un peu anglaise, commence à s'affirmer. Façades tourmentées,

arcades, windows, hauts toits s'étageant sur les pignons triangulaires avec la chute en consoles si caractéristique du nord flamand et si différente des pignons en escalier de la France soissonnaise. Quel goût, quelle école, quel style, quelle importation ont tracé cette figure qu'ont voulu se donner les générations nouvelles? Quoi qu'il en soit, en s'affirmant ainsi, la reconstruction s'est énergiquement datée d'*après guerre* et, sortie des ruines, elle résolut d'entretenir, par ce souvenir de pierre, rouge comme du sang, l'inguérissable blessure.

Péronne. — A Péronne, la volonté de « faire nouveau » est plus ferme et plus appuyée encore. L'ancienne ville, avec les arcades modestes de sa place, était une petite personne sans âge, toute menue, recroquevillée sur son passé étouffé, immobile depuis Louis XI. Maintenant, Péronne est une capitale. Nous y arrivons le samedi après-midi, jour de marché. La grand'place nous accueille, vaste et haute, presque altière en son développement plein d'aisance et de grâce. Jadis, quelques rares redingotes et chapeaux hauts de forme se glissaient dans l'ombre mince des murailles blanches; des figures désuètes se dissimulaient au judas des fenêtres, derrière les petits carreaux verdâtres. Et voici des autos en nombre, reluisantes de vernis et de métal, devant les cafés tout en glaces; un va-et-vient de foules qu'illuminent les figures rutilantes de nos fermiers picards; le geste large, la voix haute, ils se hâtent vers le marché aux grains, mêlés à la presse des hommes d'affaires circulant, la serviette sous le bras, et des spéculateurs, le crayon aux lèvres. Petite ville soudainement grandie dans la volonté moderne de « vivre sa vie », Péronne justifie son blason prophétique : « France nouveau » et sa fière devise *Urbs nescia vinci.*

De Péronne nous gagnons, par Roisel, la chaussée Brunehaut, la plus vénérable des voies « ferrées » (*strata*) construites par les Romains et qui porta la civilisation latine en Belgique et en Allemagne, perçant le vert rempart de la Forêt Charbonnière; nous roulons vers ces longs horizons couchés et comme tapis sur les guérets infinis où soufflent les vents des mers du Nord et que rayent les grands vols de corbeaux, avant-coureurs des vols de nuages noirs. Du haut de la plaine qui s'incline au nord la puissante contrée s'ouvre toute en

ciel : c'est la vallée de l'Escaut qui, durant des siècles, sépara deux mondes, Allemagne, France. Quelques kilomètres, et le paysage change encore : un coteau s'étage devant nous; sur un de ses replis, une tour isolée à demi ruinée; et, sur un versant, une flèche aiguë et, pour moi, nouvelle : Beaurevoir.

II

A Beaurevoir, les points de comparaison jalonnent mon souvenir : c'est, dans mon enfance, le village aux fermiers et aux tisserands, avec ses reliques féodales : la Sablonnière, la Motte, Folemprise, le Château, les ruines du donjon et ses fossés caverneux; c'est la légende des vieilles guerres et des fuites soudaines dans les bois; les dernières futaies de la forêt Charbonnière, déjà attaquées par le labeur moderne; au cimetière, le saule dénudé de la source d'Escaut desséchée; les vents du Nord, la neige des longs hivers, la modeste église rapetassée par les siècles, où quelques motifs flamboyants rappellent le temps des seigneurs; dans le bas du village, la pauvre école, moitié grenier à foin, où j'ai appris à lire sous la férule d'un antique « père fouettard ».

Une vie d'homme s'écoule. Beaurevoir s'est enrichi, meublé, calé; c'est une belle cité prospère, avec sa foire de la Saint-Luc, célèbre dans tout le pays et jusqu'en Belgique, en relation commerciale avec Bohain, Saint-Quentin, Reims; à la fois traditionaliste et libre d'esprit, gardant son vigoureux « quant à soi », et dont mon père disait qu'il ne connaissait rien de plus robuste et de plus respectable que l'esprit de cette population de la frontière, jouxte les Flandres. Prospérité accrue; la betterave verdit les champs; la broderie remplace les tissus. Beaurevoir, avec ses rues larges, sa place d'Armes bien aérée, ses maisons bourgeoises, devient une cité.

Soudain, la guerre! Encore la guerre! Quelques journées d'incertitude, le silence, l'angoisse. Le canon dans le vent du Cateau, les régiments anglais et français en retraite; sur la route de Cambrai, les premiers uhlans. Beaurevoir est occupé, la population en fuite ou en esclavage. Quatre ans. Beaurevoir, point d'appui de la résistance allemande entre Saint-Quentin et Cambrai, est assiégé et bombardé des deux parts, alternati-

vement. Enfin, les 13 et 14 octobre 1918, la savante manœuvre des Anglais tourne la défense de l'ancien château, puissamment organisée par les Allemands. Ils fuient. Beaurevoir est délivré.

Mais, du bourg cossu, que reste-t-il?... Rien. A ma première visite, les « revenus » errent dans un décombre inextricable. Rebâtir? Mais par où commencer? Industrie, agriculture, travail, argent, main-d'œuvre, tout manque... Repartir? Aller mourir ailleurs?...

La patience, l'énergie, l'optimisme de la race l'emportent... Et nous voici, après dix ans, dans une ville refaite, en ordre, au travail, ayant ressaisi déjà les éléments de son antique prospérité. Routes, ponts, maisons, écoles, usines, fermes, la terre elle-même, il a fallu tout refaire. Tout est refait. Mais la figure des choses, et même la couleur des choses est autre : au blanc a succédé le rouge. La guerre a donné ce coup de pinceau. Les derniers bois, les vergers verts ont disparu, et, avec eux, les mœurs ancestrales, l'attache aux vieux mystères rustiques ou sylvains. La motte du château est rasée, les fossés remplis. A l'emplacement du donjon on a élevé, cruellement, deux chalets modernes aux pavillons pointus. La ville s'est lancée dans l'industrie nouvelle, dont le rythme mécanique emporte le monde. Pas un vieux foyer, pas un vieil arbre; une tranchée entre le passé et l'avenir.

Voici l'église reconstruite; à elle seule, si éloquente : au lieu du toit de tuiles où l'herbe portait la terre au ciel, un sanctuaire d'une jeunesse éclatante en son style dépouillé et sobre; style « restauration », mêlant, en un habile trompe-l'œil, le matériel ancien au matériel moderne. Au dehors toute rouge, au dedans toute blanche, droite sur son perron élevé; souple et bien proportionnée, corsetée et lancéolée comme une guerrière. A l'intérieur, larges déambulatoires de la nef et des bas-côtés, belle lumière du jour, sans le voile prétentieux du vitrail « Saint-Sulpice ». Tout est net, tout est clair; autel de marbre blanc, couronné d'une Jeanne d'Arc blanche, la main sur l'épée. Mais le trait caractéristique, révélant l'évolution des âges, est ceci : l'église a été retournée; la façade, maintenant, est à l'est, non à l'ouest. C'est qu'autrefois, chapelle du château, elle était faite pour les seigneurs et leur offrait respectueusement l'entrée. Aujourd'hui, elle est faite

pour le peuple et le portail s'ouvre sur la place commune par où les humbles viennent, sans détour, jusqu'à Dieu.

Dans une cérémonie simple, la statue de Jeanne d'Arc, que les Allemands ont emportée, est remplacée par une nouvelle figure qui s'élève, maintenant, sur l'emplacement du château : la prisonnière se dresse sur le logis ruiné des hauts personnages qui l'ont livrée. La population entière, sans division ni distinction de partis (maire radical, curé ardent, populaire), se donne à cette célébration patriotique et religieuse unanimement. Comment exprimer l'harmonie extraordinaire que crée cette fille sublime entre un passé aboli et un avenir inconnu? Comment ne pas admirer ces siècles de persévérance obscure et de liaison indestructible?

La vieille histoire, mère du futur, gonfle le germe d'une moins rude humanité. Je ne sens, ici, ni rancune, ni haine, mais, déjà, la pointe verdissante d'un je ne sais quoi qui naît par la paix et pour la paix; dans ce vieux village militaire et forestier où mon enfance parlait encore le dialecte picard, hier, on discutait, autour d'une table amicale, de Stendhal et de Paul Valéry! La ville s'est reconstruite plus large; l'église s'est retournée : mais, quelle que soit l'orientation, l'âme claire et tenace du peuple de la frontière est toujours pleine de foi.

III

Le circuit que nous nous sommes tracé nous rejette au point de rencontre de l'attaque et de la défense, au contour exact du ventre que l'offensive allemande poussa dans la terre française. Nous regagnons Péronne et, nous portant sur la ligne de la Somme, nous nous laissons saisir par la fraîche aquarelle des villages restaurés. Plus la lutte fut longue et dure, plus les fermes reluisent de leur prospérité récupérée. De quel engrais sont nourries les moissons neuves! Au loin, dans une chute du jour délicat et rosé, ce sont, à l'infini, des alignements de « demoiselles » en crinolines d'or, prêtes à entrer en danse dans la grange ou sous les coups de la batteuse; c'est le foisonnement des regains, de la bonne mangeaille où le troupeau plonge jusqu'au ventre; c'est le balancement aérien des lourds chariots rentrant l'ample

provende. Et nous nous remémorons les jours de la déclaration de guerre quand, regagnant à la hâte Paris, nous laissions derrière nous, sous le même soleil incliné, les mêmes moissons dorées, les mêmes meules, les mêmes fermes, la même magnifique toison de la terre : richesses perdues que la soudaineté des événements ne nous laissait même pas le temps de regretter.

Et voilà! La nature a oublié... Est-ce que l'homme oublie?... A un détour de la route, s'estompe, dans la brume, le profil gris des deux tours d'Amiens. *Ils* sont venus jusqu'ici; *ils* ont vu, de loin, les deux tours jumelles; *ils* n'avaient qu'à tendre la main pour se saisir du sanctuaire... La plus délicate, la plus fine, la plus pure des Notre-Dame, la Notre-Dame de Picardie n'a pas voulu être souillée.

Une nuit passée sous le toit hospitalier d'une de ces vieilles fermes que la proximité de la victoire a sauvées, et, à la première heure, départ pour Arras par Albert et Bapaume. Nous sommes venus à Arras en 1915, reçus par le général de Castelnau en pleine guerre. Là, nous avons vu, pour la dernière fois, le frère que nous allions perdre. C'était le plein des longues batailles qui cimentèrent de sang le rempart du nord et forcèrent, enfin, les Allemands à renoncer au thème de l'enveloppement par la gauche de l'armée française et de Paris. Arras, Arras qui, la première, fit connaître à la France le poids inconnu de cette terrible guerre, régiments fondant en une heure, air empoisonné, détresse des succès sans lendemain! Arras, premier nœud dur de la lutte désespérée avant Verdun!

Nous traversons *Bapaume* qui entendit le canon de 1870 et qui entendit le canon de 1914; qui vit les mobiles de Faidherbe et les territoriaux de d'Amade et de Brugère; *Albert*, dont la belle église reconstruite porte haut, sur le front, un casque d'or.

Arras, enfin, fleur toute fraîche dans une coupe de désolation. Ah! que le voilà bien, ce peuple énergique qui s'empoigne avec le travail comme le Jacob de Delacroix avec l'Ange et qui finit toujours par prendre le dessus et reconquérir sa mission... La grand'place... Levons les yeux. Dans le ciel, le *Lion d'Arras*, tout reluisant d'or, se dresse sur ses pattes héral-

diques, queue battante, griffes au vent. Le *Lion d'Arras*, rehissé là-haut, à faire frémir de joie, dans sa tombe, Paul Adam!

Noble entreprise : la ville a voulu reparaître aux yeux du monde, telle qu'elle avait été et comme si rien ne s'était passé. On parle de « style moderne », des lignes pures de l'hellénisme hollandais et du nouveau goût allemand. Grâce à Dieu, rien de tel ici! Je ne sais ce que l'avenir pensera des « lignes pures » : mais, assurément, l'empreinte de vie millénaire qui se retrouve sur cette place deux fois née, paraîtra toujours plus significative et plus belle que n'importe quel *ersatz* de l'antique sans la lumière du Parthénon. La place que j'ai vue si triste, si vide pendant la guerre, la voilà toute pimpante, souriante et rose en ses habits neufs, et elle salue, d'une révérence glorieuse, le fier Lion d'Or qui, de son beffroi, regarde au loin. Cette Renaissance naïve, ces colonnes en tire-bouchons, ces balustres, ce luxe de décors, cette fantaisie, cette bonhomie, cet amusement de la vie et cette charmante considération de soi-même que fut l'ancienne architecture flamande rend là tout son effet : et c'est délicieux! Le gothique bourgeois de l'Hôtel de Ville, avec ses hautes toitures aux lucarnes bonne-femme, qui me rappelle, à la fois, Saint-Quentin et Cassel, les maisons aux pignons triangulaires et aux consoles en volute, la place elle-même encadrée de ses arcades accueillantes et familières, tout cela se retrouve par les soins de cette piété vraiment « moderne »; et, en reportant sur un passé glorieux la gloire retrouvée, elle a rendu à l'histoire de ces peuples son sens et sa grandeur. L'hellénisme transplanté dans les brumes du nord par la folie de Louis de Bavière ou par la chute du mark, aura-t-il jamais une aussi émouvante prise sur les âmes?...

Nous ne sommes pas venus pour nous attarder à des problèmes esthétiques. Notre but est *Notre-Dame-de-Lorette*.

Nous abordons cette terre sacrée par une pieuse recherche... Où cela s'est-il passé? Quel fut le point de départ, la direction de l'attaque dans laquelle il a péri? Quel était l'emplacement de sa troupe? En quel lieu la rencontre, la mort, la disparition totale? Volonté de savoir, de voir, de comprendre, qui nous tient depuis si longtemps... Voici le cimetière de Souchez; le village dans le fond; à droite, les collines, toutes

rayées encore de la blessure des boyaux et des tranchées. Champ de bataille mamelonné, bouleversé, où la pensée se perd, où l'enquête s'égare. Est-ce ici? Est-ce là? Tout est changé déjà. Même ceux qui ont vu ne savent pas, ne savent plus. « La tranchée des zouaves », béante de l'effort, étale, sur ses bords écroulés, la pierraille en miettes. Est-ce là? Est-ce là?... Morts anonymes. Le souvenir fidèle est plus exact et plus sûr que cette réalité affreuse qui a, pour toujours, effacé le lieu de l'héroïsme et résorbé le sang.

Montons à Notre-Dame-de-Lorette dont l'obélisque nous fait signe de loin. Grandeur dans le ciel; l'horizon est à peine assez vaste pour encadrer le vaste cimetière : 34 000 Français! Jardin de deuil aux plis multipliés, aux compartiments pressés; alignement militaire des petites croix noires; les roses de France parfument les tombes. Le monument funéraire projette dans l'espace, avec le souvenir du sacrifice, la fumée de la gloire.

La basilique toute blanche, fiancée à ces jeunes morts, s'agenouille, en sa voûte surbaissée, pour une prière qui ne finira pas. Dans mille ans, des femmes pleureront encore de pitié : car la mort du fils ne veut pas être consolée. L'église, lampe translucide, veille sur le champ funèbre et sur le royaume de la mort, au loin. Terrains ondulant à l'infini et découvrant la frontière. Se sentant perdue, elle a convoqué ici, de partout, les hommes. Réunis, rangés, pressés les uns contre les autres en fourmilière obstinée, résolus à faire un rempart de leur corps, ils sont tombés sur cette terre sans la connaître, luttant désespérément pour elle, au fur et à mesure qu'elle les engloutissait.

Entrons dans l'église. Recueillement. Surtout, ne rien changer à ce qui nous apparaît, dès l'ombre du porche, si sobre, si clair, si digne. La courbe des hauts murs blancs s'inclinant en nef et en abside, irradiant seulement, au fond, des trois vitraux lumineux et éclatants, dus à l'amitié britannique, est une invocation permanente. Ne rien changer; n'ajouter rien. Sur les murs, aux colonnes, aux pilastres, des inscriptions d'or avec le souvenir et le nom : « à mon fils », « à mon mari », « à mon père », « à nos camarades », « à notre chef », « à notre ami »... Et l'autel, d'un galbe net et militaire : la

messe dans un camp. Évocation toute de lumière et d'âme. Ils se sont battus en plein jour et la conscience pure, ces 35 000 fils qui défendaient leur mère. Au loin, au loin, au loin, champs, fermes, villages, villes, tout est France : France sauvée et qui vit de leur mort. La cloche tinte. Heure de la prière. Prions. N'oublions pas.

Nous irons jusqu'à Lille par Lens, Carvin, Séclin : le pays du travail; les hautes cheminées fumantes, les tas d'escarbilles qui font des montagnes noires forgées par Vulcain. Dépôt antique de couches végétales englouties. Au voyageur qui passe, s'offre, lassante et inlassable, la longue rangée des magasins bâtis de briques, noirs de fumée, alignés sur la route; en arrière, les petites maisons des mineurs à façades neuves, géraniums sur les fenêtres : le travail est partout et il paraît à peine. Quelques groupes discutent, commentant la grève toute proche. Les champs sont déformées en une lande haillonneuse et rapiécée revêtant la richesse souterraine. Douceur, à la fois, et puissance de ce Nord actif que rien n'arrête et qui a nettoyé les puits de la boue du désastre pour y ressaisir une richesse accrue.

Lille. — C'est mardi. Musées fermés. Les fonctionnaires, préposés à l'art, comme les chefs de gare sont préposés au voyage, ont bouclé leurs richesses. Rien de plus décourageant après de si longues routes! Je me réjouissais de revoir les beaux Van Dyck et de rechercher, dans son intimité, la naissance de l'art du Nord! Porte close. Passons. La grande ville industrieuse, amortie par ces journées de grève, ne nous arrêtera pas.

En Belgique. — Par Tournai, nous entrerons en Belgique. A la frontière, tandis que les pourparlers avec la douane arrêtent la voiture, une nymphe charnue et court vêtue nous offre le premier *change* et la première *essence*, avec un sourire des dents blanches et un front à la tignasse rousse toute envolée. C'est la Belgique accueillante, belle et bonne.

Quelques tours de roue, et nous voici roulant sur cette aimable et grasse terre, si différente, dans son aménité, des sublimes paysages de la France du nord. Vergers et petits champs bien clos; fleurs aux parterres, fruits aux arbres,

portes et volets soigneusement peints. Ce sont deux mondes différents, ces pays si proches! — L'un, tout en débris et reliques des âpres combats et soulèvements telluriques calcinés et noirs, l'autre vivant, souriant, fleurant la belle humeur et la joie de vivre. Sur le seuil, la Flandre familière regarde passer le temps. Pas un coin de terre qui ne soit gratté, lustré, fourbi. Petite propriété; pas une terre en liberté, mais chacune ficelée, cadenassée aux fils de fer barbelés, de peur, sans doute, qu'elle ne s'ensauve. Des vaches tranquilles et graves regardent, le foin au ventre. Tout au long des villages ininterrompus, de bonnes dames, bien grasses, bien mamelonnées, sphériques, montrent le plus qu'elles peuvent de jambes en colonnes, soutenant la chute d'imposantes rondeurs : tableaux pour Jordaens; bonne chair et bonne chère. Cela se devine : que dis-je, cela se sent, exhalant le fumet pain bien cuit, la marmelade bien chaude et la bière fraîche.

Tournai. — Jeanne d'Arc nous accompagne : « Gentils loyaux Français de la Ville de Tournay, la Pucelle vous fait savoir des nouvelles de par deçà... Dieu soit garde de vous et vous donne grâce que vous puissiez maintenir la bonne querelle du Royaume de France... » Tournai, ville des consaux et des bannières, où se heurtaient sans répit les partis aristocratiques et populaires, Armagnacs et Bourguignons, où les autorités délibéraient à la taverne de la « Pomme d'or », où, en pleine féodalité, face à l'Empereur, au duc de Bourgogne et aux rois de France et d'Angleterre, s'établissait un gouvernement démocratique, fidèle d'ailleurs, établi pour « garder l'honneur du roi, le profit de la ville et du commun ». Tournai qui, à la nouvelle des victoires de Jeanne d'Arc, décide « une procession par le tour où l'on porte le Sacrement et y fera porter le fiertre Notre-Dame, pour le bien du roy et le recouvrement de son royaume, et prier Dieu et la Vierge Marie, qu'il soit en l'ayde du roy, en le remerciant dévotement de la bonne fortune qu'il ly a pleu donner sur ses ennemis[1] ». Cette ville, passionnée et passionnante, nous saisit, avec son aspect vivant et noble à la fois, avec sa cathédrale aux trois clochers où la jonction de l'art

1. Voir le livre si complet, si pénétrant du baron Maurice Houtart : *Les Tournaisiens et le roi de Bourges*, 1908, in-8°.

flamand et de l'art français s'affirme si puissamment. Dès l'entrée dans l'église, ce chœur lumineux, opalin, chante de toutes ses verrières, clair comme un portique de Paradis. Et, en parcourant ces rues, en évoquant ce passé, en considérant cette existence toujours violente et toujours menacée, me revient en mémoire le dire du grand historien de la Belgique, Pirenne: « La Belgique, contrée sans frontières naturelles, où l'on parle deux langues et qui, depuis le traité de Verdun, relève de la France à gauche, de l'Escaut et de l'Allemagne à droite de ce fleuve »; et, aussi, la conclusion qu'il tire de sa pénétrante étude, à savoir que la Belgique est « le lieu d'union et de pacification des deux grandes races européennes, si la sagesse l'emporte sur la violence et la volonté de paix des sages sur la fureur juvénile ». La paix, où est-elle, en effet, sinon dans ce pays des limites prochaines et de l'accord indispensable où il est de nécessité urgente que la délibération l'emporte sur les armes? Oui, la Belgique est le lien nécessaire, non seulement entre les diverses parties du continent, mais entre la terre et la mer. Car l'Angleterre, si proche, surveille les embouchures, et l'on ne peut se passer d'elle. Donc, au cours de la route qui nous mène à Bruxelles, soyons attentifs : car tous les traits sont significatifs, tous les détails importent, toutes les sensibilités sont en éveil. Sur cette famille si prochaine, nous avons tout à apprendre!

Par Leuze, Ath, Enghien, Hal, Ninove, nous serons à Bruxelles ce soir, et il faut y être pour la soirée du centenaire. Grand pays si petit! Les villes, toutes de si haute renommée, se touchent, se pénètrent, se lovent enroulées comme une seule nichée tendre et confiante.. Jadis, par la voie ferrée, les trajets se compliquaient de la non-concordance des services. Maintenant l'automobile trouve à peine la distance pour se mettre en vitesse. La surveillance de la route est nécessaire aux moindres carrefours comme dans les métropoles; et, en effet, la Belgique, contrée urbaine, est une contrée métropole.

La frontière franchie, on ne trouve nulle trace (sauf à Ypres) des grands mouvements militaires, des bombardements acharnés, du pilonnage écrasant qui sévit ailleurs. Tout au plus, le souvenir de ces brusques passages du début, avec l'allé-

gresse atroce de la « guerre joyeuse ». Ils ont passé. D'abord féroces, mais vite contenus par le grand fait d'armes qui orienta la guerre, et fit tomber l'allégresse et la fierté, la bataille de la Marne. Vers Bruxelles, longs abords tranquilles; faubourgs lisses et bien tenus; rien de ces reconstructions rouges qui laissent aux contrées d'où nous venons une arrière saveur de sang. Le pays est resté pareil à lui-même : d'*avant-guerre* et non d'*après-guerre*. En conséquence un peu vieillot, « Léopold Ier », comme nous disons « Louis-Philippe ». Bientôt, curiosité pour collection. Mais quelle détente, dans la crispation nerveuse qui ne nous avait pas quittés, de le trouver si sain, si reposant, si « douceur de vivre ». Prendre un bain de vieille Europe, comme c'est bon! La furie « nouveau style », non plus, ne s'est déchaînée ici. Chambre de mère-grand avec l'abat-jour vert et les rideaux de mousseline. Mousseline, Malines, point de Bruges, Bruges-la-Morte, quel joli chant du passé; fines envolées d'intimité dans l'enroulement des fumées sur les toits, fenêtres mi-closes, confidences à mi-voix.

IV

Nous arrivons à Bruxelles juste à temps pour la célébration du centenaire, et nous trouvons la ville toute pavoisée et illuminée. Place de l'Hôtel-de-Ville : lumière frémissante, vibrante, chatoyante, irisée comme d'une eau qui tomberait par nappes le long de la nuit, tel est le spectacle qui nous est offert. On ne voit rien, on devine tout. Quel fantastique ensorcellement que la place carrée avec ses frontons, ses pignons, ses astragales, émergeant de l'ombre bleue; et comme nous subissons cette fascination translucide! La vieille histoire locale, la « Joyeuse entrée », s'exalte en cette clameur éperdue des pierres d'or.

Toute la longue soirée, Bruxelles rit et chante : mais, vers minuit, le silence tombe goutte à goutte, puis devient profond, opaque. Tout s'endort. Après le vacarme assourdissant, longue nuit calme, si différente des nuits prolongées et chantantes du Midi. Repos.

Le matin, je reconquiers le Bruxelles de mes anciens séjours, le Bruxelles de Léopold II, où j'ai passé tant d'heures amicales

et laborieuses quand la fondation de l'Afrique coloniale et les dures négociations de l'Arouhimi, du Bahr-El-Ghazal et du Nil déterminaient les frontières des bons voisinages à jamais. Que de souvenirs, si je m'y abandonnais : le grand roi à la barbe fleurie, à l'œil ironique, au pied boiteux comme la justice, qui prit son petit pays sous le bras, le transplanta, bon gré, mal gré, sur une terre nouvelle et le fit grandir dans l'universel. Ces journées de Laeken, cet accueil de la société belge, ces chasses dans la forêt d'Ardenne que le prince Albert dirigeait avec cette robuste et silencieuse aménité où se préparait l'héroïsme. Depuis ces jours lointains (plus de trente années), la Belgique est mêlée à toutes les préoccupations de ma vie d'homme public et d'historien. Je me suis dit, dès lors : notre amitié pour la Belgique a pour premier devoir de la comprendre. Problème délicat, émouvant, pour nous, Français, sorte de « dépit amoureux » de s'attacher à un pays aux deux langues, aux deux races, qui est nous, et qui n'est pas nous; nécessité et équité de nous incliner devant le secret de sa nature et qui le tourmente lui-même, de nous assurer, à force d'intelligence et de cœur, qu'il ne sera jamais plus nôtre que quand nous aurons bien saisi qu'il n'est pas nous.

Revoyons donc cette Belgique d'après-guerre, d'apparence pareille à elle-même, mais tout autre par l'expansion et l'élargissement, cette Belgique qui compte mille années d'histoire libre et démocratique, avec des croyances enracinées, un ordre à soi qui contrôle et choisit dans l'humus européen que la pente des fleuves lui apporte; cette Belgique dont l'aristocratie constructive a su rester populaire, qui s'honore de la gloire accumulée et contrastée des Godefroy de Bouillon et des Philippe le Bon, des Charles-Quint et des Taciturne, des Marguerite et des Isabelle, des rhétoriqueurs et des chanteurs, des mystiques et des charnels, des calculateurs et des enthousiastes, qui, enfin, dans les crises périlleuses et les transformations soudaines des âges modernes, a su s'attacher à une dynastie dont la sagesse a dégagé et fixé ses destinées européennes et mondiales.

...Visite à Sainte-Gudule. Si roide et si peu *Bourgogne* sur son haut piédestal et dans sa majesté angulaire où l'on surprend quelque chose d'anglais, avec la symétrie absolue de son

plan, l'ampleur des proportions, la simplicité de l'ornement, la richesse des vitraux où tout l'art flamand s'exerce et où toute la vieille histoire belge s'expose, servant comme de prélude et d'ouverture magnifique à ce que sera notre voyage. En somme, à la revoir, impression un peu hésitante et contrainte. On dirait que l'âme mystique s'intimide, se surveille, craint de se livrer, hésite entre les voies diverses qui l'élèvent vers l'au-delà. La sainte craint de passer pour trop riche, trop ornée, trop fleurie, trop fantaisiste, se sentant surveillée de près par les hérésies toutes proches, les violences iconoclastes, les sévères voisins.

Penchés par la difficulté du problème, nous retournons à la place de l'Hôtel-de-Ville, bonne à revoir de jour. Peut-être la lumière dissipera-t-elle ces doutes?... Depuis ma dernière visite, la place a été restaurée, redorée, dégagée de tant de choses médiocres qui l'encombraient et qui — en des coins de plus en plus rares — l'encombrent encore. Dans l'ensemble, la richesse des coloris et des métaux, le luisant, le propre et le propret des moindres détails font grande honte à notre Paris qui laisse se ternir la gloire du dôme des Invalides et se surcharger de poussière et de rouille les vitrages du Louvre. Bruxelles aime son passé et l'astique en conséquence. Prenez une leçon et prenez un balai, messieurs les conservateurs des beautés françaises!

Sur cette place sans cesse refaite, ravalée, grattée, époussetée et redorée, un esprit règne et se perpétue, celui des corporations au temps des grands ducs de Bourgogne. L'histoire belge est ici chez elle. Les imprimeurs, les charpentiers, les boulangers ont donné, sur ces pignons ajourés, la preuve de leur puissance et de leur fantaisie. On se croirait à Florence quand les « métiers » faisaient les révolutions qui arrachaient aux cités le cri magnifique de la poésie et de l'art. L'art flamand étale de même ses origines populaires : rien qu'une volonté de masse montant en lame de fond peut donner une pareille marée d'écume et de beauté, soulever de telles œuvres et les soutenir, de son flot tendu, le long des siècles. Leur fine hardiesse fait leur gloire. Le gothique des Bourguignons et des Espagnols, dérivé, comme le gothique italien, de l'*opus francigenum*, a trouvé, par ces maîtres brabançons et flamands, son

expression laïque et civile : la tour du beffroi qui jette vers le ciel la clameur de ses quatre-vingt-dix mètres de pierre, avec le Saint Michel triomphant du dragon dans l'azur, est tout ce qu'il y a de plus affirmé, de plus sûr de soi : sveltesse, richesse, risque, luxe au vent! La lumière du jour la transperce comme la lame de l'archange troue la bête monstrueuse. Personne ne passera sur cette place sans tirer le bonnet : les bourgeois du Brabant ne l'envoient pas dire à leurs visiteurs : « Qu'ils s'inclinent et, surtout, qu'ils comprennent! »

Voilà ce que la place de l'Hôtel-de-Ville déclare, après Sainte-Gudule, plus réservée. A deux, ils indiquent la foi et l'éclat dans une sorte de témérité risquée. Dans leur sécurité, il y a de la fragilité.

Je n'entreprends pas de faire le tour de Bruxelles et de la Belgique, le Bædeker à la main. Je cherche ici l'âme des choses, l'âme d'aujourd'hui, dans le cours du passé au futur où l'histoire flotte à la dérive. Si mon voyage n'a pas ce caractère d'enquête après guerre, de recherche du permanent dans l'éphémère et de la direction possible après la rafale à peine apaisée, que peut-il être?

Donc, nous avons vu la ville, les édifices, les parcs, les palais, les faubourgs élargis, les banlieues pleines de verdure et de fleurs; quittant la ville basse, au tumulte sans cesse croissant, nous nous sommes attardés à la leçon toute en clarté de la ville haute. Ici, chose capitale, l'empreinte des styles Léopold s'est marquée en traits indélébiles. Comment s'y sont-ils pris pour faire du grand avec du modeste. Et, pourtant, le résultat est tel. Les mots qui viennent sur les lèvres sont : mesure, gravité. Rue de la Loi, rue Royale, rue Ducale, rue de la Régence, palais du Roi, palais de la Nation, partout l'idée de l'Ordre et, dans l'ensemble, en effet, un Ordre aussi bien architectural que civil, quelque chose de régulier, — un peu froid, — qu'enveloppent et raniment seulement les futaies du Parc, les arbres des boulevards et les perspectives de la campagne, au loin. La Belgique, en tant qu'elle se veut elle-même, est décidément sur ce sommet, s'élevant sans essoufflement et s'illustrant sans fracas. En haut, la permanence, la dignité qui observe et gouverne; dans la plaine, la lutte, le travail, l'instinct qui cherche et chasse, les sirènes

qui sifflent, les foules qui grondent, les claksons qui jappent. Silence et tumulte aboutissant à un accord; face placide derrière laquelle un cerveau ardent bouillonne. Qui croirait que ces eaux calmes couvent des tempêtes, que ces quartiers pleins de noblesse soient exposés à des marées d'invasion ou d'émeutes? Il en est ainsi, cependant, et c'est l'histoire même de la Belgique qui descend et monte le long de cette colline où je réfléchis au pied de la statue du général Belliard.

Fortune singulière de cette terre dont les fleuves et la mer se disputent les sables. L'Europe qui dévale vers les embouchures y apporte, à la fois, sa force et sa lassitude, ses richesses et ses scories. Et selon ce qu'elle dépose ici, chacune de ses parties sera jugée.

Par César, la Belgique entra dans la civilisation latine, pensa en latin, pria en latin; son histoire bénéficie de ce *substratum* immuable : fondation romaine, religion catholique. Se heurtant à ce ciment consolidé par les siècles, l'envahisseur germanique a dû, cent fois, s'arrêter, reculer.

La vigueur de ces origines se manifeste, au moyen âge, par la place énorme que prend l'étroite province dans la grande manifestation méditerranéenne des Croisades. Pierre l'Ermite et Godefroy de Bouillon partent de ces lieux et le dernier héros de la guerre contre les Infidèles, don Juan de Lépante, vient y mourir. Par ces chefs, que tant d'anonymes ont suivis, le cycle s'est trouvé ouvert et fermé.

Le passé antique, qui a déterminé le caractère du peuple belge et qui domine même sa dualité ethnique, ressurgit dans toutes les grandes circonstances de son histoire, quand, par exemple, au cours de la guerre de l'indépendance, les Pays-Bas belges, rompant avec leurs alliés et cousins, les insurgés de Hollande, se retournent vers l'Espagne parce que leur foi fondamentale, leur esprit romain, l'union avec Rome, en un mot, leur paraît menacée. Et il en sera de même quand, deux siècles plus tard, du fait de ce même esprit et de cette même foi, ils se séparent de la Révolution française et de l'ordre napoléonien. Tels ils sont et ils seront. Tels nous les retrouvons aujourd'hui. Au Rhin et en ses affluents se baigne un long reflet de cathédrales.

Les fleuves apportent le commerce; mais le commerce

est impatient de la mer : s'il ne l'atteint pas, il s'irrite; les eaux stagnantes deviennent pestilentielles. Nulle politique plus délicate que la politique des barrages, si ce n'est la politique des couloirs. Le commerce libre, et suivant sa pente, c'est la vie, le luxe, la prospérité, l'art, tout ce dont cette terre féconde s'illustra. Bruges et Anvers, quand leurs ports battent leur plein, sont la fleur épanouie de l'Europe occidentale.

Mais quelle stérilité soudaine si l'embouchure ne trouve pas la mer libre, si la nature ou la politique en empêchent l'accès! Par le double besoin de respirer et de trafiquer, la Belgique a toujours l'œil sur la mer et, en conséquence, sur sa proche voisine l'Angleterre; ce n'est pas sans raison que la première bataille de la guerre de Cent ans s'est livrée sur ces rivages. Mais, pour que le rôle de l'Angleterre ait tout son effet, il faut qu'elle reste dans son île et ne prétende pas faire de ce delta une annexe, un comptoir. Car, si le fleuve réclame la mer, il a besoin du continent : ports et estuaires ne peuvent rompre avec le vaste hinterland qui leur envoie ses produits ou leur achète soit ceux qu'ils importent, soit ceux qu'ils transforment. Le duc d'Albe ferme le port d'Anvers. Le premier geste de la France, à la Révolution, sera de le rouvrir.

De la variété des sites, des races, des sentiments, de l'antagonisme des instincts et des langues, de la rivalité entre les deux entreprises économiques, l'agriculture et l'industrie, du souffle d'indépendance qui vient de la mer, une autre loi de l'histoire belge se dégage, l'amour indomptable de la liberté. Ce peuple est *peuple* dans tous les sens du mot : populeux, populaire, parfois populace; démocratique dans les moelles, décidé à faire ce qui lui plaît, comme il lui plaît. Plus âpre, peut-être, à défendre ses franchises particulières même que l'indépendance nationale, il se livre à des discordes affreuses et les invasions prennent, trop souvent, pour introducteurs ses partis et ses partisans. Ainsi, sa vie divisée est une perpétuelle alerte, sa politique une perpétuelle bascule. De cette instabilité des choses, de cette avalanche de sables, de peuples et de passions qui aboutissent ici, résulte la fragilité du système derrière lequel les

populations belges ont, à diverses reprises, tenté de s'abriter, la neutralité. Elles ne peuvent s'y tenir. A chaque tournant de la route, la volonté d'un pays riche, croyant et fier est mise en demeure de choisir : ou la plate servitude ou bien l'héroïsme isolé, sans puissance et sans lendemain. La neutralité le désarme et il faut qu'il lutte. Cherchant au dehors un appui, une protection, son âme se déchire en raison de ces diverses nécessités et ambitions contradictoires qui, chacune, la tirent à elles. Piétinée par les soldats, la Belgique vit de siècle en siècle et d'âge en âge dans l'angoisse de la victoire qui ne sera pas uniquement sienne et qui, si elle peut la libérer, peut aussi l'asservir.

Le plus grand des drames où tous les Européens se sont mesurés, a eu lieu, précisément devant Bruxelles, aux confins de cette promenade idyllique du bois de la Cambre qui semble faite exclusivement pour les peintres et pour les enfants. Quelques tours de roue, et nous sommes à Waterloo.

Si grands que soient les événements militaires de la guerre récente, Waterloo reste toujours l'émotion supérieure; le respect et l'angoisse l'auréolent; l'aigle aux ailes brisées est étendu là.

Malheureusement — disons-le parce qu'il faut le dire, — sa dépouille attire une bande de mercantis, étalagistes exploiteurs qui se livrent sans vergogne au honteux trafic de ce qui n'appartient à personne : la vue, le ciel, le sentiment, l'histoire. Tout cela est mis en coupe réglée par une détestable entreprise d'auberges, de panoramas, de tourniquets, de fils de fer et de barrages qui interdisent l'accès au lieu sacré et opposent leur bataillon carré aux pèlerins du grand.

Ayant déjà parcouru, étudié le terrain, en y refaisant exactement le chemin qu'y avait suivi l'Empereur, je finis, malgré tout, par me retrouver et par reconstituer le paysage solennel, d'Hougoumont à la Belle-Alliance, de la ferme Caillou à la butte de Wellington; et mon œil averti suit, dans leurs courbes insensibles, les trois plis du sol où l'offensive se lança, se rompit, se ruina.

Randonnée rapide autour du champ de bataille pour prendre mes repères et, en passant, visite au Souvenir français, hélas! bien délaissé : un arbre mort menace, de sa chute, l'aigle de

bronze, les herbes folles l'engloutissent et le rongent. C'est pitié!

Enfin, je me retrouve. C'est donc le point où l'histoire européenne s'unit le plus étroitement à l'histoire belge, le point où la terre et la mer se rencontrent dans la lutte pour les embouchures, le lieu où les trois batailles, Austerlitz, Friedland, Trafalgar, s'étreignent pour s'achever. Ici, devant Bruxelles, la balance s'est prononcée pour Trafalgar.

Le jour de Ligny, Wellington reste au bal, passé minuit, et s'attarde au charme de la vie mondaine renaissante, tandis que le Corse, insomne et gras, arpente le terrain et grimpe au moulin de Bussy, pour étudier le champ où va s'enterrer sa fortune. A l'Angleterre tout est facile : elle glisse sur la mer. Au héros latin tout est difficile : il rampe sur la terre. Waterloo tranche et l'abat. Tout de même, il demeure lui, l'Empereur.

Dans mes visites renouvelées à Waterloo, ce qui m'a toujours frappé, c'est l'étroitesse du champ de bataille où de telles masses se précipitèrent, s'empilèrent, s'étouffèrent, dans une étreinte sans autre issue que la mort. Que Napoléon ait renoncé à son thème habituel, la manœuvre par enveloppement de l'aile, et qu'il se soit décidé à foncer comme un sanglier aux abois sur la ligne où Wellington faisait tête, il fallait pour s'y résigner, qu'il fût pris à la gorge par une nécessité plus forte que sa volonté, plus forte que les événements eux-mêmes, par un ordre divin et comme providentiel. Je sais; comme Wellington et Blücher cherchaient à se rapprocher, son jeu était de se jeter entre eux pour les tenir séparés. Toutefois, puisque Ligny n'a pas rendu tout ce qu'il en espérait et que le coin n'a pas été enfoncé du premier coup, pourquoi le grand intuitif, mais aussi le grand réfléchi, va-t-il se précipiter, tête basse, sur le mur qui se présente à lui? Wellington ne pensait qu'à lever le camp et à se replier en arrière de Bruxelles, et si Napoléon l'eût laissé faire, le maître de la guerre se fût trouvé sur un champ élargi où il pouvait reprendre l'initiative et la manœuvre. Or, il s'entête. Il veut aller coucher, ce soir même, à Bruxelles. Il fonce sur Wellington, non pas pour le séparer de Blücher : il ne croit pas à Blücher; non, mais pour vaincre en hâte et tout de suite.

Sans doute quelque raison différente de celles que lui apportait la vue du champ de bataille l'a poussé. Le front barré, *il était agi* par sa destinée. Guidée par la Providence, l'histoire européenne totale lui tendait un piège et l'y faisait tomber. Elle l'aveuglait de tout ce qui avait ébloui son aurore; elle le poussait, haletant, vers Bruxelles, parce que là il comptait rencontrer sa mère et maîtresse, la Révolution. Bruxelles en effet, le sentant si près, entendant le canon, la fusillade, était soulevée d'attente et d'espoir. La *Marseillaise* bourdonnait sur les lèvres closes, et la rage guettait derrière les portes fermées. Qu'il parût, et c'était un hourrah des peuples. On les avait revus, les émigrés; ils dansaient, perruques poudrées. Les peuples n'attendaient que la victoire aux trois couleurs, et alors, ce n'était qu'un cri dans l'Europe entière, alors les grands jours renaissaient, les jours d'Arcole et de Marengo. Les peuples et l'homme s'étaient retrouvés. Il n'avait qu'à tendre la main pour saisir ce rêve. Foncer sur la route de Bruxelles, bousculer l'obstacle, arriver et fermer le bal.

L'aiguille avait tourné au cadran; la foi endormie réclamait une preuve, une évidence, une première lueur, une victoire, cette victoire qui avait toujours manqué depuis 1813... Et elle manqua, cette fois, précisément parce qu'on avait besoin d'elle. L'heure n'y était plus.

Et ce fut un nouveau versant de l'histoire. La terre tant disputée où se jouait la partie, la terre des embouchures se déroba à la fois aux vainqueurs et au vaincu, aux soldats et aux diplomates. La destinée prit son temps. Les *Marseillaises* attendirent. Elles ne devaient partir qu'en 1830, atténuées jusqu'à n'être plus que la *Muette de Portici*. 1815, après quinze années, eut pour conclusion 1830. La Belgique naissait ou plutôt renaissait. Grande victoire, seulement retardée, Waterloo.

A voir les choses dans leur sens profond, on s'aperçoit que l'Europe, après vingt-cinq ans de guerre, était venue à Waterloo régler, dans un sanglant sacrifice, l'une de ses disputes les plus tenaces, la querelle des embouchures. En cette journée, qui achevait tant d'autres journées, tous avaient compris, ceux du nord et ceux du midi, ceux de l'ouest et ceux de l'est que, nulle guerre ne pouvant les attribuer à l'un ou à l'autre

exclusivement, le mieux était de se conformer. à la destinée : Courtrai et Mons-en-Puelle, Bouvines et Fontenoy, Jemmapes et Waterloo ne tranchaient rien. Les combattants donc, après cette suprême étreinte, mettaient bas les armes et renonçaient, de commun accord, à asservir cette terre libre, jusqu'au jour où un fantoche de l'ambition et de la gloire tenterait de rouvrir le débat et de recommencer la folle entreprise du *nach Anvers, nach Calais.*

GABRIEL HANONAUX,
de l'Académie Française.

(A suivre.)

FALK

(UN SOUVENIR)

Nous étions là quelques-uns, — ayant tous plus ou moins affaire avec la mer, — en train de dîner dans une petite auberge des bords de la Tamise, à pas plus de trente milles de Londres et à moins de vingt milles de cette dangereuse et peu profonde flaque d'eau à laquelle les caboteurs de chez nous donnent le nom grandiose d' « Océan Allemand ». Par les larges fenêtres, la vue s'étendait sur le fleuve, en enfilade jusqu'au Lower Hope Reach. Mais le dîner était exécrable, et le régal n'était que pour les yeux.

Le goût de cette eau salée qui, pour la plupart d'entre nous, avait été le cours même de la vie, imprégnait notre conversation. Celui qui a connu l'amertume de l'océan en conserve à tout jamais le goût dans la bouche. Mais un ou deux d'entre nous, que la vie à terre avait amollis, se plaignaient d'avoir faim. La nourriture était immangeable. A vrai dire, tout vous avait un étrange goût de moisi. Cette salle à manger toute en bois se dressait au-dessus de la vase de la rive comme une habitation lacustre; le plancher semblait pourri; un vieux garçon de salle tout décrépit trottinait pathétiquement devant un buffet antédiluvien et mangé des vers; les assiettes ébréchées auraient fort bien pu avoir été tirées de détritus de cuisine auprès d'un lac désert : et les côtelettes faisaient penser à des âges encore

plus lointains. Elles vous reportaient malgré vous à la nuit des temps, alors que l'homme primitif, tirant de sa conscience obscure les premiers rudiments de la cuisine, faisait flamber des lambeaux de chair sur un feu de branchages, en compagnie de quelques-uns de ses semblables; alors, repu et satisfait, il se redressait parmi les reliefs du repas, pour conter sans art des histoires vécues, — histoires de faim et de chasse, et de femmes aussi, peut-être.

Par bonheur, le vin était aussi vieux que le garçon. Aussi, le ventre relativement vide, mais tout de même satisfaits, nous nous étions redressés et nous racontions nos histoires dénuées d'art. Nous parlions de la mer et de ses travaux. La mer ne change pas et ses travaux, malgré tous les récits des hommes, demeurent enveloppés de mystère. Mais nous étions d'accord pour trouver que les temps avaient changé. Et nous parlions de vieux navires, de sinistres maritimes, d'avaries, de voiliers démâtés : et d'un homme qui avait réussi à ramener son navire sain et sauf de River Platte jusqu'à Liverpool avec un gouvernail de fortune. Nous parlions de naufrages, de rations comptées, et d'héroïsme, — ou du moins de ce que les journaux auraient appelé de l'héroïsme marin — manifestation de vertus totalement différentes de l'héroïsme des temps primitifs. Et de temps à autre, silencieux, nous regardions le fleuve.

Un paquebot de la Compagnie Péninsulaire et Orientale, qui descendait, passa devant nous. « On dîne fameusement bien à bord de ces navires », déclara l'un de nous. Un autre qui avait de bons yeux put lire le nom à l'avant : « *Arcadia* ». Et un autre murmura : « Beau type de navire! » Il était suivi d'un petit cargo, et le pavillon qu'on amenait au moment où nous le regardions montrait que c'était un navire norvégien. Il faisait un gros nuage de fumée, et, avant même que le nuage se fût entièrement dissipé, un trois-mâts barque en bois, haut sur l'eau, trapu, naviguant sur lest et halé par un remorqueur à roues, apparut devant nos fenêtres. Tout l'équipage était sur l'avant occupé à préparer le gréement et, à l'arrière, seule avec l'homme de barre, une femme en capuchon rouge, arpentait la dunette, tenant entre ses mains la laine grise d'un ouvrage qu'elle tricotait.

— C'est un allemand, je crois, — murmura l'un d'entre nous. — Le capitaine a sa femme à bord, — remarqua un autre : et la lueur écarlate du soleil couchant qui, tout enflammé derrière la fumée de Londres, jetait des reflets de feu de Bengale sur le gréement du navire, disparut du Hope Reach.

Alors l'un d'entre nous qui n'avait encore rien dit, un homme qui avait passé la cinquantaine et qui avait commandé des navires pendant un quart de siècle, nous dit en regardant le trois-mâts qui s'éloignait, tout noir sur le miroitement du fleuve :

— Cela me rappelle un épisode absurde de ma vie; il y a maintenant bien des années : c'était à l'époque où je fus appelé pour la première fois à commander un trois-mâts barque en fer, qui faisait alors son chargement dans un certain port d'Extrême-Orient. C'était aussi la capitale d'un royaume d'Extrême-Orient, située un peu en amont d'une rivière, comme Londres l'est sur notre vieille Tamise. Inutile de spécifier davantage l'endroit, car cette sorte de chose aurait pu se passer n'importe où, là où il y a des navires, des capitaines, des remorqueurs et des nièces restées orphelines et d'une indicible splendeur. Et l'absurdité de l'épisode ne concerne que moi, mon ennemi Falk, et mon ami Hermann.

La sorte d'emphase particulière qu'il sembla mettre dans les mots « mon ami Hermann », amena l'un de nous (car nous venions de parler d'héroïsme à la mer) à dire négligemment :

— Et cet Hermann était aussi un héros?

— Pas le moins du monde, — reprit notre grisonnant ami. — Pas le moins du monde un héros. C'était un *Schiff-führer* : un conducteur de navire. C'est ainsi qu'en Allemagne ils appellent un capitaine au long cours. Je préfère notre appellation. Il y a je ne sais quoi dans cette désignation qui nous donne en masse le sentiment d'un corps constitué : apprenti, second, maître, dans l'antique et honorable métier de la mer. Pour ce qui est de mon ami Hermann, il pouvait bien être un maître consommé dans le métier de la mer, mais il était désigné officiellement comme « schiff-führer » et il alliait à l'aspect simple et lourd d'un fermier cossu la finesse bon enfant d'un petit boutiquier. Avec son menton rasé, ses gros membres, et ses paupières lourdes, il

n'avait aucunement l'air d'un travailleur de la mer, ni encore moins d'un aventurier de la mer. Pourtant, il travaillait sur les mers, à sa façon, qui ressemblait beaucoup à celle d'un boutiquier derrière son comptoir. Et c'est son navire qui lui permettait d'élever sa famille.

Ce navire était une chose pesante, robuste, à l'avant lourd, qui donnait une impression de solidité primitive, comme la charrue de bois de nos ancêtres. Et d'autres détails ajoutaient encore à son aspect rustique et familial. D'extraordinaires saillies de bois que je n'ai jamais vues sur aucun autre navire donnaient à son arrière carré l'apparence d'une charrette de meunier. Mais les quatre sabords de son arrière, garnis chacun de six petits carreaux verdâtres et encastrés dans des châssis de bois peints en brun, auraient tout aussi bien pu être les fenêtres d'une maison de campagne. Les petits rideaux blancs et la verdure de pots de fleurs derrière les vitres complétaient la ressemblance. A une ou deux reprises, en passant sous son arrière, j'avais, de mon embarcation, aperçu un bras rond en train de vider un arrosoir, et la tête lisse et penchée d'une jeune fille, que je persisterai à appeler la nièce d'Hermann, car, en fait, je n'ai jamais entendu son nom, en dépit de toute mon intimité avec la famille.

Cette intimité, à vrai dire, se développa plus tard. Dans l'intervalle, de même que tous les gens qui fréquentaient ce port d'Extrême-Orient, je fus mis à même de connaître les idées d'Hermann touchant l'hygiène de l'habillement. Il était partisan, très évidemment, d'une bonne flanelle épaisse à même la peau. La plupart du temps on pouvait voir de petites robes et des tabliers sécher aux haubans d'artimon de son navire, ou une petite rangée de chaussettes flotter aux drisses de signaux : mais, une fois par quinzaine, la lessive de la famille était étalée dans toute sa splendeur. Elle couvrait entièrement l'arrière. La brise d'après-midi communiquait une activité bizarre et molle à cette abondante vêture et lui donnait une vague apparence d'humanité noyée, mutilée et aplatie. Des troncs sans tête agitaient vers vous des bras sans mains : des jambes sans pieds faisaient de fantastiques moulinets et de longs vêtements blancs, laissant le vent s'engouffrer par des encolures garnies de dentelles,

se distendaient parfois violemment comme au passage de corps obèses et invisibles. Ces jours-là on distinguait ce navire de fort loin grâce à l'agitation grotesque et multicolore qui allait son train à l'arrière de son mât d'artimon.

Il était mouillé juste devant le mien et s'appelait *Diane*, — Diane, non pas d'Éphèse mais de Brême. Le fait était proclamé en lettres blanches, hautes d'un pied et largement espacées, d'un bout à l'autre de l'arrière (à la manière des lettres d'une enseigne) sous ces fenêtres de maison de campagne. Ce nom ridiculement déplacé avait vraiment l'air d'une impertinence à l'égard de la plus charmante des déesses; car, outre le fait que cette vieille baille était physiquement incapable de se livrer à aucune espèce de chasse, elle possédait en outre une ribambelle de quatre enfants. Ils se hissaient pour regarder, par-dessus le bastingage, passer des embarcations et de temps à autre y laisser tomber des objets variés. C'est ainsi, que, peu avant d'avoir eu l'occasion de parler à Hermann, j'eus celle de recevoir sur mon chapeau une horrible poupée en chiffons qui appartenait à l'aînée de ses filles. Malgré cela, ces enfants étaient, somme toute, bien élevés. Ils avaient des têtes blondes, des yeux ronds, de petits nez ronds et bossués, et ils ressemblaient assez à leur père.

Cette *Diane* de Brême était un vieux navire des plus innocents et qui semblait tout ignorer de la malignité de la mer, pareil à ces foyers terrestres où l'on ignore tout de la corruption du monde. Les sentiments qu'il faisait naître n'avaient rien d'exceptionnel et étaient d'ordre domestique. C'était un foyer. C'est sur son vaste pont arrière que tous ces enfants avaient appris à marcher. Il y a dans cette idée quelque chose de joli et même de touchant. Ils s'étaient fait les dents, probablement, sur les bouts des manœuvres courantes. J'ai bien souvent remarqué le petit Hermann (Nicolas) fort occupé à ronger la surliure du bras du petit cacatois. La place favorite de Nicolas était sous le cercle de tournage du grand mât. Dès qu'on le lâchait, il allait s'y fourrer et le premier homme d'équipage qui passait le ramenait, en le portant avec soin dans ses mains tachées de goudron, jusqu'à la porte de la chambre. J'imagine qu'on avait dû donner des

ordres à cet effet. Au cours de ces transports, le bébé, qui était à bord de ce navire la seule personne irritable, s'efforçait de frapper à la figure ces jeunes et vigoureux marins allemands.

Madame Hermann, sympathique et plantureuse ménagère, portait, à bord, d'amples robes bleues à pois blancs. Lorsqu'une ou deux fois il m'arriva de la surprendre auprès d'une élégante bassine en train de savonner des cols blancs, des chaussettes du bébé et les cravates d'été d'Hermann, elle se prit à rougir comme une jeune fille, et, levant en l'air ses mains mouillées, me fit de loin un signe amical. Ses manches étaient relevées au-dessus du coude et l'anneau d'or de son alliance étincelait parmi la mousse de savon. Elle avait une voix agréable, un front serein, des bandeaux très blonds, et dans les yeux une expression aimable. Elle était maternelle et peu bavarde. Lorsque cette simple matrone souriait, d'enfantines fossettes se creusaient dans ses bonnes joues fraîches. Je n'ai jamais vu, en revanche, la nièce d'Hermann, une orpheline très silencieuse, esquisser le moindre sourire. Ce n'était pas chez elle une marque de mélancolie, mais la réserve d'une gravité juvénile.

Ils l'avaient emmenée avec eux durant les trois dernières années pour s'occuper des enfants et tenir compagnie à madame Hermann, ainsi qu'Hermann me l'apprit un jour. Ç'avait été très nécessaire tant que les enfants étaient tout petits, avait-il ajouté d'un ton un peu contrarié. C'étaient le bras et la tête lisse de la jeune fille que j'avais entrevus un matin, par les fenêtres de l'arrière de la chambre, penchée sur les pots de fuchsia et de réséda : mais la première fois que je la vis tout entière, je ne pus manquer d'admirer ses proportions. Elles la fixèrent à jamais dans mon esprit, comme une grande beauté, une grande intelligence, une grande vivacité d'esprit ou une grande bonté de cœur l'auraient pu faire pour une autre femme également inoubliable.

Chez elle c'était la forme et la taille. C'était de sa personnalité physique qu'émanait ce charme imposant. Elle pouvait aussi bien être spirituelle, intelligente et bonne à un degré exceptionnel. Je n'en sais rien et ce n'est pas la question. Tout ce que je sais, c'est qu'elle était bâtie selon des propor-

tions magnifiques. Bâtie est le vrai mot. Elle était construite, elle était érigée, pour ainsi dire, avec une royale prodigalité. On était ahuri de constater une dépense aussi insensée de matière pour un simple brin de fille. Elle était jeune et en même temps parfaitement mûre, comme s'il s'était agi d'une heureuse immortelle. Elle était lourde aussi peut-être, mais cela n'avait pas d'importance. Cela ne faisait qu'ajouter à cette sensation de permanence qu'elle vous donnait. Elle avait tout juste dix-neuf ans. Mais quelles épaules! Quels bras ronds! Et ce déploiement de membres puissants, lorsqu'en trois enjambées à travers le pont elle fondait sur le petit Nicolas étalé, il est tout à fait impossible de le décrire. Elle avait l'air d'une bonne et tranquille jeune fille, veillant aux désirs de Lena, aux culbutes de Gustave, à l'état du petit nez de Carl, consciencieuse, laborieuse et ainsi de suite. Mais quelle magnifique chevelure elle avait! Abondante, longue, épaisse, d'une teinte fauve. Ses cheveux avaient des reflets de métaux précieux. Elle les portait étroitement tressés en une seule longue natte qui lui battait enfantinement dans le dos : et ils lui tombaient à la ceinture. On était surpris de la forme massive de cette natte. Cela vous faisait, ma parole! penser à une massue. Son large visage était avenant, avec une expression calme. Elle avait un fort joli teint, et ses yeux bleus étaient si pâles qu'on eût dit qu'elle contemplait le monde avec la candeur vide et blanche d'une statue. On ne pouvait pas dire qu'elle fût jolie. C'était quelque chose de beaucoup plus impressionnant. La simplicité de son habillement, l'opulence de ses formes, sa stature imposante et l'extraordinaire sentiment de plénitude de vie qui se dégageait d'elle comme le parfum qu'exhale une fleur, lui communiquaient une beauté à la fois rustique et olympienne. A la regarder atteindre les cordes à linge, les deux bras levés au-dessus de la tête, on tombait dans une rêverie empreinte de piété païenne. Les amples robes de coton de l'excellente madame Hermann avaient, au cou et au bas, quelques ornements rudimentaires; mais les robes en tissu imprimé de la jeune fille n'avaient pas même une fronce : rien que quelques plis droits sur la jupe qui lui tombait aux pieds, et ces plis, quand elle était debout et immobile,

prenaient un caractère sévère et sculptural. Qu'elle fût assise ou debout, elle avait une tendance naturelle à rester immobile. Toutefois, je ne puis dire qu'elle eût l'air d'une statue. Elle était trop généreusement vivante : mais elle aurait pu poser pour une statue allégorique de la Terre. Je ne veux pas dire cette terre exténuée où nous vivons, mais une jeune Terre, une planète virginale que la vision d'un avenir fourmillant des formes monstrueuses de la vie et de la mort n'eût pas encore troublée, ni le tumulte des cruelles batailles de la faim et de la pensée.

Le brave Hermann n'était pas lui-même très distrayant, encore que son anglais fût assez compréhensible. Quant à madame Hermann, qui m'adressait toujours au moins une fois la parole d'un ton hospitalier et cordial (en Platt-Deutsch, je suppose), je ne pouvais la comprendre. Pour ce qui est de leur nièce, quelque satisfaction qu'on eût à la regarder (et elle vous inspirait, en quelque sorte, des vues encourageantes pour l'avenir de l'humanité), c'était une présence modeste et silencieuse la plupart du temps occupée à coudre et, de temps à autre, ainsi que je l'observai, plongée sur son ouvrage dans une virginale méditation. Sa tante s'asseyait en face d'elle, et se mettait à coudre également, le pied appuyé sur un tabouret en bois De l'autre côté du pont, Hermann et moi, après avoir pris deux chaises dans la chambre, nous fumions de compagnie dans un silence que n'interrompait à de longs intervalles que l'échange de quelques paroles. Je venais là presque chaque soir. Je trouvais Hermann en bras de chemise. A peine rentré à bord, il commençait, avant tout autre chose, par mettre bas sa veste : puis il se coiffait d'une calotte ronde, brodée et ornée d'un gland, et quittait ses souliers pour mettre une paire de pantoufles de drap. Après quoi, il fumait à la porte de la chambre, en contemplant ses enfants avec un air de vertu civique, jusqu'à ce qu'on fût venu les chercher l'un après l'autre pour les emmener coucher dans différentes cabines. Nous allions ensuite boire de la bière dans le salon, que meublaient une table de bois à pieds en x et des chaises noires à dos droit, et qui ressemblait beaucoup plus à une cuisine de ferme qu'au carré d'un navire. La mer et toutes questions nautiques semblaient à cent lieues de l'hospitalité de cette famille exemplaire.

Et cela me plaisait, car j'avais des moments plutôt désagréables à mon propre bord. J'avais été nommé *ex-officio* par le Consul britannique pour prendre ce commandement par suite de la mort soudaine du capitaine qui laissait pour guide à son successeur quelques factures fâcheusement dénuées de reçus, quelques comptes de carénage qui laissaient soupçonner le pot-de-vin et une quantité de documents justificatifs pour trois années de dépenses extravagantes : le tout, fort en désordre, fut découvert dans une vieille boîte à violon poussiéreuse et doublée de velours rouge. Je découvris également un grand livre de comptes qui, une fois ouvert, se révéla à mon extrême consternation rempli de poèmes, — des pages et des pages de vers burlesques d'un caractère aussi jovial qu'indécent, de l'écriture la plus nette et la plus microscopique que j'aie jamais vue. Dans la même boîte à violon, une photographie de mon prédécesseur, récemment prise à Saïgon, montrait sur un fond de jardin, et en compagnie d'une femme couverte de draperies étranges, un homme âgé, trapu, rude, d'aspect sévère, vêtu d'un complet de drap noir coupé, les cheveux ramenés sur les tempes à la manière de défenses de sanglier. Du violon, toutefois, l'unique trace qui fût à bord était la boîte, sa cosse vide pour ainsi dire : mais du produit indubitable des deux derniers chargements du navire, il ne restait même pas les cosses. Impossible de dire où tout cet argent avait passé. Il n'avait pas été envoyé aux armateurs, car une de leurs lettres, conservée dans un tiroir, évidemment par le plus grand des hasards, se plaignait assez doucement de n'avoir pas été honoré de la moindre ligne depuis dix-huit mois. Il n'y avait pratiquement pas d'approvisionnement à bord, pas un pouce de filin ni un mètre de toile. Le navire avait navigué jusqu'à être dépourvu de tout et j'entrevoyais des difficultés sans fin avant de pouvoir le tenir prêt à prendre la mer.

Comme j'étais jeune alors, — je n'avais pas encore trente ans, — je me pris très au sérieux, moi et mes ennuis. Le vieux second, qui avait présidé aux funérailles du capitaine, n'était pas précisément enchanté de mon arrivée. Mais le fait est qu'il ne remplissait pas les conditions légales exigées pour un commandement et le Consul se trouvait dans l'obligation, autant que possible, de mettre à bord un homme bel

et bien pourvu d'un brevet. Quant au lieutenant, tout ce que je puis dire, c'est qu'il se nommait Tottersen ou quelque chose d'approchant. Il avait l'habitude de se coiffer, sous ce climat tropical, d'un bonnet de fourrure râpé. C'était, à coup sûr, le garçon le plus stupide que j'aie jamais connu à bord d'un navire. Et, en outre, il en avait l'air. Il avait l'air si désespérément stupide que j'étais vraiment étonné de le voir répondre quand on l'appelait.

Je ne pouvais guère espérer de réconfort de leur compagnie, et c'est le moins que je puisse dire : tandis que la perspective d'une longue traversée à faire avec deux hommes de ce genre était plutôt décourageante. Et les autres pensées qui peuplaient ma solitude ne pouvaient non plus être très gaies. L'équipage était malade, le chargement ne venait que très lentement : j'entrevoyais quantité d'ennuis avec les affréteurs, et ne savais même pas s'ils consentiraient à m'avancer suffisamment d'argent pour me permettre d'assurer les dépenses du navire. Leur façon d'être avec moi n'était guère amicale. Dans l'ensemble, cela n'allait pas du tout. A mes moments perdus (généralement vers minuit), je découvrais que j'étais complètement dépourvu d'expérience, que j'ignorais tout des affaires, et que j'étais désespérément inapte à un commandement quelconque : et quand il fallut faire transporter le steward à l'hôpital avec les symptômes du choléra, je me sentis privé du seul homme sur qui je pusse compter sur l'arrière. On pensait qu'il se rétablirait, mais il fallut bientôt le remplacer par un serviteur quelconque. Et sur la recommandation d'un certain Schomberg, propriétaire du plus petit des deux hôtels de l'endroit, j'engageai un Chinois. Schomberg, un Alsacien dodu et poilu et un bavard accompli, m'assura qu'il ferait parfaitement l'affaire. « Un boy de premier ordre. Il est venu avec la *suite* de Son Excellence Tseng, le Haut Commissaire, — vous savez. Son Excellence Tseng a logé chez moi trois semaines. »

Il en avait plein la bouche de son Excellence chinoise, encore que le spécimen de la « suite » n'eût pas l'air très encourageant. A ce moment, toutefois, je ne savais pas quel incroyable farceur était Schomberg. Le « boy » pouvait avoir quarante ans, ou cent quarante ans tout aussi bien, —

c'était un de ces Chinois avec un visage du genre tête de mort, et parfaitement impénétrable. Au bout de trois jours je découvris que c'était un fumeur d'opium invétéré, un joueur, un voleur des plus audacieux et un coureur de premier ordre. Quand il s'enfuit à toute vitesse en emportant trente-deux souverains d'or de mes économies péniblement amassées, ce fut le comble. J'avais mis cet argent de côté pour le cas où mes difficultés deviendraient extrêmes. Maintenant que cet argent avait disparu, je me sentais aussi pauvre et aussi nu qu'un fakir. Je me cramponnais à mon navire à cause de tout l'ennui qu'il me causait, mais ce que je ne pouvais supporter, c'étaient les longues soirées solitaires dans mon carré où l'atmosphère, parfumée par l'odeur d'une lampe qui fumait, était troublée en outre par le ronflement du second. Celui-ci s'enfermait ponctuellement à huit heures du soir dans sa chambre calfeutrée et faisait le bruit révoltant d'un trombone plein d'eau.

C'était odieux de ne pouvoir même pas se ronger tranquillement à son propre bord. Tout en ce monde, me disais-je, y compris le commandement d'un beau petit voilier, peut devenir une déception et un piège pour cet esprit d'imprudence et d'orgueil qui est dans l'homme.

J'étais assez content d'échapper à ce genre de réflexions en allant passer mon temps à bord de la *Diane* de Brême. Apparemment les iniquités du monde n'avaient pas réussi à y pénétrer. Et pourtant elle vivait sur la vaste mer : et la mer tragique et comique, la mer avec ses horreurs et ses scandales particuliers, la mer peuplée par les hommes et menée par une nécessité de fer, est indubitablement une part de ce monde. Mais aucun écho n'en parvenait sur ce vieux sabot patriarcal, comme si c'eût été une retraite sainte. Il était à l'épreuve du monde. Sa vénérable innocence avait apparemment tenu en respect la rugissante convoitise de la mer. J'avais pourtant déjà connu trop longtemps la mer pour croire à son respect des convenances. Les forces de la nature sont d'une franchise impitoyable. Il se peut bien que le sens marin d'Hermann en ait été la cause, mais j'avais l'impression que les océans conjurés s'étaient gardés d'écraser ces hauts pavois, d'arracher ce gouvernail massif, d'effrayer les enfants, et en général d'ouvrir les yeux de cette famille par simple

discrétion. Ç'avait bien l'air d'être de la discrétion. L'impitoyable révélation fut, en fin de compte, laissée aux soins d'un homme; un homme fort et primitif et qu'un désir simple et élémentaire amena à révéler quelques-uns des secrets de la mer.

Cela, à dire vrai, n'arriva que beaucoup plus tard, et, en attendant, je pris refuge de bonne heure chaque soir dans la sérénité de ce vieux navire. La seule personne à bord qui trahissait quelque agitation était la petite Lena, et je découvris bientôt que la santé de la poupée de chiffons était plus que délicate. Cet objet menait une sorte d'existence « in extremis » dans une caisse placée contre les bittes d'amarrage de tribord, entouré et choyé avec la plus grande sympathie et le plus grand soin par tous les enfants, qui se divertissaient fort à prendre des mines contrites et à marcher à pas de loup. Seul le tout petit, Nicolas, le considérait avec froideur et d'un air arrogant du coin de l'œil, comme s'il eût appartenu à une tribu différente. Lena ne cessait de prendre des mines apitoyées au-dessus de la caisse et ils gardaient tous un sérieux imperturbable. La façon dont ces enfants manifestaient leur compassion pour cette chose en loques, que je n'aurais pas touchée avec une paire de pincettes, était vraiment étonnante. Je suppose que cette poupée leur fournissait les moyens d'exercer et de développer la sentimentalité de leur race. Je m'étonnais seulement que madame Hermann laissât Lena chérir à ce point et serrer sur son cœur ce tas de chiffons si déplorablement et si parfaitement sale. Mais madame Hermann détournait un moment ses beaux yeux féminins de son ouvrage pour la regarder avec une sympathie amusée et ne semblait pas comprendre que cet objet d'affection déshonorait, en somme, la pureté du navire. Pureté, non pas propreté, est vraiment le mot. Elle était poussée si loin qu'il me semblait y découvrir aussi un excès de sentimentalité, comme si la saleté même y avait été supprimée par pur amour. Il est impossible de vous donner une idée d'une propreté aussi méticuleuse. On aurait dit que chaque matin ce navire était exploré de fond en comble avec une brosse à dents. Le beaupré lui-même était, trois fois par semaine, soumis à une toilette faite avec un pain de savon

et un morceau de flanelle. Vêtu, — je dois dire vêtu, — vêtu d'une couche plus ou moins habilement posée d'un blanc éclatant pour ce qui était du bois, et de vert foncé pour les parties en fer, ce navire, par l'innocente distribution de ces couleurs, évoquait des images de paix innocente, d'arcadienne félicité : et cette comédie enfantine de maladie et de chagrin me frappait parfois comme une tache d'une abominable réalité sur cet état idéal.

J'y prenais un vif plaisir et pour ma part j'y apportai quelque animation. Notre intimité était née de la poursuite de mon voleur. C'était le soir, et Hermann qui, contrairement à ses habitudes, était resté tard à terre ce jour-là, s'extrayait à reculons d'une petite charrette lorsque nous passâmes en courant après notre homme. Comprenant immédiatement de quoi il s'agissait comme s'il avait eu des yeux dans le dos, il se joignit à nous d'un bond et prit la tête. Le Chinois filait silencieux comme une ombre rapide sur la poussière d'une route typique d'Extrême-Orient. Je suivais. Loin derrière, mon second braillait comme un âne. Une jeune lune jetait une lumière timide sur une plaine qui ressemblait à un monstrueux terrain vague : au loin la masse architecturale d'un temple bouddhiste se détachait en noir sur le ciel. Nous perdîmes la trace du voleur, cela va sans dire; mais, dans ma déception, il me fallait admirer la présence d'esprit d'Hermann. La vélocité dont cet homme replet avait fait preuve, dans l'intérêt de quelqu'un qui lui était complètement étranger, lui valut ma chaude gratitude, — ses manières avaient quelque chose de véritablement cordial.

Il sembla aussi contrarié que moi de notre déconvenue et c'est à peine s'il voulut écouter mes remerciements. Il me répondit que ce n'était rien et m'invita sur-le-champ à venir à son bord prendre un verre de bière avec lui. Nous battîmes un moment les buissons sans grande conviction, nous jetâmes, par acquit de conscience, un coup d'œil dans un ou deux fossés. On n'entendait pas un bruit : des flaques de vase luisaient vaguement parmi les roseaux. Nous revînmes lentement, accablés, sous la mince faucille de la lune et je l'entendis murmurer entre ses dents : « *Himmel! Zwei und dreissig Pfund!* » Le chiffre de ma perte l'impressionnait. Nous avions

cessé depuis longtemps d'entendre les braillements et les appels de mon second.

C'est alors qu'il déclara : « Tout le monde a ses ennuis », et comme nous continuions notre route, il remarqua qu'il n'aurait pas fait ma connaissance, si, par un hasard extraordinaire, il n'avait été retenu à terre par le capitaine Falk. Il ajouta avec un soupir qu'il n'aimait pas rentrer tard. Ce que son intonation avait de triste, je l'attribuai naturellement à la sympathie qu'il me témoignait dans mon malheur.

A bord de la *Diane*, les beaux yeux de madame Hermann exprimèrent beaucoup d'intérêt et de commisération. Nous avions trouvé les deux femmes en train de coudre l'une en face de l'autre sous la claire-voie ouverte, dans le vif éclat de la lampe. Hermann entra le premier, en commençant dès le seuil à retirer sa veste, tout en m'encourageant par des exclamations: « Entrez! Par ici! Entrez, capitaine! » Immédiatement, tenant encore sa veste à la main, il se mit à raconter toute l'histoire à sa femme. Madame Hermann joignait les paumes de ses mains potelées : je souris et m'inclinai, le cœur assez lourd : la nièce abandonna son ouvrage pour rapporter à Hermann ses pantoufles et sa calotte brodée, qu'il posa sur sa tête d'un air pontifical, sans cesser de parler (à mon sujet). Les flots d'une étoffe blanche s'étalaient par terre entre les chaises : je pus saisir les mots : « *Zwei und dreissig Pfund* », répétés à plusieurs reprises, et la bière arriva peu après, qui sembla délicieuse à mon gosier desséché par la course et les émotions de la poursuite.

Je ne quittai son bord qu'à minuit passé, longtemps après que les deux femmes s'étaient retirées. Hermann naviguait pour ses affaires en Extrême-Orient depuis quelque trois ans, la plupart du temps avec des chargements de riz et de bois. Son navire était bien connu dans tous les ports, de Vladivostock à Singapour. Il lui appartenait. Les profits avaient été modestes, mais cette sorte de commerce avait rendu assez bien à l'époque où les enfants étaient encore petits. Encore un an ou deux et il espérait pouvoir vendre à bon prix la vieille *Diane* à une maison du Japon. Il avait l'intention de retourner chez lui à Brême, sur un paquebot, en seconde classe, avec madame Hermann et les enfants. Il me raconta tout cela

tranquillement en tirant de courtes bouffées. Je fus désolé lorsque, secouant les cendres de sa pipe, il se mit à se frotter les yeux. Je serais volontiers resté avec lui jusqu'à l'aube. Pourquoi me hâter de rentrer à mon bord? Pour contempler dans ma chambre le tiroir dévalisé de mon bureau! J'en avais mal au cœur rien que d'y penser.

Je devins leur hôte chaque soir, comme vous le savez. Je crois bien que madame Hermann, dès le premier jour, me considéra comme un personnage romanesque. Il va sans dire que je ne m'arrachai point les cheveux, *coram populo*, au sujet de mon vol, et elle prit cela pour une aristocratique indifférence. Par la suite, je dois avouer que je leur racontai quelques-unes de mes aventures, — pour ce qu'elles valaient, — et ils s'émerveillèrent de l'étendue de mes expériences. Hermann traduisait ce qu'il jugeait en être les passages les plus frappants. Il se levait et, comme s'il faisait une conférence à propos d'un phénomène, il s'adressait, avec force gestes, aux deux femmes qui en laissaient tomber lentement leur ouvrage sur leurs genoux. Pendant ce temps je demeurais en face d'un verre de la bière d'Hermann en essayant de prendre un air modeste. Madame Hermann me jetait de temps à autre un coup d'œil rapide, laissait échapper de légers « *Ach* ». La jeune fille ne manifestait d'aucune façon. Jamais. Mais elle aussi, de temps à autre, levait ses yeux d'un bleu pâle pour me regarder de cet air de ne pas voir qui était le sien. Son regard n'était aucunement stupide : il avait un reflet doux et diffus comme celui de la lune sur un paysage, — tout à fait différent de ce regard pénétrant des étoiles. On y était plongé et l'on s'imaginait avoir un air flou. Et pourtant ce même regard, lorsqu'il se tournait vers Christian Falk, devait avoir un effet comparable à celui du projecteur d'un cuirassé.

Falk était l'autre visiteur assidu à bord de la *Diane*, mais, à en juger par son attitude, il aurait tout aussi bien pu venir voir le cabestan arrière. Il ne le quittait assurément pas des yeux lorsqu'il nous tenait compagnie à la porte de la cabine, un de ses bras musclés passés sur le dos de sa chaise, allongeant ses robustes jambes étroitement serrées dans un pantalon blanc et que terminait une paire de souliers noirs vastes

comme deux bateaux. En arrivant il serrait la main d'Hermann en marmottant, s'inclinait devant les deux femmes et prenait auprès de nous son attitude nonchalante et misanthropique. Il nous quittait brusquement, d'un bond, et accomplissait la cérémonie des grognements, et saluts comme s'il était pris de panique. Parfois, avec une sorte d'effort discret et convulsif, il s'approchait des deux femmes et échangeait à voix basse quelques mots avec elles En ces occasions le regard habituel d'Hermann devenait positivement vitreux et l'aimable visage de madame Hermann se colorait un peu. Quant à la jeune fille elle ne bronchait pas.

Falk était Danois, ou peut-être Norvégien, je ne me rappelle plus exactement. En tout cas c'était un Scandinave et en outre un fameux accapareur. Son tarif pour le remorquage des navires était bien le document le plus brutalement incongru que j'aie jamais vu dans le genre. Il était le capitaine et propriétaire du seul remorqueur sur le fleuve, un coquet bâtiment blanc de cent cinquante tonnes environ, aussi propre et élégant qu'un yacht, avec un abri de navigation arrondi, qui s'élevait comme une tourelle vitrée au-dessus de sa proue effilée et avec un mince mât verni à l'avant. Je crois bien qu'il y a encore quelques capitaines en service qui se rappellent parfaitement Falk et son remorqueur. Il nous extrayait sa livre et demie de chair, à chacun de nous autres capitaines de la marine marchande, avec une sorte d'inflexible indifférence qui le faisait détester et même craindre. Schomberg avait coutume de déclarer : « Je ne parlerai pas de cet individu. Je ne crois pas qu'il prenne six consommations chez moi d'un bout de l'année à l'autre. Mais, si j'ai un conseil à vous donner, messieurs, c'est de ne rien avoir à faire avec lui, autant que possible. »

Ce conseil était facile à suivre, car, à part d'inévitables relations d'affaires, Falk n'importunait personne. Il peut paraître absurde de comparer le patron d'un remorqueur à un centaure : mais il me faisait en quelque sorte penser à la gravure d'un petit livre que j'avais dans mon enfance et qui représentait des centaures auprès d'un ruisseau, et il y en avait un, au premier plan justement, qui se cabrait, arc et flèches à la main, dont les traits avaient une régularité sévère

et dont la longue barbe frisée lui tombait sur la poitrine. Le visage de Falk me rappelait ce centaure. En outre, c'était une créature composite. Ce n'était pas un homme-cheval, mais un homme-bateau. Il vivait sur son remorqueur qui ne cessait de descendre et de remonter le fleuve depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit humide de rosée. Aux derniers rayons du soleil couchant, on pouvait l'apercevoir au loin, avec sa barbe qui surmontait cet édifice blanc, faisant écumer le fleuve en allant mouiller pour la nuit. On distinguait le corps vêtu de blanc, la tache brune de la chevelure et rien au-dessous de la taille que la ligne blanche transversale de la toile de passerelle qui conduisaient l'œil jusqu'aux lignes blanches de l'étrave fendant l'eau boueuse du fleuve.Quand je le voyais séparé de son bateau, j'avais l'impression qu'il était incomplet. Le remorqueur lui-même dépourvu de sa tête et de son torse avait pour ainsi dire l'air mutilé. Falk n'en descendait que très rarement. Durant tout le temps que j'ai passé dans ce port, c'est tout au plus si je l'ai vu deux fois à terre. La première fois, c'était chez mes consignataires. La seconde fois, j'en pus à peine croire mes yeux, car je le vis étendu sous sa barbe, sur un fauteuil d'osier dans la salle de billard de l'hôtel de Schomberg.

Il fallait voir Schomberg l'ignorer délibérément. Le caractère artificiel de cette attitude contrastait vraiment avec l'indifférence naturelle de Falk. Le gros Alsacien causait à haute et intelligible voix avec les autres consommateurs, allant d'une table à l'autre, et passait près de l'endroit de repos de Falk les yeux fixés droit devant lui. Falk était là, ayant auprès de lui un verre auquel il n'avait pas touché. Il devait connaître de vue et de nom tous les Européens qui étaient dans cette pièce, mais il n'adressait jamais la parole à personne. Il accueillit ma présence d'un battement de paupière, et ce fut tout. Étalé dans ce fauteuil, il se passait de temps en temps les mains sur la figure, tout en frissonnant légèrement, presque imperceptiblement.

C'était une habitude qu'il avait et qui m'était, cela va sans dire, familière, car on ne pouvait rester une heure avec lui sans s'étonner de ce geste qui venait rompre une longue période d'immobilité. C'était un mouvement passionné et

inexplicable. Cela le prenait à n'importe quel moment : après avoir écouté le babillage de la petite Lena sur la poupée malade, par exemple. Les enfants Hermann l'assiégeaient toujours, en se pressant contre ses jambes, quoique, avec douceur, il les évitât quelque peu. Il semblait pourtant avoir une grande affection pour toute la famille. Pour Hermann particulièrement. Il recherchait sa compagnie. Ce jour-là, par exemple, il devait l'attendre, car, dès qu'Hermann parut, il se leva précipitamment et ils sortirent ensemble. J'entendis Schomberg exposer alors à deux ou trois clients sa théorie d'après laquelle Falk courait après la nièce du capitaine, et assurer tranquillement qu'il n'en résulterait rien. Ç'avait été la même chose l'année précédente, quand le capitaine Hermann faisait son chargement ici, déclara-t-il.

Naturellement, je ne crus pas ce que racontait Schomberg, mais j'avoue que pendant quelque temps j'observai de près ce qui se passait. Tout ce que je découvris, ce fut quelque impatience de la part d'Hermann. Lorsqu'il apercevait Falk franchissant la coupée, l'excellent homme commençait à marmonner et à mâchonner entre ses dents quelque chose qui ressemblait à des jurons allemands. Toutefois, comme je l'ai dit, je ne connais guère cette langue, et le visage placide et les yeux ronds d'Hermann ne trahissaient aucun changement. Avec un regard lourd, il l'accueillait de loin d'un « *Wie geht's?* » du fond de la gorge. La jeune fille le regardait un moment et remuait légèrement les lèvres : madame Hermann, les mains sur le giron, lui adressait la parole avec volubilité pendant une minute, de sa voix aimable, avant de se remettre à son ouvrage. Falk se jetait dans un fauteuil, allongeait ses grandes jambes, et généralement se passait nerveusement les mains sur la figure. A mon égard, il n'était pas vraiment impertinent : c'était plutôt comme s'il lui était impossible de se soucier de futilités aussi insignifiantes que mon existence : et la vérité est que, possesseur d'un monopole, il n'avait aucun besoin d'être aimable. Il était sûr d'obtenir de moi ses conditions draconiennes, qu'il eût un air renfrogné ou un air souriant. En fait, il ne prit aucun des deux : mais quelques jours à peine s'étaient écoulés qu'il s'arrangea pour m'étonner

considérablement et pour mettre en mouvement plus que jamais la langue de Schomberg.

Voici comment la chose advint. Il y avait à l'entrée du fleuve une barre qu'on aurait dû draguer, mais les autorités du pays, fort occupées qu'elles étaient alors à redorer pieusement la grande pagode boudhiste, n'avaient pas d'argent de reste pour des opérations de ce genre. Je ne sais ce qu'il en est actuellement, mais à l'époque dont je parle, ce banc de sable était une sérieuse gêne pour la navigation. Une de ses conséquences était que les bâtiments d'un certain tirant d'eau, comme celui d'Hermann ou le mien, ne pouvaient terminer leur chargement sur le fleuve. Après en avoir pris le plus possible, il leur fallait pour compléter ce chargement sortir de l'estuaire. La chose était des plus désagréables. Quand vous estimiez avoir à bord juste de quoi permettre à votre navire de franchir la barre, vous alliez en informer vos agents. Ceux-ci, à leur tour, prévenaient Falk que vous étiez prêts à descendre le fleuve. Alors en apparence quand cela s'accordait avec ses autres affaires, mais, en vérité, simplement quand cela convenait à son esprit arbitraire, Falk, non sans s'être soigneusement assuré au bureau qu'il y avait de quoi payer sa note, s'amenait d'un air peu engageant, vous regardait de ses yeux jaunes du haut de sa passerelle, et vous remorquait, les agrès en pagaye, le pont encombré, avec une hâte implacable, comme s'il vous menait à une exécution. Et il vous obligeait à prendre le bout de sa propre haussière d'acier, pour laquelle il vous comptait encore un supplément. Quand on protestait violemment contre cette extorsion, ce buste massif se contentait, la main sur le transmetteur, d'agiter sa tête barbue au-dessus du bouillonnement, du vacarme et du nuage de fumée, au milieu desquels le remorqueur, culant et déployant l'agitation de ses roues, se conduisait comme une créature féroce et impatiente. Il avait, pour le manœuvrer, la plus impudente bande de lascars que j'aie jamais vue; il les laissait vous crier après le plus insolemment du monde, et, une fois la remorque amarrée, il vous arrachait de votre mouillage sans paraître s'inquiéter le moins du monde de ce qu'il pouvait démolir. Il vous fallait descendre dix-huit milles de rivière derrière lui, et trois milles

encore le long de la côte à l'endroit où un groupe d'îlots rocheux et déserts formaient un mouillage abrité. Il vous fallait rester là sur une seule ancre, vu du large par-dessus ces îlots dénudés, éparpillés sur une mer d'un bleu intense. Rien en vue qu'une côte déserte, le bord boueux d'une plaine brune où les sinuosités de la rivière que vous veniez de quitter faisaient une trace d'un vert triste et la Grande Pagode qui se dressait solitaire et massive avec des courbes et des pinacles étincelants comme l'efflorescence pierreuse et éclatante de rochers tropicaux. Il ne vous restait qu'à attendre impatiemment le reste de votre chargement, que l'on vous envoyait de la rivière avec la plus grande irrégularité. Et votre seule consolation était de penser qu'après tout, cette phase de vos ennuis marquait du moins l'approche du moment où vous alliez enfin quitter ce rivage.

Nous avions à traverser cette phase, Hermann et moi, et il y avait une sorte d'émulation tacite entre les navires à qui serait prêt le premier. Nous étions à égalité presque jusqu'à la fin, lorsque je gagnai la course en allant personnellement prévenir le bureau dans la matinée : tandis qu'Hermann, qui ne se décidait jamais qu'à regret à aller à terre, ne se rendit chez ses agents que tard dans la journée. Ils lui dirent que mon navire était le premier à partir le lendemain matin, et je crois qu'il leur répondit qu'il n'était pas pressé. Cela l'arrangeait mieux de ne partir que le surlendemain.

Ce soir-là, à bord de la *Diane*, il était assis, ses gros genoux écartés, le regard fixe, et fumait sa pipe recourbée. Il adressa tout à coup d'un ton d'impatience la parole à sa nièce au sujet du coucher des enfants. Madame Hermann, qui parlait à Falk, s'arrêta brusquement et regarda son mari d'un air gêné, mais la jeune fille se leva aussitôt et fit passer les enfants devant elle dans la cabine. Un moment plus tard, madame Hermann dut nous quitter pour réprimer ce qui, à en juger par le vacarme, devait être une dangereuse mutinerie. Sur quoi Hermann se mit à grommeler. Pendant la demi-heure qui suivit, Falk, resté seul avec nous, s'agita sur son fauteuil, poussa quelques légers soupirs, jusqu'à ce qu'enfin, après s'être passé les mains sur le visage, il se levât, et, comme s'il renonçait à se faire comprendre (il n'avait pas ouvert la

bouche une seule fois), il dit, en anglais, « *Well... good night,* captain Hermann ». Il s'arrêta un moment devant ma chaise et abaissa vers moi un regard fixe : je peux même dire qu'il me regarda d'un air furieux : et il alla même jusqu'à pousser un grognement dans sa gorge. Tout cela avait quelque chose de si marqué que, pour la première fois dans nos entretiens qui se bornaient à des saluts et des marmonnements, il éveilla en moi quelque chose comme de l'intérêt. Mais le moment d'après je me vis déçu, — car il s'éloigna rapidement à grands pas, sans le moindre salut.

Ses manières étaient, il est vrai, généralement étranges, et je n'y prêtai assurément pas grande attention; mais jamais cette sorte d'intention obscure, qui semblait se dissimuler sous sa nonchalance comme une vieille carpe rusée dans un étang, n'était apparue à ce point à la surface. Il avait nettement éveillé mon attente. J'aurais été bien incapable de dire ce à quoi je m'attendais, mais, en tout cas, je ne m'attendais certes pas aux suites absurdes qu'il m'imposa pas plus tard qu'à la pointe du jour, le lendemain.

JOSEPH CONRAD

(*A suivre.*)

(Traduction G.-JEAN AUBRY.)

LE FOUILLIS
DES ASSURANCES SOCIALES

Et d'abord, avant d'entrer dans le fouillis, montrons qu'il ne s'imposait pas. Montrons qu'on faisait en France de l'assurance et de la prévoyance sociale sans que l'État eût érigé une montagne de paperasses et levé une armée de scribes...

Pas une compagnie de chemin de fer ou de transport, pas une mine ou une usine, pas un grand magasin ou une importante maison de commerce qui, avant la loi d'avril 1928, n'eût son budget d'œuvres sociales comprenant retraites pour la vieillesse, pensions d'invalidité, assistance à la maternité, secours à la maladie, primes aux familles nombreuses. Peu de foyers où les serviteurs, à la ville comme à la campagne, ne fussent, conformément à une récente loi d'après-guerre, assurés à une compagnie privée contre les accidents. Peu de Français, même isolés, même épars, qui ne fissent partie de quelque société mutuelle : on comptait, au 1er janvier 1930, en France, plus de 7 millions de mutualistes et, pour contrôler cette admirable légion de prévoyants, deux modestes bureaux avec moins de vingt employés suffisaient en un coin du Ministère du Travail.

L'État, oui, l'État lui-même, grâce à la Caisse nationale des Retraites pour la vieillesse, offrait aux plus modestes épargnants le moyen de s'assurer une rente pour leurs vieux jours.

— Supposez, a dit du haut de la tribune du Luxembourg M. Provost-Dumarchais, sénateur de la Nièvre, supposez que, à la naissance de chaque Français, riche ou pauvre, on verse à la Caisse nationale des Retraites, un billet de mille francs : ce simple billet, par le jeu des intérêts composés, assurera au nouveau-né une rente de 2 244 francs lorsqu'il aura cinquante-cinq ans, de 3 680 francs quand il en aura soixante et de 6 544 francs quand il en aura soixante-cinq.

Que n'obtient-on pas, en effet, avec un billet de 1 000 francs qu'on laisse dormir pendant un demi-siècle, mais qui s'accroit de ses intérêts et des intérêts de ses intérêts! Ce billet de 1 000 francs, sans doute une famille n'en dispose pas toujours, quand naît un enfant. Mais la commune peut le prêter. Il y a de petites communes — par exemple, celle de Frestoy-Vaux, dans l'Oise — qui consentent cette avance : l'intéressé la rembourse, quand il est en âge de travailler. Et ainsi sa vieillesse se trouve tout naturellement assurée. Dans un pays d'ingéniosité et de générosité comme la France, que ne peut-on faire, que ne fait-on en laissant libre cours aux initiatives individuelles!

Mais l'État goûte peu les initiatives individuelles. Il ne conçoit pas que, dans la République, quelque chose puisse marcher sans qu'il soit assis sur le siège avec ses dossiers de paperasse sur les genoux. Pour lui, il n'y avait pas de prévoyance, puisqu'elle n'était pas « bureaucratisée ». Et il n'y avait pas d'assurances sociales, puisqu'elles n'étaient pas régies, conçues et contrôlées par lui. Une loi, il lui fallait une loi, qui lui donnerait tout, qui engloberait tout, qui se chargerait de tout.

Alors, fut conçue la loi d'avril 1928, laquelle restera connue sous le nom de « loi folle ».

***

Un seul fait donnera une idée de la folie qui présida à la loi folle : elle contenait, dans son texte et son règlement, 412 articles et 927 paragraphes. Un temple babylonien, d'une hauteur de 32 mètres, devait non loin de la Tour Eiffel abriter ses principaux exécutants. Et, avant même que l'ombre

du premier assuré se fût profilée sur le temple, un décret prévoyait, pour le recevoir : 2 directeurs-généraux, 4 directeurs, 170 chefs et employés de tous grades. En même temps, une commande, s'élevant à plusieurs dizaines de millions de francs, était passée à l'Amérique pour faire venir d'innombrables batteries de machines à calculer et à écrire.

Par ailleurs, la loi couvrait toutes les calamités possibles et imaginables : la maladie, l'invalidité, la vieillesse, le décès, le chômage. Elle prévoyait aussi la maternité et les charges de famille. Un prélèvement de 10 p. 100 sur tous les salaires — 5 p. 100 à la charge de l'employeur, 5 p. 100 à la charge de l'employé — devait suffire pour alimenter d'or tout le fonctionnement de la monstrueuse mécanique. Mais par salaire il ne fallait pas entendre la somme d'argent que hebdomadairement ou mensuellement touche le travailleur : il fallait entendre « toutes les rétributions en argent et les divers avantages en nature ».

Prenons un exemple courant — l'exemple qui, au reste, fit dresser de terreur les cheveux sur la tête de la moitié des Français et Françaises...

Un ménage a une bonne à tout faire, à laquelle il donne 300 francs de gages par mois. La cotisation, en vue du chapelet d'assurances sociales, était donc de 30 francs, à chaque règlement de gages : 15 francs sortant de la poche des patrons, 15 francs retenus sur le salaire de la bonne. Mais ce n'était là qu'une première opération. Il fallait, en outre, tenir un compte exact des gratifications que l'humble fille avait pu toucher dans le mois; il fallait calculer au plus juste le prix de sa nourriture et de sa boisson; il fallait évaluer le coût de son logement, de son éclairage, de son chauffage; il fallait enfin expertiser sans se tromper la valeur des vieux corsets et des anciennes chaussures que Madame, aux heures de libéralité, avait pu lui abandonner.

— Mais, direz-vous, c'était simple façon à la loi de parler. Et, s'il y avait eu quelques inexactitudes, personne ne fût venu nous chercher chicane, car personne n'eût vérifié...

Erreur, trois fois erreur. La loi avait prévu qu'il y aurait vérification et vérification à domicile par des inspecteurs *ad hoc*. Témoin le texte suivant que je me reprocherais de

ne pas citer à titre de spécimen de ce qui faillit nous advenir :

ART. 65, § 2. — *Les employeurs sont tenus de recevoir* à toute époque *les inspecteurs mandatés par l'Office national, les caisses départementales, la caisse générale de garantie et les fonctionnaires de contrôle général du ministère du Travail, pour vérifier, dans les conditions qui seront déterminées par le règlement général d'administration publique, l'affiliation de leur personnel aux assurances sociales et le montant des salaires payés par eux.*

Faute de se conformer à ce texte et de satisfaire à l'enquête de l'inspecteur, l'employeur s'exposait à une série de poursuites et de sanction.

A cette terrifiante comptabilité s'ajoutait au surplus une abondante paperasserie. A chaque nouvel employé que prenait un patron, à chaque nouvelle bonne qu'engageait une maîtresse de maison, un véritable petit dossier devait être constitué et, aux termes de l'article 5 du règlement d'administration publique, adressé à l'État. Ce dossier, entre autres choses, devait indiquer : 1° les nom, prénoms, profession de l'employeur; 2° son adresse; 3° la nature exacte de l'emploi du salarié; 4° ses nom et prénoms, sa nationalité, sa résidence actuelle; 5° tous les renseignements utiles sur ses date et lieu de naissance et sur ses antécédents de famille (le salarié était-il marié? avait-il des enfants? où étaient-ils? quel était leur âge, leur nom, etc...?) 6° tous les renseignements nécessaires pour la détermination de ses gages et de sa *rémunération totale.*

Vous jugez du travail qui eût incombé à un commerçant, même moyen, occupant une douzaine d'employés. Il lui fallait, du coup, prendre un comptable supplémentaire pour tenir à jour toute cette paperasserie. Quant aux maisons importantes, il leur fallait organiser tout un bureau spécial... Chose curieuse, il semble que grands, moyens et petits commercants s'y étaient résignés. Les bourgeois et les ménagères mêmes se faisaient à l'idée qu'il faudrait bon gré mal gré subir cette nouvelle tourmente bureaucratique. Mais c'est des campagnes que vint le soulèvement. Quand les agriculteurs, qui ont peu de goût pour les travaux forcés d'écriture, — on l'a bien vu lors de l'établissement de l'impôt

général sur le revenu — connurent par la rumeur publique le régime auquel on se proposait de les astreindre, ils firent comparaître leurs sénateurs et députés et, frappant du poing sur la table, déclarèrent :

— Si vous ne changez pas la loi, nous faisons la révolution.

Dans les campagnes, « faire la révolution », comme l'a très bien expliqué M. André Michelin, cela signifie « renverser le parlementaire en exercice ». Les parlementaires agricoles le comprirent ainsi. Et, les premiers, ils demandèrent à ce qu'on revisât la loi, la folle loi d'avril 1928. Les parlementaires urbains suivirent. Pourtant, la dite loi avait été votée, moins de deux ans auparavant, à l'unanimité. Il est vrai que plus les lois sont folles et plus elles ont de chance d'obtenir le vote unanime du Parlement...

***

Soyons justes : la loi de 1930 est moins folle que la loi de 1928 : çà et là, on lui a mis quelques garde-fous. Ce n'est plus le fouillis d'une forêt : c'est seulement le fouillis d'un bois.

On a laissé tomber le risque chômage, qui ne répond à aucun besoin urgent. On a laissé tomber le risque invalidité, que l'État couvrira par ses propres moyens. On ne laisse guère plus subsister que l'assurance-vieillesse et l'assurance-maladie, avec son corollaire l'assurance-maternité. On n'exige plus une déclaration détaillée du salarié, y compris « toutes les rétributions en argent et tous les avantages en nature » et on se contente d'établir des catégories forfaitaires, dans lesquelles on range les travailleurs. On ramène à 8 p. 100 le prélèvement sur le salaire, soit 4 p. 100 à la charge de l'employeur et 4 p. 100 à la charge de l'employé. On prend des dispositions spéciales pour faciliter l'assurance agricole. Enfin, on admet le principe de faire fonctionner, partout où faire se peut, la loi dans le cadre de la mutualité et d'utiliser ainsi le personnel outillé et entraîné des sociétés mutualistes.

Mais, malgré ces coupes sombres et ces aménagements certains, que de ronces encore dans le fouillis auquel s'accroche notre bon sens et se déchire notre esprit de justice!

Que de sentiers tortueux! Que de labyrinthes osbcurs! Si vous le voulez bien, aventurons-y nos pas...

Voici d'abord qui frise l'iniquité.

L'employeur a le devoir absolu d'assurer l'immatriculation de ses employés en vue de leur assurance. « *Il doit à cet effet,* dit le commentaire officiel édité par le ministère du Travail, *toutes les fois qu'il embauche un travailleur non encore immatriculé, c'est-à-dire qui ne lui présente pas sa carte d'immatriculation, adresser une déclaration, dans la huitaine de l'embauchage, au Service départemental des Assurances sociales du lieu du travail* ». Si l'employeur se soustrait à cette obligation ou s'il y manque, il encourt une pénalité — entendez une amende. S'il récidive, il risque la correctionnelle avec une amende plus forte et toute une série de déchéances[1]. Mais il se peut que l'employeur ne puisse remplir son devoir par la faute de l'employé, qui se refuse à faire connaître son état civil exact ou sa véritable situation de famille. Il se peut aussi que l'employé se refuse formellement à ce qu'on retienne sa cotisation sur son salaire et aille jusqu'à menacer de déclencher une grève. Alors, que se passe-t-il? Y a-t-il une sanction pour l'employé rebelle? Le frappe-t-on aussi d'une amende? Non, il n'arrive rien, il ne se passe rien. L'amende, c'est seulement pour le patron, ce n'est pas pour l'employé. A son égard, il n'existe aucun moyen de coercition, il n'est même pas prévu un rappel à l'ordre. La loi ne fronce les sourcils que si le patron vient à lui manquer; elle reste impassible si le salarié la bafoue. Et pourtant la loi est faite tout entière en faveur du salarié, dans son intérêt... Quel prodigieux manque de logique! Quelle singulière façon de pratiquer l'égalité des citoyens devant la loi!...

Voici maintenant qui frise le burlesque.

La loi fixe un maximum de salaire au-dessus duquel l'assurance sociale ne joue plus obligatoirement et au-dessus duquel, par conséquent, il n'y a plus lieu à cotisation. Mais ce maximum est variable : il est de 15 000 francs en principe, de 18 000 francs

1. Déchéance du droit à l'éligibilité aux chambres de commerce, aux tribunaux de commerce, aux chambres d'agriculture et de métier, aux conseils de prud'hommes, ainsi que du droit de faire partie « des comités et conseils consultatifs constitués auprès du gouvernement. »

dans les villes de plus de 200 000 habitants et dans certaines circonscriptions industrielles, attenant à de grandes villes; en outre, il est augmenté de 2 000 francs si l'employé a un enfant à sa charge, de 4 000 francs s'il en a deux et peut être porté à 25 000 francs si l'employé a trois enfants ou davantage. Alors se produit, pour certains assurés, ce que M. Charles Dumont a appelé spirituellement *le jeu du tourniquet*... Supposez le comptable d'un magasin de Paris. Il touche 16 000 francs d'appointements : il est assuré. Mais, il entre dans un magasin de Melun avec 17 000 francs d'appointements : il n'est plus assuré. Il se marie à Melun et a un enfant : il est de nouveau obligatoirement assuré. Il revient à Paris avec 21 000 francs d'appointements : il n'est plus assuré. Il a un second enfant : il est de nouveau assuré. Il est augmenté de 2 000 francs: il n'est plus assuré. Si cette histoire de tourniquet vous amuse, on peut la continuer avec des variations diverses. Mais amuse-t-elle l'employé, le patron et les inspecteurs de l'administration, chargés d'examiner si le versement des cotisations s'est opéré régulièrement?

Aussi bien n'y a-t-il pas là-dedans matière seulement à rire, mais aussi à réfléchir et peut-être à s'indigner. Car le jeu du tourniquet favorise dans une certaine mesure les célibataires aux dépens des pères de famille.

— Les patrons, a dit M. André Michelin, ne sont pas des saints, mais des hommes et des hommes obligés d'éplucher de très près leurs frais généraux... Il ne sera pas extraordinaire de voir, dans une usine de province, travailler côte à côte un père de famille et un célibataire, ouvriers d'égale habileté, gagnant le même salaire et ce salaire dépassant 15 000 francs. La loi, qui veut être bienveillante, fait du chef de famille un assuré obligatoire : la moitié de la cotisation est donc à la charge du patron. Quant au célibataire, il n'est pas compris dans l'assurance et le patron n'a, pour lui, rien à verser. Résultat : le patron, à moins d'être philanthrope, s'il doit se séparer d'un ouvrier, renverra le chef de famille de préférence au célibataire. A l'embauche, il n'acceptera un homme chargé d'enfants que s'il lui est impossible de trouver un célibataire ou un homme marié sans enfants.

L'Alliance nationale, qui s'est donnée corps et âme à

l'angoissant problème de la dépopulation, ne s'y est pas trompé. Et son dévoué secrétaire général, M. F. Boverat, a poussé un véritable cri de réprobation.

— Cette loi, a-t-il dit en parlant du jeu de tourniquet de loi sur les assurances sociales, contient une disposition monstrueuse...

Monstrueuse par sa stupidité, assurément. Car faire une loi sociale où l'on prétend favoriser les pères de famille et qui se retourne contre les pères de famille, c'est incontestablement un record de malfaçon.

Faut-il maintenant à l'injuste, au burlesque, au tragique, ajouter l'ennuyeux? Faut-il signaler l'énorme somme de temps, de travail, d'écritures imposé à la majorité des Français et Françaises de tout rang et de toute occupation?

Reprenons le cas le plus simple et le plus courant — celui d'un ménage ayant une bonne à son service...

La loi a rangé les salaires en catégories et fait varier la cotisation selon les catégories. Si la servante gagne moins de 200 francs par mois, elle rentre dans la première catégorie et la cotisation mensuelle est de 6 francs pour elle, 6 francs pour ses patrons. Si la servante gagne plus de 200 francs, mais moins de 375 francs par mois, elle rentre dans la deuxième catégorie et la cotisation mensuelle est de 12 francs pour elle, 12 francs pour ses patrons. Si la servante gagne plus de 375 francs et moins de 500 francs par mois, elle appartient à la troisième catégorie et la cotisation mensuelle est de 18 francs pour elle, 18 francs pour ses patrons, etc... Encore faut-il que le ménage se procure un barème, qu'il l'étudie, qu'il se livre à des calculs avant de faire sa déclaration. Premier et minutieux travail.

Puis, arrivent par la poste deux cartons jaunâtres remplis de petites cases. Un de ces cartons constitue la « *carte annuelle de cotisations pour l'assurance-vieillesse.* » L'autre constitue le « *feuillet trimestriel pour l'assurance-maladie.* » Un avis y est joint, informant péremptoirement le patron qu'il est tenu, de par la loi, de conserver ces deux cartons et de les mettre à jour. A chaque payement de gages, il devra coller lui-même sur chaque carton un nombre de timbres correspondant au total de ses versements et de ceux de sa servante.

Ces timbres, il lui appartiendra de se les procurer en allant les acheter au bureau de tabac ou bien au bureau de poste. Il en commencera ensuite le collage « *par le haut et par la gauche, sans laisser d'interruption entre les cases et en s'efforçant de représenter chacun de ses versements successifs par un seul timbre* ». En outre, sur chaque timbre, il mentionnera à l'encre et lisiblement la date d'apposition. Deuxième et fastidieux travail.

Enfin — car ce n'est pas tout — le feuillet trimestriel pour l'assurance-maladie n'est, comme son nom l'indique, valable que pour trois mois. Tous les trois mois, le patron doit donc renvoyer à la préfecture (Service départemental des Assurances sociales) le feuillet périmé. Il doit avoir bien soin d'indiquer, au bas de la première page, son adresse et, dans une case spéciale, le numéro de la catégorie à laquelle appartient sa servante. Sur l'enveloppe qu'il fermera, il répétera son adresse, avec la mention *Assurances sociales*. La seule chose qu'on lui épargnera sera de coller un timbre-poste sur la dite enveloppe, car il a droit à la franchise postale; mais, s'il se méfie de la poste ou de la préfecture, s'il veut recommander son pli pour être bien sûr qu'il ne se perde pas en route, alors il devra aller à la poste et acquitter *à ses frais* le supplément de taxe afférent à la recommandation des imprimés recommandés. Troisième et perpétuel travail.

En somme, chaque employeur sur le territoire de notre douce France est transformé en fonctionnaire de l'État, un fonctionnaire bien entendu non rétribué et retraité. C'est lui qui est responsable de la déclaration, dans les formes prescrites, de son ou de ses employés. C'est lui qui doit tenir à jour les cartes de cotisation et les conserver par devers lui, depuis le premier jusqu'au dernier jour où le salarié est à son service[1]. C'est lui qui doit verser et récupérer (s'il ne les récupère pas, tant pis pour lui!) les fonds. C'est lui qui doit correspondre avec l'Administration. C'est lui qui doit écrire, chiffrer, coller, oblitérer, contrôler — le tout à titre gracieux.

1. Dans les cas où l'employeur employe un grand nombre de salariés, il peut, au lieu d'acquitter ses cotisations à l'aide de timbres, adresser un bordereau accompagné d'un chèque à l'administration. Mais alors surgit pour lui une autre complication : le bordereau est tantôt mensuel, tantôt annuel et varie de couleur suivant les catégories.

Si l'employeur n'a qu'un ou deux employés, c'est déjà une rude besogne. S'il en a dix ou douze, cela devient un intolérable fardeau et il lui faut, de toute nécessité, prendre un comptable spécial. De toutes façons, cela ne simplifie pas la vie. Mais le simplification de la vie des citoyens est le dernier souci des législateurs, surtout quand ils appartiennent à la Sociale-paperasserie...

***

Dans ce terrible fouillis, il est un fourré plus terrible encore, dans lequel la loi entière pourrait bien s'enliser et périr : c'est l'assurance-maladie.

En principe, l'assuré, s'il est malade, a le droit de se faire rembourser la plus grande partie de ses frais : frais de médecine générale et spéciale, frais d'hospitalisation et de traitement, frais de transport dans un établissement ou un sanatorium, frais d'intervention chirurgicale, etc... Et librement, il choisit son médecin, son pharmacien, son chirurgien, son dentiste, sa sage-femme. En outre, si la maladie se prolonge et entraîne une interruption du travail, il a droit, à partir du sixième jour qui suit le début de la maladie, à une indemnité quotidienne égale à la moitié du salaire de base de la catégorie à laquelle il appartient. Deux restrictions seulement : les frais, s'il s'agit de la consultation du médecin ou du chirurgien, doivent être conformes à un tarif fixé d'accord par région avec les syndicats médicaux ou bien, lorsqu'ils dépassent ce tarif, doivent être accompagnés de toutes pièces justificatives; les frais, soit qu'il s'agisse de la consultation médicale, soit qu'il s'agisse de l'achat de produits pharmaceutiques, sont toujours jusqu'à concurrence de 15 p. 100 supportés par le malade.

L'idée, telle qu'elle a été exposée par les auteurs de la loi — et notamment par M. Louis Loucheur — est la suivante :

— L'assurance contre la maladie nous permettra de mieux lutter contre elle et souvent de dépister et enrayer des épidémies naissantes... Rappelons-nous un chiffre que nous devons avoir toujours présent à l'esprit. La mortalité, par suite de maladie, est de 17,5 pour 1 000 en France : et c'est le chiffre

le plus élevé des grands pays d'Europe. En 1880, il y a cinquante ans, l'Allemagne tenait, dans le funèbre pourcentage, le premier rang; l'Italie, le second; la France, le troisième; l'Angleterre, le quatrième. Aujourd'hui, la France est passée en tête. Est-ce que cela seul ne devrait pas nous dicter notre devoir?

On pourrait répondre — on a, en fait, répondu — qu'il ne suffit pas de voter une loi distribuant gracieusement des allocations et des prestations pour qu'aussitôt la mortalité et la morbidité diminuent dans un pays. La plus sûre manière de préserver la santé publique est d'éduquer la masse et de prévenir le mal. Les États-Unis nous en offrent un exemple convaincant : il n'y a pas d'Assurances sociales en Amérique; cependant on y a poussé si loin l'éducation, la prévention, l'hygiène que les États-Unis viennent en tête de toutes les nations, quant aux résultats obtenus dans la lutte contre la mortalité. Par contre, on applique, depuis assez longtemps, une loi d'assurances sociales contre la maladie en Allemagne et on aboutit à cette constatation troublante : à la Caisse générale des Assurances-maladie de Berlin, on comptait, en 1914, 39 malades sur 100 assurés; en 1927, on en comptait 66 sur 100. Faut-il dire que, sous le régime des Assurances sociales, les ouvriers se portent de plus en plus mal? Ou faut-il dire que le régime médical des Assurances sociales encourage souvent les ouvriers à ce qu'un orateur populaire a appelé la « carotte » et que nous nous contentons d'appeler la paresse?

Mais laissons-là les dissertations philosophiques sur le fond et voyons seulement la forme. Elle est encore affreusement compliquée, la forme. Le malade doit connaître la Caisse à laquelle il est affilié et le tarif que cette Caisse a adopté pour le consultations médicales. Il doit aussi savoir que ce tarif varie selon qu'il s'agit d'une consultation chez le médecin ou d'une visite du médecin à son domicile. Il doit savoir que le tarif de la visite du médecin à domicile varie lui-même selon la distance kilométrique que ce praticien a eu à parcourir et, par conséquent, il doit calculer les kilomètres parcourus. Ce n'est pas tout : pour se faire rembourser ses frais, il doit remplir les formalités suivantes que M. Léon Meyer, député, maire du Havre, énumérait récemment avec une complaisance où entrait

quelque indignation : adresser, dans les quarante-huit heures de la maladie déclarée, une carte-lettre au préfet du département où il indique 1° ses nom, prénoms, domicile et matricule; 2° la nomenclature des soins et remèdes; 3° la date de départ et la durée probable de l'interruption de son travail; 4° s'il est au lit ou seulement à la chambre, s'il sort et de quelle heure à quelle heure; 5e s'il s'agit d'une infection accidentelle ou d'une maladie professionnelle.

Pauvre malade! Puisse tout ce travail ne pas aggraver son cas! Et, s'il a un catarrhe, puisse-t-il ne pas se doubler d'une méningite!...

Au surplus, une lourde déception l'attendra à l'heure des règlements de compte. Car les tarifs officiels de remboursement arrêtés par les Caisses d'accord avec les médecins seront maintes fois, par mesure de prudence, très en dessous de la réalité. Le secrétaire du syndicat des chirurgiens-dentistes d'Eure-et-Loir ne signalait-il pas lui-même que le tarif de remboursement avait été fixé, dans son département, à 3 francs pour soins donnés à une dent? Là-dessus, il faut enlever 15 p. 100. Les assurés de Chartres ou de Dreux, pour une consultation dentaire, touchent donc 2 fr. 55. Pour obtenir le versement de ces 2 fr. 55, combien dépenseront-ils en correspondance, en démarches et en écritures?

***

Et les agriculteurs?

Nous avons vu que c'était de leurs rangs qu'était parti le cri de révolte, qui devait emporter la loi « folle » de 1928. Rendus prudents par cet à-coup, les législateurs de 1930 ont cherché à amadouer les campagnes et à les allécher : ils leur ont confectionné sur mesure un régime spécial d'assurance où les cotisations seraient si minces, si ténues, si fluides que les travailleurs de la terre ne les sentiraient pas passer entre leurs gros doigts.

En conséquence, pour les salariés gagnant moins de 8 francs par jour, la cotisation de l'assurance-vieillesse n'est que de 75 centimes par semaine; pour les salariés gagnant 8 à 15 francs par jour, elle n'est que de 1 fr. 50 par semaine;

pour un salaire de 15 à 20 francs par jour, elle est de 2 fr. 25 par semaine; pour un salaire de 20 à 25 francs par jour, elle est de 3 francs par semaine. Pour les salariés gagnant plus de 32 francs par jour, elle est de 5 francs par semaine. Enfin, 5 francs par mois sont perçus uniformément pour l'assurance-maladie. Dans tous les cas, la cotisation de l'employeur est égale à celle de l'employé. En outre, les métayers travaillant seuls ou avec l'aide des membres de leur famille sont assimilés aux salariés et jouissent des mêmes avantages. Les risques couverts — vieillesse, maladie, maternité — sont les mêmes que pour les citadins. La limite d'obligation — 15 000 francs de rémunération annuelle, plus 2 000 francs pour un enfant, 4 000 francs pour deux enfants, etc. — est aussi la même.

Comme les sommes à recueillir ne seront pas les mêmes, puisqu'elles se trouveront considérablement réduites, c'est l'État-Providence qui prend à sa charge, c'est-à-dire à la nôtre, le manque à percevoir : chaque année, il versera aux diverses caisses les ressources nécessaires pour combler leur déficit. Par-dessus le marché, *il majorera automatiquement de 80 p. 100 la cotisation patronale et ouvrière versée au compte des assurés de plus de trente ans.*

Tant de libéralité ne paraît pourtant pas avoir gagné le cœur des agriculteurs, si nous en croyons un journal qui mérite toute confiance, puisqu'il s'appelle le *Journal Officiel.* Il y a quelques jours, à la mi-octobre, cette digne feuille a, sous forme d'une circulaire aux préfets, publié une plainte amère du ministre du Travail. Nous nous reprocherions de ne pas la reproduire dans son texte même, gémissant et mélancolique.

Plus de 8 *millions* de travailleurs de l'industrie et du commerce sont immatriculés, dit la circulaire. Les caisses primaires se sont organisées et depuis le 1er octobre le service des prestations de maladie et de maternité fonctionne.

S'il est possible d'affirmer aujourd'hui que les assurances sociales sont généralement appliquées aux salariés du commerce et de l'industrie, il n'en va pas de même pour les salariés de l'agriculture.

Vous n'ignorez pas qu'en vertu d'un accord sanctionné depuis par le Parlement, intervenu entre l'administration et deux fédérations mutualistes agricoles, ces organismes ont été chargés d'assurer

l'immatriculation des assurés agricoles. Ils ont, en fait, développé une activité et effectué une propagande auxquelles je ne puis que rendre hommage; ils se sont malheureusement heurtés à des difficultés matérielles de tout ordre et n'ont pu, à l'heure actuelle, recueillir que 300 000 adhésions environ.

Qu'a-t-il, juste ciel! pu se passer pour que les campagnes demeurent ainsi sourdes aux bienfaits annoncés d'une grande loi sociale? M. Lucien Lamoureux, ancien ministre et représentant des campagnes de l'Allier, en a donné les tristes raisons.

« Le mécanisme de la loi, a-t-il écrit, n'est pas connu... Les textes sont confus et compliqués. Il faut, même aux gens rompus avec ce genre de littérature, un gros effort pour l'assimiler. A plus forte raison les maires des campagnes et les agriculteurs ont-ils de la peine à comprendre et sont-ils retenus par la crainte de se tromper... »

Traduisons tout cela d'un mot : les paysans, gens simples et prudents, reculent devant le fouillis. Faut-il qu'il soit inextricable pour qu'ils refusent, avec leurs sabots et leurs bâtons, de s'y aventurer!...

***

Maintenant, si vous voulez bien, concluons. La conclusion, d'ailleurs, est simple.

L'État, qui voit généralement petit, a, dans l'affaire des Assurances sociales, vu démesurément grand. Il a soudain été pris de ce vertige des magnitudes que le bon La Fontaine a décrit de façon immortelle, quand il nous a présenté la grenouille voulant s'enfler à la taille du bœuf. Il eût pu se contenter de mettre debout un système obligatoire d'assurances pour la seule vieillesse et, plus tard, si le système avait marché, si la machine avait tourné de façon satisfaisante, si les mécaniciens s'étaient montré rompus à leur métier, il eût pu agrandir son usine sociale, en y ajoutant un compartiment pour la maladie, pour l'invalidité et autres maux de la nature. Ainsi agissent les plus grandes entreprises du monde. Mais l'État ignore les règles des grandes entreprises du monde — et, pardessus tout, la loi de la prudence.

L'État, qui est naturellement compliqué, a dans l'affaire des Assurances sociales, redoublé de complication. Il a bâti un édifice bizarre, tourmenté, à couloirs enchevêtrés, à escaliers multiples où ses propres architectes se perdent et où ses propres entrepreneurs ne se retrouvent pas. Un chiffre, à cet égard, dit tout : entre le 1er mai et le 1er septembre 1930, en dehors des trois lois et du règlement d'administration publique, il a été établi par le Ministère du Travail *soixante-seize* décrets, arrêtés ou circulaires concernant les Assurances sociales. Quand on pense que les députés eux-mêmes qui ont fait la loi s'égarent dans le labyrinthe de son texte, on frémit en songeant à ce que peuvent faire les maires qui ont la charge de l'appliquer et les simples citoyens, parfois des illettrés, qui ont le devoir de l'exécuter.

L'État, qui souffre d'une affection croissante de bureaucratie et de paperasserie, a dans l'affaire des Assurances sociales montré que cette affection était arrivée à un degré aigu, inquiétant, dangereux. Il n'a pas compris que la masse des citoyens refusait de se laisser davantage submerger par le flot des écritures officielles, des correspondances officielles, des comptabilités officielles. Il n'a pas compris que la masse des citoyens voulait bien s'imposer un effort supplémentaire d'argent mais pas un effort supplémentaire de compilation, d'annotations, de recherche de barèmes, d'expédition de carnets, de remplissage de formules. Il n'a pas compris que le point de saturation était atteint en matière de travaux forcés pour le compte de l'administration étatiste.

En conséquence l'État, au lieu de tracer un jardin à la française, clair, simple, aéré, où le soleil d'une pensée généreuse eût vite fait oublier les inévitables buissons d'épines, a créé un fouillis chinois où chacun pense perdre sa patience avec ses habits. Si promptement il n'y apporte pas la hache, la pique et la pelle, il y laissera les derniers lambeaux de son prestige.

Et il y laissera aussi sa loi de paperasses...

STÉPHANE LAUZANNE

MERLIN L'ENCHANTEUR[1]

VII

LA PREMIÈRE NUIT

Le jour, le soleil et les fleurs comptent les heures : le liseron s'ouvre à la prime aube, le pissenlit le suit, plus tard la chicorée, le nénuphar et, le dernier, le paresseux souci, le dormeur. La nuit, les étoiles tiennent registre du temps. Mais, pour ceux qui s'enferment dans les maisons et ne consultent pas le ciel, il n'y a d'autre horloge que la montée des songes au-dessus de l'horizon du sommeil.

Merlin et Viviane ne dormaient pas. La jeune fille habitait une vieille tour crevée et écornée, au toit de clayonnages et de fougères. Le loup veillait à la porte et le feu de ses yeux éloignait les bêtes rôdeuses. Parfois une brindille cassait sous le poids de la lune ou un sanglier myope retournant un champ, au loin, avec son groin. On entendait d'autres bruits étouffés, à travers sept épaisseurs de siècles et de roches, des vibrations d'astres, des échos de batailles perdues avant Hélène et le siège de Troie, des échos retardataires, contre les feuilles, de cris d'insectes jadis dévorés, des sonneries de trompettes décomposées qui avaient retenti quand combattaient les ancêtres d'Uther Pendragon. C'est la mémoire de la forêt. A minuit, le coq noir du royaume souterrain lança son cocorico qui salue le passage au zénith du soleil

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre.

des morts. Mais nul ne l'entend, que l'enfant qui n'a jamais péché encore; et le voyageur perdu se signe, sans savoir pourquoi.

L'Enchanteur accroupi au pied de sa couche, Viviane fermait les yeux, et sa main couvrait ses lèvres, en sorte qu'on ne pouvait deviner ses pensées, son œil et sa bouche se trouvant cachés. Merlin le Voyant, le Perspicace, seul homme au monde, malgré le voile des paumes et des paupières, aurait pu percer ces rideaux de chair. Cependant, par abdication de lui-même et décret du Destin, il était aveugle. Il gardait une des mains de la sauvageonne dans les siennes et, toute intelligence anéantie, enfuie, posée sur l'univers et étrangère à sa source, toute prudence faillie, il devenait l'esclave de sa puissance appliquée à le réduire, le serviteur anonyme de son désir. Il baisa les ongles de Viviane, roses avec une bordure noire, beaux comme des bijoux et des armes.

— Merlin — murmura-t-elle innocemment, — quelle magie fait sourdre la fontaine du sable?

— Il n'est besoin que de trois mots.

— Lesquels, mon doux ami?

Il lui confia les syllabes que j'ai juré de ne pas répéter et qu'il faut prononcer en dirigeant le pouce vers le Ponant. La caresse de Merlin remonta jusqu'au poignet parcouru de veines bleues.

— Et pour élever un château avec ses tours et ses étendards... et pour le peupler de chevaliers courtois, de dames parées... et pour marcher sur l'Océan sans que les vagues vous mouillent la cheville?

Elle interrogeait négligemment; chaque fois Merlin, afin d'avoir licence de pousser un peu plus haut, se dépouillait d'un morceau de sa Science. Ainsi toucha-t-il l'avant-bras à la force mélodieuse, la saignée au coude à la peau merveilleusement douce, satinée, sexuelle, semblable à celle du revers des cuisses, le bras, plus brun, et sa dure armature de muscles longs, dissimulés, sa décision incertaine de refus ou d'étreinte, l'épaule, cette surface ronde, virage de la lumière, cet appui qui se dérobe toujours, qui ne soutient jamais, et l'aisselle, le buisson où le mâle boit la fureur décisive, et la naissance du sein, l'amorce presque invisible, sous la gorge

un peu grasse, le chemin tracé à peine à la bouche de l'amant... Et quand il fut arrivé là, Viviane, par badinage, souffleta l'Enchanteur et se retourna sur le lit. Il ne vit plus que le sillon du dos, la ligne onduleuse et pleine des hanches et cette forme de colline qu'ont les femmes couchées, qui incite les dieux à devenir pluie ou soleil, qui appelle la fécondation. Il était déjà démuni de bien des secrets.

— Heureusement, — songea-t-il, — que j'ai commencé par les doigts. Eussé-je baisé d'abord son orteil et remonté au jarret et à l'aine, que posséderais-je encore qu'elle ne m'eût dérobé?

Il secoua les épaules, prit son bâton, siffla le loup et ouvrit la porte. Il respira la nuit semblable à Viviane, fermée, obscure, étendue et odorante, aussi trompeuse, qui réclame la confidence des mystères, à qui le poète livre ce qu'il devrait taire, lambeau par lambeau, cri par cri. Sur le seuil Merlin hésita. Fuirait-il? Partirait-il avec ce qu'il lui restait de biens? Viviane était déjà près de lui, s'appuyait à son flanc, tirait le pan de son manteau :

— Ne me quittez pas encore, attendez le jour. Ne méprisez pas une pauvre fille qui n'a ni diadème ni perles, vous que les princesses ont aimé.

— Personne ne m'a aimé, Viviane, personne. Jadis trop jeune, maintenant trop vieux. J'ai manqué l'occasion.

— Vous vous moquez. D'abord je préfère les hommes dans leur maturité, raisonnables et fidèles. On ne peut pas facilement les tromper; la ruse ne sert de rien.

— Non, Viviane, la ruse ne sert de rien...

Elle le ramena dans la tour; il se laissait guider; il lui suffisait de sentir cette faiblesse attachée à sa force pour renoncer à tout, et même à son rire qui l'avait si souvent vengé de la création. Contre la créature il ne pouvait se défendre.

Viviane se recoucha sur le lit de feuillages et de varech, sans lâcher l'Enchanteur; ses seins se soulevaient et elle souriait douloureusement, un pleur coulait au coin de son œil. Feinte, fard, comédie. Elle savait le prix de l'orient d'une larme, et qu'une gorge qui s'enfle et s'abaisse, gonfle tour à tour et vide l'univers de l'homme enchaîné. Puis elle sourit avec une vivacité mouillée :

— Ah! combien de femmes, mon doux Enchanteur, avez-vous déjà trahies?

— Pas une, Viviane, pas une.

— On raconte pourtant, aux veillées, que la fée Morgane...

Merlin saisit sa tête à deux mains; il essayait de se distraire de la violence du présent par la vertu douce-amère du souvenir. Flatté qu'une petite fille des bois connût son aventure, il commettait le péché d'orgueil et de confiance; il se rendait en se racontant; il donnait ses derniers gages à l'ennemie :

— Morgane! Elle chantait aux grandes marées, quand la lune appelle l'Océan et le sang des femmes. J'ai suivi la sirène damnée. C'était la saison des mois noirs, alors que les îles plates s'enfoncent dans un entonnoir d'eau furieuse. Nous sommes entrés de compagnie au sein des vagues; nous avons atteint, au-dessous des paquets de méduses, crasse de la mer, les régions aussi limpides que l'œil de la couleuvre, et les jardins du poulpe maudit, de la dorade arc-en-ciel qui change sept fois de couleur en dormant, et le palais du rouget, Roi des poissons.

— Oh! — interrompit Viviane, — et moi qui n'ai jamais vu que l'épinoche et la sangsue, que la carpe et le goujon! Comment était habillée Morgane?

— Nue, les cheveux noués d'une bandelette de goémons.

— Est-il vrai qu'elle a des jambes d'écailles et des bracelets de corail autour des poignets?

— Oui, c'est vrai.

— Et que, si seulement on cille en la regardant, on meurt et on devient festin de crabes?

— Pas tout à fait, mais c'est pire.

— Comment serait-ce pire?

— L'enchantement se rompt soudain et on se trouve debout sur le rivage, et désespéré pendant trois années. L'abîme salé vous attire, l'eau vous appelle et vous engage. Beaucoup d'hommes n'y résistent pas et se noient volontairement afin de rejoindre la fée. La rejoindre! Personne n'y a jamais réussi. Voilà pourquoi le flux apporte aux grèves tant de cadavres de jeunes gens.

— Tant pis pour eux s'ils ont eu la sottise d'aimer une

femme qui a les jambes pleines d'écailles! Et comment respiriez-vous sous les vagues?

— Par les oreilles, ainsi que les harengs.

— Et avez-vous soutenu, vous, le regard de la sirène, sans défaillir, sans ciller?

— Elle glissait entre mes bras, plus furtive qu'une algue, plus dure qu'une arête, et sa bouche approchait la mienne. Le goût de l'Océan remplissait ma gorge et sa pression me moulait, me portait, me collait à cette fée marine. Alors une grande ombre verte a passé dans l'œil de Morgane, ainsi qu'une risée à la surface du golfe, par un jour d'été. Et la splendeur propagée de cette ombre était telle que j'ai battu de la paupière, comme mille autres avant moi.

— Pauvre Enchanteur, pauvre Enchanteur! — répéta Viviane avec une intonation ambiguë où la pitié et la moquerie se mêlaient.

Merlin reprit :

— J'ai entendu, alors, un éclat de dérision ou un sanglot, je ne saurais le discerner. Toute cette chair océane a fondu entre mes bras; j'ai perdu le souffle et le cœur; une arbalète prodigieuse m'a projeté et je n'ai repris mes sens que parmi les roches du rivage, tous les tendons du corps meurtris.

— Et vous avez, Merlin, résisté pendant trois années à la tentation de la perfide?

— Trois années terribles, Viviane. Je fuyais la côte; le sel même des aliments m'était une torture, un coquillage m'eût empoisonné. Et un jour, brusquement, je n'ai plus pensé à elle. Pourquoi? Comment? Je l'ignore. La fée n'existait plus, voilà tout. Celle pour qui je serais volontiers mort n'occupait pas un cheveu de ma vie.

— Méchante femme, par qui vous avez souffert! Je la déteste.

— Moi aussi, Viviane. Et cependant...

La sauvageonne du lac passa ses bras autour du cou du Sage. La chouette s'était tue; l'aube perçait déjà.

— Regardez-moi dans les yeux, Merlin. Oh! je n'ai pas de pouvoir! Vous ne cillez pas. Que je suis malheureuse! Personne ne m'aime. Personne ne se noie pour moi.

L'Enchanteur empoigna la fille à plein corps. Il la consolait, il la cajolait, il essayait de la contraindre sournoisement,

de l'obtenir par une brutalité déguisée en tendresse. Elle pleurait, elle griffait; ses cuisses se bouclaient avec une rage indomptable. Incrochetable en vérité la vierge qui se ferme. Son entêtement use la vigueur de l'homme; elle ne paraît céder que lorsque le mâle désarme et alors elle se gausse de lui. Il faudrait d'abord assommer la pucelle. Mais quel amant en aurait le courage? Sa volupté pâtirait de n'être point partagée. Il veut blesser une proie consciente de l'outrage et du plaisir. C'est là-dessus qu'elles comptent pour nous berner, pour acquérir à nos dépens les richesses et la considération, pour conserver l'empire. Merlin se dédoublait dans la fureur de ce combat masqué de douceur; les conseils du Chêne et de sa mère traversaient son esprit; sa prudence lui démontrait qu'il était un hochet et son désir étouffait sa prudence. Il chérissait sa perte; il assouvissait sa dégradation.

Il faiblit enfin, et Viviane se dégagea, s'enfuit légèrement en faisant la nique, en chantant un refrain outrageux. Puis elle disparut derrière les noisetiers, parmi le jeune soleil et la rosée de l'herbe.

VIII

LES PIERRES QUI DANSENT

Ténu est le sentier, long, ancien, rongé par la ronce, effacé par la broussaille; fil retors, il coud la lande. Ne menant nulle part, personne n'y passe que, une fois l'an, Merlin, le lendemain du solstice d'été et de la veillée des feux, la nuit où les pierres vont boire. Ce soir-là il pressait le pas; il était en retard à cause du souci de son cœur qui avait appesanti son départ et alourdi sa foulée. Enfin il approchait, l'heure du rendez-vous déjà close.

Au flanc de la colline un auroch lui barra le chemin, secouant sa tête de laine crépue, son petit œil rouge luisant de méfiance, soufflant, grattant la terre du sabot. Ces grosses bêtes craignent le dérangement des lois de la nature et, quand les minéraux se meuvent, elles fuient leurs pacages marécageux, se débandent, se plantent au milieu des chemins des

hommes, butées, pareilles à des monuments de cuir, de corne, de bave, de venaison sourde. L'Enchanteur tenta en vain d'ébranler l'assise du bœuf géant; il dut, pour passer, entrer dans la boue d'une vasière d'où son pied chassait des bulles noires.

« Pauvre animal, songeait-il, voué à la mort, vestige d'un monde sauvage et grand! Tout se rapetisse aujourd'hui. Et le Sage qui avait pour domaine le monde, quelques onces de chair périssable, féminine, le dépouillent. Ah! Viviane, pourquoi ne vous ai-je pas noyée, selon le conseil du Chêne? »

Après deux ou trois crochets au revers d'une pente, le sentier était définitivement digéré par la terre. En contre-bas, s'étalait une vaste plaine circulaire, bosselée, aux lignes méplates accusées par de hautes herbes, comme l'échine du marcassin. Un peuple singulier encombrait le champ, où le grillon ne chantait pas, où le vulpin couchait de terreur son épi.

— Eho! Eho! — crièrent les pierres, — Eho! Merlin! Enfin tu arrives! Qui t'a retenu? Qui t'a blessé? Nous n'espérions plus ta visite et nous sommes allées, sans toi, boire au ruisseau plein d'écrevisses, de goujons et d'astres. Pour la première fois, depuis un tiers de siècle, tu n'as pas conduit notre procession, tu ne nous as pas marqué nos places. Aussi avons-nous un peu bousculé les osiers. Nous n'y voyons guère, nous autres, nous tâtonnons, nous trébuchons. Un an d'ankylose, cela raidit. Mais nous ne pouvions pas t'attendre, Merlin. Hein! trois cent soixante-quatre journées sans une goutte! Quelle soif! Enfin le bal n'est pas commencé. Et ton loup? Où l'as-tu laissé? A-t-il péri? Pourquoi ne trottine-t-il pas sur tes talons?

Les voix étaient rauques et minérales, se concassaient en fracas caillouteux, ainsi que les silex qu'on décharge, les averses de grêlons et les tonnerres secs d'été, que la pluie ne mouille pas. Il faut beaucoup de science pour entendre ce langage antique, qui date d'avant Adam, quand les oiseaux s'accouplaient aux reptiles. Le Sage leur répondit dans leur dialecte même, vénérable, dental, guttural, antérieur à l'homme et non assoupli au mensonge.

— J'ai manqué l'heure à cause d'un poids qui étouffait mon cœur.

— Qu'est-ce qu'un cœur, Merlin?

— Trois fois heureux ceux qui l'ignorent; je ne vous l'apprendrai pas.

— Et ton loup?

— Je l'ai laissé près d'une femme, afin de la défendre du péril.

— Et toi, qui te défendra, Merlin?

— Quel ennemi me menace? Il faudrait pour l'atteindre, m'arracher les viscères et le foie. Mon péril est en moi, sécrété par mes muqueuses et la turbulence de mon sang.

— Tu emploies des syllabes étranges. Qu'est-ce que le sang?

— Un élixir salé, un océan rouge et orageux, un liquide de tempête et de naufrage, aliment et poison de l'univers.

— Suffit, Merlin, nous ne comprendrons jamais. Stables, cristallisés, parfaits, nous abandonnons aux plantes et aux animaux labiles toute démence. Maintenant, homme frivole, plus bavard que l'étourneau, plus inconséquent que la graine du pissenlit, remplis ton devoir, chante la ronde annuelle...

Les pierres ne se servent pas de coupes; elles n'ont ni lèvres ni mains, ni creux de la paume; elles se vautrent et barbotent plus qu'elles ne boivent. Aussi étaient-elles maculées de boue, inondées, dégoulinantes. Parmi elles régnait un désordre extrême; pêle-mêle elles gisaient ou avançaient, se heurtaient, sautillaient, gambadaient à la façon des rustres et des ivrognes, trébuchaient et brimbalaient. Là, se trouvaient rassemblées les hautes bornes monolithes, les pierres debout, ovales et polies, les tables épaisses, les pierres couverclées à deux ou trois pieds, leur face ouverte tournée vers l'Orient, les pierres branlaires posées sur l'arête, qui rendent des oracles, et toutes les roches taillées du canton. Le lichen brun avait poussé sur leur épiderme rugueux. Certaines, grossièrement sculptées, à l'image de la figure humaine, encouraient la pitié de leurs compagnes; et celles qui portaient les emblèmes du Christ, la Croix, le Poisson, le Marteau, la Couronne d'épines, leurs cousines les parquaient à l'écart et ne leur cachaient pas leur mépris.

— Chante, Merlin, chante! — dirent-elles, — et leur prière ressemblait à l'éructation d'un volcan, à l'éboulement d'une montagne ravinée.

Alors l'Enchanteur planta deux doigts dans sa bouche, l'index et le médius, et il se prit à siffler. D'abord un appel strident, une vrille qui vissait la nuit. Puis la musique s'adoucit, devint moins brutale, moins térébrante, mais toujours taillée à grandes masses de rythme, largement épannelée, comme il sied aux entrechats de ballerines si imposantes. Chorégraphie de mastodontes : de lentes salutations, des dandinements, une disposition en symboles géométriques, pentagones, ellipses, cercles, spirales, des parcours qui se lient, des passages de l'angle à la courbe, un quadrille pondéreux à figures déduites l'une de l'autre. Les étoiles riaient là-haut et clignaient malicieusement leurs yeux verts et orangés, se divertissaient de ce spectacle, de cette sarabande d'ours minéraux, elles, les aériennes. Et Merlin attaqua un trille brillant, aigu, pareil à celui de l'Oiseau de Thulé, dont le son frappe de mort et transperce ainsi qu'un poignard à lame ondée. Un trille infini qui, soudain, cassa :

— Quoi! Quoi! Quoi! — firent les pierres. — Pourquoi t'arrêtes-tu?

L'auroch furieux fonçait à travers la prairie, fourrageant d'ici et de là, écornant ses cornes. Il disparut et le loup déboucha, suivi de Viviane hors de souffle.

— Quoi! Quoi! Quoi! — reprirent les pierres. — Voici le loup. Mais l'autre, l'homme jeune et au visage sans poil, à l'odeur de coquillage, que vient-il nous déranger, interrompre nos rites? A mort! A mort! Écrasons-le! Écrabouillons-le! Seul de sa race, Merlin a droit de pénétrer dans la prairie de l'abreuvement et de la danse. A mort!

Viviane se réfugiait contre Merlin, toute chaude et palpitante, le cœur battant à hauteur de son flanc, et ses deux bras le serraient ainsi que le lierre enlace une tour qu'il épuise. La sueur plaquait ses cheveux à ses tempes et le cerne de ses yeux était vert, couleur de l'ombre de l'herbe à midi. Le loup léchait la main de son maître et implorait son pardon.

— J'ai veillé, expliquait son regard, j'ai obéi à ton commandement, mais la fille m'a échappé. Elle a flairé ta trace; elle est un peu sorcière... Tout de même, hein! Maître... Si les gros cailloux l'écrasaient... Pchit!... un peu de sang, un peu de cervelle... un petit gargouillis, un petit jet... une marque

rouge, comme celle de la puce sous l'ongle... Tout de même, hein! Maître! quel débarras, quelle tranquillité!...

Merlin interrogea, d'une voix qu'il voulait dure, la jeune fille :

— Pourquoi n'êtes-vous pas restée chez vous, avec mon compagnon?

— Ne me grondez pas, Enchanteur. Curieuse, jalouse, je craignais que vous n'alliez rejoindre Morgane... Curieuse, jalouse et malheureuse...

Elle sanglotait. Elle avait le don du rire, des larmes, de l'émoi. Femme, elle usait de sa seule arme, sa chair aux mille ruses, aux mille ressources. De son âme, elle ne se servait guère. A quoi bon?

Cependant les pierres se disposaient en cercle autour de l'intruse, achevaient l'investissement du couple; bientôt la retraite serait coupée. Elles hurlaient toujours : « A Mort! » et avançaient avec une lenteur implacable. Plus d'issue, plus de fuite. Viviane, toute pantelante de terreur, s'était collée à Merlin qui goûtait la plus belle heure de son amour, qui n'eût pas dû tenter de vivre au delà.

— Oh! — murmura la jeune fille, — mourir du moins mêlée à vous...

Paroles arrachées par l'épouvante, dépourvues de signification, qui seraient oubliées le danger passé, aussi inconscientes que les bribes de patenôtres qui remontent aux lèvres des agonisants, que les roucoulements entrecoupés du plaisir. Viviane ne savait pas prier et était vierge. Ces syllabes cependant comblaient l'Enchanteur. Il commanda « Halte! » aux assiégeantes, d'une intonation terrible, sans que ses mains se relâchassent de la protection de cette colombe défaillante, sans que le corps fondu de la jeune fille cessât d'épouser son corps, de s'y modeler. Durci et amolli à la fois, il eût voulu éterniser cette minute de possession et d'angoisse et, par un enchaînement de délices, s'abandonner à la mort pendant que Viviane se réfugiait en lui.

Les tables et les roches dégrossies n'avaient pas entendu son ordre. Elles scandaient toujours leurs menaces et poursuivaient leur assaut. Alors il dessina de son pouce, quoiqu'il ne l'aimât guère, le signe de la Croix. Les forcenées s'en moquaient bien :

— Avant le Christ, nous existions. L'as-tu oublié? Avant le Père et l'Esprit.

L'Enchanteur essaya la conjuration des Druides, qui se fait les mains étendues, la tête renversée, en inhalant l'air d'une aspiration continue et en arrêtant le mouvement du cœur, le regard fixé sur l'étoile polaire. Ainsi le vœu que l'on forme se réalise. Et il pensa : « Que les bornes et les monceaux retournent à leur nature et demeurent sédentaires! » Les bornes et les monceaux pouffèrent.

— Avant les Druides, Merlin, nous durions. As-tu perdu la mémoire? Pierres, nous sommes les aînées des dieux, des Messies de l'Orient et de l'Occident. Le soleil, ni l'averse, ni la gelée ne nous usent. A peine l'épaisseur d'un millième d'aile de libellule par siècle. Nous assistons au passage des divinités et de leurs Prophètes. Une religion et son temps, c'est à peine une lamelle de notre substance. Aucun signe, aucune parole ne peuvent nous fixer quand nous marchons, une fois l'an. Nous précédons les signes et les paroles. Qui a interrompu la danse solennelle doit périr. Et toi avec, si tu ne t'en sépares.

IX

SECRETS

Merlin, égaré parmi les pensées sans rivages et détaché de la coulée des heures, eut le sentiment d'une pétrification autour de lui et du silence refermé. Une alouette montait dans le ciel blanchissant et y filait sa turelure cassante, diaprée. Le jour pointait et l'encerclement s'était figé sur place, le pouvoir de marche se retirant des pierres à l'aube. Elles formaient maintenant une vaste circonférence au milieu de la prairie, d'où elles ne bougeraient plus, même pour s'abreuver, condamnées à l'abstinence. Viviane était évanouie et le loup tremblait sur ses pattes, le museau tendu vers le levant rose et violâtre, vers le salut. L'Enchanteur huma une grande coupée de vent et posa la jeune fille sur le sol, puis il s'agenouilla près d'elle. Peu à peu, elle reprenait souffle et, de ses joues aussi, naissait une aurore.

— Mêlée à vous, — soupirait-elle, — mêlée à vous... J'ai froid... Que font les méchants cailloux?

— Immobiles pour des siècles. Ne craignez rien, Viviane. Il ne danseront de longtemps.

— Vous m'avez sauvée, Merlin. Merci. J'ai froid.

L'Enchanteur ôta son manteau et en couvrit le corps frissonnant. L'herbe écrasée par le ballet des roches retrouvait son courage avec le soleil et la rosée; la brume basse se déchirait au-dessus de la rivière et découvrait le carnage des saules. Des diamants ruisselaient le long de la chevelure de Viviane comme si elle eût été une plante de la prairie. Elle prolongeait son retour à la conscience, s'attardait dans cette pâmoison où elle se cachait pour mieux guetter sa proie, le Sage captif, mouillé, penché. La mort éconduite, il s'agissait de vivre, c'est-à-dire de tromper, d'empiéger. Et, ses propres ruses, elle les ourdissait innocemment; la nature disposait d'elle comme d'un trébuchet, d'une amorce terrible, non malicieuse. Elle commettait des crimes et ne péchait pas, distillait le malheur, la trahison, presque sans les préconcevoir, ainsi que la neige la blancheur, la sirène le naufrage, le sommeil les rêves.

— Enchanteur, — dit-elle, — vous m'avez appris bien des sortilèges inutiles. A quoi bon soulever un château, faire jaillir la source du sable? Ai-je besoin d'eau et de donjon? Mais, pour me défendre, je ne sais rien. Si, quand vous serez absent, les pierres reviennent m'assaillir, quel enchantement me protégera d'elles?

— Rassurez-vous, Viviane. Elles ne branleront plus.

— Ne m'abandonnez pas, mon ami. On dit que les hommes, quand ils désirent une femme, sont plus féroces que les tigres, plus difficiles à repousser que la tempête. Je loge seule, au fond des bois; si l'un d'eux m'attaque, comment résisterai-je?

— Viviane, il n'y a que la femme qui cède un peu de sa volonté de réserve que l'amant furieux arrive à forcer. Ferme et obstinée, le mâle ne peut rien contre elle. Il faut un petit jour de fléchissement, de consentement...

— Justement, Merlin, les vieilles femmes d'expérience content qu'il est difficile aux jeunes filles de ne pas offrir ce petit jour de consentement. Quel talisman m'évitera ce risque?

Elle regardait le Sage; le front grave et barré de souci, sérieuse par le haut, elle se moquait, peut-être, du coin de la bouche, du bas du visage. Mais lui réfléchissait, plein d'angoisse; le désespoir gagnait ses veines, occupait ses genoux, son pubis, son ventre, glaçait ses épaules. Double, il était l'homme agenouillé qui boit l'odeur, la forme, la musique de la femme convoitée, pour qui chaque mot prononcé par elle s'élève comme un chant de candeur, comme la justification des apparences vêtues de chair, l'hymne de la perpétuité. Mais il demeurait aussi le Voyant, le Sage. Et celui-là contemplait le couple qu'il composait avec la pucelle étendue; celui-là devinait, sous le masque, la feinte et la ruse, comptait les nœuds des lacets, flairait la glu. Cependant le Sage éclairait l'homme et n'empêchait pas ses actions funestes. Quelle volupté que de se laisser vaincre en sachant, d'acheter, au prix de soi, un bien qui se dérobera à la fin, qui vous sera dénié en vertu même des sacrifices consentis pour l'acquérir! Viviane, du reste, ne ment pas; elle n'offre que le passage à cette vaste duperie qui la déborde, qui monte du fond de l'espèce et des âges. Ah! si Merlin avait pu encore éclater en gorges chaudes, dissocier l'illusion de la substance! Impossible. Maintenant, il participe. Un sourire seulement, et tout serait tombé en poudre, sauf son désir. Et si son désir subsiste, qu'importe alors que l'univers soit ou ne soit pas!

— J'ai ouï-dire, — poursuivit Viviane en rougissant un peu, — qu'il existe un charme. Il n'a que trois mots. On les pense, sans seulement les prononcer, sans qu'un mouvement des lèvres ou un son vous trahisse, quand l'homme vilainement intentionné s'approche de vous. Alors il croit vous posséder, mais c'est un songe. Ainsi la vertu de la fille reste intacte et l'autre s'éloigne content. Enseignez-moi ce tour, Merlin, si vous m'aimez, afin que je me garde.

L'Enchanteur interrogea d'un accent trouble, chargé de soupçon :

— Contre qui, Viviane, voulez-vous user de cette magie?

— Mais, mon ami, contre ceux qui ne sont pas vous.

Le soleil noircissait et roulait devant le Sage; la terre se contractait et grimaçait comme le visage de celui qui tombe du haut mal; le ciel luisait ainsi qu'un breuvage de poison

où la lumière scintille et titube. L'Enchanteur se raidissait et retenait l'écume de sa bouche. Viviane n'eut qu'à poser le doigt sur son poignet et il ne résista plus, il lui révéla les trois mots.

— Merlin, Merlin, — reprit-elle après avoir écouté, — on prétend encore que vous savez la formule qui permet d'enfermer un être dans un rond tracé par l'esprit, de l'empêcher d'en sortir et de le tenir prisonnier de cette geôle qui n'a ni murs, ni portes, ni verrous. Je veux l'apprendre de vous.

— Et pourquoi donc, Viviane?

— Pour rien, pour le plaisir. Si vous me fuyiez un jour, appelé par Morgane, peut-être ainsi vous sauverais-je! O Merlin, enseignez-moi cet enchantement! Ne me donnerez-vous jamais rien que d'utile? Pensez-vous que je sois une femme qui s'achète avec des colliers ou des secrets? Ne posséderai-je pas enfin un mystère qui ne serve pas, une science de luxe? Dites, Merlin, dites vite. Pourquoi m'avoir préservée des pierres si vous m'assassinez de méfiance, de cachotteries?

L'Enchanteur se mit debout; il lui semblait apercevoir, à l'horizon, son anéantissement qui courait vers lui, à grandes enjambées. Il vit l'avenir, tout net, révélé par un éclair, écrit sur les nuages, et sa stupide servilité, sa captivité, sa mort. Il vit l'avenir et il refusa d'y croire ou, y croyant, il le nia par son acte, ou, pis encore, avec une âpre envie de perdition, lucidement, il le rendit inéluctable. Viviane mâchait une feuille de sauge. Il se coucha près d'elle, baisa cette bouche qui réclamait tout, qui ne livrait rien en échange, se dépouilla, en quelques syllabes, de ce qu'il lui restait de richesse et d'empire. Trois mots et ce fut fait. Il ne valait plus un denier.

X

LA BATAILLE DES ARBRES

— Merlin, — dit Viviane, — vous trouvez les trésors cachés, vous chantez les chants qui ouvrent la terre, les montagnes, les monticules funéraires, mais vous ignorez l'art de parler aux femmes. Ah! Ah! Savant en toute magie,

voilà où vous êtes novice. Contez-moi quelque histoire de la Table Ronde. Le soleil m'ennuie.

Elle se moquait, couchée au lit de la clairière, un brin de fléole entre les dents, les mains en oreiller sous la nuque, ses coudes d'ambre veiné frappés, de biais, d'un rayon jaune. L'Enchanteur se tenait près d'elle et la couvrait de son ombre. Il n'obtenait, depuis des semaines, ni de la quitter ni de la prendre; elle se dérobait à son approche, s'évanouissait devant lui, et quand il voulait gagner le large, secouer et tordre ses entraves, Viviane redevenait présente, intolérable, impossible à fuir. Elle n'avait de corps qu'afin de désespérer; il ne tirait d'elle que le malheur; d'elle, il ne pouvait pas plus s'éloigner que de l'âcreté de son sang, du bouillonnement de ses artères. Réelle pour l'appel, la feinte, la déception, elle se subtilisait dans l'étreinte. Merlin, destitué de sa grandeur, aride, brûlé, corrodé d'acides, n'était qu'une enveloppe, une coque sèche que le feu intérieur a ravagée et réduite à son contour.

— Contez-moi quelque histoire de la Table Ronde, — répéta la jeune fille; — le soleil m'ennuie.

Elle jouait avec l'Enchanteur, naïvement, cruellement, sans préméditation. Sa peau rayonnait, que ventilaient les feuillages; la brise et le soleil chérissaient sa chair, sœur de la pulpe des fruits, de la chaleur des bêtes, de la fraîcheur des sources. Elle laissait rêver à l'aigre pomme sauvage et au doux ventre de la biche. Ses yeux, tantôt aigus, tantôt liquides, avaient le tranchant du métal et la diversité de l'eau changeante, verte, azurée, glauque. C'était la chute d'août. Les insectes se taisent, les oiseaux se dissimulent; la pluie d'étoiles traverse la nuit. Déjà, aux fonds bas et humides, le colchique glacé annonce l'automne, et la destinée de l'homme consent plus facilement au déclin.

— Viviane, — dit le Sage, — vous exigez des histoires et vous ne les écoutez pas; vous vous endormez au beau milieu. Je conte et vous m'avez échappé.

— Je poursuis vos fables en sommeil; votre voix est grave; on ne devine jamais si vous mentez. Il faut beaucoup dormir l'été, faire ses provisions de songes pour l'hiver. Répondez-moi. A qui sera-t-il donné de posséder le Graal?

— A nul autre qu'à Galahad, Viviane, au fils de Lancelot et d'Élaine.

— Et pourquoi pas à Lancelot?

— Il a péché avec Genièvre. Poursuivant l'aventure terrestre, il renonce à la Quête célestielle.

— Je n'aime pas Genièvre. Une femme mûre et fardée. Ses seins tombent. Quelle horreur! Coucher avec deux hommes! Arthur et Lancelot...

— Vous êtes bien prude. L'âge vous pourvoira d'indulgence.

— Je déteste les vieilles. Et pourquoi Arthur ne conquerra-t-il pas le Vase Sacré?

— Les maris ne valent rien pour ces entreprises. Ils s'occupent de leur épouse qui se gausse d'eux; ils ont assez de peine à veiller sur leur honneur.

— Connaissez-vous Galahad?

— J'ai reçu des nouvelles de lui par un corbeau très avisé. Il est venu le jour de Pentecôte; il a occupé le Siège Dangereux où nul, sauf lui, ne pouvait s'asseoir sous peine de mort. Les chevaliers l'ont salué. Grand, fort, clair, bien membré, il a des cheveux blonds et des yeux pers, la poitrine profonde, la cuisse longue, la taille étroite, le cou large, les lèvres vermeilles, les dents petites. Nulle femme ne le tentera jamais, ou du moins ne succombera-t-il pas à sa malice et à sa beauté, et il mourra n'ayant pas seulement touché du doigt une demoiselle, ni profané, même en sommeil, la virginité de son propre corps. Vêtu de blanc et de rouge, couleurs de pureté et de feu, couleurs du Christ...

— Ah! — murmura Viviane en fermant les yeux, — nulle femme ne le tentera jamais... grand, fort, clair... la cuisse longue... les dents petites... Son souffle sent le muguet... l'haleine des garçons jeunes et vierges répand ce parfum de mai, tandis que les baisers des vieillards ont le goût des champignons de novembre... Galahad... que nulle femme...

Merlin contait la blessure du Roi Pécheur, aux jambes transpercées, le symbole de la lance, les combats et les rachats, la séparation et la communion, comment Galahad monta dans la nef aux voiles d'argent où était le lit aux trois fuseaux, comment le vent se leva et poussa le navire vers la haute mer

où aucun homme ne l'a suivi, en sorte qu'on a perdu la trace de sa route.

— ... Galahad, — soupira Viviane, — nulle femme...

L'Enchanteur s'aperçut seulement alors qu'elle dormait; et il scrutait son visage afin de deviner ses pensées. Mais la prouesse des magiciens ne va pas jusqu'à percer le sommeil des jeunes filles, mystère mieux défendu que la transmutation de l'or. A la façon, pourtant, qu'elle avait de sourire, d'ouvrir ses bras et ses genoux, à son expression non plus volontaire et retranchée mais soumise et appelante, il supposait bien qu'elle ne songeait pas de lui. Voilà pourquoi il était triste.

— ... Le muguet de mai... — balbutia-t-elle encore. Ses seins se gonflèrent un peu. Elle posa sa main sur son ventre, geste de la défense vaincue, de la défaite souhaitée. Une mouche d'été importunait son repos; Merlin la chassa avec une palme de fougère. Alors une feuille obtuse d'aune roula aux pieds de l'Enchanteur.

***

Messagère de la forêt, elle arrivait à la hâte, chevauchant la brise, à franc étrier, franchissant les estuaires et les collines. Elle s'écria dans la langue végétale :

— Merlin, mon Sire le Chêne m'envoie et te mande : l'heure sonne, aujourd'hui, de tenir ta promesse et de remplir le pacte scellé. Le Roi de la *Terre Maudite* s'avance avec ses soudoyers; il va saigner, le glouton, la noble sylve à blanc étoc et massacrer les arbres sans défense. Souviens-toi de l'alliance conclue. Consens à prendre racine afin de rendre la mobilité et la furie d'attaque à tes amis. J'ai parlé.

— J'exécuterai mes obligations, — répondit Merlin. — Trop heureux de changer, pour une part de jour, mon sang amer en sève paisible. Que ne puis-je, ô feuille d'aune, ainsi que maint Prince de la forêt, me reproduire par dispersion de ma semence ailée! Bien des infortunes et des angoisses me seraient épargnées.

— Adieu donc, — reprit la messagère verte, — tu recevras d'heure en heure les communiqués de la bataille.

Merlin ne bronchait pas. Dressé parmi le soleil d'été, il concentrait sa volonté sur l'accomplissement du pacte. Peu à peu il sentit qu'il prenait racine; son talon plongeait au sein de la terre; son orteil et ses autres doigts poussaient profondément et le liaient à l'humus, cherchaient, sous le tuf, les eaux enfouies, contournaient les roches. Le suc, aspiré par les radicelles de sa chair, montait en lui. Ses jambes se soudaient et se couvraient d'écorce, ainsi que son tronc et sa poitrine; ses bras devenaient maîtresses branches et ses mains ramures, son poil feuillage. Il aspirait la liqueur de vie, la pluie épargnée des citernes terrestres, et il l'évaporait, la rendait au ciel, aux nuages voyageurs, collecteurs errants. Du soleil, il puisait l'énergie et la chaleur; il l'économisait végétalement, ne la dissipait plus à la façon des hommes et des bêtes, ces gâcheurs de richesse. Il fabriquait patiemment le capital de l'univers et son entrepôt de réserves, l'aliment du feu de la forge, de l'appétit et de la viande des animaux. Cycle de la vie, volupté de la digestion et de l'allaitement! De ses pieds à sa cime coulait le torrent méticuleux, savoureux, de l'univers comestible, de la force assimilée. Cité, peuple associé, monde, image d'un plus vaste monde, communiquant par tous ses suçoirs et ses pores, nourri et nourricier, maintenant il ne pensait plus, il était chimie absorbante et distributrice; il ne savait plus, il connaissait. Que signifie le mot *Désir*? Le fruit de l'arbre ne s'engendre pas dans la douleur. Merlin, arrondissant son dôme, gorgé de plénitude, avait oublié le trouble et le désir. Il existait souverainement.

De temps en temps arrivait une feuille volubile de tremble, royale et laconique de chêne, veloutée et persuasive de tilleul, vindicative de houx. Elle lui annonçait les péripéties de l'action. Les bouleaux, espèce de lumière et de vitesse, partis en éclaireurs, accompagnés de menues troupes de broussailles, genêts, bruyères, myrtilles, airelles; les premiers engagements; l'étonnement des hommes; puis la charge des futaies en bon ordre, des carrés d'ormes aux broussins monstrueux, des bataillons de rouvres, des châtaigniers crevassés, des frênes chevaleresques, hauts et fins, des saules étêtés, massues marchantes, des charmes lisses et

durs, des hêtres à la cuirasse d'argent, des pins pareils à la bourrasque, des noyers empoisonnés, qui jettent sur l'ennemi leur ombre mortelle. Les serviteurs du Roi de la *Terre Maudite* fléchissent; ils tentent de résister avec leurs haches, mais les Princes de la forêt s'acharnent au combat, foncent, écrasent, piétinent. La panique s'empare des humains. Sauve qui peut! Ils fuient, trébuchent, courent à toutes jambes, se glissent entre les géants bocagers qui les pilonnent, s'étranglent aux pièges des lianes, des viornes, des clématites, se déchirent aux barbelés des genévriers et des ajoncs. Quelques-uns se jettent à la rivière et veulent gagner le désert pierreux, refuge de leur déroute, mais les sagittaires leur percent le flanc, les roseaux les aveuglent, les carex, les algues les enlacent et les noient. Pas un n'échappe au désastre, pas un ne racontera à ses petits enfants la mémorable journée. Et l'armée des arbres entonne, de ses mille voix, l'hosannah; et Merlin à la voix innombrable enfle leur hymne de triomphe. Qui de nous n'a entendu la forêt célébrer la commémoration de sa victoire, soutenue par l'orgue de l'orage aux grandes souffleries? Les fils des vaincus se cachent et se barricadent; la lune, au zénith, saute comme une chèvre et le ventre de la mer se déploie.

Au crépuscule, les troupes regagnèrent leurs quartiers et une feuille de laurier vola vers l'Enchanteur ligneux, ramifié, verdoyant. Deux oiseaux étranges et merveilleux étaient posés sur ses branches; compagnons inséparables, l'un mangeait le fruit de l'arbre et l'autre le regardait manger. L'un était acte, et l'autre connaissance. La feuille de laurier dit :

— Mon Maître te remercie, ô Merlin. Toi aussi tu as combattu vaillamment. Revêts maintenant ta forme naturelle. Le travestissement de la guerre ne doit pas survivre à la guerre.

— Ne puis-je, — répliqua-t-il, — rester végétal un peu de temps encore? Pareil à Dieu, je m'élevais, allégorie aussi de la création. Car Dieu est un arbre, frêne, chêne ou figuier selon les lieux. Et l'univers est un arbre renversé dont les racines habitent le ciel, dont le feuillage se marie à la terre. Ne consens-tu pas, ô laurier, à retarder ton message et mon retour à ma condition de bipède?

— Impossible, ô Sage. Mes frères ont replanté leurs entraves, la somme de mobilité et d'immobilité de l'univers doit demeurer constante. Il faut que tu erres par le corps et par l'âme.

Alors l'oiseau merveilleux qui regarde l'autre picorer le fruit prit son essor et l'oiseau mangeur le suivit bientôt. En Merlin la sève devenait liqueur de sang, l'aubier chair, le duramen squelette, les feuilles poils et ongles, la cité individu. Soudain il eut un nom et un sexe, une limite et une folie. Il pensait, il désirait. Viviane, à ses pieds, ouvrait les yeux.

— J'ai rêvé, — fit-elle, bâillant comme une chatte, — d'un ombrage impénétrable. Galahad meurtri dormait; je lavais et bandais ses blessures. Que les rêves sont bêtes, Merlin!

XI

LA DERNIÈRE NUIT

Les cloches, qui venaient du bourg quand soufflait le vent du sud, pointèrent deux dimanches. Viviane avait changé depuis la bataille des Arbres; elle ne riait plus; son alacrité sauvage, son air de rapine s'étaient adoucis, voilés; plus d'éclairs de cruauté joyeuse, de moquerie dans ses yeux où on lisait je ne sais quelle douceur douloureuse. Elle se fermait; elle souffrait ou couvait une joie difficile. On pouvait croire, parfois, que cette vierge des bois et des eaux, si simple, si immédiatement vivante, rusée mais naïve, menteuse mais non dissimulée, se laissait dévorer par une idée fixe, défendait un secret. Les bêtes de la forêt ne s'y trompaient pas; les oiseaux avaient cessé de voleter autour d'elle, les lièvres la fuyaient comme une fille de la race humaine. Elle avait rompu tacitement avec la nature. Douce, taciturne, elle effrayait les animaux et les plantes que ses gambades, jadis, n'intimidaient pas, qui craignaient aujourd'hui son approche; car ils flairent de loin la pensée, ils savent bien qu'elle apporte toujours le meurtre, le sang, la destruction. Tuer pour manger, c'est la loi, et il n'y a rien à redire; le fauve, l'insecte, la fleur connaissent la faim et ignorent le crime; l'homme, lui,

assassine, après réflexion, pour des motifs inconcevables aux innocents et se suicide même; plus il s'abstrait et se sépare de l'univers, plus il devient dangereux; sa méditation présage des calamités. La mousse avait peur des pieds de Viviane; la coccinelle ne se hasardait plus sur sa nuque; son ombre pesait à la prairie. Peu importait cette défiance à la jeune fille; elle ne la remarquait pas; elle entrait dans un monde inconnu, le monde frénétiquement égoïste de l'amour, où l'on sacrifie tout à son renoncement.

Merlin, quoique ayant retrouvé, sans aucun espoir de les reperdre, sa forme animale et l'intégrité de ses viscéres, de ses artères, de ses muqueuses, gardait de son avatar ligneux, de son voyage parmi ses amis sylvestres, une singulière facilité de communication. Les feuillages bavardaient librement en sa présence; son talon le liait aux sources souterraines, aux métaux, au travail du sol; les fontaines et les nuages se confessaient à lui. Toute cette sympathie ne le consolait pas; car il poursuivait non pas l'empire ou l'amitié de la nature, mais la propriété d'une femme, et celle-ci s'esquivait mieux chaque jour. Si Merlin ne désirait qu'un corps, il faudrait le plaindre. Il veut, bien plus, conquérir une âme qui naît. Terrible ouvrage, même pour un Enchanteur.

Le jour, il battait la plaine et les collines en compagnie de son loup; il se reposait par la fatigue de l'insomnie et des veilles. La nuit il se couchait à la porte de la hutte que Viviane barricadait. Obstacle fragile! Il aurait suffi au Sage de faire un signe pour traverser les murs; cependant il se soumettait, il abdiquait toute magie devant cette sauvageonne; il ne voulait la tenir que de son consentement et de son appel; il était sublime et imbécile : il aimait.

Un soir qu'il ne pouvait persuader le sommeil, il eut un sursaut de volonté. L'ombre était chaude et étouffante, la forêt ne bougeait pas sous le ciel épais. Il attacha son bâton à son poignet, héla le loup. Il aspirait la route et le voyage; il marcherait, il irait demander asile à ses frères les Arbres, il demeurerait avec eux, devisant des vérités éternelles; il ne chercherait pas, ainsi que ceux de son espèce, à se survivre, quand il ne vaut pas la peine de vivre. Adieu, Viviane, adieu...

Le loup, au lieu de galoper en avant, comme il en avait

coutume à l'heure du départ, se replia sur le seuil. Le fauve le préférait moins depuis la bataille sylvestre; domestiqué et perverti, il s'attachait aux vices de ses maîtres, à leur trouble; les plantes l'inquiétaient, et il ne goûtait guère l'alliance qu'elles avaient conclue avec Merlin. Détaché de lui il chérissait en Viviane, depuis deux semaines, la mystérieuse odeur de la folie et de la grandeur humaines.

— Arbres, — supplia le Sage, — conseillez-moi, sauvez-moi! Vous ou elle?

La forêt engourdie de touffeur, somnolente, désabusée, ne répondit rien. Le Fils du Diable jeta son bâton, écarta le loup et enfonça la porte d'un coup d'épaule. Il eût pu l'ouvrir d'un mot, il fallait qu'il se meurtrît.

Nuit qui ne fut qu'une étreinte. Peut-être bien que l'orage d'été éclata au dehors, trempa les ténèbres et toucha les orgues de la forêt. Les amants ne l'entendirent point, fondus l'un dans l'autre. L'Enchanteur baisait, mignotait, labourait cette belle victime docile et active, soumise et adverse, qu'il convoitait depuis tant de jours; la jeune fille répliquait par la morsure et le râle, ennemie consentante, esclave acharnée. Ainsi se perpétue notre espèce, au hasard de combats mêlés de baisers. Merlin le dur, l'inassouvi, le tenace n'enviait plus les Arbres qui se reproduisent par dissémination négligente.

A l'aube il sortit pour rafraîchir son front. La forêt sentait la pluie, la feuille abreuvée, la mousse gonflée, la fécondation. Merlin s'éveillait d'une volupté si dominatrice, si bien close sur elle-même, si bien isolée de l'écoulement qu'elle semblait n'avoir jamais été. Chaque muscle et chaque nerf de son corps avait chanté sa mélodie, projeté dans l'avenir sa plus intime musique; il n'y avait plus en lui que vide, silence et satisfaction. L'enfant qui naîtrait serait Roi de la terre et de l'Outre-monde, fils de l'Esprit et de la Substance; son œil aurait l'orient du ciel et son haleine l'impulsion du vent. Merlin appela son loup; il avait besoin d'un compagnon où retentît et s'amplifiât sa joie. La bête ne broncha pas. Trois corbeaux volèrent à gauche, présage funeste, et croassèrent. Un coudrier chargé d'avelines grimaçait bizarrement en tordant ses membres flexibles. Une voix végétale ricana sans qu'on pût discerner ses paroles confuses; un frêne plia

mélancoliquement sa cime et se pencha avec pitié; un rocher à face d'idole sournoise pouffa et se fendit en manière de dérision; un pli rida la face de l'étang où sautait une carpe, trait décoché. Merlin frissonna, secoua les épaules et rentra dans la hutte.

Viviane dormait paisiblement, les mains jointes, la chevelure bien peignée; il semblait qu'une baguette de fée eût réparé le désordre de la nuit; le poids et la fureur des époux n'avaient pas dérangé une crosse de fougère; l'aurore avait emporté déjà le relent de l'accouplement et de la sueur. La porte même, la porte défoncée par l'épaule de Merlin où il y avait une meurtrissure, une main invisible en avait recloué le vantail et affermi les gonds. Le Sage douta soudain de la réalité de son bonheur.

— Viviane, — dit-il, — n'est-ce pas que je t'ai possédée? N'est-ce pas que j'ai fait de toi une femme et que tu as conçu un fils, Roi de la terre?

La jeune fille ouvrit lentement les yeux :

— Pourquoi, Merlin, troublez-vous par vos cris mes songes de l'aube, mes songes couleur de sang et de neige? Qui vous a permis de pénétrer ici, quand j'ai assuré la barre pour me protéger?

— Viviane, — reprit l'Enchanteur en tremblant de tous ses membres et la face grisâtre d'angoisse, — Viviane, assure-moi que...

— Vous assurer de quoi, mon ami?

— Misérable, — cria-t-il, — créature d'imposture! ne dissimule pas. Tu as gémi de plaisir sous moi, j'ai joui de ta jeunesse. Ne te dérobe pas maintenant; nous sommes joints, rien ne peut plus nous désunir et l'enfant conçu est sur nos épaules comme le joug qui nous lie. Je crois, je crois, je crois...

— A quoi croyez-vous donc et pourquoi l'affirmer trois fois si vous avez tant de certitude? Je ne sais de quoi vous voulez parler.

— On prétend, — murmura sourdement Merlin, — que l'homme qui désire avec tout le déploiement de son âme et de son corps devient le jouet de la matière, que la malignité de l'univers se ligue contre lui. Viviane, je réclame ton témoignage au renfort de mes sens.

— Vous divaguez.

L'Enchanteur ne se contenait plus; il saisit la jeune fille entre ses doigts noueux et la secoua, serra son cou.

— Parle, parle... — hurlait-il.

Elle le regardait hagardement, les veines des tempes bleuies, les yeux grands ouverts; elle fût morte, étranglée, plutôt que de prononcer une syllabe. L'Enchanteur eut peur de cette résistance muette; il lâcha Viviane et s'essuya le front. Elle, ayant respiré et repris haleine, s'assit les jambes croisées, réfléchit un moment, puis se leva et gagna la porte; le loup se frottait à ses jambes et elle flattait son échine de sa petite main. Merlin s'appuyait à la muraille, accablé.

— Oh! — fit-elle en badinant, — l'Enchanteur, vous voici quinaud. Je savais bien qu'il me fallait, contre vous, des armes. Les hommes sont lâches, ils profitent de leur force. Vous auriez abusé de moi. Aussi, chaque soir, avant de m'endormir, avais-je soin de prononcer les trois paroles que vous m'avez apprises, celles qui persuadent l'homme qu'il a défloré la pucelle, mais la fille n'a pas reçu de souillure; les baisers n'ont été que songe. Oh! quelle merveilleuse conjuration et comme elle m'a protégée!

— Tu mens, Viviane, tu veux m'enrager. Tu n'as pas échappé à ma convoitise. Et maintenant tu tentes de te soustraire à la mémoire de ton plaisir, à la chaîne que tes bras et tes jambes ont forgée. Mais mon fils, mon fils te convaincra, lui, quand son cœur battra dans ton ventre, quand il demandera l'aide de ton cri pour jaillir. Tu as griffé mon flanc; vois la trace de tes ongles. Et moi j'ai mordu ta chair à pleine bouche. Tu pleurais de contentement. Découvre ton épaule et la preuve écrite de mes mâchoires.

Viviane retroussa l'étoffe; un contour de chair blanche, lisse, apparut et la lumière encore pâle n'y rencontrait aucun ressaut et aucune entaille.

— Vous voyez bien que je ne mens pas.

Il se précipita sur elle; elle l'évita légèrement et franchit le seuil, courut vers le taillis de la clairière.

— Imbécile, imbécile, vieux magicien racorni, discourtois, insulteur de demoiselles! Tu ne sais pas garder les secrets et cependant je vais te révéler le mien. Je n'ai pas vécu jusqu'à

ce jour; j'étais pareille à la bête des bois, à la martre et à la fouine. Je sais maintenant qu'il y a des choses plus belles que la forêt, plus hautes que la nourriture, plus nécessaires que le sommeil, moins dégradantes que la caresse. J'aime Galahad, le chevalier blanc et rouge, couleur de Christ, couleur de lys et de feu. Il cherche le Graal et moi je pars à sa recherche. Je serai sa servante; je laverai ses pieds et je cuirai son pain, je panserai ses blessures. Vierge, il méprise toute femme. Mais, peut-être, m'accueillera-t-il avec bonté? Un regard de lui, le pur, l'ardent, vaut plus que ta bestialité et que ta science. Adieu, Merlin.

— Arrête, — cria l'Enchanteur, — je t'accompagnerai jusqu'au bout du monde. Je ne puis me passer de ta présence. Puisque je ne t'ai pas noyée le premier jour, selon le conseil du Chêne, je ne te quitte plus.

— Je n'ai pas besoin de toi, maléficieux! Je sais tes enchantements; ils profiteront à l'œuvre céleste du Chevalier sans péché, fils de Lancelot et d'Élaine. Quant à toi, demeure ici, n'encombre pas ma marche.

Elle décrivit, de l'œil, un cercle, en proférant la formule convenable qui empêche celui que l'on vise d'en sortir. « Adieu! Adieu! » dit-elle encore et elle s'éloigna par le sentier. Le loup hésita un instant, balança du museau entre Viviane et son maître, puis il suivit la fugitive. Merlin haletait, la tête dans les mains, écoutant décroître le pas. Enfin il prit son élan et courut à toute force. Mais il heurta bientôt un mur de cristal transparent et s'écroula, le front ensanglanté, à demi évanoui, prisonnier du mystère livré à une femme, ayant bâti, avec son imprudence et son désir, le tombeau de ses jours.

XII

LE CERCLE

Une année avait passé, et même un peu plus. Les lichens des roches verdoyaient, les venelles d'aubépine rougeoyaient, les chèvrefeuilles roses s'effeuillaient au revers des talus; on entendait le cri de la perdrix sur la tourbière et le blaireau

devenait gras. Merlin tournait en rond, le long du rempart invisible, perméable à la pluie et à la tempête, que traversaient la biche et la buse, le nuage et la fourmi, que lui seul ne pouvait franchir. C'était une tour très haute, sensible et fatale à l'Enchanteur, imaginaire pour les autres êtres de l'univers, un cylindre de captivité qui s'élevait jusqu'aux étoiles et ne manifestait sa clôture qu'à l'envoûté de Viviane, au Sage emmuré par le retour de flamme de sa magie. Donjon indestructible, résistant comme l'hallucination, défiant, autant qu'elle, la pioche et l'échelle. Qui s'évaderait d'une prison qui n'a ni existence ni défaut?

Merlin, vers le soir, s'était assis sur un banc de mousse et il fouillait, de son bâton, la couverture morte de la forêt, la compote de feuilles de frênes et de charmes où rôdaient les lombrics. Il se souvenait de sa jeunesse, du temps où il chevauchait son poulain rouge, où il cueillait le gui du chêne, le cresson et l'herbe d'or, où il ramassait, à mer basse, les œufs de serpent. Alors il errait par toute la terre, son loup aux talons, de Thulé à Rome, de l'Ile occidentale où transmigrent les âmes des Druides au fleuve d'Asie. Il se plaisait à changer de forme, à se travestir en tortue et en licorne, en brochet et en arc-en-ciel, en pâtre et en Roi. Maintenant il gisait au fond de ce cachot indiscernable, dépourvu d'assises et de moellons, bâti avec l'amour d'un homme et la haine d'une femme. Et l'image de Viviane ne quittait guère l'Entombé, qui rabâchait son tourment. L'avait-elle trompé en se prétendant vierge, au matin de la dernière nuit? Avait-elle, vraiment, prononcé les trois mots qui défendent la pucelle et ne livrent qu'un fantôme au plaisir du mâle? Allait-elle, intacte, vers ce Galahad, issu de Lancelot et d'Élaine, ou ne lui apportait-elle qu'une nouvelle imposture? Après celle de la possession, celle de la pureté. Un fils était-il né de sa conjonction incertaine avec l'Enchanteur? Un fils ne pouvait-il naître d'un mensonge? Qui avait engendré Merlin de sa mère, sinon un corps issu de la peur, de la lampe soufflée et des ténèbres? Pourquoi l'ombre fécondée par lui-même n'enfanterait-elle pas à son tour?

Presque à la nuit une voix perçante tira Merlin de sa torpeur et de ses interrogations sans fin.

— Salut! Ne me remets-tu pas? Je suis Myrvyr, le nain du royaume souterrain, le musicien, celui qui pince les cordes de l'averse et les sept notes de la lumière du prisme, le chef d'orchestre des grillons et de la lune, le maître de chapelle des grenouilles, des carpes et des tarets du vieux bahut. Bigre de Bougre! On ne te trouve pas aisément. Tu passes pour engeôlé dans un château de magie par l'art d'une Demoiselle. Dieu soit loué! De muraille, je n'en vois point. Et ton loup? Bougre de Bigre! Il court le guilledou avec la donzelle! Bestioles ingrates! Ah! Ah! Salut! Réponds-moi. Je suis Myrvyr, le musicien forgeur, le nain.

L'Enchanteur leva le front; il avait des yeux si mornes et si creusés que le discours du gnôme en fut coupé.

— Oui je suis libre, — ricana le Sage, — libre comme la grive engluée, comme l'épinoche de la nasse. Mais toi, Myrvyr, qui t'a donné licence de t'échapper du royaume souterrain?

— C'est toute une histoire, Merlin, une aventure extraordinaire, une fable qu'on pourrait chanter, Bigre de Bigre! Les nains de ton royaume en avaient assez de leur soleil de contrefaçon; ils réclamaient le vrai, celui qui donne des insolations et vous enlève la peau du nez. Ils voulaient vivre leur vie, à ce qu'ils disaient, courir tous les risques et jouir d'un éclairage non imité, de l'amour véritable, celui qui s'accompagne de jalousie et de meurtre; ils prétendaient à la mort aussi dont les privait ta tutelle. Bref, ils n'étaient pas contents d'être heureux. Alors, après ton départ, le meneur, le révolutionnaire triste, à la voix cave, leur a monté la tête. Ils brandissaient l'étendard de la revendication, les bougres, un drapeau noir avec un disque d'or, et j'ai composé une cantilène : « *C'est la lutte finale, — Sortons du souterrain, — L'aurore vérita.a.a.ble — Luira pour nous demain...* » Elle a eu beaucoup de succès. Enfin il a fallu passer aux actes. Nous avons attaqué la frontière de l'empire, la paroi de terre qui borne notre trou; nous y avons planté des crampons, nous l'avons escaladée, puis nous avons percé notre ciel compact d'argile et de roche par un escalier hélicoïdal, Bigre! et calculé selon les principes. Au bout de six mois d'efforts, nous débouchions à la surface. Un triomphe, Merlin! Il faut avouer que nous n'eussions jamais osé cette rébellion si ta

vigilance ne s'était relâchée. Nous nous sentions négligés, oubliés, perdus; nous ne recevions plus de tes nouvelles; nous devenions hardis, comme les souris quand le chat s'endort, comme les nonnes pendant que le chapelain s'enivre. Un triomphe, Merlin! Mais aussi une déception. Le soleil imité était mieux imité que le vrai, plus vraisemblable. Que la peau de nos tempes se décolle et que nos nez deviennent des tomates, voilà tout l'avantage de la victoire. Seulement nous nous trouvions esclaves de notre libération, nous ne pouvions plus reculer. Et, à la suite des coups de soleil, les malheurs se sont abattus sur nous. Les hommes nous traquaient et nous massacraient, les furets nous saignaient, les renards nous dévoraient. Ajoute à cela les divisions de l'amour, les duels, les assassinats, les suicides. Tes derniers gnômes, ô Merlin, se cachent dans les cavernes et les halliers. Ils n'osent plus affronter la lumière; ils ne sortent que la nuit. Ils m'ont délégué vers toi, en qualité de plus beau parleur, Bougre de Bougre! Un chêne m'a indiqué ton adresse.

— Myrvyr, — prononça sourdement Merlin, — ton histoire ressemble, d'une certaine manière, à la mienne. Réponds-moi franchement. J'ai possédé une femme et elle prétend que c'est un songe et qu'elle demeure vierge comme au jour de sa naissance. Mes sens m'affirment que j'ai fait d'elle ma volonté; elle le nie. Qui croire, d'elle ou de moi? Je ne peux vivre en un tel doute.

Le gnôme se gratta la narine d'un air entendu :

— Que t'importe, puisque tu as eu le plaisir? Bien fou qui discute les fondements de son bonheur, qui les critique. Il faut affirmer que tu as joui d'elle. Par rapport à toi, elle a tort.

— N'élude pas la question, Myrvyr. Et toi, le faux soleil ne t'éclairait-il pas? Tu ne t'en es pas contenté.

— Par grande bêtise. Une autre fois, je n'analyserai pas si loin. C'est comme ces gens qui avaient des Dieux faux qui exauçaient leurs prières, accomplissaient des miracles. Ils ont trouvé le vrai Dieu; mais il ne les écoute pas. Un vrai Dieu, n'est-ce pas, ça n'a pas besoin de se démontrer, ça dédaigne ces moyens vulgaires. Et les dévots claquent de fièvre, et il ne pleut plus en été, et leurs vaches crèvent. Tant pis!

— Réponds-moi sans tergiverser, Myrvyr, ou je t'étripe. Qui ment, d'elle ou de moi?

Le nain ôta son bonnet, le coula entre ses doigts en tirant la langue. Il était chauve, avec une couronne de cheveux bouclés; et l'extrême crépuscule répandait une coloration de framboise sur son crâne, bosselé de loupes, de professeur de solfège.

— Enchanteur, — répliqua-t-il au bout d'un moment, — voici mon avis. J'ai observé beaucoup depuis mon ascension à la lumière déplorable. Pour les femmes, le passé n'existe pas; elles n'ont jamais appartenu à personne, elles se réservent toujours vierges et l'amour abolit en elles la mémoire. L'homme porte le poids de l'aventure et de la volupté, la femme le rejette; au septième coup elle aborde encore en premières noces la couche nuptiale. Elle ne dissimule pas, elle néglige; l'omission lui sert de pureté. L'homme est une somme, sa compagne une différence. Du point de vue féminin, tu n'as jamais pénétré Viviane; du masculin, il y a hésitation; car il arrive que le désir crée les actes. Profite du doute. Console-toi.

L'Enchanteur ne bougeait pas; la lune naissait faiblement du ciel comme une tache verte d'une vieille étoffe souvent lessivée. Le nain reprit :

— Je viens te demander de nous permettre de rentrer dans le royaume de dessous la terre. Nous sommes trop peu nombreux, trop débiles pour percer à nouveau le trou hélicoïdal que les éboulements ont comblé. Nous acceptons le soleil imité, le bonheur feint dont nous souffrions si tolérablement, l'amour superficiel, sans meurtre. Nous, les survivants, une centaine de tes sujets, nous repeuplerons l'empire désert. Nous implorons ton pardon. Nous ciselleron à nouveau les bijoux merveilleux et sertirons les joyaux d'Asie. J'ai composé une marche : « *Allons, forgeurs de pierreries, — Le soleil faux va se lever...* » Et sur un air fièrement entraînant cette fois, Bigre de Bougre!

Merlin hocha le chef :

— Le royaume souterrain, vous ne le retrouverez pas puisque vous l'avez nié. Je n'ai plus de pouvoir aujourd'hui, pas même celui d'absoudre. Va-t'en, nain! Toi et tes pareils

vous habiterez les grottes et les bois; vous ne sortirez que la nuit pour presser les pis des vaches, tresser les queues des chevaux et chatouiller, d'un brin d'avoine, le sommeil de la servante. On vous prendra pour des farceurs et vous mènerez une vie très amère.

Myrvyr se rengorgea; il goûtait l'éloquence facile.

— Adieu, — déclama-t-il. — Toi et tes pareils, vous méditerez à jamais du probable et de l'improbable, de l'absolu et du relatif. Votre vésanie durera jusqu'au Jugement Dernier. Quand l'univers sera détruit, vous n'aurez pas encore découvert la preuve de son existence. Aucune étreinte ne vous convaincra et, sous les noms des femmes que vous féconderez, il n'y aura que de la cendre et de l'illusion. Adieu, Roi qui renonces au droit de grâce et de pardon. Un Dieu a dit, par privilège divin : *Je suis Celui qui est.* Demeure prisonnier. Tu es, toi, *celui qui n'est pas.* Bougre de Bigre! tu peux me croire. La métaphysique n'a pas de secrets pour les musiciens.

Il s'éloigna dignement, ayant rajusté son bonnet. Merlin creusait le problème; il réfléchissait obstinément, ainsi qu'un fou. Le charme révélé à Viviane l'avait enfermé en lui-même. Cage sans porte.

XIII

ARTHUR ET LA MORT

Un vendredi d'automne un cavalier traversa la bastille de l'Enchanteur. C'était Arthur envieilli, forci et, pire disgrâce des héros, bouffi de graisse, avec des poches flasques et violettes sous les yeux.

— Où vas-tu, Roi?

— Vers la mort.

Le voyageur ne s'étonnait pas de la rencontre; il était arrivé à ce point où nulle conjonction ne distrait du déclin. Il poursuivit.

— Je me dirige vers mon destin. Je lancerai dans l'eau mon épée Excalibor. Une main et un bras, surgis du golfe, la saisiront, la brandiront trois fois et l'abîmeront. Une barque abordera, des Dames vêtues de noir m'y porteront et, l'esquif

ayant sillé vers le large, on n'entendra plus parler de moi que par conjectures. Ainsi le commande mon mythe, je dois m'y soumettre.

Il paraissait accablé. Merlin l'interrogea encore :

— Donne-moi des nouvelles de tes compagnons.

— Je ne possède pas de compagnons. Pelléas l'Amoureux est mort de consomption. Un auroch a piétiné Dodinas le Sauvage. Kahedin a eu la tête fendue. Méliagrance est mort. Bors est mort. Persant d'Inde est mort. Les autres ne valent pas mieux. Quand les hommes n'ont plus d'inquiétude ni de Quête, ils dépérissent; ils s'effilochent, pareils à un drap sans trame.

Merlin l'interrompit :

— Et la Reine Genièvre?

— Lancelot, — répondit le Roi, — navigue en Orient, pour délivrer le Saint-Sépulcre. Les gens dépourvus de secours contre eux-mêmes, ils viennent en aide à Dieu.

— Et Genièvre?

— Elle m'a tout avoué. Signe fatal. Son terme approche.

Il y eut un silence assez lourd. Merlin, enfin, posa la seule question qui l'intéressât, celle à laquelle les autres ne servaient que de préambule.

— Et Galahad?

Il prononçait Galahad et il pensait Viviane; il espérait la toucher par ce détour.

— Galahad! Dieu le bénisse! Il a conquis le Graal; il nous a enlevé tout ressort de vivre. Le pur, le simple a vaincu là où avaient échoué tant de rusés et valeureux chevaliers. Ne savait-il donc pas que sa victoire nous condamnerait? Trop pur, trop simple, en vérité, ce Galahad.

— Et maintenant, que fait-il?

— Jadis, Merlin, ta Science devinait tout. As-tu perdu le pouvoir de t'informer par magie?

— J'y ai renoncé, ô Roi.

— Déchu, toi aussi...

Il soupirait et son souffle rendait un bruit de caverne et de feuilles froissées.

— Galahad, — ajouta-t-il, — ayant guéri le Roi Pécheur aux cuisses traversées, emporta le Vase Sacré dans la cité

de Sarras, où il devint roi. Et au bout d'un an, il a trépassé. Une main, celle même qui noiera Excalibor, a enlevé le Graal.

— N'as-tu point, Arthur, entendu parler d'une femme?

— Oui, en vérité. Quand Galahad arriva à Sarras, une jeune fille très belle l'y cherchait, suivie d'un loup. Les habitants de la cité étaient impies et ils jetèrent le chevalier en prison. Mais elle le libéra par ses enchantements; elle éleva, de trois paroles de Cabale, un château très bien remparé, muni d'archers et de vivres. Ainsi Galahad obtint-il la couronne. Cependant il n'épousa pas la jeune fille et celle-ci se contenta de balayer son seuil et de cuire ses aliments, comme une servante. Le Graal ravi aux cieux et le cadavre du chevalier lavé et vêtu de ses armes, elle prit un baiser sur sa bouche, le premier et le dernier. Ensuite elle s'est cloîtrée nonne, après l'ensevelissement, sans toutefois quitter son loup qui veille à la porte de la cellule.

Merlin s'était dressé.

— Adieu, — dit Arthur, — je ne puis faire attendre mon heure.

Il éperonna son cheval fatigué, qui clochait et butait les racines. Alors l'Enchanteur éclata de rire.

Un rire immense, qui secouait son corps et son âme, qui ébranlait les fondements de la création. La forêt houlait, l'horizon branlait, le ciel et la terre se subvertissaient convulsivement. Merlin riait comme aux jours de son adolescence et de sa maturité, alors qu'il pénétrait hardiment l'absurdité et le mystère, qu'il perçait l'envers et l'inanité des êtres, et que rien, de cette grandiose bouffonnerie de l'univers, ne lui échappait, que toute poésie et toute science se révélaient à son esprit immédiatement, que les astres et les dieux dansaient pour le divertir. Jamais solitaire dans ce temps-là. Son rire le mêlait à l'Océan, aux arbres et aux pierres, aux passions des hommes et à la roue de la durée, à l'épaisseur de la matière et à la subtilité de l'âme. Mais aujourd'hui il dépassait encore, ce rire nouveau, la vigueur, l'omniprésence de l'ancien. Il crevait plus largement la cuirasse des apparences; il atteignait le cœur de l'essentiel, la raison et la déraison d'être du monde. Que Galahad eût conquis le Graal, c'était événement de peu de conséquence et déjà prédit.

Mais que Viviane, la perfide, la charnelle, la voleuse de secrets, fût devenue la servante de Galahad, la chaste adoratrice, celle qui lave le corps et baise la bouche sans souffle, voilà qui remplissait Merlin d'une tempête de joie. Viviane avait dupé, plus que l'Enchanteur encore, Galahad, l'univers et Dieu peut-être, et soi aussi. Impure, elle avait joué la pureté; chair, elle avait joué l'âme; diverse, fuyante, naturelle, elle s'était jouée elle-même; elle avait feint l'unité, la constance, la sublimation. Le loup, le franc fauve, s'y laissait prendre; il veillait à la porte de la cellule. La sauvageonne avait réussi, et de bonne foi, en vraie femme, le plus difficile mensonge : la sainteté. Qu'importait maintenant à Merlin qu'il n'eût pas fécondé cette fille, qu'il ne pût discerner s'il l'avait possédée ou non! Il comprenait; il n'avait plus besoin de fils; l'intelligence lui suffisait. Son désir se dissolvait dans la vérité comme un cauchemar nocturne dans la clarté du jour. Rire jovial, planétaire! Les larmes salaient ses yeux, le hoquet bloquait sa gorge; il lui sembla qu'une tour de cristal s'effondrait, et il s'abattit parmi le terroir de mousse, de brindilles, de lombrics et de champignons, tandis que le soleil rouge tourbillonnait à son regard et en lui qu'un goût de sang montait à sa bouche.

***

Quand il reprit ses sens, il se trouva allégé; une oppression, volatilisée en lui, avait fui par ses narines. Il se mit en route; nulle clôture n'entravait plus ses parcours; le donjon s'était évaporé, que Viviane ne maintenait plus par sa volonté, que Merlin ne cimentait plus par son désir. Tout paraissait aérien, facile; les objets se dessinaient avec des contours nets et pâles, des cernes de lumière irisée; les couleurs avaient baissé d'un ton; les masses, le corps de l'homme en marche flottaient; il n'y avait plus de forces hostiles ni de chocs, mais seulement une langueur heureuse, une étrange docilité de la matière; le soleil d'argent de novembre ne chauffait pas, dispensait un bien-être laiteux; à travers les bois mouillés circulait un parfum de violette qui abolissait l'automne, qui évoquait un printemps hors de saison, né avant terme, et

la résurrection de Mars. Merlin nageait dans l'air aux courants favorables, plutôt qu'il n'y avançait à la manière des pèlerins terrestres. Il ne doutait de rien, il ne s'inquiétait de rien. Au delà de l'apparence, de l'illusion, de l'écoulement, on trouve cet état de certitude, où l'on n'éprouve plus le besoin d'interroger, parce qu'on sait bien, maintenant, qu'aucune question ne vaut la peine d'être posée. Voici, enfin, le moment de vivre, Enchanteur!

Une feuille de peuplier, messagère exténuée et mangée d'or, vola sur son épaule :

— Le Chêne m'envoie, Merlin, pour t'annoncer un événement. Viviane vient d'expirer dans la cité de Sarras. On l'inhume aujourd'hui, avec le concours du clergé et du peuple, non loin du tombeau de Galahad, le chevalier qu'elle aima fidèlement. Le loup refuse toute nourriture et périra bientôt.

Merlin n'interrompit pas sa course; la mort de la jeune fille le frappait moins que l'agonie d'un insecte ou le trépas d'un éphémère. La feuille se recroquevilla et toussa maladivement; elle était ajourée et instable comme une vieille dentelle.

— Oh! — fit-elle, — je n'ai plus de sève...

L'Enchanteur la déposa sur le talus, parmi les fougères jaunes, où elle achèverait, elle aussi, sa carrière, ayant dit ce qu'elle avait à dire, et deviendrait à son tour, après avoir mangé le soleil et bu la pluie, festin de pluie et déjeuner de soleil. Puis il reprit son chemin...

A la nuit il atteignit le bord de la mer, à l'estuaire d'une rivière où remontait la marée, près d'un village de chaume que rassemblait un clocher d'ardoise, d'un bleu noir et écailleux. Une cloche tinta et cette musique chrétienne, pour la première fois, ne déplut pas au Voyageur. Du reste les sons ne lui parvenaient qu'en sourdine, feutrés et ennoblis. Des bateaux de pêche dormaient sur leurs béquilles et, amarrée à l'estacade, une grosse barque, avec, à la barre, son vieux timonier, titubait un peu à la poussée du flux; le mousse bordait la voile. Merlin sauta dans la nef et s'y assit. Parfois la carène s'enfonçait, comme sous le poids d'un passager invisible, et quand l'eau arriva presque au plat bord, le patron et l'enfant larguèrent l'amarre, tendirent la toile au vent d'Est. La barque louvoya dans les passes et les franchit. La nuit

était très noire, la lune courait à travers les nuages charbonneux; la houle soulevait péniblement l'embarcation pleine à couler, quoique vide; les intersignes volaient entre le plafond bas du ciel et l'étendue liquide gonflée; on entendait des chuchotis, des paroles basses que ne proférait nulle bouche, des marmonnements de prières. Le mousse embrassait le mât et avait peur, conjurait tous les saints du Péril de la Mer de le secourir.

— Il est temps, mon fils, — dit le vieux, — que je t'enseigne nos devoirs. A nous, gens du village, la conduite des âmes nous incombe. Quand notre tour de rôle échoit, on frappe à notre porte. Alors il faut parer le bateau. La masse des passagers invisibles enfonce le navire. En une demi-nuit, et par la route que trace une étoile verte, nous abordons les Iles où les vivants ne débarquent pas. Les passagers prennent terre et nous revenons. L'étoile verte nous guide, puis s'efface. Courage, mon fils, bois un coup à la gourde. Et paix à tous ces défunts, qui m'entendent peut-être!

Le bateau cinglait rapidement, fendait la lame comme un coutre, quoiqu'il fût épais et ventru. Merlin comprit qu'il était mort et qu'il n'avait pas survécu à la délivrance du désir.

— O Mort, — murmura-t-il, — où est ta victoire? Il faut qu'un pauvre pêcheur me l'apprenne. Il n'est pas de naissance; il n'est pas de mort; je sors d'un songe interstitiel...

Il alla vers l'avant de l'esquif et regarda au loin, dans l'obscurité. Comme un explorateur avide, l'œil plissé, toute sa curiosité et sa sagesse bondissant en lui, il scrutait l'horizon, il fouillait la place d'accostage, le territoire où se dérouleraient ses plus magiques aventures, celles qui ne seront pas écrites par la plume, qui ne seront pas propagées par le chant.

ALEXANDRE ARNOUX

SOUVENIRS
D'UN APPRENTI CENTENAIRE

J'ai fait la connaissance de Maupassant à l'occasion d'un article fort bienveillant qu'il avait écrit sur l'humble débutant que j'étais. Cela me surprit d'autant plus agréablement qu'à cette époque il ne publiait guère autre chose que ses admirables contes. Il aimait la bonne humeur, et le bon sens, considérés par lui comme des formes de la santé. Les articles que je donnais deux ou trois fois par semaine au *Gil Blas* l'avaient amusé, et, comme on parlait alors, il ne me l'avait pas envoyé dire.

Il avait une expression coutumière pour qualifier le comique d'une œuvre ou d'une aventure. « C'est très farce », disait-il en se frottant les mains.

C'était dans le vocabulaire des familiers de Flaubert.

Passionné de plein air, il pratiquait d'un bout de l'année à l'autre le canotage et la navigation à voile. Son livre « Sur l'eau » est un chef-d'œuvre qui doit figurer dans la bibliothèque de tous les navigateurs capables de lecture. Le port d'attache de son yacht était au Golfe Juan, qui n'était pas encore la Mecque des mondains.

Grâce à son existence mouvementée, Maupassant paraissait avoir une santé de fer, quoiqu'il se plaignît constamment de névralgies dans la tête pour lesquelles il se droguait à

M. E. Grosclaude, dont la réputation d'écrivain et d'homme d'esprit n'est plus à faire, a bien voulu nous communiquer ces quelques extraits d'un livre de *Souvenirs*, qu'il doit faire paraître prochainement. (N. D. L. R.)

l'excès. Il passait sa vie à consulter les médecins, en lesquels il n'avait du reste aucune confiance, et leur incapacité de le guérir ne faisait que rendre plus amère son appréciation.

Deux ou trois ans avant sa mort, déterminée par une paralysie générale dont la marche fut rapide, il préparait une satire violente de l'art médical et de ses praticiens, dont certaines parties furent sans doute écrites mais n'ont pas été publiées. Je n'en ai connu que le titre *Madame Locuste*.

Maupassant fut un précurseur des amateurs de vie errante, qui de son temps étaient rares chez nous. Le Français, surtout le Parisien, était réputé pour ses mœurs casanières. On le définissait alors : un monsieur décoré qui ne sait pas la géographie. Il commence à la connaître depuis que le goût des voyages l'a mobilisé. La bicyclette l'a fait sortir de son quartier, ou de son village. L'automobile a largement étendu son rayon d'action. L'aviation lui ouvre les grands espaces. Et voici qu'on prépare le tourisme interplanétaire. Aujourd'hui nos compatriotes ne sont pas les moins allants des trotteurs du globe, qui seront peut-être bientôt des coureurs de globes, au pluriel.

CAPUS ET LE « FIGARO »

La profonde philosophie d'Alfred Capus et son esprit incomparable soutenaient le moral de la brillante feuille parisienne, pendant les moments les plus durs. Les graves difficultés que nous connûmes tous, étaient aggravées au *Figaro* de ce temps-là par des divergences de vues entre la rédaction et l'administration, dont le président était un grand bourgeois parisien, ancien magistrat impérial qui avait été le beau-père de Calmette.

C'était au fond un brave homme, ce M. Prestat, et très correct, mais qui n'avait pas toujours les mêmes idées que Capus et ses collaborateurs sur le rôle d'un *Figaro* en temps de guerre. Sans malveillance et même sans malintentions, il rendait parfois assez pénible la tâche si délicate et si émouvante d'Alfred Capus pendant ces années terribles. Conciliant

dans sa haute sagesse et peu combatif par nature, mais sachant montrer une réelle fermeté quand les circonstances l'exigeaient, Capus ne lui en garda pas rancune. Un mot, un bon mot lui suffit pour faire justice sans méchanceté.

Un soir qu'entre camarades, nous évoquions ce passé :

— Ah! oui, — soupira Capus. — Quelles heures pénibles, avec les Berthas, les Gothas et les Prestats.

Quant aux Berthas, Capus se vengea des inquiétudes qu'elles lui donnèrent par ce quatrain admirable où se retrouve l'esprit mathématique du successeur d'Henri Poincaré à l'Académie française :

Tandis que cet affreux bolide[1]
Jette le trouble en nos cités,
Moi, je cherche un abri sous ta voûte solide,
Calcul des probabilités.

***

Il y a deux hommes de notre temps, Capus et Forain, qui personnifient au plus haut degré l'esprit français, c'est-à-dire l'excellence de l'esprit et l'éminente faculté de le frapper en médailles. Deux profonds philosophes. L'un indulgent à tous les péchés et même aux pires ridicules; plus indifférent que sceptique, disant des choses les plus graves que « ça n'a aucune importance », et affirmant que « ça s'arrangera ». Oui, mais comment? pas toujours bien — à moins de considérer comme une perspective rassurante que tout finit par finir et que la mort est une solution — de continuité, — sur laquelle tout un chacun peut assurément compter. N'est-ce pas Labruyère qui a dit : « La mort vient en aide aux existences qui ne parviennent pas à s'accomplir. » Capus le disait moins lugubrement. Il n'avait pas la foi d'un père de l'Église, mais une vague confiance dans le destin, qui s'exprimait dans ses propos comme dans ses écrits avec une mélancolie souriante. Un épicurien stoïque.

Triste au fond de lui-même, comme tout humoriste, qui fait de la joie pour autrui avec son pessimisme intime.

1. La bombe! — encore la bombe!

L'éternelle histoire d'Arlequin qui, sans se faire connaître, s'en fut demander au plus célèbre médecin de Florence un traitement contre ce qu'on appelle aujourd'hui la neurasthénie.

— Il faut avant tout vous distraire, — ordonne le docteur. Allez donc voir Arlequin, il vous fera rire.

— Impossible! — soupire le client.

— Et pour quoi ça?

— Parce qu'Arlequin, c'est moi.

Le pélican du rire qui s'arrache le cœur pour le jeter en pâture au public insatiable.

Certes Capus n'avait rien d'Arlequin, sinon la chatoyante variété des expressions de sa pensée multicolore. Il s'en distinguait surtout par l'absence de toute recherche de l'effet, qui gagne à ne pas être travaillé, quoiqu'en prétende Freud dans son récent ouvrage sur « le mot d'esprit[1] » qui se présente à lui comme le laborieux produit d'un effort et non comme un jaillissement verbal dont la spontanéité est la condition première.

FREUD ET LE MOT D'ESPRIT

L'esprit qu'on veut avoir nuit à celui qu'on a. Il faut bien se garder de confondre les gens qui ont de l'esprit avec les gens qui en font. Il court les rues, c'est certain, mais ceux qui courent après lui, ne l'atteignent que rarement, alors qu'il se jette à la tête de ceux qui ont la chance de se trouver sur son passage. Ils n'y ont aucun mérite. Le trait est dans l'air; leur privilège est de l'attraper au vol et de le renvoyer d'un prompt coup de raquette. Il rebondit par la détente d'un réflexe à peine conscient. On ne doit pas le ralentir en s'appliquant à l'aiguiser. C'est l'émousser, c'est l'alourdir et le faire tomber à plat. Au théâtre surtout les mots façonnés avec soin et plaqués à façon dans le dialogue, ne portent jamais autant que ceux qui jaillissent de la situation. Ils doivent en venir et non y entrer de force. On se cogne à eux au coin d'une idée; ils vous crèvent les yeux, pour peu que

1. *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient.* N. R. F., traduit par la princesse Marie Bonaparte et le docteur Nathan.

ceux-ci soient ouverts à certaines images que le commun des mortels n'aperçoit pas immédiatement.

Le mot fait mouche à coup sûr quand le tireur est un Capus ou un Forain, qui le jettent au vol, sans perdre de temps à viser posément comme dans un stand.

Bien différent du mot alangui de Capus, murmuré comme un soupir, sans avoir l'air d'y toucher, mais avec une force de pénétration extrême, le mot de Forain éclate comme un éclair, qui soudain illumine l'horizon et foudroie celui qu'il atteint.

Ni dans l'un, ni dans l'autre, il n'y a cette lente et lourde application de l'homme d'esprit « selon Freud ». Notez bien que celui-ci n'est pas insensible aux diverses formes de l'humour; mais malgré le titre même de son ouvrage — qui semble précisément fait pour démontrer l'automatisme du trait d'esprit, il ne voit pas sa spontanéité.

Il ne faut pas qu'un bon mot soit cherché. Il faut qu'il soit trouvé, Qu'il le soit par un esprit prêt à s'en saisir et à le sertir. Il doit venir si naturellement et si nécessairement que chacun soit intimement convaincu qu'il l'aurait fait lui-même et qu'en l'entendant il pense sincèrement : « J'allais le dire! »

RENAN ET LE CALEMBOUR

J'ai participé un soir à un entretien assez piquant avec Ernest Renan sur le calembour. Le grand écrivain nous ayant confessé qu'il ne connaissait pas la signification de ce terme. J'eus le périlleux honneur d'être chargé de le lui expliquer. Quel écolier embarrassant!

C'était dans un des fameux dîners de la comtesse de Loynes, fameux à tous égards, par la saveur de la table et plus encore par la qualité des convives, entre lesquels l'esprit argent comptant se dépensait avec une prodigalité inouïe. Jules Lemaître était l'incomparable animateur des conversations étincelantes qui mettaient aux prises des hommes tels que Capus, Donnay, Léon Daudet, souvent opposés par les idées, mais rapprochés par la joie sportive d'une verve débridée, s'élevant parfois à des conceptions supérieures dans un rire d'une qualité qui ne s'est guère retrouvée ailleurs.

Le mot de calembour ayant été prononcé par je ne sais qui,

Renan parut décontenancé et la maîtresse de la maison, pour le mettre à l'aise, lui demanda ce qu'il en pensait.

— Vous m'embarrassez bien, — fit-il, en avouant qu'il avait souvent entendu le mot, sans avoir découvert la chose.

— Voyons, Grosclaude! — fit la maîtresse de la maison, — expliquez à notre Renan ce que c'est que ces affreux calembours, comme vous en avez tant commis.

J'en aurais volontiers fait mille, plus affreux les uns que les autres, plutôt que d'en exposer la théorie devant un tel auditoire.

Enfin je m'enhardis jusqu'à cette observation.

— Ma foi, monsieur Renan, je ne vous apprendrai pas que l'église chrétienne repose, en quelque manière, sur un calembour.

— Que prétendez-vous?

— Simplement rappeler que l'Éternel a dit au chef des apôtres... « Tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église. » *Tu es petrus et super hanc petram....* En grec *Cephas.* En araméen *Kephah* (c'est le seul mot d'araméen que je connaisse, pardonnez-moi de le produire).

A *Cephas* et à *Kephah,* Renan dont la digestion était somnolente, se réveilla en sursaut, illuminé d'une flamme fulgurante comme celle qui frappa saint Paul sur le chemin de Damas. Il ne tomba pas de son âne — il n'y en avait pas dans l'assistance — mais faillit écraser sa chaise en sursautant :

— En effet, monsieur, ce jeu de mots est dans l'Évangile et il s'en trouve de semblables dans plusieurs langues et dans de nombreux dialectes!

Alors, il se mit à en énumérer toute une ribambelle devant l'assistance incapable de le suivre, et encore moins de le contrôler sur le terrain des langues sémitiques.

— Et c'est ce que vous nommez le calembour? De mon temps, monsieur, nous appelions ça des jeux de mots. Ils pullulent dans les littératures orientales, notamment dans les livres sacrés.

Il en connaissait infiniment, et ne se fit pas faute d'en citer à nos oreilles indignes. Ce ne fut pas sans jouir visiblement de notre confusion. Il nous avait « eus » comme on dit dans le plus pur dialecte panaméen.

Depuis lors, on se permettait quelquefois d'aventurer un à peu près devant le grand homme, qui n'en saisissait pas très vite la signification quand ce n'était pas en sanscrit ou en araméen.

Toutes les gloires brillèrent au salon de madame de Loynes. Le général Boulanger y fut fêté jusqu'à sa fuite en Belgique. Clemenceau y trôna jusqu'à l'explosion du dreyfusisme dont il fut le plus virulent animateur, ce qui rendit impossible sa rencontre autour d'une table amicale avec les fondateurs de la Ligue de la Patrie Française, dont les plus en vue étaient Syveton, Dausset et Vaugeois, et Jules Lemaître comme Président. C'était bien des années avant l'apparition de *l'Action Française* qui a repris le programme de *la Libre Parole* avec des formes de polémique infiniment plus variées, plus pittoresques et plus nuancées que les coups de boutoir du farouche Édouard Drumont.

CAUSEURS

Le salon de madame de Loynes et sa salle à manger n'ont pas été remplacés pour bien des raisons. La première, c'est qu'il y fallait une femme comme elle, merveilleusement habile à jouer de la vanité masculine pour faire parader en haute école les personnages les plus considérables et les plus brillants, dans ces arènes de l'esprit où elle maniait une fine cravache.

Il y avait aussi, depuis deux générations, le salon de madame Aubernon de Nerville où se rencontraient à dîner des moralistes bien parisiens, dont les plus marquants furent M. Caro le philosophe, Dumas fils et parfois le général de Galliffet, sans oublier Paul Deschanel, qui y avait débuté en jouant avec succès la comédie de salon. Excellente préparation à la présidence de la Chambre.

Les débats, c'est je crois le mot qui convient, y revêtaient une certaine solennité dont se gardait la vivacité primesautière des conversations de chez madame de Loynes, où l'imprévu et la fantaisie jaillissantes avaient l'attrait d'un amusement délicieux. Chez elle, pas de sonnette. Celle de madame

Aubernon n'avait pas, il est vrai, l'impérieux éclat du bourdon présidentiel du Palais-Bourbon. C'était une gracieuse petite sonnette à la voix argentine que les habitués, en un jour de l'An, avaient offerte à madame Aubernon par manière de plaisanterie autant que de familière gratitude. Cet élégant clocheton ne fut jamais abandonné à la main nerveuse de Paul Deschanel et la maîtresse de la maison elle-même en faisait l'usage le plus aimablement discret.

Elle tenait beaucoup à maintenir chez elle la conversation générale, malaisée dans ces réunions où elle assemblait des causeurs infiniment moins disposés à écouter qu'à se faire entendre. Les femmes y étaient peu nombreuses. Il s'en trouvait de jolies, qu'elle admettait sans enthousiasme, tout en se rendant bien compte que leur présence était indispensable pour rompre l'austère sévérité du repas d'hommes, mais elle redoutait leur irrésistible tendance aux apartés, dans lesquels s'enfermaient volontiers de galants voisins.

C'était à ce point qu'il lui arrivait de censurer les coupables avec une vivacité dont elle ne mesurait pas toujours la portée.

Un dîner fort animé. Je ne me rappelle plus quelle était la question sur le tapis, ou pour mieux dire sur la nappe, car on prenait un sujet en se mettant à table et on ne le quittait qu'en passant dans le salon où souvent cela se prolongeait. Était-ce le Libre arbitre, ou l'Immortalité de l'âme? Après tout, c'était peut-être l'Inceste? Chacun tour à tour devait dire son mot. La discipline était assez bien observée ce soir-là, sauf de la part d'un savant renommé qui se désintéressait du débat général et flirtait délibérément avec une élégante voisine.

Madame Aubernon lui fit un signe de rappel à l'ordre. Il n'en tint pas compte. Elle insista, puis en vint à dire, sans avoir conscience de l'atrocité du propos :

— Ah ça! mon cher, vous êtes incorrigible. Je ne vous mettrai plus jamais à côté d'une jolie femme.

Et sans plus attendre, elle ajouta :

— Au fait, madame X... voulez-vous être assez bonne pour changer de place avec madame Z... Comme ça nous serons tranquilles.

Tableau.

Ce n'est pas une anecdote qu'on m'a contée. J'étais là, j'ai entendu et j'ai participé à la confusion générale.

A part ça, excellente femme, intelligente et fort cultivée, ès lettres; mais la rigueur de son goût pour la discipline de table l'avait portée à cette extrémité regrettable.

Elle reçut un jour Henri Fouquier, le chroniqueur bien parisien, ou comme il disait de lui-même « bien athénien ». C'était, en outre, le critique dramatique à la mode. Il n'était pas dénué de toute infatuation, laissant volontiers entendre qu'il rencontrait peu de cruelles.

Causeur renommé, il n'avait pourtant pas montré beaucoup de brio à ce dîner de début.

Madame Aubernon fut un peu déçue de ce numéro manqué et ne le dissimula pas.

— J'ai été charmée de vous recevoir, cher monsieur, mais vous n'avez pas l'air en train. Tout le monde sait pourtant combien vous êtes brillant à table.

— Pardon, madame, — fit Fouquier avec une feinte modestie, — ce n'est pas mon meuble.

Cette fois, la maîtresse de la maison dut reconnaître que le convive avait payé son écot.

L'ESPRIT DE CAPUS

L'esprit d'Alfred Capus était de tous les instants de la vie. En voilà un qui n'en « faisait » pas et qui n'avait pas besoin d'en chercher. C'était sa nature même, s'exprimant par des traits pénétrants, qui glissaient sans bruit dans l'espace, car il les laissait tomber d'une voix dolente, comme pour s'en débarrasser.

Il y avait rue Drouot, près des bureaux du *Figaro*, un vieux mendiant pittoresque, à barbe de Père Éternel, auquel Capus, chaque jour, en sortant du bureau pour aller dîner, faisait l'aumône d'une pièce de vingt sous. C'était comme un prix fait.

Un soir, en fouillant sa poche, il n'y trouva qu'une pièce de cinq sous. Trop pressé pour aller faire de la monnaie, il donna ces vingt-cinq centimes à son client, qui exprima sa déception par un geste de surprise et de doux reproche.

— Oh! monsieur le directeur, qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça?

Alors, Capus en s'en allant :

— Vous les donnerez à un pauvre!

Sacha Guitry me racontait l'autre jour une foule d'anecdotes savoureuses sur l'intimité de Capus et de Jules Renard. Cet admirable écrivain si personnel — dans tous les sens du mot — était profondément estimé et admiré de toute la jeune école littéraire de ce temps-là, bien qu'il fût complètement dépourvu d'aménité. Il pensait à lui, rien qu'à lui, à son œuvre, à son succès et à toutes les formes de son intérêt, ne semblant jamais s'apercevoir que ses intimes, eux aussi, avaient des préoccupations, auxquelles la bonne camaraderie, la simple réciprocité lui commandait d'être attentif.

Quand un de ses amis les plus chers avait un « four » au théâtre, il ne lui épargnait pas ses appréciations les plus amères, souvent justifiées par son sens critique fort aiguisé.

Si l'ami avait un succès, la critique n'en était que plus âpre.

On ne lui en tenait pas rigueur, mais, de temps à autre, Capus lui infligeait d'un mot une petite punition, contre laquelle Jules Renard, qui n'avait aucun esprit de repartie, se trouvait sans défense.

Un jour, ils se promenaient au foyer de la Comédie-Française. Jules Renard, dans toute la sincérité de son affection, prodiguait à Capus les appréciations les plus pénibles, sur une pièce que l'auteur de *la Veine* venait de faire applaudir.

Capus « encaisse » avec une patience méritoire. Il ne réplique pas, mais, au bout d'un instant, Renard, ayant épuisé ses critiques, se mit à faire je ne sais quelle réflexion sur les bustes d'auteurs et de comédiens qui peuplent la maison de Molière.

Alors Capus, gravement :

— Tu pourrais bien y avoir aussi quelque jour un buste de toi.

— Tu crois? — fait Renard vivement intéressé.

— Oui, — reprend Capus, sans sourciller, — si jamais tu te mettais à faire de la sculpture.

Même sous cette forme, l'hypothèse était flatteuse. Néanmoins, Jules Renard ne la trouva pas de son goût.

Une autre fois, Capus rencontre un journaliste assez malveillant qui avait récemment écrit contre lui un article agressif. Le quidam venait de publier un livre et il craignait que son mauvais procédé ne lui aliénât le directeur du *Figaro*.

Pour se faire pardonner, il se mit sans vergogne à couvrir de fleurs Capus, qui ne se méprenait pas sur les motifs de cette amabilité.

— Vous avez bien reçu mon volume, n'est-ce pas, cher maître?

— Non...

— Eh bien, je vais vous l'envoyer.

— Inutile, — fait Capus. — Je vais l'acheter... Vous saurez que c'est moi.

Dans le même ordre d'idées, rencontrant le propriétaire d'une feuille de chou qui l'avait maltraité, Capus lui dit sévèrement :

— Si vous continuez, je me charge de faire baisser votre tirage de moitié.

— Allons donc?

— Oui. Je me désabonne.

ENCORE LE CALEMBOUR!

Infortuné calembour! parent pauvre de l'esprit de finesse, on te savoure en se voilant la face dans une protestation hypocrite.

Dire que tu as été traité de fiente de l'esprit par Victor Hugo, qui t'a commis plus que personne, si ce n'est Shakespeare, Platon, notamment dans le Banquet, et plus près de nous, Talleyrand, Bismarck et un diplomate contemporain que je ne nommerai pas pour ne pas nous exposer à un incident avec une nation amie! O bienfaisant calembour. Tu as une action physique des plus salutaires, tu réagis comme un spasme dont l'explosion inattendue peut parfois dénouer dans le rire une situation tendue!

. . . . . .

On sait que Bismarck a passé une grande partie de son existence en conflit avec l'autorité militaire. Certes, dans

les grandes heures, il tirait à plein collier avec Moltke et avec Roon, le ministre de la Guerre de 1870, mais ils ne manquèrent jamais de s'allonger sournoisement des ruades ou des coups de pied bas.

Moltke et Roon n'admettaient que la manière forte. Bismarck était partisan de la tenir en réserve, d'en renforcer le potentiel, mais de ne la déclencher qu'à la dernière extrémité, après de patientes et savantes préparations diplomatiques. Ce n'était pas dans les vues de ces messieurs les guerriers. Certain jour qu'il s'agissait de savoir si, à l'occasion de je ne sais plus quel incident on allait mobiliser ou faire des remontrances, Moltke impatienté donna un coup de poing sur la table en s'écriant :

— On peut tout faire avec des baïonnettes!

— Excepté s'asseoir dessus! — répliqua le comte de Bismarck avec le plus grand calme.

BLOWITZ

On prétend pourtant qu'une fois il se fit river son clou par un homme qui avait lui aussi beaucoup d'esprit et notamment l'esprit des mots. C'était Blowitz, le célèbre correspondant du *Times*, qui disposa longtemps d'une influence considérable dans les affaires européennes.

Il a fait plus que personne pour maintenir la paix en Europe, dans les années qui suivirent nos désastres. C'est dire qu'il nous manque bien. Cette œuvre était malaisée, car la Paix de l'Europe était déjà bien fragile.

Il avait une grande connaissance des choses et des hommes, et exerçait sur les plus haut placés une action considérable qu'il devait non seulement à l'autorité mondiale du *Times*, mais à une imperturbable confiance en soi-même qui lui donnait beaucoup d'aplomb.

Ce culot, comme on dirait aujourd'hui, lui faisait trouver tout naturel de traiter familièrement les potentats les plus distants.

Bismarck, ayant besoin de lui pour une opération délicate, lui fit l'honneur d'une invitation de week-end au château de Varzin. Il n'en était pas prodigue. Blowitz qui

en avait vu bien d'autres, étant en rapports intimes avec tous les souverains et chefs d'État de l'Europe et autres lieux, ne se fit pas prier, sachant bien qu'on l'invitait parce qu'on avait besoin de lui.

L'accueil fut des plus empressés. Bismarck s'occupa personnellement des détails de son installation, s'inquiétant avec insistance de savoir s'il y trouvait tout le confortable désirable.

Blowitz remercia de la meilleure grâce du monde, se déclara enchanté et confus de tant d'amabilité de la part du Prince.

En effet, ce n'était plus le comte de Bismarck : il avait eu de l'avancement après la guerre, cette guerre qui avait été infiniment moins monstrueuse que celle de 1914. Les Allemands ne s'y étaient pas livrés aux mêmes atrocités. On prétendait seulement, et c'était le leitmotiv de toutes les conversations populaires relatives aux Prussiens, qu'ils avaient partout raflé nos pendules et qu'on n'en avait plus retrouvé aucune après leur passage. La rengaine de l'époque.

Bismarck insistait avec la lourdeur germanique pour faire sentir à l'invité tout le prix de sa bienveillante hospitalité.

— Avouez que vous êtes bien traité et bien logé! J'espère qu'il ne vous manque rien?

— Pardon, Excellence. Une seule chose, et vous ne devineriez jamais laquelle.

— Et quoi donc?

— Pas de pendule.

Blowitz racontait volontiers qu'il avait envoyé cette boutade en pleine poitrine au chancelier de fer. S'il l'a fait ce fut un héros. Il ne nous a pas dit quelle fut la réponse. Ce pouvait être un coup de pied dans le ventre comme celui que Napoléon détacha à Volney, quand celui-ci, formellement questionné, eut l'impudence de dire à l'Empereur que la France songeait peut-être aux Bourbons.

Toujours est-il que Blowitz a survécu pendant de longues années à cette rencontre.

***

C'était un gros homme, en boule, monstrueux d'aspect physique, avec autant d'esprit que de jugement, ce qui ne

va pas toujours ensemble, surtout quand il s'agit de l'esprit de mots, qui peut n'être qu'un choc de syllabes sans consistance et non la quintessence jaillissante d'une situation ou d'une pensée.

Blowitz, comme son hôte illustre, avait cette brillante faculté, plus appréciée de son temps qu'elle ne l'est par les générations d'aujourd'hui. Et ce n'était pas seulement aux choses de la politique qu'il en faisait l'application.

Je l'ai entendu, à la fin d'un dîner où l'on avait ratiociné sur les avantages de la beauté pour les hommes à succès, émettre cet aphorisme tendancieux :

— Évidemment, il est plus avantageux auprès des femmes d'être joli garçon, mais, tout compte fait, la laideur ne vous retarde guère que d'une quinzaine de jours.

Il avait de l'expérience.

M. THIERS

Ce diable d'homme eut de vives passes d'armes avec M. Thiers qui ne se laissait pas faire par lui et qui le tenait généralement à distance, tout en évitant de se l'aliéner. Je n'ai rien trouvé à ce sujet dans le solide et attachant ouvrage, que M. Robert Dreyfus a consacré au libérateur du territoire, ni dans la vive silhouette croquée par M. Maurice Reclus.

Un contemporain du grand homme m'a raconté un détail bien émouvant de ses entrevues avec Bismarck, dans les tragiques soirées de Versailles, où se décidait le sort de la France.

Toute la journée les deux hommes d'État avaient disputé le terrain passionnément, furieusement. Quelles que fussent l'alacrité, l'inlassable dialectique, la fécondité d'esprit de celui que certains ont criminellement appelé « le sinistre vieillard », M. Thiers était épuisé quand vint le moment où Bismarck l'invita à s'attabler avec lui pour dîner. Une forte bouteille de Bourgogne et quelques verres de champagne avaient bientôt rendu au colosse toute sa puissance. Il ne fut battu sur ce genre de capacité que par notre vigoureux négociateur Pouyer-Quertier, qui en tira grand avantage pour un règlement de frontière à la suite d'un pari gagné de

haute lutte; — mais M. Thiers n'était pas de taille sur la bouteille.

En sortant de table, il ne cacha pas sa fatigue, qui se traduisait visiblement par quelque somnolence. Bismarck, qui s'en aperçut et qui était à l'occasion capable d'une parfaite courtoisie, ne voulut pas, cette fois, abuser de la situation et il demanda à M. Thiers s'il ne lui conviendrait pas de se reposer une heure ou deux.

— Volontiers, — répondit M. Thiers. — Une demi-heure me suffira, mais elle m'est indispensable, car j'ai, depuis bien des années, l'habitude de faire un petit somme après le repas du soir.

Cette tradition était pieusement respectée dans son entourage et mademoiselle Dosne y veillait rigoureusement. Il sortait peu passé le couvre-feu, mais recevait presque tous les soirs chez lui, et, sans jamais y manquer, il se retirait vers neuf heures et demie dans un petit salon dont la porte était énergiquement consignée.

Bref, après le dîner du château de Versailles, Bismarck installa M. Thiers, avec le plus grand soin, sur un profond canapé du bureau où ils avaient discuté toute la journée. Il faisait froid. Sanguin comme il l'était, le chancelier redoutait la chaleur. Elle était indispensable au tempérament nerveux de l'homme d'État méridional, qui tremblait de toute sa personne et claquait des dents, recroquevillé sur le vaste sofa. Bismarck en fut attendri; tout arrive. Il décrocha son ample manteau de cuirassier géant et le jeta d'un geste large sur le corps engourdi de son minuscule antagoniste, le grand Français pour lequel il ne s'est jamais défendu d'avoir la plus haute estime et quelque admirative sympathie.

Quel tableau pour un de nos peintres de l'histoire anecdotique! Gérôme en eût fait un chef-d'œuvre.

***

La vie d'Adolphe Thiers fourmille d'anecdotes moins poignantes que cette page de l'année terrible! Il avait le mot piquant et le tour de son esprit fut toujours enjoué, avec l'assaisonnement de la verve marseillaise.

Il avait été constamment en lutte avec Gambetta dont le surpatriotisme l'inquiétait profondément, et nul n'ignore qu'il l'avait appelé le « fou furieux ». Tout s'était apaisé avec le temps et ils en arrivèrent à d'assez bonnes relations.

Un jour, même, je ne sais pourquoi ni comment, M. Thiers fut amené à rendre visite à l'hôte du Palais-Bourbon, qui, malgré tout ce qu'on a dit de son faste et notamment de sa fameuse baignoire d'argent, y vivait assez simplement.

L'ancien Président de la République fut reçu par le président de la Chambre avec un laisser-aller si cordial que M. Thiers eut la surprise de le trouver sur le seuil de son cabinet, avec des pantoufles de tapisserie et un bonnet grec, évidemment ouvrés par une main amie.

— Ah! ah! monsieur le Président, — fit le malicieux septuagénaire, sans s'offusquer, — on voit que vous êtes aimé des pieds à la tête.

PRÉSIDENTS

Une des supériorités de M. Doumergue est dans le soin qu'il prend de se réserver chaque jour le temps de la réflexion, ce qui n'est pas toujours le cas de ses ministres.

Quoique sa fonction ne soit pas une sinécure, malgré les apparences, car il se tient scrupuleusement au courant de toutes les questions et en dégage les solutions avec une lumineuse netteté de vues, le Président Doumergue déambule longuement chaque matin dans le jardin de l'Élysée ou dans le parc de Rambouillet en méditant sur les problèmes du jour, et quand il reçoit ses ministres au conseil ou en conversation particulière, il est toujours prêt à les éclairer discrètement sur les directives à prendre.

Un de ses amis, et des miens, qui avait l'agréable honneur d'être reçu par lui au château, admirait, en la parcourant, une oblique allée de tilleuls qui invite à la promenade.

L'invité se permit de dire :

— C'est là, monsieur le Président, c'est là que vous faites les cent pas en lisant votre bréviaire?

— Vous ne croyez pas si bien dire, — répliqua le président huguenot. — Je fais une heure de marche chaque matin dès

mon lever. C'est alors que je réfléchis sur les difficultés du moment, et Dieu sait si elles abondent. C'est un peu le cas de Briand avec sa pêche à la ligne. En tenant sa gaule d'une main souple et fine, les yeux vaguement fixés sur le bouchon qui sautille, sa pensée travaille ailleurs, au risque de lui faire manquer la touche. Heureusement, il la manque plus souvent dans la rivière que dans le cours de ses négociations, car c'est le diplomate-né. On le prend pour un flâneur, pour un distrait, un rêveur et un paresseux. Eh bien! je ne connais guère d'esprit plus vigoureux, plus attentif et plus fécond.

Quant à M. Poincaré, il ne pêche pas à la ligne, mais il écrit comme personne. C'est l'homme du monde qui écrit le plus de lettres, toutes de sa main, jusqu'aux enveloppes, sans parler de ses articles si vigoureux et de ses livres qui sont les classiques du genre. Sa merveilleuse intelligence et sa promptitude d'esprit lui permettent cette prodigalité; mais on se prend parfois à regretter qu'il ne lui arrive pour ainsi dire jamais de rester une heure en repos... Mais, après tout, ne le souhaitons pas, il en mourrait.

On sait que le Président de la République fait le plus grand cas de son prédécesseur et que leur coopération a toujours été très intime. Les deux présidents ont autant d'admiration que d'affection l'un pour l'autre. Un des collaborateurs les plus appréciés de M. Poincaré me disait même un jour : « C'est véritablement de la dévotion que M. Poincaré professe pour M. Doumergue. » C'est à l'honneur de tous les deux.

Par ses actes plus encore que par ses paroles, M. Doumergue a répondu à tous ceux qui prétendaient que de par la Constitution le Président de la République est un personnage impuissant, une sorte de gardien de sérail de la République; alors qu'il n'a jamais cessé nous ne dirons pas de gouverner, mais d'orienter l'action publique par une singulière faculté de suggestion et de freinage qui s'est constamment exercée sans jamais se faire sentir. L'autorité de son caractère, la séduction de sa finesse y ont puissamment aidé, sans parler du détachement avec lequel il se laisse représenter comme un personnage protocolaire, uniquement consacré, dans un perpétuel sourire, à des inaugurations — comme celle où son

prédécesseur, M. Fallières, préludait un jour par ces mots charmants.

Il s'agissait de je ne sais quelle exhibition furieusement cubiste sous le signe de ce qu'une bande de pince-sans-rire, grands maîtres en publicité rémunératrice, appellent l'art d'avant-garde.

Après quelques discours de bienvenue sur le seuil, on demande au Président s'il veut commencer la visite.

— Volontiers, — fait M. Fallières. — Je vous suis les yeux fermés.

Je ne sais pas si M. Doumergue a de ces mots à l'emporte-pièce, mais sa belle humeur méridionale s'exprime fort brillamment quand l'occasion s'en présente.

J'ai eu l'honneur d'assister à un dialogue étincelant qu'il eut avec la comtesse de Noailles après un dîner d'ambassade. L'entretien roulait sur la Grèce d'avant Périclès, les Phéniciens, les Phocéens et Marseille, et Maillane, et toute la Provence, et Mistral et Fabre; le coup d'ail était charmant, comme écrivait Vanderem dans une visite aux félibres. Il n'y manquait que Léon Daudet et Maurras. Après le bouquet du feu d'artifice, madame de Noailles, avec un rire charmant, prit congé du président en ces termes, dont la familiarité de bon aloi ne déplut point :

— Décidément, monsieur le Président, vous êtes notre Gastounet national.

NOS GÉNÉRAUX

C'est à mes voyages à Madagascar que je dois d'avoir connu avant la guerre celui qui devait être le maréchal Joffre. Bien qu'appartenant à l'arme du Génie qui relève de l'armée de terre, le futur maréchal avait de remarquables états de services coloniaux. Il avait fait sa première campagne à l'État-Major de l'amiral Courbet, lors de la guerre de Chine et s'y était distingué, notamment à la prise de Formose. Depuis lors, son plus beau fait d'armes était la reprise de Tombouctou, après le massacre de la colonne Bonnier. Le colonel Joffre en commandait l'arrière-garde, qui avait échappé au désastre, et à la première nouvelle, sans attendre les instructions

de la Métropole qui ne pouvaient arriver en temps utile, il se mettait à la poursuite des Touaregs devenus maîtres du terrain. Après les avoir sévèrement châtiés, il rentrait dans Tombouctou et y plantait notre drapeau qui n'en a plus été arraché depuis lors.

Au lendemain de Fachoda, le colonel Joffre fut chargé de l'organisation du point d'appui de Diego-Suarez. C'est ainsi que j'eus l'honneur de faire sa connaissance et de travailler sous ses ordres. Sa désignation avait été faite, je crois bien, par le général de Galliffet, ministre de la Guerre dans le cabinet Waldeck-Rousseau. Il s'y connaissait en hommes et n'a jamais manqué de soutenir Gallieni.

C'étaient pourtant deux types militaires bien différents l'un de l'autre. Galliffet pétillant de verve, effroyablement caustique, parlant à tort et à travers. Il était en ces temps lointains l'étincelant animateur du dîner Bixio, qui réunit encore aujourd'hui chaque mois, des hommes tels que Poincaré qui en est le doyen, le maréchal Pétain (qui y a succédé au maréchal Foch, pleuré de tous les convives), le général Weygand, qui s'y montre fort assidu, Paul Bourget, Lescouvé, Widor, le duc de Broglie, le marquis de Vogüé, Eugène Schneider, Maurice Donnay, Abel Faivre, Henri de Régnier, l'amiral Lacaze, les docteurs Pierre Duval et Maurice de Fleury, Abel Bonnard, Maurice Depret-Bixio, petit neveu du fondateur, qui y représente la famille. Et qui encore? On est vingt, quand le quorum est au complet.

Les conversations les plus élevées et les plus animées sur les sujets les plus graves, quelquefois même les plus émouvants s'y donnent cours, librement, chacun étant assuré que rien de ce qui s'y dit de confidentiel ne sera répété au dehors.

Le ton qui y règne ne se retrouve guère ailleurs; l'esprit le plus délicat y est la monnaie courante. Ce n'est pas de cette vingtaine de bons Français parisiens ou parisianisés jusqu'aux moelles qu'on pourrait dire à l'imitation du mot célèbre d'un refusé de l'Académie française au XVIIIe siècle : « Ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre! »

Aux prodigieux feux d'artifice de Galliffet, Gallieni, quand il le rencontrait hors du service, opposait un silence attentif et souriant, mais il n'avait pas la courtisanerie d'éclater de

rire aux irrésistibles boutades de son ministre. Loin de lui savoir mauvais gré de cette attitude réfrigérante, le grand chef n'en montrait que plus d'estime pour cet homme de cœur, dont la noblesse de caractère était à la hauteur de ses incomparables mérites.

Je crois que personne dans l'armée, ni même dans le civil, n'a montré autant d'entrain et de drôlerie que le grand maître de la cavalerie française et l'on pouvait se reposer sur lui pour ne pas laisser tomber la conversation.

Lyautey, auquel il marquait autant de confiance que d'affection, avait été son élève avant d'être celui de Gallieni. Il tient de l'un son éclat, son prestige incomparable, sa virtuosité, sa séduction entraînante et sa fougue dans l'action. De l'autre il a gardé l'élévation des vues, la sûreté du jugement et la force constructive de son génie colonial.

Quant au maréchal Joffre, il ne faut pas compter sur lui dans les agapes pour faire blanc de son esprit, joliment fin et pénétrant, quintessence de bon sens, mais qu'il ne gaspille pas.

Un jour, après un luncheon à New-York, où, lors de sa visite en 1917, il a vécu quelques semaines dans l'acclamation la plus enthousiaste, une belle dame lui poussa étourdiment cette colle inattendue.

— Monsieur le Maréchal, qu'est-ce que Napoléon aurait fait, s'il s'était trouvé à votre place sur la Marne?

Alors, après un court instant de réflexion, le maréchal Joffre qui n'aime pas se mettre le cerveau à la question sans motif impérieux, se contenta de cette réponse formulée avec une bonhomie à laquelle toute l'assistance fut sensible :

— Soyez tranquille, madame, il s'en serait bien tiré.

Pas plus que le maréchal Joffre, le maréchal Foch ne faisait de l'esprit, mais il en appréciait toutes les finesses et avait une grande vivacité de parole.

Je me souviens d'un déjeuner où il savoura une amusante boutade du cher ambassadeur Myron T. Herrick, dont un humour exquis illuminait les propos de table, car il était un des plus brillants *after dinner speakers* de son pays, qui n'en manque pas.

C'était à un luncheon offert au Maréchal, à l'occasion de son départ pour les États-Unis.

L'Ambassadeur en vint à lui dire sur le ton de pince-sans-rire où il excellait :

— Votre voyage, monsieur le Maréchal, sera d'une grande utilité pour les relations de nos deux pays; mais il ne va pas sans danger, je dois vous en avertir. Vous ne vous doutez pas de la violence avec laquelle la population américaine peut exprimer son admiration à un grand Français comme vous. Vous serez exposé à être étouffé par la foule enthousiaste, qu'aucune police ne saurait contenir.

Et il ajoutait avec une charmante bonhomie :

— Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de prendre un ticket d'assurance sur la vie à la compagnie la XY... dont je suis le président.

Le maréchal Pétain, sous le marbre de son apparente froideur, est plein d'entrain quand il veut bien; il raconte à merveille de plaisantes histoires, d'une parfaite décence vous pensez bien! notamment la gaffe d'un médecin de ville d'eau, auquel, sans se faire connaître, il était allé demander, au lendemain de l'armistice, une consultation pour une affection de la gorge dont il souffrait.

Finalement, le médecin, après un examen consciencieux de l'état général et de l'état local du client inconnu, ne se doutant pas de sa qualité, lui dit avec désinvolture :

— Vous vous portez à merveille... On voit bien que vous n'avez pas dû beaucoup « vous en faire » pendant la guerre.

Le maréchal ne broncha pas. Le médecin, pour compléter sa fiche, n'avait plus qu'à mettre le nom et l'adresse. Il les demanda. En entendant le nom illustre, l'imprudent spécialiste, dévisageant la victime, s'aperçoit de sa bévue, et tombe sur un fauteuil en s'écriant : « Dieu que je suis bête. Pardonnez-moi, monsieur le Maréchal! »

Le maréchal a pardonné, mais il n'a pas démenti.

ÉTIENNE GROSCLAUDE

A LA MÉMOIRE DE BLASCO-IBAÑEZ

FRATERNITÉ

FARCE MODERNE

L'action se passe dans la capitale de la République de Libertad. La scène représente une pièce d'appartement bourgois, meublée d'une armoire à glace, d'un canapé, de deux fauteuils et de chaises; sur la cheminée, un biscuit mutilé de l'Amour et Psyché; au fond, deux fenêtres ouvrant sur une place grillée de soleil, où l'on aperçoit des palmiers en zinc. Entre les fenêtres, un perroquet articulé sur son perchoir. Il bat des ailes quand il doit parler. Les fenêtres sont à demi bouchées par des matelas et des meubles. Quelques cadavres épars. Au lever du rideau, deux hommes et une mitrailleuse à la fenêtre de droite, deux autres avec des fusils à celle de gauche; derrière eux, un officier, coiffé d'un képi de gardien de la paix parisien.

SCÈNE I

LE LIEUTENANT, LES MERCENAIRES

LE LIEUTENANT PETRETO, *jumelle aux yeux, aux servants de la mitrailleuse.* — Vous y êtes?... A 250 mètres, à deux doigts à gauche du kiosque à journaux.

UN MITRAILLEUR. — Vu!

LE LIEUTENANT. — Sur la ligne de tirailleurs qui sort de la cathédrale... Feu!

LA MITRAILLEUSE. — Tac-tac-tac-tac-tac...

LE LIEUTENANT. — Cessez le feu.

LE PERROQUET. — Anda, anda, fuego, bayoneta!

LE MERCENAIRE FRANÇAIS, *au perroquet.* — Mais non, mais non, mon vieux coco, t'excite pas comme ça... C'est la fin qu'on te dit. (*A un soldat*). Tu parles d'une foire alors!... Quand j'étais à la Légion...

LE LIEUTENANT. — Quand t'étais à la Légion, t'as jamais reçu de coups de pied quelque part, dis? Et bien, tu vas la boucler immédiatement et surveiller la sortie des Nouvelles-Galeries, sinon t'auras le bonjour de mon 42 à clous... (*Volée de balles qui sifflent.*) C'est vrai, mon vieux, faut toujours qu'il la ramène, çui-là...

LE MERCENAIRE FRANÇAIS, *sans s'émouvoir.* — Quand j'étais à la Légion. (*Il tire un coup de fusil.*) Un de moins!... Quand j'étais... (*même jeu*).

LE MERCENAIRE ALLEMAND. — Ich, quand à l'Heidelberg Université j'appartenais...

LE MERCENAIRE RUSSE. — « Connaissez-vous les nuits de l'Ukraine?... »

LE MERCENAIRE ITALIEN. — Veder Napoli, poi mori!...

LE LIEUTENANT. — Ah ça! mais, c'est pas bientôt fini, cette comédie-là?... Je vous en f...trai moi, des nuits de l'Ukraine... C'est bien simple, le premier qui cherche à flanquer le cafard aux autres avec ses souvenirs, je lui brûle la gueule. Compris? Est-ce que je vous parle de la Corse et de Napoléon, moi? (*Aux mitrailleurs.*) Vous autres, au premier salopard qui traverse, lâchez-moi une bande. La hausse est bonne, la direction aussi... (*Coups de feu.*)

LE PERROQUET. — Coco, azucar, azucar!

LE MERCENAIRE FRANÇAIS, *au perroquet.* — Toi, tu ne penses qu'à bouffer... Enfin, t'en auras peut-être plus tôt que tu ne crois, du sucre, enfant de g... On dirait que ça se tasse. En attendant, moi...

LE MERCENAIRE ITALIEN. — Dove va?

LE MERCENAIRE FRANÇAIS (*il ouvre l'armoire à glace sans répondre et disparaît derrière la porte : on ne voit que ses deux jambes*).

LE MERCENAIRE ITALIEN. — Sporco!

LE MERCENAIRE ALLEMAND. — Ach! Kolossal!

LE LIEUTENANT. — Allons, ferme ça, tête de lard! Qui c'est qui me donne un cigare? Merci, mon bon... (*Il le met en bouche sans l'allumer.*) C'est égal, je me demande où vous vous croyez, vous autres? Dans une écurie, ou dans le salon du Général-Président de la République de Libertad?

LE MERCENAIRE FRANÇAIS, *regagnant sa place.* — Quand j'étais à la Légion...

LE LIEUTENANT. — Quand t'étais à la Légion, t'as déjà vu pisser dans une armoire à glace d'officier général, toi?

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — J'ai vu mieux que ça. J'avais un adjudant... C'était un ancien flic... de Potdsam... « Mon adjudant, que j'y ai dit un jour, quand j'étais p'tit, j'gardais les vaches »... Ah! nom de Dieu! (*Ils sautent sur les armes; violente fusillade; elle ne les empêche pas de parler.*) Mais aujourd'hui...

LE LIEUTENANT, *menaçant.* — Aujourd'hui, quoi?

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — Aujourd'hui, oh! ma mère, si tu voyais ton fils! aujourd'hui, c'est les vaches qui le gardent!

UNE BALLE. — Bzii...

Le lieutenant tombe. Son képi file sous les yeux du perroquet.

LE PERROQUET. — Caramba!

LE MERCENAIRE ALLEMAND. — Werwunscht, capout!

LE MERCENAIRE ITALIEN. — Ohimé! povero, poverino!

LE MERCENAIRE RUSSE. — Pas de chance, maintenant que ce l'est fini!

Au dehors, galop de cavalerie, charge, clameurs.

LE MERCENAIRE FRANÇAIS, *au Russe.* — Oui, eh ben, ça ne va pas nous empêcher de trinquer un vieux coup, hé, Raspoutine! Faut bien qu'il y ait un dernier tué, puisqu'il y en a eu un premier... Et je vas te dire une bonne chose, tu peux t'en rappeler : j'aime encore mieux que ce soit lui que moi.

LE MERCENAIRE ALLEMAND, *qui a fouillé l'officier, ramasse le cigare.* — Vlûte! mon zikare, il est blein de zang! (*Il l'essuie sur sa manche et l'allume.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, UN SOLDAT DU PAYS

LE SOLDAT. — Saludo, hombres!

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — Salut, du Schnock! T'as des nouvelles?

LE SOLDAT. — Si j'en ai! (*Montrant l'officier,*) Qué, qué... qui c'est celui-là?

LE MERCENAIRE FRANÇAIS, *saluant militairement.* — Lieutenant Petreto, ancien flic, brigade des mœurs, Calvi, France, Ile de Corse, Vieux Continent. Les nouvelles?

LE SOLDAT. — La lutte fratricide est finie. Une fois encore triomphe la cause de l'Ordre, du Droit et de la Civilisation, comme dit notre général Amadéo y Arquimedes y Buenaventura Galapagos. Et ce coup-ci, c'est une affaire : paraît que c'est la dernière des guerres...

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — La der des der... Quand j'étais à la Légion...

TOUS. — Ah! Ça va!

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — Quand j'étais à la Légion, on me l'a déjà faite.

LE MERCENAIRE ALLEMAND. — Ya wohl!

LE MERCENAIRE ITALIEN. — E vero!

LE MERCENAIRE RUSSE. — Pravda!

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — J'peux le dire, les gars, j'ai tout vu. Mais jamais...

LE SOLDAT. — Jamais t'as vu deux frères f... un pays à feu et à sang pour savoir qui le commandera? Jamais t'as vu un typographe se faire général pour prendre la place de son frère, un vrai général, le nôtre, un général décoréde la Croix-du-Sud? Eh bien! c'est moi qui te le dis, t'as rien vu quand tu y étais, à ta sacrée Légion...

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — Possible... Alors, c'est fini, c'est nous qu'on est vainqueur?

LE SOLDAT. — Nosotros, tu l'as dit. Tu voudrais tout de même pas que ce soit le vrai Général, notre Buenaventura, qui ait pris la trempe du typographe?... Quart de vin, ce soir.

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — C'est régulier... Dis donc, vieux Boche, c'qui l'est pas régulier, c'est tout ce que t'as fauché dans les poches à Petreto, qui n'avait que sa gueule pour fumer, sans partager avec tes frangins, nosotros, comme i dit, l'autre pochetée, nosotros, les soldats de l'Ordre, du Droit et de la Civilisation. Allez, aboule ici...

(*Le mercenaire allemand tire piteusement une poignée de cigares.*)

TOUS, *se servant et s'adressant au cadavre.* — Aÿ, la vaca! Schwein! Swinia! Fanciullo di putana!

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — Oui, mais maintenant qu'il est mort, n'oubliez pas que c'est un héros, vosotros... Seulement, comme je m'en ressens pas pour le descendre, moi, j'propose qu'on le colle dans l'ascenseur... (*Ils l'enlèvent.*) Mince, c'qu'il est lourd, ce cochon-là!

(*Ils sortent, sauf le Français qui regarde par la porte ouverte. On entend battre la porte de l'ascenseur.*

Ils rentrent, font marcher un phonographe et se mettent à danser sur l'air de la Trompette en Bois. Le Français empoigne un mannequin de couturière.)

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — Pour c'te victoire, on va en suer une, nous deux, la femme sans tête...

LE PERROQUET. — Nosotros!

SCÈNE III

LES MÊMES, BUENAVENTURA

BUENAVENTURA, *sabre au clair.* — Garde à vous!

(*Les hommes surpris s'arrêtent. Le Français pose le mannequin dans le rang, à l'alignement.*)

LE PERROQUET. — Viva papa Cornudo! Anda! anda, fuego, patic, patac, patatac, broum, prout!

BUENAVENTURA. — Soldats! je suis content de moi! Vous avez combattu pendant trente-trois heures sans manger et sans boire. Vous avez triomphé d'un ennemi quatre fois supérieur en nombre. Je regrette de trouver le salon de dona Dorotéa, mon épouse, dans l'état où vous l'avez mis et de n'avoir pu me servir de l'ascenseur tout neuf que vous avez naturellement détraqué, mais je suis content tout de même. Soldats! grâce à votre indomptable courage autant qu'à ma propre sagacité, vous avez ramené l'ordre dans la Nacion! Vous avez préservé le Capital, auquel nous devons l'ampoule électrique, la machine à écrire, les dirigeables, le phonographe, le téléphone, la télégraphie sans fil, le fox-trott, les armes à répétition, qui dissipent les attroupements de galapiats comme l'eau dissout le sucre, le 75, le 420, la Société des Nations et l'école primaire, toutes ces choses, toute cette culture sans quoi une république bourgeoise retomberait dans la barbarie des âges qui l'ont immédiatement précédée. Soldats, faites reposer vos armes, attendez mes ordres, et dites que l'on fasse monter mon prisonnier!

Par le flanc gauche, marche! (*Ils sortent au pas de parade. Lui va droit à l'armoire.*) Je crains d'en avoir trop dit... Cent pesetas, qu'ils ont encore... dans cette armoire! Sangre de Dios! ça y est! C'est la même chose à chaque révolution...

LE PERROQUET. — Quand j'étais à la Légion...

SCÈNE IV

BUENAVENTURA, CRISTOBAL

Cristobal entre, escorté de deux hommes baïonnette au canon, qui se retirent sur un signe de Buenaventura. Les deux frères, chacun à une extrémité de la scène, se contemplent en silence. Un long temps. Puis, Buenaventura se met à arpenter la scène en largeur en comptant ses pas, revient à sa place, tire son revolver. Il réfléchit soudain, fait « non » de la tête et recommence son manège en longueur puis en diagonale, enfin s'arrête, arme son revolver, le braque vers son frère. Celui-ci, qui l'a regardé faire sans s'émouvoir, a une légère crispation du visage,

mais ne bronche pas. Pan! pan! deux coups au plafond. Cristobal relève le nez, étonné. Buenaventura écoute, puis hausse les épaules.

BUENAVENTURA, *pathétique.* — Cristobal!

CRISTOBAL, *non moins pathétique.* (*Ils marchent l'un vers l'autre.*) — Buenaventura!

BUENAVENTURA, CRISTOBAL. (*Ensemble*). — Frère!

Accolade à l'espagnole : grandes claques dans le dos.

BUENAVENTURA. — Un siècle qu'on ne s'est vu!

CRISTOBAL. — Cent sept ans, frère!

BUENAVENTURA. — Sens mon cœur comme il bat!

CRISTOBAL. — Toujours le même, Buenaventura : émotif comme une vierge!

BUENAVENTURA. — Ah! vois-tu, Cristobal, ne me le reproche pas. Si tu as une mauvaise tête...

CRISTOBAL. — A qui la faute?

BUENAVENTURA. — Moi, je suis un bon cœur... Comment ne serais-je pas ému le jour où je retrouve enfin mon frère? La famille avant tout, n'est-ce pas?

CRISTOBAL, *ironique.* — Ça, c'est bien vrai... Depuis trente-trois heures qu'on se flanque des coups de fusil, je n'arrête pas d'y penser.

BUENAVENTURA. — Et moi, encore, ce n'est rien. Ce sont nos vieux parents, Cristobal, qui vont être heureux de te revoir, nos vieux parents que tu aurais fait mourir de chagrin...

CRISTOBAL. — S'ils n'avaient la vie dure... A propos, comment vont-ils?

BUENAVENTURA. — Eh bien, pas mal, somme toute... Le papa a bien un peu vieilli, et il n'y voit plus guère, mais la mama, elle, est étonnante. Figure-toi que, rien que dans l'année, elle a eu un fibrome, de l'eczéma et un panaris. Malgré tout cela, elle n'a pas perdu sa gaîté...

CRISTOBAL. — Et malgré ma mauvaise conduite?

BUENAVENTURA. — Ah! ça, c'est autre chose... La mama, vois-tu, c'est la femme forte dont parle l'Écriture, la matrone romaine...

CRISTOBAL. — Tiens, laisse-moi donc la paix avec tes bobards, et parle-moi plutôt de dona Dorotea, ton épouse parfumée, qui, je l'espère pour toi, est une faible femme...

BUENAVENTURA. — C'est justement ce qui te trompe Cristobal. Quand je dis « tue » de ma grosse voix, elle susurre « assomme » de son suave gosier.

CRISTOBAL. — Pauvre de moi!

BUENAVENTURA. — Elle, c'est l'épouse chrétienne et la bonne ménagère, attentive à sa foi, à sa cuisine, à l'état de son linge et aux selles de son fils...

CRISTOBAL. — Pauvre de toi! Mais, à propos, le petit Manuelino, espoir de votre foyer?

BUENAVENTURA. — Il grandit tous les jours en sagesse, et nous donne les plus douces espérances. Il n'y a que les domestiques dont tu ne me demandes pas de nouvelles? Tu fais d'ailleurs mieux. Ils ont tous fichu le camp à la faveur de ta révolution. Ah! tu peux te vanter d'avoir fait du beau travail... Tout juste si les soldats obéissent encore... (*Il tire brusquement deux coups de revolver au plafond.*)

CRISTOBAL, *sursautant et regardant en l'air.* — C'est aux mouches que tu en as?

BUENAVENTURA. — C'est pour appeler mes hommes. Tu ne veux tout de même pas que je sonne des soldats comme de vulgaires larbins? D'autant plus que, toujours grâce à toi, il n'y a plus un cordon de sonnette dans la maison...

CRISTOBAL. — Laisse donc, va! ils viendront toujours bien assez tôt. Je ne suis pas moins pressé que toi... (*Regardant autour de lui.*) Alors, c'est ton nouvel hôtel? Je pense qu'ici, c'est le salon... Eh bien, dis donc, vieux, tu te mets bien, c'est gentil chez toi...

BUENAVENTURA, *furieux.* — Comment, animal! tu brises mes vitres, mon lustre et mon armoire à glace, tu défonces mes plafonds, tu esquintes mes tapis, tu crèves mes portraits de famille et mes matelas, tu casses la tour Eiffel en plâtre que j'avais rapportée de Paris à ma belle-mère, tu fracasses le biscuit de l'Amour et Psyché que j'avais offert à ma femme pour sa phlébite, et tu as le culot de trouver que c'est gentil, chez moi?... Eh bien, mon garçon, ça va te coûter cher, plus cher qu'au marché, c'est moi qui te le dis...

CRISTOBAL. — Mais moins cher qu'à toi... Mourir, vois-tu, c'est encore ce qui coûte le moins, surtout quand on est fusillé et enterré aux frais de l'État...

BUENAVENTURA. — Tu es un brave, Cristobal, un vrai Galapagos... Tiens, je te ferai présenter les armes...

CRISTOBAL. — Chargées?... Farceur, va!

BUENAVENTURA. — Veux-tu?... Je ne sais pas, moi... Tiens, veux-tu prendre un bain? Tu dois en avoir besoin...

CRISTOBAL. — Toi aussi... Les capitaines vainqueurs, comme les vaincus, d'ailleurs, ont une odeur forte... Moi, ça ne me gêne pas...

BUENAVENTURA. — Ah! comme ton courage me plaît, et comme

en toi je reconnais mon sang, Cristobal... Je voudrais tant faire quelque chose pour toi... Veux-tu... Veux-tu m'embrasser?

CRISTOBAL. — Ah! ça n'a pas changé! c'est effarant, cette rage que vous avez tous dans la famille de vous lécher le museau au moment où vous avez le plus envie de vous mordre! Ça te fait plaisir, allons-y...

BUENAVENTURA. — Mieux que ça, hermano quérido...

CRISTOBAL, *lui frappant dans le dos à l'assommer.* — Tiens donc, imbécile!

(*Ils s'étreignent, Buenaventura, qui tient son revolver dans la main droite, choisit le moment où cette main est dans le cou de Cristobal pour tirer en l'air deux nouveaux coups de feu.*)

CRISTOBAL, *qui a bondi.* — Encore? Mais tu es aussi dangereux qu'un simple soldat!... Écoute, puisque tu voudrais tant me faire plaisir, Buenaventura...

BUENAVENTURA. — Tout ce que tu voudras, dans notre famille on n'a jamais rien refusé à un mourant...

CRISTOBAL. — Eh bien, pose ton revolver, il me fait peur. Un accident est si vite arrivé...

BUENAVENTURA. — Je t'ai déjà dit que c'était pour appeler...

CRISTOBAL. — Je sais bien, mais c'est idiot : pas plus que les enfants et les fous, je n'aime voir les généraux jouer avec les armes à feu...

BUENAVENTURA. — Si seulement il y avait moyen de les faire venir, ces animaux-là!... Comment fais-tu pour les faire venir, tes hommes, toi, quand tu en as besoin?

CRISTOBAL. — Pas difficile... Tu permets? (*Il ouvre la porte et crie dans l'escalier.*) Au pinard, là dedans!

Formidable bruit de godillots. Entrée des hommes en bousculade.

CRISTOBAL, *avec une grande simplicité.* — Voilà!

SCÈNE V

BUENAVENTURA, CRISTOBAL, LES MERCENAIRES

BUENAVENTURA. — Vous êtes sourds, nom de Dieu!

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — Excellence, nous sommes venus tout de suite...

BUENAVENTURA. — Vous n'avez pas entendu mes coups de revolver, alors?

LE MERCENAIRE ITALIEN. — Si, Esselenze...

BUENAVENTURA. — Alors, pourquoi vous amenez-vous seulement maintenant?

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — On ne savait pas que c'était le signal d'appel. On croyait que Son Excellence était en train de zigouiller son frère...

BUENAVENTURA. — De six coups de revolver? Vous me jugez donc bien maladroit?

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — Non, mais connaissant le bon cœur de son Excellence, on pensait qu'Elle lui administrait cinq coups de grâce.

BUENAVENTURA. — Ça va, ça va... Eh bien, puisque vous êtes tous là, mes garçons, vous allez vous prendre par la main et commencer par me flanquer un fort coup de balai dans cette pièce, m'enlever les cadavres et ramasser les plus gros morceaux de verre... c'est vrai, ça, c'est dégoutant, ici!... Ensuite, vous deux-là, vous irez dans l'office me chercher une grande table que vous apporterez ici toute dressée et vous mettrez le couvert pour... attendez voir! cinq, six, sept... c'est bien ça : sept personnes. Compris? Rompez! (*Ils sortent au pas de parade*).

SCÈNE VI

CRISTOBAL. — Sept personnes... mais voyons; le papa, la mama, dona Dorotea, Manuelino et toi, ça ne fait que cinq — à moins que tu n'aies un autre enfant, ce qui ne ferait jamais que six.

BUENAVENTURA. — Le Père Sombrero, notre vieux confesseur, ça fait six. Et toi, Cristobal, sept... Le compte y est...

CRISTOBAL. — Moi? Tu... Tu m'invites à déjeuner?

BUENAVENTURA. — Écoute, mets-toi à ma place...

CRISTOBAL. — Tu as de ces mots, Buenaventura...

BUENAVENTURA. — Pardonne-moi, c'est sans le faire exprès. Mais, enfin, c'est vrai... Pour une fois que je peux réunir toute la famille à ma table avant ta mort, c'est bien naturel que j'en profite..

CRISTOBAL, *tirant sa montre*. — C'est que je ne sais pas...

BUENAVENTURA. — Oh! Écoute, reste tranquille... Il est onze heures et nous avons jusqu'au coucher du soleil... « Tout insurgé, pris les armes à la main, sera fusillé sans jugement dans les dix heures qui suivront son arrestation. » C'est l'article 6 du code militaire.

CRISTOBAL. — Pardon, l'article 5. Je le connais : c'est moi qui l'ai imprimé.

BUENAVENTURA. — Cinq ou six, comme tu voudras... Je ne suis pas formaliste, moi... Eh! bien, rentre ta montre... Dis donc... Encore un qui va être content de te voir, le Père Sombrero...

CRISTOBAL. — Tu crois?

BUENAVENTURA. — Pas toi? Tant qu'à faire que de te confesser, tu ne crois pas qu'il vaut mieux que ce soit au padre, qui dirige notre conscience à tous, qu'à un inconnu? De cette façon, ça ne sort pas de la famille, voyons!

CRISTOBAL. — Tu sais, moi je suis venu au monde sans Sombrero, je le quitterai de même. Enfin, si ça te fait plaisir que je déjeune avec lui...

BUENAVENTURA. — Ça nous fera plaisir à tous, hermano querido, au papa, à la mama et à dona Dorotea, comme à Manuelino et à moi-même...

CRISTOBAL. — Eh bien, soit... Mais, quant à me confesser, j'aime mieux te le dire tout de suite : Buenaventura, c'est macache...

BUENAVENTURA. — Trève de plaisanterie, Cristobal! Tu me fais beaucoup de peine. J'ai beau connaître ton impiété, elle me navre chaque fois comme une révélation nouvelle... Enfin, si tu ne te confesses pas, tu ne pourras toujours pas m'empêcher de te donner une sépulture chrétienne...

LE PERROQUET. — A bas la calotte!

CRISTOBAL, *pour dire quelque chose.* — Tu as un bien beau perroquet, Buenaventura!

BUENAVENTURA. — N'est-ce pas? Et, tu sais, il est épatant, il parle sept langues... Dis-lui quelque chose pour voir...

CRISTOBAL, *excédé.* — Eh! Qu'est-ce que tu veux que je lui dise, moi?

BUENAVENTURA. — N'importe quoi... Ce qui te passera par la tête... Je ne sais pas, moi! Tiens, dis-lui bonjour...

CRISTOBAL, *sans conviction.* — Buenos dias, señor caballero...

LE PERROQUET. — Mierda!

CRISTOBAL, *furieux.* — Ah! Écoute, non! non, non et non!... Je veux bien qu'on me fusille, mais je ne veux pas qu'on m'engueule, et, puisque c'est comme ça... (*il fait un pas pour sortir*).

SCÈNE VII

LES MÊMES, DONA DOROTEA

DONA DOROTEA, *entre en coup de vent et en poussant des cris; elle agite un torchon et un plumeau.* — Ça y est, j'en étais sûre! Et vous appelez ça, un salon! Ma maison, ma pauvre maison, ah! dans quel état ils l'ont mise... Non, mais regardez-moi ça! Santa Maria, regardez-moi ça!... Mes matelas! mes coussins! ma glace! mon lustre! mes tapis! mes rideaux! mon armoire!... Un... deux... trois... quatre... cinq... six... sept... huit... huit trous de balle

dans mon armoire, la belle armoire que vous m'aviez donnée, Buenaventura!

BUENAVENTURA. — Du calme, muchacha querida, du calme!... Tout ça se réglera en gros et en détail avant le coucher du soleil. Dorotea, étoile de mon cœur, souriez à votre frère Cristobal qui, avant l'Angélus du soir, aura l'honneur de mourir sous vos yeux...

CRISTOBAL, *cérémonieux, une main sur son cœur.* — Ma sœur...

DONA DOROTEA. — Ah! vous voilà, vous? Eh bien, vous pouvez être fier de votre ouvrage, et encore plus fier de votre frère! C'est un joli coco, votre frère... Regardez-moi dans quel état il a laissé mettre mon salon par ses soudards! Vous, vous avez cassé mes glaces, ma belle armoire, mon lustre, la tour Eiffel de maman, mais au moins, vous avez l'excuse de n'avoir pas d'éducation, en tous cas, aucun sens artistique. En plus, vous avez eu le bon esprit de crever le portrait de la tante Conchita, dont le sourire idiot déshonorait chacune de mes réceptions, et que je ne pouvais pas mettre au grenier sous prétexte qu'elle avait fait sauter Monsieur sur ses genoux, il y a quarante-cinq ans. Vous avez été assez gentil pour briser la petite ordure que ce crétin m'avait donnée pour ma fête, croyant me faire plaisir. Et vous étiez dans votre vilain rôle après tout. Mais, lui! Lui, un général, un président de la République, laisser mettre sa maison — *ma* maison — dans un état pareil par ses propres soldats! Mais si je vous disais, mon cher frère, que la cuisine est remplie de cervelle, la cervelle d'un imbécile qui aurait aussi bien pu se faire tuer sur le palier; que l'ascenseur est détraqué, le chauffe-bain démoli, la chasse d'eau des cabinets sans connaissance, la lunette obstruée par une bombe à retardement!... Les voilà, les soldats de l'Ordre, les voilà, et voilà leur Général, le voilà!

SCÈNE VIII

Entrent les quatre mercenaires portant la table chargée et recouverte d'une nappe.

DONA DOROTEA (*elle se retourne et les aperçoit*). — Quand on parle de porcs!... Mais voulez-vous aller vous laver!... Regardez-moi dans quel état ils ont mis ma nappe avec leurs grosses pattes noires; et leurs souliers pleins de sang et de saleté... Allez-vous-en. Allez-vous-en!... Et plus vite que ça... (*Elle les frappe à tour de rôle de son plumeau et de son torchon. Ils se sauvent en courbant l'échine et en parant gauchement les coups. Au mercenaire français qu'elle frappe au visage*) : Puerco!...

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — Pan! dans l'œil!... sûr et certain que j'aurai un compère-loriot!

DONA DOROTEA, *à l'allemand même jeu.* — Pillo!...

LE MERCENAIRE ALLEMAND. — Kamarad! gnädige Frau! Kamarad!

DONA DOROTEA, *au russe, même jeu.* — Gorrino!...

LE MERCENAIRE RUSSE. — Pomidowanié, barina!...

DONA DOROTEA, *à l'italien, même jeu.* — Picaro!...

L'ITALIEN, *qui se traîne à genoux.* — Perdoni, signora, per la Santissima Madona!...

DONA DOROTEA. — Ah! Mujer... Ah! pobrecita desventurada, abandonada!...

(*Elle sort en claquant la porte.*)

LE PERROQUET. — Vive la mariée!

SCÈNE IX

BUENAVENTURA, CRISTOBAL

BUENAVENTURA. — Ouf! c'est encore une veine qu'elle n'ait pas eu l'idée d'ouvrir l'armoire! Eh bien, mon vieux, si tu n'aimes pas être engueulé, plains-moi... (*Il ferme à clef la porte de l'armoire et met la clef dans sa poche.*) Tiens, je suis ton aîné, un conseil : ne te marie jamais!

CRISTOBAL. — Écoute? tu as bien douze hommes en bas? Un seul suffirait, d'ailleurs... Eh bien, finissons-en tout de suite. (*Il se dirige vers la porte*).

BUENAVENTURA, *larmoyant.* — Mon petit Cristobal, hermano querido, tu ne vas pas me laisser seul en ce moment, face à face avec elle?...

CRISTOBAL. — Ah! si, alors! J'aime mieux mourir tout de suite que de me trouver entre vous une deuxième fois...

BUENAVENTURA. — Cristobal, que tu es égoïste!... Je regrette de te dire ça le jour de ta mort, mais, à la fin, tu m'y obliges. Que diable! il ne faut pas toujours penser à soi sur cette terre. Songe que ce soir tu ne l'entendras plus jamais, Dorotea, et que, moi, j'en ai pour des années à subir ses reproches et sa colère... Parce qu'il faut bien te dire une chose : si tu m'y aides et que tu la distraies par ta présence, j'arriverai peut-être à l'empêcher d'ouvrir l'armoire aujourd'hui. Mais, demain ou après-demain, elle finira bien par l'ouvrir, et alors, qu'est-ce qu'elle me chantera!

CRISTOBAL. — Ça, ça m'est égal! Je ne serai plus là pour l'écouter. Et puis, pourquoi ne l'ouvrirait-elle pas, cette armoire? Imprudent!

c'est donc là que tu caches tes économies? Mais rends-toi compte d'une autre chose, toi : c'est qu'il n'y a pas de situation plus délicate, de rôle plus difficile que celui de l'invité dans un ménage où l'on s'engueule. Prends mon cas, aujourd'hui : je ne suis pour rien, moi, dans l'objet de votre querelle. Elle-même en convient, et, pendant tout ce repas que tu as la gentillesse de m'offrir, les échos de votre dispute assombriraient mes derniers instants?

BUENAVENTURA. — Mais puisque tu n'y es pour rien?

CRISTOBAL. — Raison de plus pour ne pas me laisser empoisonner. Car si je lui donne raison, à elle, je manque à tous les commandements de la solidarité masculine, et si je te donne raison, à toi, je passe à ses yeux pour un mufle : dans l'un ou l'autre cas, je suis sûr d'être mésestimé. Tu m'excuseras, mais, puisque tu veux que je repose en paix, comprends que je tienne, moi, à mourir en paix... Adieu, Buenaventura, ou plutôt, au revoir. (*Il se dirige vers la porte.*)

BUENAVENTURA. — Cristobal, je te le demande au nom de nos vieux parents : attends ce soir pour te faire fusiller. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour moi. D'ailleurs, les voilà... Sois gentil, Cristobal!.

LA MAMA. — Cristobal!

LE PAPA. — Cristobal!

CRISTOBAL. — Aÿ, papa! aÿ, mama!... (*Embrassades.*)

LA MAMA. — Pauvre Cristobal! je te l'avais bien dit que tu finirais mal...

LE PAPA. — Et moi, Cristobal, je te l'ai toujours dit que tu finirais sur l'échafaud... Tu vois, je ne me trompais pas de beaucoup...

(*Cris, pleurs, baisers.*)

BUENAVENTURA. — Tiens, mets-toi là, Cristobal, à la droite de ma femme, c'est bien le moins que tu aies la place d'honneur... Vous, Padre, à gauche... Papa, mama..

MANUELINO. — Moi, j'veux être à côté du tio Cristobal!

BUENAVENTURA. — Toi, tu vas me faire plaisir de te mettre où l'on te le dira et de nous ficher la paix avec tes caprices...

CRISTOBAL. — Mais, laisse-le donc à côté de moi, ce gosse, qu'est-ce que ça peut faire?... Viens là, Manuelino...

DONA DOROTEA. — Vous êtes bon, mon cher frère...

BUENAVENTURA. — Tu voudras bien nous excuser, Cristobal, mais, si notre repas est frugal, c'est la faute de circonstances indépendantes de notre volonté, à ta belle-sœur et à moi. Nous avons donc, dona Dorotea?

DONA DOROTEA. — Heureusement, nous avons le chapon que nous avait envoyé avant-hier...

BUENAVENTURA. — Avant ta sale blague de révolution...

DONA DOROTEA. — Le fermier de notre estancia, Antonio Zurriburi... J'ai retrouvé deux boîtes de petits pois, qu'à tout hasard j'avais cachées dans ma commode, sous les caleçons de zéphyr du général — deux fromages de bique, et c'est tout. (*A Cristobal*) C'est peu, évidemment, mais...

CRISTOBAL. — A la guerre comme à la guerre!

BUENAVENTURA. — J'allais le dire!

DONA DOROTEA. — Mais il y a du champagne...

MANUELINO. — Moi, j'veux boire du champagne!

(*On apporte le poulet, le service est fait par les mercenaires.*)

LE PAPA. — Autrefois, Cristobal, c'était toujours toi qui découpais le poulet, tu te rappelles?... Comme c'est la dernière fois que j'ai la joie de voir tous mes enfants réunis à ma table, tu pourrais peut-être...

LE PÈRE SOMBRERO. — Ça lui occupera l'esprit et les mains. En même temps le souci de ne pas envoyer une aile sous la table ou de la sauce sur la robe de sa voisine l'empêchera de penser au triste sort qui l'attend...

CRISTOBAL. — Oh! s'il n'y a que cela qui vous préoccupe, Padre! ne vous en faites pas... Rien ne dit, d'ailleurs, que je ne commettrai pas quelque maladresse...

BUENAVENTURA. — A propos, Cristobal, je ne t'ai pas présenté... Mon frère, ex-général insurgé; Don Pasquale Sombrero, notre confesseur à tous. Je suis heureux de vous annoncer la promotion au grade d'aumônier de mes armées... Padre, laissez-moi vous remettre les insignes de votre fonction (*Il lui tend un calot à trois ficelles à la place de son chapeau; l'autre s'en coiffe avec une évidente satisfaction*), grâce auxquels vous avez droit désormais aux honneurs militaires, en même temps qu'à la rosette d'officier de la Croix-du-Sud, que je suis heureux de vous conférer pour votre grande bravoure et votre haute taille...

LE PÈRE SOMBRERO. — Merci, mon fils...

CRISTOBAL, *découpant le poulet.* — J'aurais pu, moi aussi, il y a deux heures encore, Padre, vous décorer de l'ordre de l'Étoile de la Prairie que j'avais créé, et dont le ruban, sans vouloir ici dénigrer mon frère, est de couleurs plus harmonieuses que celui de la Croix-du-Sud. Je ne suis plus rien, hélas! et tout ce que je puis vous offrir avant ma mort, c'est le croupion... Acceptez-le, Padre, c'est de bon cœur...

LE PAPA. — Ça, il ne faut pas dire le contraire : Cristobal a toujours eu bon cœur... Mais hélas! il a toujours été très paresseux...

LE PÈRE SOMBRERO. — Et la paresse, souvenez-vous-en, petit Manuelino, la paresse est la mère de tous les vices.

LE PAPA. — J'aime que ce soit le Père Sombrero qui le dise, pour qu'on ne m'accuse pas de radoter...

MANUELINO. — Mamita, pourquoi que le padre i'dit que le tio Cristobal il a tous les vices?...

CRISTOBAL. — Parce qu'il faut bien qu'il dise quelque chose, Manuelino; les curés, ça ne sait jamais se taire quand il le faudrait...

LE PÈRE SOMBRERO. — Malheureux...
LA MAMA. — Impie...
LE PAPA. — Insensé...
DONA DOROTEA. — Sacrilège...
} *ensemble.*

BUENAVENTURA. — Allez-vous me laisser parler à la fin? Écoute-moi, Cristobal; hors de chez moi, tu feras ce que tu voudras, c'est ton affaire, mais, souviens-toi d'une chose, c'est que je ne tolérerai jamais, que, sous mon toit et à ma table, tu viennes faire l'esprit fort et insulter à nos sentiments religieux... Que diable! tu dois l'exemple à ton neveu, tout de même? Ce n'est peut-être pas trop exiger de toi, qui as déjà un pied dans la tombe, que te demander de respecter cet enfant, sa mère, nos parents et Monsieur l'aumônier... Reprendras-tu des petits pois?

CRISTOBAL. — Non, merci! mais je boirais bien un coup.

BUENAVENTURA. — Oh! pardon, excuse-moi... Padre! (*Il verse à boire à Sombrero.*) C'est du bon, vous savez...

LE PÈRE SOMBRERO. — Je sais, je sais... Je n'en connais qu'un meilleur, c'est le vin de messe qui est au presbytère de l'église cathédrale, dans la cave de Don Esteban! J'ai pu m'assurer à l'instant que la divine Providence avait consenti à laisser ignorer son existence à ces Messieurs... A votre bonne santé, Messieurs-dames...

BUENAVENTURA, *vidant la bouteille dans le verre de Cristobal.* — Tu te marieras cette année, frère!

CRISTOBAL. — Ça m'étonnerait...

LE PAPA. — Écoute, moi aussi... Mais si on ne te fusillait pas tout à l'heure, il n'y aurait pas de raison que ça n'arrivât pas... A ton âge, moi, j'étais marié avec ta sainte mère...

LA MAMA. — Don Luis!

LE PAPA. — Ton frère avec Dona Dorotea, consolation de ma vieillesse.

DONA DOROTEA. — Papa!...

LE PAPA. — Bref, ton frère et moi, nous avons créé un foyer, nous avons édifié notre vie... Toi, tu n'as jamais pensé qu'à boire, à

courir la gueuse et traîner les réunions publiques. Aussi, regarde la différence entre vous deux : ton frère, il a fait de bonnes études, lui, il est allé au lycée, il est allé à l'école de guerre, le voilà général, président de la République, et il ne tient qu'à lui-même, demain, s'il veut, de se nommer maréchal. Toi, qu'est-ce que tu es? Un bon à rien, un raté, un voyou...

LA MAMA. — Un pauvre garçon...

DONA DOROTEA. — Un briseur de vitres et d'armoire...

LE PAPA. — Tu as bien essayé d'être général — comme ton frère — mais tu n'y es même pas arrivé... Si tu crois que c'est comme ça qu'on devient général...

BUENAVENTURA. — En dehors de toutes les lois de la hiérarchie...

LE PAPA. — Aussi, tu vois le résultat... Si tu avais suivi mes conseils, tu ne serais pas où tu en es, je veux dire au seuil d'une mort ignominieuse et nous couvrant d'opprobre, ta mère et moi. Si tu crois que c'est gai pour la famille! De quoi vais-je avoir l'air, moi, avec un fils fusillé? Je n'ai tout de même pas mérité que tu m'infliges cet affront...

LE PÈRE SOMBRERO. — Affront inévitable! Don Cristobal courait à un échec certain, et il eût dû s'en douter, puisque Dieu ne combattait pas sous ses étendards, puisqu'il avait tout fait pour mettre le Ciel contre lui, alors que don Buenaventura, au contraire, avait tout entrepris pour rallier à sa cause le Dieu de justice et de bonté qu'est le Dieu des Armées. Votre cause était juste et sainte, Don Buenaventura, et c'est pourquoi elle a triomphé. La vôtre, Don Cristobal, était condamnée d'avance, et c'est pourquoi elle entraîne, avec votre ruine, la désolation de votre chère famille.

DONA DOROTEA, *à Manuelino qui se met les doigts dans le nez.* — Tu entends, mon petit Manuelino?

LE PÈRE SOMBRERO. — Notre-Seigneur a bien su reconnaître les siens dans l'armée de l'ordre et de la piété. Ce n'est pas en tirant sur ses cathédrales qu'on se ménage sa protection, mon fils...

DONA DOROTEA. — Ni sur les armoires à glace, tu entends, mon petit Manuelino? (*A son mari*) Buenaventura, il faut que tu rédiges un décret-loi qui condamne à mort ceux qui tirent sur...

LE PÈRE SOMBRERO. — ... les temples du Seigneur...

DONA DOROTEA. — ... et ceux de la maîtresse de maison.

LE PAPA. — Je prendrais volontiers un peu de blanc...

CRISTOBAL. — Écoutez, vous êtes bien aimables, tous, mais ne m'obsédez plus, je vous en prie! J'en ai par-dessus la tête! D'abord, à quoi ça sert, je vous le demande? Ce qui est fait est fait, j'ai perdu

la partie, je ne demande qu'à payer : qu'est-ce qu'il vous faut de plus? Soyez satisfaits, et la morale avec vous, puisqu'on va me fusiller...

MANUELINO. — Quand ça, dis, mon oncle?

CRISTOBAL. — Quand on aura fini de déjeuner, mon enfant. Si tu es bien sage, on t'emmènera voir ça...

MANUELINO. — Oh! chic, alors!

DONA DOROTEA. — Mais il ne faut pas mettre les doigts dans ton nez...

LA MAMA. — Ni se dandiner sur sa chaise, comme si on avait un petit besoin. Tu as eu tout le temps, tout à l'heure, dans la cave, pendant la bataille...

LE PÈRE SOMBRERO. — Il faut, mon fils, que Don Cristobal emporte un bon souvenir de tous et que votre excellente éducation milite en sa faveur quand il paraîtra devant le saint Tribunal de Dieu. Aussi, vous direz avec moi, ce soir, trois Pater et trois Ave sur sa tombe, pour le repos de son âme.

LE PERROQUET. — Et cum spiritu tuo!

DONA DOROTEA. — Prendrez-vous du fromage, mon frère?

CRISTOBAL. — Volontiers, ma sœur. (*Il regarde sa montre.*)

LA MAMA. — Mais j'espère, Buenaventura, que tu lui laisses tout le temps?

BUENAVENTURA. — Bien sûr, voyons, bien sûr! je me suis tué à le lui répéter, mais il est comme toi, qui as eu toute ta vie peur de manquer le train... (*Il tire un coup de revolver, Manuelino hurle et se jette sous la table.*)

LE PAPA. — Que se passe-t-il, mon fils?

BUENAVENTURA. — C'est pour qu'on apporte le fromage.

DONA DOROTEA, *au mercenaire italien qui passe la tête.* — Vous apporterez le fromage...

LE MERCENAIRE ITALIEN. — Si, signora...

BUENAVENTURA. — Manuelino, veux-tu te rasseoir? et tout de suite! Et ne pas braire comme un âne. Sans quoi, tu n'auras ni fromage, ni dessert...

DONA DOROTEA. — Et tu ne viendras pas avec mamita voir fusiller le tio Cristobal.

CRISTOBAL. — Je ne comprends pas que cet enfant ne soit pas habitué au bruit des armes à feu. Il est vraiment inconcevable qu'après trente-trois heures de fusillade enragée, un coup de revolver lui fasse encore peur. Si on lui mettait du coton dans les oreilles, comme à une fille?...

DONA DOROTEA. — Don Cristobal, chacun élève ses enfants à sa

guise, n'est-ce pas? Ce n'est pas à vous de donner des conseils en la matière, je pense..

LA MAMA. — Je vous demande bien pardon, ma fille, mais je l'avais très bien élevé...

DONA DOROTEA. — Il y paraît...

LA MAMA. — Ce sont, plus tard, les mauvaises fréquentations...

LE PAPA. — Déplorables fréquentations...

LE PÈRE SOMBRERO. — Et voilà où conduit l'irréligion, Manuelino..

CRISTOBAL. — Je quitte la table à l'instant, si...

BUENAVENTURA. — Allons, allons! laissez-lui la paix à ce garçon. Vous n'allez tout de même pas vous disputer, maintenant qu'il s'agirait d'être un peu gais... Tiens, pour parler d'autre chose, m'expliqueras-tu, à la fin, les raisons de ton soulèvement? Je n'y ai encore rien compris, moi...

CRISTOBAL. — Que veux-tu! la vie devenait intenable avec tes impôts, d'abord. Je ne te citerai que deux exemples frappants : le prix des cigares et celui de la polenta...

DONA DOROTEA. — Ça, pour la polenta, don Cristobal avait raison.

CRISTOBAL. — Je ne vous le fais pas dire...

DONA DOROTEA. — Oui, mais ce n'était tout de même pas une raison pour esquinter mon armoire à glace...

LE PÈRE SOMBRERO. — Ni pour démolir la sacristie de la Cathédrale et la *Mise au Tombeau* de Rembrandt.

CRISTOBAL. — Parlons-en. Il est faux, votre tableau, faux comme l'or du ciboire, qui est en cuivre doré, et les perles fines de la chasuble, qui sont en verre. Quand nous avons repris l'église, un de mes lieutenants, Abraham Vantérem, a tout estimé, en un clin d'œil, à sa juste non-valeur...

LA MAMA. — Oh! Cristobal, mais c'est moi qui les ai données les perles... C'étaient celles de ma pauvre mère...

CRISTOBAL. — Demande des explications au Padre...

LE PÈRE SOMBRERO. — Je ne puis tolérer...

BUENAVENTURA. — Oh! assez, assez! On ne s'entend plus ici. (*Il tire un coup de revolver en l'air.*)

CRISTOBAL. — C'est-à-dire qu'on n'entend plus que toi...

BUENAVENTURA. — Plains-toi : c'est pour qu'on rapporte du champagne. (*Au mercenaire russe qui passe la tête.*) Champagne!

CRISTOBAL. — Eh bien! mon petit Manuelino, tu commences à t'y faire? Comme tu n'as pas pleurniché cette fois, je te donne ma montre en souvenir...

DONA DOROTEA. — Et une belle montre en or, encore! va embrasser le tio Cristobal, querido mio!

MANUELINO. — Merci, tio Cristobal!

LA MAMA. — Mais où as-tu trouvé cette montre, mon enfant?

CRISTOBAL. — Reprise individuelle...

LE PAPA. — Ce qu'il faut entendre... Non! ce qu'il faut entendre! Sale génération...

LE PÈRE SOMBRERO. — Manuelino, rendez cette montre à votre oncle, mon fils, car il est écrit que le bien mal acquis ne profite jamais...

MANUELINO. — Ça m'est égal...

DONA DOROTEA. — Ah! je vous en prie, Padre, mêlez-vous de ce qui vous regarde... C'est tout de même bien naturel que cet enfant ait un souvenir de son oncle.

MANUELINO. — Elle n'est pas fausse, dis, mon oncle?

LE PÈRE SOMBRERO. — Au cas où vous voudriez faire dire quelque messe pour le repos de votre âme — et ce sera de bon cœur, don Cristobal — n'oubliez pas le tronc des pauvres, s'il vous plaît...

CRISTOBAL. — Merci, Padre, mais je suis fauché. (*Il retourne ses poches.*) Et qu'est-ce que je vais prendre, alors, comme temps de Purgatoire?

(*On entend des coups de feu.*)

MANUELINO, *câlin, à Cristobal.* — Je veux voir fusiller le tio Cristobal!

BUENAVENTURA, *à son frère.* — Ne t'inquiète pas! ce sont mes officiers... Ils s'exercent un peu pour ne pas te rater tout à l'heure et ne pas te faire inutilement souffrir. (*Il prend une coupe.*) A la tienne, mon vieux!

CRISTOBAL, *debout.* — A ton succès, Buenaventura, honneur et illustration de la famille — pourvu que ça dure... A ta longévité, papa! à ta bonne et douillette santé, mama querida! à votre prospérité, à votre jeunesse et à votre beauté, dona Dorotea, suave jasmin de la République! A la reconstruction de la sacristie, Padre, et que Dieu vous rende un Rembrandt qui soit authentique, si toutefois, il s'en trouve. A tes bonnes études, mon petit Manuelino.

LA MAMA. — Qu'il est gentil, quand il veut!

DONA DOROTEA. — Et quel cœur!

LE PAPA. — Oui, mais c'est le cœur qui l'a perdu...

LE PÈRE SOMBRERO. — Encore le cœur! On ne saurait trop se méfier du cœur. Le cœur est le séjour de l'orgueil et des passions qui nous perdent. Ce que l'on nomme vulgairement un bon cœur n'est pas un bon cœur, si Dieu n'en occupe la première place, si les passions n'y sont ses humbles servantes, si l'orgueil n'y est revêtu de l'habit de dignité. Le cœur...

LE PERROQUET. — Atout, carreau!

LE PÈRE SOMBRERO. — Mais, au lieu de parler du cœur, parlons plutôt de l'âme, l'âme qui nous vient de Dieu et qui est immortelle. Il n'y a pas, à l'origine, de mauvaise âme. C'est le cœur qui la pervertit. Toutefois, les flammes du purgatoire redonnent à l'âme sa blancheur primitive, et le cœur n'est plus que poussière depuis longtemps... Mon fils, ne songez plus qu'au salut de votre âme éternelle, et séparez-vous de votre cœur périssable.

TOUS, *moins Cristobal.* — Amen!

CRISTOBAL. — Mon petit Manuelino, veux-tu être assez gentil pour me dire l'heure, s'il te plaît? Il doit être temps, je crois, de me séparer de mon cœur, comme le dit si bien monsieur l'Aumônier. F..tre! Padre, vous avez un bien joli talent d'orateur, et je m'y connais...

LE PAPA. — Hélas!

LE PÈRE SOMBRERO. — Mon cher fils, un confesseur ne saurait être sensible aux félicitations mondaines...

MANUELINO. — Quelle heure il est, dis maman? Il est deux heures, tio Cristobal : dépêche-toi.

BUENAVENTURA. — Nous avons le temps. Un cigare, Cristobal?

CRISTOBAL. — Merci, je ne fume pas...

BUENAVENTURA. — Comment, tu ne fumes pas? Et c'est à cause du prix des cigares que tu as fait toute cette histoire-là? Eh bien! mon vieux, permets-moi de te le dire très fraternellement : tu ne manques pas de culot!

DONA DOROTEA. — Et je parie, par-dessus le marché, qu'il ne mange pas de polenta.

CRISTOBAL. — Jamais. Mais je pense aux autres, moi, je ne suis pas un égoïste... Le cœur, comme vous dites, Padre!...

BUENAVENTURA. — Café? Fine?

CRISTOBAL. — Rien du tout. Je suis plus sobre que vous ne pensez...

BUENAVENTURA. — Enfin, mon vieux, tu n'as tout de même pas la prétention de nous obliger à t'aller voir fusiller sans avoir pris le café et fumé un cigare ou deux? (*Il tire en l'air, le coup rate.*)

LE PERROQUET. — Cessez le feu!

Buenaventura frappe sur la table avec son sabre. Un soldat entre, verse le café.

DONA DOROTEA. — Manuelino, mon chéri, dis-nous donc ta belle fable en français pour passer le temps et amuser un peu le tio Cristobal qui va mourir. Vous allez voir, Don Cristobal, comme il récite bien le français...

CRISTOBAL. — Allons, vas-y, Manuelino! Il est écrit que rien ne me sera épargné. Vas-y mon enfant...

MANUELINO. — Non!

DONA DOROTEA. — Tu sais ce que je t'ai dit : si tu veux voir fusiller le tio Cristobal...

MANUELINO. — Je m'en fiche, na!...

BUENAVENTURA. — Sacré nom d'un chien! feras-tu ce qu'on te demande à la fin? Et seras-tu poli?

LA MAMA. — Ne le frappe pas, Buenaventura, ne le frappe pas! Tu lui fais peur, à ce petit, avec ta grosse voix de héros. (*A Manuelino.*) Qui c'est qui va être gentil et dire sa belle fable au tio Cristobal? Allons, viens sur les genoux de grand'mère, Manuelino...

MANUELINO. — Crotte!

LE PAPA. — Viens sur ceux de grand-père alors? Tu ne veux pas? Pourquoi?

MANUELINO. — Parce que tu sens le chou-fleur et que tu m'embêtes...

LE PÈRE SOMBRERO. — Voyons, mon cher enfant, pourquoi n'obéissez-vous pas à vos parents?

MANUELINO. — Parce que je veux pas...

LE PÈRE SOMBRERO. — Alors, dites-nous ce que vous voulez?...

MANUELINO. — Je veux voir fusiller le tio Cristobal, mais je veux pas lui réciter ma fable...

CRISTOBAL. — Viens m'embrasser, Manuelino. C'est encore toi qui as le plus de cœur. Merci, mon petit... Allons, viens! je t'ai assez fait attendre. (*Il se lève. Coups de feu, cris au dehors.*)

BUENAVENTURA, *à la fenêtre.* — Ma, qué... qué!... Oh! Caraco! (*Il se précipite sur son sabre, le tire.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, DEUX SOLDATS

LES SOLDATS. — Viva Cristobal Galapagos! Viva la Revolucion!... (*Fuite éperdue de la famille.*)

LE PERROQUET. — Anda, anda! fuego, baïonneta!

LES SOLDATS, *à Buenaventura.* — Rendez-vous!

BUENAVENTURA. — A moi, mercenaires!

CRISTOBAL. — Allons, Buenaventura, pose ta lardoire, mon gros. Tu es grotesque et tu risques de te faire mal...

BUENAVENTURA. — A moi, mercenaires!

CRISTOBAL, *aux mercenaires.* — Au choix, vous autres : la fusillade immédiate ou cent pesetas par tête et une commission de capitaine

dans mes troupes victorieuses. (*A son frère.*) Rengaine ton tourne-broche, Buenaventura, je te dis que c'est cuit...

LES MERCENAIRES. — Viva Cristobal! Viva la Revolucion!

CRISTOBAL. — Donne-moi ça, tu commences à m'agacer. (*Il le désarme. Aux soldats* :) Soldats, je suis rudement content de vous. Cinq minutes de plus et votre victoire ne servait à rien... Ce n'est pas que j'aie peur de la mort, mon frère peut en témoigner, mais enfin vous avez sauvé ma tête, et c'est un souvenir de famille — le seul que je possède, d'ailleurs — auquel j'ai tout de même la faiblesse de tenir. C'est donc au nom de toute la famille Galapagos que je vous remercie, soldats. Vous deux qui êtes entrés ici les premiers, je vous exempte à vie de la corvée de patates, et j'accorde un quart de vin supplémentaire à tous les hommes de l'armée. Comme les ressources de mon trésor m'obligent toutefois à des économies, je crois devoir vous signaler, à toutes fins utiles, que les caves du presbytère contiennent d'excellent vin de messe : vous savez, soldats, ce que parler veut dire!

LES SOLDATS. — Viva Cristobal! Viva la Revolucion!

CRISTOBAL, *au mercenaire français.* — Dites donc, capitaine, avant de vous rendre au presbytère, voulez-vous avoir la bonté de servir le café et de prévenir mes parents, ma belle-sœur, mon neveu et l'aumônier que je les attends.

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — Tout de suite, mon général.

CRISTOBAL. — Afin d'éviter des scènes pénibles ou des gaffes qu'ils auraient lieu de regretter ensuite, mettez-les d'un mot au courant de la situation.

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — Compris, mon général.

CRISTOBAL, *aux soldats.* — C'est bien! Rompez! (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI

BUENAVENTURA, CRISTOBAL

BUENAVENTURA. — Alors?

CRISTOBAL. — Eh bien, alors, mon vieux, que veux-tu? Article cinq. Tu le connais. C'est toi qui l'as conçu...

BUENAVENTURA. — Cristobal, tu ne vas pas faire ça?

CRISTOBAL. — Non, je vais me gêner...

BUENAVENTURA. — Tu n'as tout de même pas cru, tout à l'heure, que j'allais te faire fusiller?

CRISTOBAL. — Si ce n'était pas vrai, tu reconnaîtras que c'était bien imité.

BUENAVENTURA. — Cristobal, puisque ta révolution est victo-

rieuse, tu ne vas tout de même pas garder les lois de l'ancien régime?

CRISTOBAL. — Je n'en sais rien. Et puis, je t'en prie, hein! mêle-toi de tes oignons et dispense-toi de donner des conseils au nouveau gouvernement. Tu n'as pas à t'occuper de ce qu'il y a à changer ou ne pas changer : tu seras passé par les armes selon la loi, qui est aussi la coutume, et cela, avant la nuit. Un point, c'est tout. Tout ce que je peux faire pour toi, c'est de te faire bander les yeux...

BUENAVENTURA. — Cristobal! Ce n'est pas vrai, tu vas arranger ça, dis?

CRISTOBAL. — Tiens, je suis bon garçon! Moi qui ne bois jamais de café, eh bien! je vais en prendre avec toi, et un coup de fine aussi... On ne fusille pas son frère tous les jours... Veux-tu un autre cigare, hombre?

BUENAVENTURA. — J'ai mal au cœur... Ça ne fait rien, plusieurs igares... Cristobal, dis-moi que tu vas arranger ça?

CRISTOBAL. — Ah! écoute, tu me dégoûtes à la fin. Tâche de bien te tenir, voyons! Qu'est-ce qui m'a fichu un soldat de carrière qui tremble à l'idée du peloton d'exécution? Quoi? il ne va pas falloir te ramasser à la cuiller devant ta femme, le petit Manuelino et nos vieux parents! Quel exemple pour cet enfant et ces femmes! Et j'attire ton attention sur ce point ; songe à donner à la Mama une aussi fière idée de ta personne qu'elle en avait une tantôt. Tu es sorti de son ventre de lionne : ne sois pas un veau. Bref, montre-toi digne de moi, Amadeo y Arquimedes Buenaventura Galapagos.

BUENAVENTURA. — Ah! nom de nom! Qui aurait pu prévoir une chose pareille.

Entrent les mercenaires.

SCÈNE XII

MERCENAIRES, LES MÊMES

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — Alors, ça n'biche plus? Allez, faut pas s'en faire, on ne dévisse qu'une fois...

LE MERCENAIRE RUSSE. — Nitchevo, barine, nitchevo!

LE MERCENAIRE ITALIEN. — Coraggio, signor generale, coraggio! Adesso, lasciate andare il culo...

LE MERCENAIRE ALLEMAND. — Gott mitt uns, herr Général!

BUENAVENTURA. — Merci, mes amis! Je ne vous comprends pas très bien, mais je sens que vous êtes de cœur avec votre infortuné général...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LA FAMILLE

CRISTOBAL, *s'empressant.* — Entrez, entrez! ma chère sœur, entrez, entrez! Le capitaine vous a prévenus, n'est-ce pas?... Il faut vous faire une raison, la guerre a de ces hasards... Cette réunion qui a commencé en famille, se terminera en famille, et, à tout bien considérer, il n'y aura pas grand'chose de changé au dénouement.

MANUELINO, *pleurant.* — Je veux... Hi! hi!... Je veux... hi... hi...

LA MAMA. — Mais oui, mais oui, Manuelino, attends un peu, voyons!...

MANUELINO, *hurlant.* — Je veux voir fusiller papa!

CRISTOBAL. — Dona Dorotea, ma sœur, faites taire cet enfant. C'est d'une indécence!

LA MAMA, *accroupie devant Manuelino qui hurle.* — Qui c'est qui va avoir un canard dans la tasse de mamita querida?

DONA DOROTEA, *même jeu.* — C'est le petit Manuelino.

LA MAMA, *même jeu.* — Et qui c'est qui a une belle montre en or, que le tio Cristobal lui a donnée?

DONA DOROTEA, *même jeu.* — C'est le petit Manuelino.

MANUELINO. — Je veux... hi!... hi!...

CRISTOBAL, *prenant le commandement.* — Assez, Manuelino! je te dis : assez, Manuelino! D'ailleurs, je te reprends cette montre pour t'apprendre à obéir. Ton père, c'est bien le moins, te donnera la sienne, qui est en nickel, et bien assez bonne pour un sale petit morveux de ton espèce.

DONA DOROTEA. — Don Cristobal, modérez vos expressions, je vous prie.

CRISTOBAL. — Ma chère sœur, je vous le dis gentiment, mais fermement : je ne modérerai rien du tout. Ça, dans l'intérêt même de Buenaventura et pour qu'il s'en aille tranquille dans l'autre monde. Sois sans crainte, désormais, mon frère. Si, comme ne manquera pas de le prétendre le padre tout à l'heure, tu nous vois du haut des cieux, tiens pour assuré que tu ne reconnaîtras pas la famille, ne serait-ce qu'à l'ordre qui va régner dans une maison, où, par une inconcevable faiblesse, incompatible, à mon avis, avec ton caractère de soldat, tu laissais tout marcher de travers...

LE PERROQUET. — A droite, alignement!

CRISTOBAL, *au perroquet qui, graduellement épouvanté, bat des ailes sans lui répondre.* — Vous l'avez dit, mon ami, et vous ferez bien, tout le premier, désormais, de surveiller votre langage : je vous ai à l'œil, tenez-vous-le pour dit. (*A la famille.*) Où en étais-je?

Ah, oui! je disais que ça allait changer... Et c'est au jeune Manuelino d'abord que ce discours s'adresse... Silence, Manuelino, ou je te prends par le fond de la culotte et je t'envoie dans la rue voir si j'y suis. Et tu me feras le plaisir de réciter ta fable quand je te la demanderai, et sans te faire prier. Un dernier mot : pas la peine de faire des têtes d'enterrement, il n'y a rien de changé sur cette terre. Pas un Galapagos de plus, et, en fin de compte, pas un de moins qu'il devait en compter à l'effectif, à la fin de cette journée. A la tienne Buenaventura. (*Bas.*) Redresse-toi, sacré nom, on te regarde...

LA MAMA. — Cristobal, mon cœur de mère t'avait bien deviné, lui! Mais à cause du sale caractère de ton père qui est têtu comme une vieille mule, je n'osais pas le dire comme je le pensais. Je le savais bien qu'un jour tu nous ferais honneur...

CRISTOBAL. — Ça va, mama, ça va... Tu vas me faire rougir. Allons, asseyez-vous tous. Eh bien! Monsieur l'Aumônier, qu'avez-vous fait de votre calot?

LE PÈRE SOMBRERO. — Je me considère, Votre Excellence le comprendra, comme démis des fonctions que j'assumais à l'état-major de son frère. Il n'échappera pas à Votre Excellence que mon caractère sacré m'interdit de paraître prendre position dans la lutte des partis.

CRISTOBAL. — Eh! Que chantez-vous là, Padre! votre caractère sacré ne vous interdit pas, je pense, d'être aumônier de mes troupes? Alors?

LE PÈRE SOMBRERO. — Évidemment, et puisque Votre Excellence le prend ainsi, j'aurais mauvaise grâce à être moins révolutionnaire que le général révolutionnaire...

CRISTOBAL. — Remettez-donc votre calot... Et enlevez-moi cette Croix-du-Sud, qui n'a plus cours. Je vous fais commandeur de mon Étoile de la Prairie...

LE PÈRE SOMBRERO. — Je savais bien que Votre Excellence avait gardé tout au fond du cœur les sentiments d'édifiante piété dans lesquels elle fut élevée, et c'est Notre-Seigneur qui l'a dit : Il y a plus de joie dans le Ciel pour un pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui font pénitence...

DONA DOROTEA. — Tu entends, mon petit Manuelino?

CRISTOBAL, *aux soldats.* — Capitaine, faites repasser les cigares... Je te disais, Buenaventura, que tu peux t'en aller tranquille, qu'il n'y aura rien de changé ici... Peut-être, un jour prochain, dona Dorotea, me ferez-vous la grâce de m'accorder votre main?... Ainsi resterez-vous l'épouse d'un général vainqueur; autrement, je me verrais dans la triste obligation de confisquer tous vos biens, confor-

mément au dernier paragraphe de l'article 9 du code militaire...

BUENAVENTURA. — Quelle f..tue idée j'ai eue ce jour-là!...

CRISTOBAL. — Manuelino, ne te mets pas les doigts dans le nez... C'est la dernière fois que je te le répète...

DONA DOROTEA. — Que vous êtes bon, généreux et noble, Don Cristobal! Je ne vous connaissais pas, voyez-vous, et la faute en est aux vôtres qui vous ont tant calomnié. Accordez-moi le temps d'achever mon deuil, et je saurai alors, Cristobal, vous prouver ma reconnaissance de façon plus tangible que je ne puis le faire aujourd'hui.

LE PERROQUET. — Ollé, Ollé!

CRISTOBAL, *qui se retourne vivement vers le perroquet.* — Je saurai attendre, ma sœur.

DONA DOROTEA. — Ah! ne m'appelez plus ma sœur.

LE PAPA. — Mais, moi, laisse-moi t'appeler mon fils. Et laisse-moi me féliciter que, dans mon malheur, le Ciel me redonne un fils tel que toi, Cristobal...

BUENAVENTURA. — Et voilà... Mon frère me prend ma femme et menace de jeter mon fils dans la rue; ma femme, elle, se jetterait, à ma barbe, dans les bras de mon frère; mon père et ma mère...

CRISTOBAL. — Allons, n'aie pas le vin triste... Entre nous, tu as eu bien tort de ne pas me faire exécuter tout de suite, comme je te le demandais...

BUENAVENTURA. — Si j'avais su!...

CRISTOBAL. — Trop tard, Buenaventura. Mais la leçon n'est pas perdue pour tout le monde, et, moi qui sais, je serais maintenant le dernier des crétins si je ne te demandais pas de presser un peu... Finis-moi ce cigare et on va y aller comme deux bons bougres que nous sommes. Dans une heure, tu n'y penseras plus... Dis donc, vieux, ton école de guerre, quelle blague, hein!

LE PAPA. — Triste vérité! Regarde tout de même la différence entre ton frère et toi, Buenaventura. Ton frère, c'est un ouvrier, lui, un artisan, mais un de ces honnêtes et obscurs artisans qui font la grandeur d'un peuple par leur labeur ignoré et d'autant plus méritoire. Toi, qu'est-ce que tu as été, au fond? Un traîneur de sabre, et vois où ça t'a conduit en fin de compte : au peloton d'exécution.

LE PÈRE SOMBRERO. — Les coups de la divine Providence sont aussi rapides qu'imprévus. (*A Cristobal.*) En vous donnant la victoire, Excellence, elle prépare ses voies, qui sont votre retour à l'ordre et à la sainte Religion; de même qu'en vous accablant d'abord par la défaite, c'est votre orgueil qu'elle voulait à jamais écraser

en vous : il ne saurait plus être, il n'est plus. (*A Buenaventura.*) A vous, mon fils, elle a donné une juste idée de la vanité des certitudes humaines. Épouvantable leçon, qui me laisse moi-même terrassé d'étonnement et de crainte, encore que journellement je me répète la parole du Psalmiste : *Et transivi et ecce non erat* : « Je n'ai fait que passer, il n était déjà plus. » Mais cette redoutable Providence ne frappe souvent le juste que pour l'éprouver, et, le rappelant en son sein, lui donner l'éclatante récompense de ses vertus et de ses efforts.

TOUS, *moins Buenaventura.* — Amen!

CRISTOBAL. — Bref, frère, il faut mourir!

BUENAVENTURA. — J'allais le dire... Mais, d'abord, j'entends faire ma confession au Padre, et je te préviens tout de suite qu'elle sera longue.

CRISTOBAL. — Gros malin, je m'en doute... Eh bien! recueille-toi un instant... pendant ce temps, Manuelino nous récitera sa fable...

MANUELINO. — Moi, j'veux pas, ré...

CRISTOBAL. — Manuelino, tu sais ce que je t'ai dit? J'ajoute que je t'ai promis la belle montre en nickel de ton papa si tu récites gentiment... Donne-moi ta montre, Buenaventura... Tiens, tu la vois?

MANUELINO. — Mais j'irai voir aussi fusi...

CRISTOBAL. — Manuelino, c'est la claque!...

MANUELINO. — Alors, je commence. (*Il se lève.*) « Le Loup et l'Agneau » :

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure...

(*Cris, tumulte au dehors.*)

BUENAVENTURA. — Hé là! Écoutez, écoutez...

CRISTOBAL. — Ne te frappe pas, Buenaventura, ces choses-là ne recommencent jamais deux fois : ce ne serait plus drôle. (*A Manuelino.*) Continue, mon chéri.

MANUELINO. — Un loup survint, qui, d'aventure...

CRISTOBAL. — Eh là! eh là! ça se corse... (*Il va à la fenêtre et l'ouvre. Grand silence soudain au dehors. Tout le monde est debout.*)

MANUELINO. — Je veux voir fusiller...

BUENAVENTURA. — Ton oncle, Manuelino, ton oncle... ah! nous allons rire.

VOIX AU DEHORS, *hurlant.* — Fraternidad, Fraternidad!

SCÈNE XIV

LES MÊMES. LES MERCENAIRES ET SOLDATS DU PAYS

LES SOLDATS, *entrant en trombe.* — Rendez-vous!

BUENAVENTURA. — Rends-toi, Cristobal; va, ne fais pas l'enfant!

CRISTOBAL. — Ah! ça mais, à qui en avez-vous?

LES SOLDATS, *en chœur.* — A vous deux... A tous les généraux! mort aux vaches!

Ils les empoignent au collet et les bousculent. La famille s'enfuit en criant; seul, le padre reste à l'écart.

LE PERROQUET. — Anda, anda! fuego!

VOIX DANS LA RUE. — Fraternidad! Fraternidad!

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — Je vous l'ai dit, camarades! C'est marre de se flanquer des marrons et de risquer sa peau pour ces deux cocos-là... Des frères, ça? Laissez-moi rire! C'est vous, les pauvres gars, qui s'égorgeaient pour eux, c'est nous qu'on est des frères. Alors, c'est bien entendu, hein! Nous sommes tous d'accord? Des guerres, n'en faut plus, des tyrans, n'en faut plus, des généraux, n'en faut plus...

TOUS. — N'en faut plus! E vero! Da! Da! Si! Pravda! Ia Wohl! Es la verdad! Tu parles!

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — Quand j'étais à la Légion...

UN SOLDAT DU PAYS. — Camarades, vous venez d'entendre notre camarade qui représente les troupes de Buenaventura...

LE MERCENAIRE FRANÇAIS. — Pardon, de Cristobal...

LE SOLDAT DU PAYS. — Ah! je n'y comprends plus rien. Enfin, vous venez d'entendre notre camarade ennemi admirablement traduire notre pensée à tous; c'est donc dans ses bras que je scellerai notre réconciliation à tous. (*Ils s'embrassent.*) Et maintenant, fusillez-moi tout de suite ces deux cochons-là...

LE PERROQUET. — Au premier de ces messieurs.

LES SOLDATS, *entourant les généraux et les bottant.* — Allez, oust! au trot! Presto! Schnell! Skoro!

BUENAVENTURA. — Il n'y a pas moyen de se confesser?

LE PÈRE SOMBRERO, *pendant qu'on les entraîne.* — Mes chers fils, écoutez la parole de Notre-Seigneur : Celui qui a frappé par l'épée, périra par l'épée.

CRISTOBAL. — Je crois plutôt, Padre, que ça sera par le fusil!...

Ils sortent. Restent en scène le mercenaire français et le soldat du pays. Le Padre regarde par la fenêtre.

SCÈNE XV

SECOND SOLDAT. — Dis-donc, pourquoi as-tu pris la parole, le premier? J'étais délégué par le Comité de fraternisation de droite, moi...

PREMIER SOLDAT. — Et moi, par le Comité de fraternisation de gauche...

SECOND SOLDAT. — J'ai comme une idée que tu voudrais te faire élire Président!

PREMIER SOLDAT. — C'est la même que j'ai de toi, calotin, saltimbanque!

SECOND SOLDAT. — Voyou! Vendu!

(*Ils dégainent et ferraillent. Le padre à la fenêtre, lève le bras droit.*)

LE PÈRE SOMBRERO. — Benedicat vos, omnipotens Deus!...

LES FUSILS, *au dehors.* — Rrrrrran.

LA FOULE, *au dehors.* — Fraternidad! Fraternidad!

LE PERROQUET. — Préparez... armes!

RIDEAU

FERNAND FLEURET
et GEORGES GIRARD

LA LICENCE ÈS LETTRES

ET LE

RECRUTEMENT DES PROFESSEURS

Depuis dix ans que les défenseurs des humanités, dans la presse et au parlement, ont éclairé le public sur les méfaits de la doctrine moderniste, il connaît le mal dont meurt l'enseignement secondaire; mais on n'a pas encore montré que les réformes des études supérieures, inspirées par la même doctrine, concourent à l'achever. Si on a maintes fois signalé le scandale des licenciés et des docteurs ès lettres sans culture grecque ni latine, des professeurs de philosophie et d'histoire dispensés de savoir lire une phrase de Platon ou de Thucydide, des professeurs d'allemand chargés d'expliquer Gœthe sans initiation à l'hellénisme, on n'a pas suffisamment dénoncé le plan poursuivi avec persévérance pour anéantir sûrement les humanités gréco-latines par le moyen des programmes de la licence. Aujourd'hui que les facultés ne forment plus assez de professeurs pour enseigner partout en province ni le grec, ni le latin, ni le français, et que les plus aveugles voient, il est nécessaire de remonter à la cause du déficit. Il apparaîtra que l'abandon de l'humanisme produit dans les études supérieures les mêmes effets que dans les secondaires, et qu'on se trouve en face d'un plan arrêté : les chefs modernistes, pour frapper à mort les lettres classiques, gravement atteintes par la réforme de 1902, ont décidé de supprimer les professeurs qui les enseignent.

*
* *

Les néfastes programmes des lycées qui prévoyaient une inique identité de sanction pour toutes les inaptitudes et pour tous les degrés de paresse, ouvrant aux élèves de toutes les sections, y compris la moderne, l'accès de toutes les facultés, réservaient du moins aux seuls étudiants formés par les disciplines gréco-latines les grades que délivrent, après le baccalauréat, les facultés des lettres. Cette disposition ne résultait pas seulement de la nature des choses, la licence ès lettres comportant des épreuves grecques et latines; elle était formellement stipulée par le ministre qui signa le décret. Pour prévenir l'objection que l'égalité de sanction découragerait l'effort des enfants qui eussent étudié le grec et le latin, M. Georges Leygues écrivait dans sa lettre de janvier 1902 au président de la Commission de l'enseignement : « Tous les diplômes secondaires doivent conférer les mêmes droits. Il est clair d'ailleurs que certaines études supérieures resteront interdites à certains bacheliers à raison même de leur genre d'études secondaires. Celui qui n'a pas étudié le grec ne s'inscrira pas comme candidat à la licence ès lettres. Mais, précisément à cause de cela, il est superflu de le lui interdire, à raison de la nature de son diplôme. Si quelque bachelier de l'ordre scientifique se présente pour les études de la licence ès lettres, c'est qu'il aura appris le grec en particulier. Dès lors il ne serait pas juste d'y mettre obstacle. L'exception sera rare, elle mérite d'être encouragée. » C'est à la suite de cette lettre explicative que la Chambre approuva la réforme par le vote d'un projet de résolution, le 4 février 1902. Donc ni dans la pensée de M. Georges Leygues, ni dans celle de Ribot qui avait présidé la Commission d'enquête sur l'enseignement secondaire, ni dans celle de la Chambre, l'égalité de sanction ne pouvait amener dans les facultés littéraires des étudiants sans culture gréco-latine.

Dès lors toute l'activité des modernistes porta sur la réforme de la licence ès lettres qui permettait encore à l'enseignement classique diminué de recruter des élèves et des maîtres. L'ignorance du grec écartait de ce grade les élèves d'humanités mutilées (sections latin-langues et latin-sciences)

et les non-valeurs, quant aux lettres, de la section D (sciences-langues). La nature des choses était gênante; on la modifia. Les langues anciennes, en somme, n'étaient pas plus nécessaires à l'enseignement supérieur qu'au secondaire; pourquoi en exiger l'étude dans les facultés des lettres? Le coup ne réussit pas pleinement d'abord, car il fallut compter avec le Conseil supérieur. Mais la première tentative éclaire d'une vive lumière le but que les adversaires de la culture classique ont atteint en deux étapes.

A peine les programmes des lycées étaient-ils en vigueur qu'ils se préparaient à exploiter leur succès. Peu leur importait la déclaration du ministre et le vote de la Chambre : ils voulaient enterrer définitivement les études gréco-latines[1]. Dès 1903 les facultés furent consultées sur une réforme de la licence ès lettres. Elles étaient très divisées. Néanmoins un projet proposé alors à la Sorbonne par M. Seignobos, approuvé après hésitations par la majorité des professeurs, mais contraire au vœu des facultés provinciales, fut adopté par l'administration et présenté au Conseil supérieur en 1907. Ce document, trop oublié, atteste l'intention d'en finir avec un humanisme jugé inutile par une minorité de spécialistes[2]. On y trouve tous les principes, adoptés plus tard, qui devaient amener dans l'enseignement supérieur une cohue d'étudiants incultes ou insuffisamment cultivés, les gaver d'érudition sans souci de leur formation, et produire le licencié actuel. Jusque-là on ne croyait pas, en France, que les jeunes esprits qui se destinaient à enseigner, ou demandaient seulement aux facultés un complément d'ins-

1. Ils avaient du moins le mérite de la franchise, comme il appert des dépositions faites devant la Commission d'enquête par les modernistes de la Sorbonne les plus militants. M. Brunot avait dit : « Il faudrait provisoirement accepter, comme tempérament au moins, que les deux enseignements existassent en France : l'un, le moderne, ayant presque tous les établissements, l'autre quelques-uns. Je ne vois pas où est la nécessité qu'aucun établissement en France n'enseigne plus désormais le grec ni le latin ». (*Documents de l'Enquête*, t. I, p. 371.) Et M. Charles Andler : « On devrait former un enseignement secondaire à base moderne; cela n'empêcherait pas certains lycées de conserver quelques classes facultatives de grec et de latin à côté. » (*Ibid.*, t. II, p. 64.)

2. On peut lire le texte intégral de ce projet dans le précieux compte rendu des séances du Conseil supérieur donné par M. Henri Bernès à *l'Enseignement secondaire* du 1er juillet 1907. (Bibl. Nat. 4 Rt 682.)

truction littéraire, historique ou philosophique, pussent, au sortir du lycée, abandonner les études fondamentales grecques, latines et françaises. En un temps où le baccalauréat n'était pas encore tombé si bas, les étudiants étaient fortifiés encore par ces disciplines jusqu'à la licence. Des épreuves communes, composition littéraire, et version latine; à l'oral, explication de textes grecs, latins et français, les obligeaient de poursuivre, un an au moins, à la faculté leurs études classiques. Et même les meilleurs bacheliers se fussent fait scrupule d'en aborder les cours avant de s'y être préparés dans une rhétorique supérieure. Le projet de la Sorbonne, devenu celui du ministre, bannissait des facultés la culture fondamentale par la suppression de toute épreuve commune aux quatre sections de lettres classiques, d'histoire, de philosophie et de langues vivantes. Dans les trois dernières, ni grec ni latin ne figuraient plus parmi les épreuves; dans toutes la composition française était supprimée; à celle de lettres classiques elle était remplacée par un commentaire historique, littéraire et grammatical d'un texte français ancien ou moderne, à celle de langues vivantes par un commentaire d'un texte de littérature moderne. Le grec et le latin devenaient des spécialités étrangères aux futurs professeurs d'histoire, de philosophie et de langues vivantes; notre littérature et notre langue, aux historiens et aux philosophes. Après avoir à peu près étouffé les humanités dans l'enseignement secondaire, on les expulsait, dans le supérieur, de trois sections sur quatre, et, dans la quatrième, à l'épreuve écrite en français, on bannissait les qualités littéraires. Ainsi l'œuvre de 1902 serait achevée; on renversait la barrière que M. Georges Leygues avait imprudemment jugée suffisante, malgré l'égalité des sanctions, pour interdire aux scientifiques de la section C, aux médiocres et aux non-valeurs des sections B et D, l'accès des facultés des lettres. Surtout on les ouvrait aux élèves du primaire, qu'on dispenserait du baccalauréat si on ne parvenait pas à le supprimer.

Ce projet rencontra au Conseil supérieur une vive opposition. Après trois séances de bataille en commission et trois en séance plénière, il fut amendé sur deux points importants. Si les épreuves communes disparaissaient de l'examen, du

moins une version latine, corrigée par un latiniste, était maintenue aux licences de langues vivantes, d'histoire et de philosophie, mais elle devait être tirée, pour chacune des deux dernières, respectivement d'un historien et d'un philosophe, de peur qu'il n'y subsistât un élément étranger à la sacrosainte spécialité. Pour les langues vivantes, comme on ne connaissait pas de textes latins relatifs aux littératures étrangères modernes, on dut se résigner à l'inéluctable : la version latine put être d'intérêt simplement humain. Mais, à la licence d'histoire et de philosophie, la composition française était supprimée. Grâce aux efforts de MM. Bernès et Rancès[1], elle fut maintenue à celle de lettres classiques et de langues vivantes.

Le grec faisait les frais de cette transaction. Sauf pour les lettres classiques, un candidat à la licence pouvait désormais ignorer la discipline fondamentale entre toutes. Les amateurs de baccalauréat sans effort réfugiés dans la section latin-langues se voyaient offrir aussi un grade supérieur au rabais. Le seul avantage réservé en 1902 aux élèves d'humanités intégrales étant supprimé, la section gréco-latine allait rapidement se vider, et ne conserver qu'un dernier carré d'enfants héroïques. Cette mesure avait, d'ailleurs, été habilement préparée. Trois ans plus tôt, sous prétexte d'adapter au nouveau plan d'études secondaires le concours d'entrée à l'École normale (lettres) on avait préludé à la réforme de la licence. Pour satisfaire au principe nouveau de l'égalité des sanctions, il s'agissait de constituer, rue d'Ulm, comme dans les lycées, des sections latin-grec, latin-sciences et latin-langues; on n'osa pas y ajouter la section sciences-langues, comme il était logique. Les professeurs de rhétorique supérieure consultés se montrèrent en majorité favorables à cette adaptation, la plupart croyant, à tort, sur la foi de l'administration, qu'elle était la conséquence indispensable du nouveau plan d'études. L'un d'eux, défenseur zélé de ce plan, écrivait : « Les professeurs qui se sont réunis pour discuter du programme d'admission à l'École normale n'avaient pas à remettre en question le plan d'études de 1902. Ils n'avaient

1. M. Bernès représentait les agrégés des lettres, M. Rancès ceux de langues vivantes.

qu'à partir de ce qui est maintenant le fait positif et légal[1]. » Or, le fait positif et légal, quant au concours de l'École normale où les élèves se préparent à la licence, c'était la déclaration du ministre signataire du décret, et le vote de la Chambre approuvant cette déclaration parmi toutes les autres. Le fait positif et légal, c'était la barrière du grec maintenue à la licence, partant à l'École normale, contre l'invasion de l'enseignement supérieur des lettres par les élèves qui se dispenseraient de cette discipline nécessaire. On ne le vit pas, ou on ne voulut pas le voir. Aussi bien les professeurs appelés à donner leur avis, hostiles pour la plupart à la réforme récente, se résignèrent à la mesure proposée, par crainte de voir déserter les rhétoriques supérieures, la section latin-grec étant fort menacée[2]. Ainsi le grec, sacrifié déjà au concours de l'École normale, contrairement à l'esprit du plan d'études, était la victime désignée d'un compromis, dans la discussion sur la licence, entre modernistes et classiques.

Mutilation des humanités comme dans l'enseignement secondaire, suppression de toute culture littéraire dans deux sections sur quatre, spécialisation de l'étudiant dès sa sortie du lycée, telle fut la première application, dans les facultés littéraires, des principes de 1902, faussés par surcroît.

***

Le latin, du moins, paraissait sauvé. Il fallait encore avoir fait des demi-humanités pour devenir licencié ès lettres. Exigence insoutenable aux yeux des modernistes, qui eussent plutôt toléré le grec. Mais, le latin demeurant la langue de l'Église, Lucrèce est clérical et le *Conciones* réactionnaire. Et puis, pourquoi empêcher par cet obstacle l'entrée de plain-pied dans les facultés à la sortie des établissements primaires? Dans les lycées, où 95 p. 100 des professeurs sont d'anciens boursiers, on donne, comme chacun sait, un ensei-

1. Albert Cahen : lettre à *l'Enseignement secondaire* (mars 1904) en réponse à une éloquente protestation de M. Charles Boudhors.

2. Il n'est pas probable qu'elles se fussent vidées si le grec était resté obligatoire à l'École normale et à la licence; car la section A qui, seule, donnait accès aux facultés des lettres n'eût pas été désertée comme elle le fut.

gnement bourgeois. Le primaire est le séminaire de la démocratie; sera-t-il obligé de renoncer pour ses disciples sans lettres aux grades des facultés des lettres, de les exposer, dans les lycées, à la contagion de l'esprit critique? En 1920 l'obstacle tomba sous l'assaut combiné de certains politiciens de la Sorbonne et des pontifes du culte primaire. Le comble de l'habileté fut de faire accomplir la réforme par un ministre de nuance modérée. M. André Honnorat, destiné d'abord à l'Intérieur, arrivait inpromptu à l'Instruction publique, peu versé dans les questions d'enseignement. Il y apportait, avec le charme de son amabilité, une confiance mystique dans les hommes placés au sommet de la hiérarchie universitaire. Il ne soupçonnait pas qu'un doyen de la Sorbonne littéraire pût méditer la ruine des études classiques. Il écouta des avis venus, directement ou non, de si haut. Il avait d'ailleurs auprès de lui un directeur de l'Enseignement primaire, M. Lapie, qui travaillait dans le même sens. Le ministre était occupé par une seule pensée, qui était généreuse : attirer à Paris les jeunes gens studieux du monde entier et multiplier les disciples de la France. On lui suggéra l'idée que, pour peupler la future Cité universitaire, il fallait rendre accessible à tous les étrangers tous les grades des facultés littéraires, au risque d'offrir à des esprits qui eussent été capables de les prendre tels qu'ils étaient un ersatz de culture française. Pourtant nous n'avions pas attendu la guerre pour attirer par des diplômes à leur portée les étudiants de tous les pays. Depuis 1897 les Universités étaient autorisées à leur conférer un doctorat correspondant à ceux qui pullulent dans les deux mondes; pour s'y présenter, ils n'avaient qu'à produire des titres acquis dans leur pays et jugés suffisants par les facultés. Et même, depuis 1907, un diplôme d'études supérieures était institué qu'on pouvait briguer sans aucun grade universitaire[1]. Fallait-il, par surcroît, réduire la licence à la mesure de ceux qui n'avaient pas suivi d'études classiques? On le persuada au ministre. Le Conseil supérieur fut saisi d'un projet supprimant

1. Notons que les universités allemandes offrent aux étrangers un seul diplôme, le doctorat, qui suffisait à leur assurer, avant la guerre, la clientèle la plus nombreuse. Les Allemands seuls peuvent se présenter à l'examen d'État, qui permet d'enseigner.

le latin à la licence ès lettres. Il n'était pas probable que ce nouveau sacrifice à la doctrine moderniste nous vaudrait un disciple étranger de plus, mais la voie était ouverte aux étudiants primaires. Les pernicieuses études secondaires devenaient une formalité inutile.

Aussi bien les facultés avaient donné un avis favorable à une réforme qui devait amener, dans plusieurs d'entre elles, à des cours désertés et menacés de suppression, des étudiants préparés ou non à l'enseignement supérieur; les primaires amalgamés aux bacheliers leur permettraient de vivre. De surcroît l'erreur de la spécialisation à outrance s'invétérait et tendait à s'aggraver. Chaque professeur, soucieux d'obtenir pour son enseignement l'effort et l'assiduité de ses auditeurs, ne se contenta plus de le voir figurer parmi d'autres au programme de la licence. Chaque sous-spécialité, dans les spécialités de l'histoire, de la philosophie, des lettres classiques et des langues vivantes, voulut avoir son examen propre. D'autre part, certains cours très spéciaux ne figuraient à aucun programme; leurs titulaires souhaitaient pour eux la possibilité d'une sanction. A l'examen de la licence furent substitués des certificats d'études supérieures indépendants, dont chacun correspondit à un enseignement de la faculté. Ils furent accessibles à tous sans exigence d'aucun grade sur la justification d'une inscription semestrielle. Cependant il fallut être bachelier ou dispensé du baccalauréat pour en prendre plus de trois. Après en avoir obtenu quatre à son choix[1], l'étudiant reçut le titre de licencié ès lettres.

Pourtant on voulut bien se souvenir que la licence avait été instituée pour former des professeurs, et l'on admit que des études si disparates préparaient mal à enseigner. Un décret supplémentaire[2] en conféra le droit aux seuls licenciés pourvus de quatre certificats déterminés pour chacune des spécialités (histoire, philosophie, lettres classiques et langues

1. Ce choix peut porter sur les matières les plus différentes, par exemple : sociologie, histoire de la musique, civilisation américaine, droit civil. On voit l'incohérence de la conception : à la *licentia docendi* spécialisation outrée, à la licence libre, dite « d'amateurs », dispersion outrée de l'effort.

2. Ce décret figure, dans le Bulletin administratif du 16 octobre 1920, après celui qui organise la licence dite libre. Cette dernière est donc, dans l'esprit des réformateurs, la licence fondamentale.

vivantes) qui demeuraient, bien entendu, nettement distinctes, sans épreuves communes qui eussent attesté une formation indispensable à toutes. Le grec demeurait facultatif; la composition française restait bannie des certificats d'histoire et de philosophie. Malgré les efforts de M. Brunot, la version latine était maintenue; mais, dans la section de philosophie et dans celle d'histoire, elle devait être corrigée par un philosophe et par un historien, et s'accompagnait d'un commentaire noté à part.

Ainsi la réforme de 1920, après celle de 1907, continuait d'éliminer l'humanisme des études supérieures. Après le grec, le latin cessait d'être exigé des licenciés et, par suite, des docteurs ès lettres. Les facultés littéraires s'ouvraient à la multitude des bacheliers modernes et des non-bacheliers. En conséquence le licencié ès lettres classiques est devenu « l'oiseau rare » et l'on ne trouve plus assez de professeurs pour enseigner la grammaire, ni les humanités. Les modernistes approchent du but.

***

Les vices et les résultats de ces nouveautés ont été mis en lumière, l'an dernier, par une enquête opportune de la *Revue Universitaire*. Des facultés, des lycées et des collèges sont parvenues de nombreuses réponses, en très grande majorité favorables à une réforme de l'examen[1]. On déplore la médiocre culture des étudiants qui entrent à la faculté dès qu'ils sont bacheliers ou sans l'être, l'abandon des études littéraires dans deux sections sur quatre et, dans trois, la mutilation de l'humanisme amputé du grec. Dès 1908, avant les aggravations de 1920, s'élevait la protestation indignée de M. François Albert, qui depuis... Alors, professeur et journaliste, il défendait la cause du bon sens en deux articles vigoureux de *l'Opinion* (juillet et août 1908) sur *La Sorbonne germanisée*. « On cueille au sortir du lycée le bachelier qui ne sait rien; on lui apprend à mépriser la culture générale, le sentiment artistique, l'antique humanisme traité de rado-

1. On en trouvera une analyse détaillée dans les numéros de juin à novembre 1929.

tage, et on l'aiguille sans perdre une semaine vers les cotes d'archives ou le *Corpus inscriptionum romanarum*... Pour couronner l'édifice de la Sorbonne germanisée, on a banni de l'examen l'épreuve, que l'on eût crue classique et intangible de la composition française. Impossible de plus clairement proclamer le mépris pour les qualités de clarté, d'ordre et de style que l'Université se plaisait jadis à cultiver... Si l'on considère ces résultats au point de vue pédagogique, — car il ne faut pas oublier que la Sorbonne forme surtout des professeurs, — ils choquent le plus élémentaire bon sens, les mérites dont on se refuse ainsi à tenir compte étant de tous les plus indispensables au succès de l'enseignement » (8 août 1908). Que deviennent les esprits soumis à ce régime? « Cantonnés sur un terrain exigu, ils perdent à la fois le sens de la vie et celui d'une orientation d'ensemble... Ainsi le dilettantisme des formules vagues, des impressions « littéraires » — au mauvais sens du mot — dénoncé à si juste titre par l'Université moderne, a fait place au dilettantisme des petits papiers inédits et des précisions superflues... La valeur se mesure, en Sorbonne, au nombre des fiches... Cette germanomanie, favorable aux médiocres, décourage ou paralyse un peu les esprits originaux » (juillet 1908).

Quant au régime des certificats, il faut lire dans la *Revue universitaire* sa condamnation décisive par des professeurs de faculté, qui en voient de près les inconvénients. C'est, chaque semestre, pendant deux ans, la spécialisation dans la spécialisation, le cloisonnement organisé entre des disciplines qui doivent se pénétrer et se fortifier; c'est une suite de quatre gavages semestriels, au lieu de la lente imprégnation par quoi pourraient s'éduquer les esprits. Pendant qu'il prépare son certificat français, l'étudiant en lettres classiques abandonne le grec, le latin et la philologie, puis, successivement, les matières des certificats qu'il ne prépare pas encore ou qu'il ne prépare plus. En sorte que, s'il n'a été retardé par aucun échec, le licencié appelé dans un collège peut avoir cessé d'apprendre depuis deux ans le grec, le latin, le français ou la grammaire, et depuis trois ans ou davantage, s'il n'a pas réussi chaque fois. Même fragmentation des études s'il a opté pour les langues vivantes, l'histoire ou la philosophie.

Comme, suivant l'heureuse formule de M. Herriot, « la formation, c'est ce qui reste quand on a tout oublié », après que nos licenciés de formation insuffisante ont oublié les matières de leur spécialité, il ne leur reste rien au moment où on leur donne une chaire[1].

D'autre part il est très difficile à leur examinateur unique de juger les candidats sur une seule épreuve écrite, où ils ont pu ne pas donner leur mesure. S'il est aisé de noter les bons et les mauvais, comment être sûr que l'étudiant à peu près passable mérite ou non la moyenne requise? En 1907, avant la dislocation de l'examen, le ministre, prévoyant les excès de la spécialisation déjà outrée qu'il instituait, eut soin d'en limiter les effets dans les jurys. « Il est indispensable, écrivait-il, que les délibérations en vue de l'admissibilité aient lieu le jury étant au complet. La délibération ne doit pas, en effet, être une simple addition de notes... D'autre part, les épreuves orales doivent également être subies devant le jury, et non point être morcelées en interrogations séparées. Tous les examinateurs doivent pouvoir apprécier chaque épreuve; on assurera ainsi plus de valeur à l'examen, plus de garanties au candidat. » (Circulaire du 31 octobre 1907.) Mais comment cette précaution eût-elle résisté à la frénésie spécialisatrice de 1920 qui subdivisa la licence spécialisée en quatre examens de sous-spécialités?

Si, à cette époque, on ferme les yeux à de si grossières erreurs, c'est pour réaliser la grande pensée des politiciens modernistes: dispenser les étudiants de passer par les lycées. Comme la licence incohérente offerte aux non-bacheliers supposait le libre choix parmi les enseignements les plus divers, il était impossible de constituer pour chacun des candidats un jury correspondant à ses options particulières. Il était plus simple de grouper, pour des certificats distincts, tous ceux que le hasard de leurs convenances réunissait dans chaque sous-spécialité. Et on les groupa nécessairement aussi aux mêmes cours, quelle que fût leur origine et leur formation antérieure. De là, dans les facultés, un regrettable amalgame dont le Sénat a naguère délivré les lycées. La gêne qui en résulte pour

1. Devant l'excès du mal, on l'a pallié en reportant à novembre la session de mars (décret du 21 août 1928); remède insuffisant.

l'enseignement a été vigoureusement dénoncée par M. Paul Laumonier, professeur à l'Université de Bordeaux[1]. « Comme les étudiants primaires venaient pour préparer des certificats en vue de l'enseignement primaire et que quelques-uns, d'ailleurs, sortis de Saint-Cloud ou de Fontenay, étaient au moins aussi dignes d'intérêt que des bacheliers ordinaires, on se crut moralement obligé de les faire participer non seulement aux travaux écrits, mais encore aux exercices pratiques, ce qui ne pouvait se faire qu'au détriment des bacheliers, candidats à la licence et aux diverses agrégations de l'enseignement secondaire. Pour ma part, j'ai déclaré en assemblée de la faculté qu'ayant pour mission de préparer des professeurs pour l'enseignement secondaire, je ne sacrifierais jamais et en rien mes étudiants bacheliers à ceux qui ne le sont pas et qui, *ne sachant pas le latin, sont incapables d'expliquer un texte français*, non seulement du moyen âge, mais même du XVIe et du XVIIe siècle. »

On a vu d'ailleurs que l'institution des certificats a été souhaitée, sans aucune arrière-pensée politique, par nombre de professeurs désireux de s'assurer pendant un semestre une influence sans partage sur leurs étudiants, prompts à négliger une partie du programme pour d'autres préférées ou plus faciles. Ils comptaient sur la crainte salutaire de l'examen unique, où aucune note compensatrice ne peut sauver le candidat médiocre ou nul en une matière. Mais n'est-il pas équitable que des qualités d'esprit, manifestées dans d'autres épreuves, compensent une infériorité réparable sur une question? Pourquoi se montrer plus rigoureux à la licence qu'à l'agrégation et à tous les concours? Et ne valait-il pas mieux se contenter de garantir par des notes éliminatoires chaque spécialité contre d'inacceptables défaillances que d'adopter, pour un avantage secondaire et contestable, les vices manifestes et ruineux inhérents aux certificats séparés?

1. Il faudrait pouvoir citer toute sa réponse, dictée par sa double expérience de l'enseignement secondaire et du supérieur, par une ardente conviction d'humaniste et par la grande pitié des études.

***

L'organisation actuelle des études supérieures de lettres repose sur deux postulats insoutenables. D'abord on admet *a priori* que des bacheliers ont une culture fondamentale suffisante pour devenir des professeurs, et qu'il leur reste désormais à s'initier aux méthodes scientifiques dans la spécialité de leur goût. Les maîtres des facultés n'auraient donc pas à parfaire l'œuvre du lycée; leur rôle, nettement distinct, serait d'élaborer la science et d'enseigner la recherche; ils n'auraient donc, aux examens, qu'à contrôler le savoir des étudiants et leurs aptitudes scientifiques. On oublie la mission tout aussi importante de former des professeurs pour l'enseignement secondaire. D'autre part on raisonne comme si cet enseignement était un degré inutile pour s'élever aux études supérieures.

Pour qui n'ignore pas les idées modernistes sur l'éducation de l'esprit, cette double erreur est une vieille connaissance. Le chef de l'école professe qu'il n'est pas de disciplines nécessaires : toutes se valent; ce qu'on appelle culture générale est une superfluité. Quelques années après l'application des programmes de 1902 aux multiples options, le 26 mai 1910, dans une conférence digne de mémoire, il trouvait d'une insuffisance ridicule le nombre des sections ouvertes aux inaptes par M. Leygues. L'enfant n'avait le choix qu'entre quatre voies! Mais il pouvait ne montrer de goût ni pour le latin et le grec, ni pour les sciences et le latin, ni pour le latin et les langues, ni pour les langues et les sciences; devait-on le condamner à ces disciplines étroitement panachées s'il préférait s'adonner surtout à la physique ou à l'économie politique, ou à la musique ou à la sculpture? « Et si on était bachelier avec une statuette aussi bien qu'avec une version latine, où serait le mal? » Des sections E, F, G, H, etc. s'imposaient[1].

Appliquée à l'enseignement supérieur, cette pédagogie fan-

1. On trouvera dans *Les langues modernes* (sept. 1910) un compte rendu de cette conférence, qui paraît bien incolore à ceux qui ont entendu M. Brunot. Il n'a pas dit, malheureusement, si on entrerait à l'École des Beaux-Arts avec une version latine comme dans toutes les facultés avec une statuette.

taisiste n'est pas moins choquante. Elle l'est plus encore dans les facultés des lettres, créées tout de même pour enseigner les lettres. On a beau vouloir qu'un bachelier, et un bachelier quelconque, soit mûr pour les spécialités par la seule vertu d'une inscription sur un registre, chacun sait qu'il ne l'est pas, et il ne l'a jamais été, comme on l'a vu, même avant la décadence de l'enseignement secondaire. Et, en dépit d'un modernisme simpliste, la même formation fondamentale est indispensable au philosophe, à l'historien, au philologue, à celui qui explore les littératures anciennes ou modernes. A aucun d'entre eux il n'est permis d'ignorer les sources et la suite de notre civilisation, qui est représentée surtout par les diverses activités de l'esprit dans le domaine des lettres. Tous doivent avoir appris à penser et à écrire. A plus forte raison s'ils ont l'ambition d'enseigner. Qu'on discute si les humanités antiques sont nécessaires à une forte éducation de la jeunesse, passe encore. Mais que l'humanisme soit expulsé du sanctuaire des lettres, qu'on prétende, en se targuant de méthodes scientifiques, faire des philosophes incapables de lire une page de Platon ou même, dans le texte latin, les *Méditations* et les *Principes* de Descartes; des historiens impuissants à déchiffrer Thucydide ou Tacite, une charte du moyen âge, un traité de paix antérieur au XVIIIe siècle ou une encyclique d'aucun siècle; des germanistes fermés à l'hellénisme qui féconda le génie des plus grands poètes allemands; les dispenser tous par surcroît de composition, de style et d'orthographe : — c'est défier la raison.

*
* *

Nous récoltons depuis une vingtaine d'années les produits de cette médiocre culture ou de cette inculture. Les rapports des inspecteurs généraux seraient sans doute édifiants sur la valeur des licenciés que fournissent les facultés à l'administration pour les chaires des collèges et des petits lycées. Faute de connaître ces opinions autorisées, nous pouvons nous faire une idée des meilleurs, de ceux qui affrontent l'agrégation deux ans au moins après avoir obtenu le quatrième certificat, un an après avoir conquis le diplôme d'études supérieures. Les

présidents des jurys[1] s'expriment sévèrement sur la grande majorité des candidats. Les derniers rapports publiés, ceux de 1929, contiennent, comme les précédents, des appréciations inquiétantes. A l'agrégation d'histoire, pour l'histoire ancienne « deux copies seulement (sur 99) révèlent la lecture directe d'Hérodote et de quelques chapitres de Thucydide »... « Il est nécessaire de signaler des défauts inadmissibles dans la forme même des copies. L'orthographe et le style, *dans l'immense majorité des cas*[2], sont franchement déplorables. Il serait facile et triste de constituer une sorte de musée des horreurs même pour la langue la plus usuelle... Puisqu'on ignore l'orthographe française, il n'est pas étonnant qu'on ignore bien davantage encore celle des mots d'origine grecque : une copie sur trois à peine écrit convenablement le nom d'*Erythrées*; on ne recule ni devant *Sycile*, ni devant *Appollon*, ni devant *Arthémis*, etc. A ce degré il ne s'agit pas seulement d'une crise des études classiques, mais d'une véritable crise de culture générale. » La composition d'histoire du moyen âge, celle d'histoire moderne contemporaine méritent des remarques aussi fâcheuses sur la composition, le style et l'orthographe. « Il y a quelque chose d'un peu scandaleux à voir des professeurs de demain, — et *souvent d'aujourd'hui*, — laisser échapper des fautes qu'on tolérerait à peine au baccalauréat. » A l'agrégation de philosophie, « *presque toutes* les copies sont mal composées... L'absence de tout plan organique, le développement par simple énumération, les négligences, les incorrections de langue y sont beaucoup plus fréquents qu'ils ne devraient être dans un concours de ce niveau ». A celle d'allemand, pour la dissertation française, « si une copie s'est élevée à la note 16 (sur 20), 22 (sur quarante et une) restent au-dessous de la moyenne, et certains candidats ont le tort de négliger complètement d'écrire en français ». En dissertation allemande « à peine deux copies émergent-elles vraiment par

1. Ce sont, pour l'histoire, M. Diehl, professeur à la Sorbonne; pour l'allemand, M. Dresch, recteur de l'Académie de Toulouse; pour la philosophie, M. Lalande, professeur à la Sorbonne; pour les lettres, M. Albert Cahen, inspecteur général honoraire; pour la grammaire, M. René Durand, professeur à la Sorbonne.

2. Ici et à la page suivante les mots en italiques ne sont pas soulignés dans les textes cités, sauf les noms propres.

des qualités de réflexion personnelle, de logique et de clarté... L'imprécision de la pensée ne le cède le plus souvent qu'à l'impropriété du vocabulaire » et certaines incorrections relevées « seraient inexcusables chez un élève débutant ». Pour la version, « *en très grosse majorité* les candidats sont incapables de rendre le texte en un français qui se pourrait lire et entendre sans le texte ». A l'agrégation des lettres, naturellement, « l'incorrection brutale » en français n'est guère fréquente, mais la composition laisse aussi à désirer. Les thèmes latins sont émaillés de barbarismes « qui provoquent quelque inquiétude quand on les rencontre dans des copies de candidats dont la plupart, il faut le dire, n'ont pas été admissibles, *mais dont quelques-uns sont déjà chargés d'enseignement*... Sur 92 copies 28 seulement (*sic*) sont faibles, très faibles ou nettement mauvaises »... A la section de grammaire les résultats sont bien pires. « Le souci de conserver à l'agrégation son légitime et nécessaire prestige n'a permis de présenter pour l'admission que 21 d'entre eux, 6 de moins que le maximum prévu. » « On regrette, dans la dissertation française, un défaut capital, l'absence de plan, qui, malheureusement, tend à se généraliser. » Pour la version latine, « une notation indulgente ne fait apparaître comme passables ou assez bonnes que 18 copies sur 76, sans que la meilleure s'élève au-dessus de 7 sur 10 ».

Si, à tous ces concours, se distinguent encore de très rares esprits excellents, c'est, comme on l'a dit ailleurs, que la pire organisation des études n'arrive pas à paralyser des dons exceptionnels. Et, s'il est vrai que les jurys, pour préserver le prestige de l'agrégation, éliminent le plus grand nombre des candidats que visent de telles critiques, manifestement le niveau baisse de plus en plus; les bonnes notes sont beaucoup moins nombreuses et moins élevées qu'autrefois, les mauvaises beaucoup plus nombreuses et pires. En tout cas les plus médiocres des candidats éliminés occupent ou occuperont un poste dans un collège ou dans un lycée, et ils constituent comme une sélection, ayant encore travaillé deux ans après leur quatrième certificat avec l'ambition d'aborder le concours. La nécessité oblige aujourd'hui l'enseignement secondaire à recruter ses professeurs parmi de tels licenciés et parmi de plus faibles.

Le plus grave est qu'on n'en trouve même plus de qualifiés pour enseigner les lettres. La section gréco-latine des lycées, dépeuplée par l'effet des options qui découragent l'effort, n'envoie dans les facultés que très peu de candidats aux certificats de lettres classiques. Et même, beaucoup d'anciens élèves de cette section, retrouvant dans les études supérieures les mêmes options démoralisantes, se ruent à ceux où on n'exige ni grec, ni français, ni épreuve sérieuse de latin. La jeunesse a bien profité du grand bain d'utilitarisme où elle est plongée depuis 1902. Aussi l'administation est contrainte de confier l'enseignement des lettres à des licenciés d'autres spécialités, qui en sont incapables. Elle invoquait naguère, contre l'obligation du grec dans les études classiques secondaires, la difficulté de trouver un nombre suffisant de professeurs; demain, elle ne pourra plus assurer partout l'enseignement du latin, aujourd'hui déjà confié trop souvent à des maîtres qui l'ignorent. Et l'on voit ce que deviendra celui du français avec des professeurs si tôt spécialisés dans d'autres disciplines qu'ils ignorent leur langue et sa littérature.

D'après la licence d'enseignement, on peut juger la licence incohérente dite « libre » qui encombre les cours de non bacheliers[1], ou de bacheliers modernes, inaptes aux études supérieures de lettres, et même à la réflexion[2].

***

Aux partisans d'une réforme certains professeurs de faculté répondent : « Que l'enseignement secondaire nous envoie de

1. Il semble absurde qu'un élève refusé au baccalauréat puisse briguer des certificats d'études supérieures; mais c'est un fait. Quant aux étudiants issus du primaire, ils ne sont manifestement pas préparés aux travaux de la faculté, bien que, parfois, ils vaillent certains bacheliers. Les modernistes abusent de cette dernière observation. Leur manœuvre s'est opérée en deux temps. 1° Ils ont « primarisé » par le moderne l'enseignement secondaire; 2° ils montrent aujourd'hui que l'élite du primaire supérieur vaut bien le déchet du secondaire, ce qui n'est pas douteux. Mais il faudrait montrer que les anciens élèves du primaire valent ceux de la section gréco-latine, qui, seuls, ont reçu la vraie formation secondaire.

2. En juillet dernier, à la Sorbonne, au certificat d'histoire moderne et contemporaine, sur 238 candidats, dont une trentaine admissibles antérieurement, 54 ont été admis. Des 208 qui se sont présentés à l'écrit, 68 ont remis une copie blanche. Sujet de la composition « l'Alliance franco-russe ».

bons bacheliers, et nous ferons de bons licenciés. » Condition indispensable en effet. La décadence des études supérieures de lettres suit fatalement l'abandon des humanités. Elle était en germe dans les programmes de 1902. Le jour où, dans les lycées, le grec devenant facultatif, le classique a été mutilé, où toutes les disciplines sont devenues interchangeables au gré des paresseux et des inaptes, où enfin une absurde identité de sanction a donné une prime au moindre effort, l'enseignement supérieur était condamné à dépérir avec le secondaire. On a vu combien fragile était la barrière du grec, maintenue dans les facultés des lettres pour les protéger. Il est certain que la reconstitution des humanités intégrales dans les lycées, accompagnant une réforme de la licence, peut seule en assurer le succès. Si l'on tient absolument à conserver sous le nom de moderne un enseignement primaire supérieur à l'usage de la bourgeoisie, que du moins les études classiques cessent d'être amputées d'une discipline essentielle. Une section suffit pour recueillir tous les amateurs de baccalauréat au rabais. La section A' (latin-rien), destinée à disputer les cancres au moderne, doit disparaître. Les élèves intelligents et travailleurs égarés là suivront facilement les classes de grec[1]; les autres perdent leur temps dans le classique, même abaissé à leur intention. Ainsi se formera dans les lycées une élite littéraire assez nombreuse pour permettre une sélection digne de notre enseignement supérieur.

Mais un recrutement meilleur des étudiants atténuera seulement la crise, si on persiste à considérer comme suffisante pour une spécialisation immédiate et exclusive la culture fondamentale de bacheliers. Comme ils ont besoin de se fortifier dans les humanités gréco-latines et françaises, et de bien posséder les instruments de travail utiles à toutes les études des facultés littéraires, il faut revenir aux épreuves communes de la licence[2]. Puisque aujourd'hui on exige du candidat à ce grade deux ans de présence à la faculté, on

1. A condition, bien entendu, que la réforme des horaires, espérée depuis deux ans et retardée, cette année encore, rende possibles des études classiques. Voir *Revue de Paris* du 1er juin 1930 : *Lettres et Sciences dans l'éducation secondaire.*

2. Voir plus haut p. 629, ligne 5.

trouvera le temps de parfaire sa culture fondamentale comme à l'époque où on faisait en un an de bons licenciés. Aussi bien, il est moins utile à un futur professeur d'avoir approfondi dans sa prime adolescence toutes les matières des programmes, propos d'ailleurs irréalisable, que de savoir faire une recherche, étudier une question, et l'exposer avec ordre, avec clarté, avec agrément s'il se peut. Les jeunes gens qui, après avoir passé par la première supérieure d'un lycée, seraient reçus au concours de l'École normale et des bourses, pourraient être dispensés des épreuves communes et de deux inscriptions. On encouragerait ainsi les bacheliers à se donner la meilleure préparation possible aux diverses disciplines de la faculté. Les études ne seraient complètement spécialisées qu'après la licence, pour des étudiants mieux formés, candidats au diplôme d'études supérieures et à l'agrégation. Ainsi disparaîtrait le spécialiste à l'horizon borné, incapable d'enseigner, à l'occasion, ni le grec ni le latin ni le français, et médiocre professeur dans sa spécialité. Avec le régime des certificats « qui est une prime aux fainéants » tomberait la licence libre dont le nom même est « une tromperie et un non-sens[1] ». Car si elle ne confère pas la permission d'enseigner, de quoi est-elle licence, sinon de se parer, sans culture littéraire, d'un titre qui la suppose? Ne pourrait-on, pour ne pas favoriser une supercherie, parler français dans les facultés des lettres? Jusqu'à ce que les futurs professeurs des écoles normales et des écoles primaires supérieures soient formés dans l'enseignement secondaire, comme on le réclame, à la Chambre, dans tous les partis, si l'on continue, sous prétexte de démocratie, à vouloir, par des dispenses multiples, en détourner les jeunes gens et créer un prolétariat intellectuel dans les facultés, que du moins on ne leur décerne pas un titre qui, pour tout le monde, récompense une formation qu'ils n'ont pas[2]. Quant aux étrangers, ils se contenteront des deux diplômes créés pour eux, ou, s'ils veulent conquérir nos grades, ils tiendront à honneur de s'y préparer comme nos étudiants.

1. Louis Roussel, professeur à l'Université de Montpellier : *Revue Universitaire*, mai 1929, p. 414.

2. M. Laumonier propose, pour les dispensés du baccalauréat, un *certificat d'études supérieures modernes* qui ne prêtera pas à la confusion.

Réaction! s'écrient avec une inconscience comique ceux-là même qui poursuivent contre l'humanisme la politique de Fortoul et de Guillaume II. Oui, réaction de la nature des choses contre une pédagogie qui veut l'ignorer, du bon sens contre des sophismes mortels à l'enseignement. On peut, par décret, dispenser les étudiants de la formation classique, mais non leur donner les qualités d'esprit qu'elle procure, ni supprimer l'antique passé qui domine l'érudition comme toutes les études. Et si « c'est par la netteté de leurs conceptions, par la lucidité de l'expression, le charme de la mise en œuvre, que nos savants, nos historiens, nos critiques ont répandu la culture française en Europe...[1] », faut-il permettre que nos facultés des lettres soient transformées en ateliers de fiches, que le talent y devienne une tare, qu'on l'y étouffe à sa naissance, qu'on n'y souffre même pas les disciplines qui exercent à penser et à écrire autre chose que des sortes de procès-verbaux incorrects? Le Sénat est saisi[2]. Puisse-t-il se hâter de prévenir ce désastre : l'avilissement définitif des études supérieures, l'étranglement des humanités par la suppression des maîtres, et la fin de ce qui fut la culture française!

L. BLUM

1. François Albert, article cité.

2. M. Léon Bérard a déposé, avant les vacances, cette proposition de résolution : « Le Sénat invite M. le ministre de l'Instruction publique à modifier le régime de la licence ès lettres selon des données telles que le grade et le titre de licencié ès lettres soient exclusivement conférés aux étudiants qui auront satisfait aux épreuves jugées nécessaires pour être admis à donner l'enseignement secondaire (*licentia docendi*); que les nouveaux programmes comportent pour tous les candidats au diplôme de licencié ès lettres, quelque spécialité qu'ils aient choisie, des épreuves qui attestent une culture fondamentale par les humanités classiques et françaises, afin que les futurs professeurs aient eu l'occasion d'apprendre tout ce que, en fait, ils pourront être chargés d'enseigner. » Il faut espérer qu'à ce texte un amendement s'ajoutera invitant le Ministre à reconstituer, dans les lycées et les collèges, les humanités intégrales par la suppression de la section A'.

STENDHAL[1]

LE CENTENAIRE DU ROUGE ET NOIR

Dans ces quatre libres années de Paris (1801-1805), après son retour d'Italie, s'est fait Stendhal. Si *Henri Brulard* n'est plus là (il finit avec l'arrivée à Milan), le *Journal*, les lettres, la *Philosophia Nova* le continuent pour nous très suffisamment, et même avantageusement, puisque, après tout, ce sont des témoignages contemporains, et *Brulard* un témoignage de souvenir. En ordonnant, en classant ces morceaux, en les reliant par des indications biographiques, on donnerait sa suite naturelle et ses volumes de renfort à Henri Brulard. Il y a encore du travail pour les stendhaliens.

Chérubin Beyle y retrouverait la place sacrifiée qu'il occupe dans *Henri Brulard*. La réussite dans la chasse au bonheur, les succès mondains, les élégances vestimentaires ont besoin d'une pluie d'or, pour laquelle suffiraient à la rigueur les trois cents francs de pension mensuelle promis par Chérubin. Mais Chérubin, c'est une promesse de pension plutôt qu'une pension. Au lieu de trois cents francs chaque mois, Chérubin en envoie cent cinquante au bout de six semaines, après lettres de rappel. Henri y voit de nouvelles raisons d'admirer, au Théâtre-Français, la profondeur d'observation de Molière dans le Géronte des *Fourberies*. Il se couvre de dettes. Ses

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre.

illusions sur ses moyens de fortune littéraire tombent. S'il trouve, en bon timide, le bonheur parfait à aimer et à effleurer; tant mieux, car on l'aime peu. Il manque de tout cela à quoi trop de femmes sont sensibles. Le voilà qui aime une grande bourgeoise, mademoiselle Mounier, fille du constituant, maintenant préfet d'Ille-et-Vilaine. Ses manœuvres, qu'il croit machiavéliques, d'enveloppement épistolaire, échouent, et il demeure devant elle comme s'il n'était pas. Deux Adèles sont signalées : une actrice connue chez Dugazon, et la petite cousine Adèle Rebuffet, qu'il a fréquentée chez les Daru quand elle avait onze ans, qui en a quatorze en 1802, se laisse embrasser dans les coins par Henri, mais aussi par d'autres, et cherche un mari quand Beyle cherche l'amour. Comme Henri apprend qu'elle n'a pas d'âme en même temps qu'elle sait qu'il n'a pas d'argent, les voilà vite d'accord.

Ce sensible, ce timide, a horreur des filles, il n'est remarqué ni des jeunes filles, qui veulent un mari, ni des belles filles, qui ignorent ce lourdaud. Il lui faut une bonne et brave fille: il la trouve heureusement dans Mélanie Louason.

A Paris l'argent lui manque, et l'amour. Il décide de les trouver à Marseille. Après la paix d'Amiens comme après 1919, le moment paraissait venu pour tout le monde de faire des affaires. Aux intelligents les mains pleines! Beyle s'enrichira dans la banque, tout comme un autre. Il s'associera avec son compatriote débrouillard, Mante, qu'il ira rejoindre à Marseille, dans le haut commerce (et qui, lui, fera réellement fortune). Précisément Mélanie a trouvé un engagement pour Marseille, où elle joue les grands rôles, au Grand Théâtre, avec promesse (toujours promesses!) de six mille cinq cents francs pour la saison. Beyle, lui, travaillera aux écritures dans une maison d'épicerie en gros. Un an de Marseille, au bout duquel le commerce l'écœure, Mélanie le fatigue, la fortune le trahit. On lira là-dessus le *Stendhal épicier* de M. Arbelet, dont le titre tout de même nous tromperait s'il nous faisait voir un Stendhal manœuvrant le bocal aux confitures et enveloppant des harengs dans du papier jaune.

Après tout, c'est sur cette voie honorable qu'il finit par trouver la fortune. Ce stage dans l'alimentation et les écritures le préparait à distribuer aux armées de l'empereur le

riz, le pain et le sel. Les Daru l'ont rayé de leurs papiers depuis qu'il a quitté l'uniforme et qu'il s'est remis à ne rien faire, — sa vocation naturelle. Mais le grand-père Gagnon intercède, et surtout Martial, l'ami de plaisir. A la veille de la campagne d'Iéna, le pied de Beyle est mis à un nouvel étrier : il est nommé commissaire des guerres.

Deux ans en Allemagne, à Brunswick. Campagne d'Autriche en 1809. Puis les quatre plus belles années de sa vie. Il a moins mal réussi dans ses fonctions que Pierre Daru ne le lui laisse entendre. Le voilà auditeur au Conseil d'État, inspecteur du mobilier de la couronne : sinécures. Campagne et retraite de Russie, guerre d'Allemagne. Quand il obtient un congé, il va le passer en Italie. Cela lui arriva à l'automne de 1811, où Angela Pietragrua, milanaise facile qui l'éblouissait de loin en 1800, qui n'a pas un cœur de pierre, mais qui n'en est que mieux nommée pour le reste, voit un beau jour tomber chez elle ce Chinois, qu'elle a oublié, et, touchée de cette constance, devient sa maîtresse en même temps qu'il est son banquier; puis l'automne de 1813 Il est bien payé, il a un bel uniforme, il est quelqu'un, il s'appelle de Beyle; en Allemagne il est Excellence et Monseigneur; à Paris il dîne au Café de Foy; il habite un élégant appartement rue de Richelieu, il a pour maîtresse une chanteuse à la mode. Il sera prochainement préfet. Il décrochera peut-être un jour le lot qu'il rêve, un poste éclatant et poétique dans le département du Tibre. 1814 détruit tout. Bien que, le jour même de l'abdication de l'usurpateur, il leur ait prêté serment de fidélité, les Bourbons refusent ses services. Il retombe sur sa demi-solde de sous-lieutenant, qu'on ne lui paiera d'ailleurs que peu ou point, et sur les dix-huit cents francs de rente qui lui viennent de sa mère. En attendant l'héritage paternel, huit francs par jour lui suffiront pour la seule besogne à laquelle il entende employer désormais sa vie : la chasse au bonheur. « L'Italie, disait Napoléon à ses généraux, avant l'abdication de Fontainebleau, nous offre encore une retraite digne de nous! » L'ancien auditeur, qui perdait sa particule quand l'empereur perdait sa couronne (tous deux se les étaient données tout seuls), pensa en 1814 comme Napoléon.

Comme Napoléon! Un *Comme Napoléon!* hante l'œuvre de Chateaubriand, de Hugo, de Balzac, même du petit Thiers! « Les marches de Saint-Roch où j'ai été blessé par Bonaparte », dit noblement César Birotteau. Entre tous ces Napoléonides, Stendhal a tenu. Qu'en 1930 son départ pour l'Italie marque à nos yeux l'année 1814 d'une manière aussi intéressante que le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe, quelle que soit sa confiance dans la valeur de sa traite sur 1880, il en eût été tout de même étonné.

Il y a eu après les grandes guerres une poussée torrentielle vers l'Italie, rêvée comme la terre de détente, de plaisir et de beauté. Vers 1920, les reviseurs des passeports à Chiasso et à Modane doutaient qu'il y eût encore des Anglais à Londres et des Suédois à Stockholm. Le héros éponyme de cette descente et de cette détente, après les guerres de l'Empire, celui qui leur a donné un style, c'est Stendhal.

Une goutte de sang italien, celle des Gagnon, revient en pays cisalpin. En Italie seulement Beyle rencontre ce point de maturité, de perfection et de succulence qu'est l'équilibre entre regarder et vivre, entre aimer et passer, entre le bonheur et la poursuite du bonheur.

Stendhal, en Italie, a découvert la plénitude de deux vies : une vie qu'il vit et une vie que d'autres vivent. Sa vie à lui, à lui le *Milanese*, elle se sent le ruban de soie qui lie un bouquet de plaisirs : une société de jolie femmes et d'hommes naturels, qui ne pensent pas toujours comme les Français à l'effet qu'ils produiront sur autrui, un monde cosmopolite, la peinture et surtout la musique, sa musique : toujours dans l'entre-deux des sens et du rêve, sensuel avec la rallonge indéfinie de l'imagination, rêveur du bonheur et du plaisir, la musique italienne est devenue, mieux que son paysage, son pays. Voilà sa vie à lui. Mais il y a aussi la vie des Italiens — pour ce botaniste la vie de la forte plante homme. L'axe Racine-Stendhal est l'axe d'une grande famille française : et, dans Stendhal en Italie, nous reconnaissons Racine à Uzès, la curiosité et l'intelligence de ce timide devant les amours puissantes et désordonnées des filles du soleil, des sœurs de Pasiphae, les suicides et les meurtres, les jeux de l'amour et de la mort.

Mais Racine à Uzès sait qu'il sera poète dramatique. Sans

doute l'est-il déjà. Beyle ignore qu'il sera romancier. Cette vie de lucidité, d'analyse, de lumière, de passion qui se dissout dans la musique, de musique qui suscite la passion, cet œil intelligent et cette mémoire puissante fixés sur des amours extraordinaires, cette phrase française fine et claire qui lui devient facile, ce style du XVIIIe siècle trempé dans Condillac et dans Tracy, jamais pareilles préparations, dessous mieux venus, n'ont attendu les personnages vivants d'un grand roman. Qu'ils les attendent d'ailleurs, que le temps et les génies souterrains poursuivent leur travail de maturation!

***

Quand en 1814 Beyle descend pour la quatrième fois en Italie, il a renoncé à son but de 1802 : devenir le plus grand poète français; mais il n'a pas renoncé aux espoirs littéraires. Encore en 1816 il projette de revenir à sa comédie de *Letellier*, d'écrire une vingtaine de comédies jusqu'à cinquante-quatre ans (il en a trente-quatre). Ensuite il écrira des mémoires « où paraîtront une vingtaine de bons caractères ». Quand son père sera mort et qu'il aura, croit-il, de l'argent, il emploiera soixante mille francs à un voyage en Angleterre, autant à un voyage en Grèce, se fixera pour un temps à Paris, tâchera d'épouser à quarante-cinq ans une veuve de trente, qui ait quelques revenus, et de finir ses jours en Italie. Il ne songe pas le moins du monde au roman. Il attendra encore dix ans avant d'en sentir la vocation (ne comptons pas une ébauche écrite en un jour pour Métilde). L'important est que s'agitent en lui des personnages en quête d'auteur. Ils pourraient déboucher dans la comédie et dans les mémoires. Ils sortirent ailleurs, voilà tout. Quant à faire de la critique, non! « Il est petit de passer sa vie à dire comment les autres ont été grands. »

Et cependant, à cette époque, il choisit la manière certainement la plus petite de dire comment Haydn et Mozart ont été grands. Dans les jours qui avaient suivi la chute de Napoléon, à Paris il s'était mis à rédiger son premier livre composé pour la vente, les *Vies de Haydn, Mozart et Métastase*, avec les prétentions les plus positives (quelques centaines de francs à

gagner) et le mépris le plus complet pour la réputation ou l'honneur littéraire. Autrement eût-il pris un livre de l'Italien Carpani, en aurait-il dicté au pied levé la traduction, ou, comme on dit aujourd'hui, l'adaptation, à un copiste, — à un autre copiste, — aurait-il publié ce plagiat et ce centon, d'ailleurs habilement façonné et de lecture charmante, sous le nom de César-Alexandre Bombet, aurait-il fait dans la vie littéraire l'entrée de Scapin? Les protestations indignées du volé ne rapportèrent au pauvre Italien que les brocards de Beyle et la bastonade à la Géronte. On songe à Courier et à Furia. Le dénouement fut d'ailleurs plus moral que celui de Molière, puisqu'il demeura indifférent au public français que le livre fût de Carpani, de Bombet, de Beyle ou du diable, car il ne le lut pas, et au bout de dix ans il s'en était vendu 127 exemplaires, d'où pour Beyle, qui avait payé l'édition et qui comptait sur un bénéfice de trois mille francs, une perte de mille. Pour un homme qui doit payer trente-sept mille francs de dettes, qui vient de perdre ses places, n'a que peu ou point de rentes, a passé la trentaine, cette entrée dans la République des lettres paraît d'un mauvais présage, et le présage disait vrai.

L'essentiel pour notre égoïsme, c'est que ce mauvais présage ne le décourage pas. D'ailleurs ses prétentions sont modestes, et guère littéraires. Il s'est représenté un jour parcourant l'Europe à la suite de Napoléon, dans une calèche où il emporte tous les livres des historiens originaux, lisant l'histoire sur les routes où elle se fait. Fantaisie! fantaisie! Sa cantine d'intendant avait contenu surtout des manuscrits, des registres de papier blanc, sous cartonnage vert-pomme. Il a la passion d'écrire pour lui. Deux sortes d'écrits, sur ses cahiers. D'abord le journal et les réflexions, dont une partie se perd malheureusement sur les routes d'Allemagne. Ensuite ce qu'on appelait au XVIIIe siècle des extraits, extraits de lectures. Le gros morceau de ces extraits, ce sont les cahiers qui contiennent des abrégés de l'*Histoire de la Peinture* de Lanzi, des *Peintres* de Vasari, et d'autres livres italiens, allemands, français, sur la peinture de la Renaissance et sur l'esthétique. Du jour où, se trouvant à Milan en octobre 1811, il les a commencés, il a décidé que ces extraits seraient à double fin : lui apprendre une histoire qu'il ignorait, et faire connaître

cette histoire aux autres quand il les aura publiés. Ainsi, en 1800, dès qu'il avait découvert ou appris quelque idée, se faisait-il le professeur de Pauline. En 1812 il emporte une copie de ces extraits, en douze cahiers in-folio, dans la campagne de Russie. De 1814 à 1817 il en tire l'*Histoire de la Peinture en Italie*, qui d'une part n'atteint point le but primitif, puisqu'elle est bornée à l'école florentine, mais d'autre part le dépasse largement, puisque Beyle fond dans sa compilation tout un amas vivant de réflexions, de sensations, de boutades personnelles, et que la forte *Introduction* contient déjà toute sa vision originale de l'Italie. Beyle n'est engagé que jusqu'aux reins dans la compilation : la tête qui en sort, ces lèvres fines qui sourient, c'est Stendhal.

Le public continua à refuser audience à M. B. A. A. (c'était le nom de l'auteur de la *Peinture*) comme il avait fait pour César Bombet. Beyle était en Lombardie. Sa correspondance avec les amis chargés du lancement le révèle doué d'un admirable génie publicitaire et bien digne d'être compris en 1930. Un éreintement du *Journal des Débats* éveille des espoirs : « Frappez, écrit-il, j'ai quatre enfants à nourrir. » Il le fait tirer en placard à 4 500 exemplaires, comptant surtout sur les accusations d'obscénité que lui vaut une page sur Antinoüs (toujours d'un siècle en avance, le grand homme!) et déclarant que « pour vendre il faut inonder la province de prospectus ». Venu trop tôt dans un monde trop jeune, au bout de deux ans il apprend de son libraire Didot qu'on a vendu à peine deux cents exemplaires sur les mille qu'il a tirés.

Si les Milanais élèvent un jour un monument à leur compatriote honoraire, quatre figures aux quatre coins y représenteront les quatre raisons de vivre de Beyle en Italie : la musique, la peinture, la société et l'amour. Mais si, comme il est probable, ce monument demeure un rêve, ceci nous suffira, que nous trouvons ces quatre figures représentées par les quatre premiers livres de Stendhal, les livres de sa période milanaise : la *Vie de Haydn* (tremplin de la *Vie de Rossini*), c'est la musique; l'*Histoire de la Peinture*, c'est la peinture; *Rome, Naples et Florence*, c'est la société; et l'*Amour*, c'est l'amour.

Rome, Naples, Florence en 1817 (le quatrième, le d'Artagnan, Milan, qui tenait le plus de place dans le livre ne figurait pas sur le titre à cause de la police autrichienne) et *De l'Amour*, qui parut seulement cinq ans plus tard à cause des accidents arrivés au manuscrit, voilà les deux premiers livres signés du nom de Stendhal, et aussi les deux premiers livres vraiment et entièrement stendhaliens. Non plus les extraits des livres d'autrui, mais les extraits du journal de l'auteur. Une des plus grandes énormités de la critique littéraire est celle de Faguet, déclarant que Stendhal (comme Victor Hugo) n'a pas d'idées. Qu'est-ce que *Rome, Naples* et l'*Amour?* Un crépitement d'idées à la Diderot, avec la forme de Chamfort, sur une sensibilité romantique. Nous n'avons jamais affaire à un auteur, mais à l'expérience enregistrée d'un homme intelligent qui vit. Mais, comme ces idées fraîches n'ont pas subi de préparation, ceux qui sont habitués à n'en voir que dans un herbier ne les reconnaissent pas.

Dans la vaste littérature qui, depuis Montaigne, s'accumulerait sous cet écriteau : Un Français en Italie, il y a des livres charmants ou solides qui n'ont pas disparu. Ainsi les lettres de De Brosses, si prisées de Stendhal, et le *Voyage* de Taine. Mais si de quatre siècles il ne devait rester qu'un livre, ne doutez pas que ce ne soit *Rome, Naples et Florence.* Je viens de nommer Montaigne. L'intérêt de son *Voyage d'Italie,* mince par lui-même, devient immense, dès qu'on y voit le grand voyage qui a renouvelé Montaigne, l'étape entre la première et la deuxième édition des *Essais.* Pareillement, si, chez Stendhal, nous n'avons pas affaire à un auteur qui se veut auteur, nous avons affaire à un observateur qui sera romancier, nous reconnaissons l'étape vers *le Rouge.* Ayant cité le mot d'Alfieri : « La plante homme naît plus robuste en Italie qu'en toute autre contrée, et les crimes atroces qui s'y commettent en sont la preuve », Stendhal ajoute (dans le texte de 1817) : « Je compte dans mon journal onze anecdotes de gens de la haute société qui, depuis cinq ou six ans ont tué leur maîtresse et se sont ensuite donné la mort. Et l'Italie n'a pas un roman. *Lettere di Jacopo, Ortis* ne sont qu'une imitation de *Werther.* C'est dans la froide Écosse, et ce n'est pas dans la belle Lom-

bardie, que paraissent *Waverley* et les *Tales of my Landlord.* »

Ajoutons que c'était déjà dans la brumeuse Angleterre qu'étaient nés le *Marchand de Venise* et *Roméo et Juliette.* Il y a une grande poésie italienne, mais le théâtre et le roman de l'Italie sont d'ailleurs, ou vont ailleurs. De la greffe du plant grenoblois sur le sauvageon de la *planta uomo* italienne, naît le *Rouge et le Noir* autant que la *Chartreuse.* Comme l'histoire du séminariste Berthet, les anecdotes du journal de Stendhal sur les jeux de l'amour et de la mort sont à l'origine du roman de 1830. On concevrait mal que le *Milanese* stendhalien ne fît pas sa partie dans la nature de Julien.

Jeux de l'amour et de la mort, — et aussi jeux de l'intelligence et de la musique. La musique comme l'amour sont pour Stendhal une cristallisation. A la musique il ne demande pas la musique nue, mais un déclenchement de rêverie, un fil invisible qui lie des sentiments et des idées, — de même que l'amour suscite des idées de perfection à l'occasion de la personne aimée. (Né cent ans plus tôt, ce disciple des idéologues eût été un disciple de Malebranche). Pareillement, chez ce Français épris des idées générales, chez cet idéologue qui compare, classe et juge, l'Italie, la nature italienne, la plante homme italienne, l'air et la société italienne, la musique italienne, travaillent à susciter des images d'ailleurs, des images d'Europe, des images françaises, autant que des images d'Italie. Ses raisons sont des comparaisons. Son Italie est une Italie comparée. Pour ce Dauphinois, en ceci bon géographe, Grenoble et Milan tombent des deux versants d'une même montagne, d'un *adret* et d'un *hubac.* Il vit dans un doublet franco-italien. L'*Amour*, ce pendant à *Rome, Naples et Florence,* qui pourrait s'appeler *Angela et Métilde,* est bâti au confluent du XVIIIe siècle français et de la vie italienne, aussi exactement que Grenoble au confluent de l'Isère et du Drac. Dès lors, ces années d'Italie, ces quatre œuvres d'Italie, autant de matériaux qui prendront forme, qui cristalliseront d'un coup, le jour ou Stendhal lira pour la première fois dans la *Gazette des Tribunaux* le procès d'Antoine Berthet : Berthet, Dauphinois qui sent et vit à l'italienne, forte plante homme née dans ses montagnes à lui, Stendhal! *Le Rouge et le Noir* appartiendra à une nature frontière du Sud-Est, comme l'œuvre et

la personne de Barrès, à une nature frontière du Nord-Est, lorraine, rhénane, gœthéenne, dont le *Roman de l'Energie nationale* serait le *Rouge, Blanc et Bleu*, c'est-à-dire un *Rouge et Noir* tricolore, en service militaire (je déblaie un peu, mais le stendhalien qui trouvera que je vais trop vite tirera de sa bibliothèque le *Rome, Naples et Florence* de la grande édition, relira la préface guerrière de Maurras, et ce mot de service prendra son poids). Dans cette nature frontière du Sud-Est, Napoléon et Rousseau, le grand condottière italien de Taine, et le musicien genevois, extravagant et ensorceleur, de Barrès, le prophète avant Beyle de la musique italienne, tiennent la place dominatrice de Gœthe. Alors ne nous étonnons pas de lire que le *Mémorial* et les *Confessions* fassent toute la lecture de Julien Sorel, tous les autres livres, selon le mot du vieux chirurgien son maître, ayant été écrits par des fourbes pour avoir de l'avancement. Le *Mémorial*, les *Confessions*, le *Rouge et le Noir*, les trois livres de cette frontière!

Une frontière que Beyle, ces années 1819 à 1821, dut passer avec moins d'agréments qu'en 1800. En 1819, son père meurt. Il va hériter, être riche. Il accourt de Milan, dans les grelots des diligences, le pot-au-lait sur la tête. Le pot-au-lait se brise, à la descente de voiture, sur le pavé de la place Grenette. Le *father* s'était ruiné dans les expériences d'agriculture et d'élevage. Les mérinos de Claix — la grande pensée du règne de Chérubin — ont tout dévoré. Les propriétés sont couvertes d'hypothèques, infestées d'hommes de loi. Et Beyle retourne en soupirant à la chambre garnie. S'il avait su! Il se serait débrouillé quand il était temps, aurait fait fortune tout comme un autre.

Deux ans après, il regagne les Alpes moins triomphalement encore. Comment diable la police autrichienne ne s'était-elle aperçue qu'au bout de sept ans que ce Français avait trop d'esprit? Beyle, reconnaissant que la plante homme était en Italie secouée plus dangereusement qu'ailleurs, peu soucieux de pousser, pour son compte, entre deux pierres de prison, comme une giroflée, regagne la pépinière française. La rentrée de l'auteur de l'*Amour* dans sa patrie n'avait rien qui pût intéresser alors le monde littéraire.

***

Quand nous constatons que l'*Amour* n'eut alors ni lecteurs ni lectrices, qu'il ne s'en vendit que quelques exemplaires, et que des autres l'éditeur écrivait à Stendhal : « Sacrés ils sont, car personne n'y touche! » ne nous hâtons pas de jeter la pierre aux contemporains. De tous les livres de Stendhal, il n'en était aucun qui fût fait plus exactement pour n'être compris qu'en 1880. Il lui a fallu une génération qui lui retirât son titre et qui l'appelât plutôt : *Comment a aimé Stendhal.* Car c'est lui que nous y retrouvons, lui et Métilde, cette Dombrowska qu'il aima après Angela et mieux qu'Angela, qui ne lui appartint pas, qui se laissa plutôt curieusement et distraitement aimer, autour de laquelle l'âme de Beyle connut toute sa capacité de rêverie tendre et de musique. L'*Amour* est un livret qui ne prend vie et sens qu'avec cette musique, comme retrouvée par un demi-siècle de gloses stendhaliennes, — avec les romans qui vont d'*Armance* à la *Chartreuse*, — avec ce romanesque stendhalien que nous avons aujourd'hui derrière nous. L'échec de l'*Amour*, l'ennui qu'il devait nécessairement dégager sa première année, l'insupportable verdeur d'un vin qui n'était pas fait, tout cela est incorporé à la durée et à la qualité du livre. Le stendhalien qui s'imagine qu'en 1822 il n'eût pas été de l'avis des contemporains, il faut qu'il soit bien vaniteux ou bien naïf.

Angela et Métilde, musique purement stendhalienne dont il était bien chimérique de prétendre donner le goût aux lecteurs de ce temps! Mais dès qu'il s'agit d'une musique commune à Stendhal et à ses contemporains, tout change, et une large audience s'ouvre. De là le succès (le premier pour Stendhal) de la *Vie de Rossini* en 1824. Il semble que Stendhal y participe à la verve heureuse du musicien. Sa *Vie de Rossini* n'est pas le rêve du bonheur, elle est, dans l'œuvre de Stendhal, ce qui se rapproche le plus exactement de la réalité du bonheur. Il en sort une image solide de la vie, trempée dans la musique italienne. Beyle habite au 63 de la rue de Richelieu dans une maison dont le premier étage est occupé par Mme Pasta, qui de onze heures du soir à deux heures reçoit une brillante société, dans laquelle naturellement beaucoup d'Italiens.

C'est l'Italie à Paris, Rossini à Paris, la musique italienne à Paris, Beyle qui se retrouve milanais; *Vie de Rossini* ou la vie de Stendhal dans la maison de madame Pasta? En tout cas livre heureux, aimable, livre de dilettante, qui se relit aujourd'hui avec le même plaisir qu'on le lisait en 1824, et qui n'a pas une ride. Que reste-t-il pour nous de Rossini? Le *Barbier*, et cette *Vie*. Le Rossini français est encadré entre Beaumarchais et Stendhal. Il est d'ailleurs remarquable que les deux grands livres italiens de Stendhal, le *Rossini* et la *Chartreuse*, aient été écrits l'un et l'autre à Paris, soient l'un et l'autre des *alibi* du *Milanese*, des cristallisations, des manières de recréer, pour sa nostalgie, l'Italie. Toujours le secret motif stendhalien : la rêverie tendre sur un objet qui lui manque.

En passant devant le 63 de la rue de Richelieu, l'homme bien né a une pensée pour Stendhal Italien. Quand il débouche rue Gaillon (ou plutôt rue Chabanais, car Stendhal se trompe de rue dans ses *Souvenirs*), pour Stendhal Français. Comme la *Vie de Rossini* est le livre du salon Pasta, *Racine et Shakespeare* est le livre du salon Delescluze, ou des salons Tracy et Delescluze : le livre des salons pensants et penseurs (le genre pensif, soit chateaubriandesque et lamartinien, se cultive ailleurs) où Beyle fréquente le soir, parlant assez pour payer son écot mais écoutant beaucoup. Beyle en effet n'est encore grand causeur que pour son papier, la plume à la main, comme il n'est grand amoureux qu'en écoutant de la musique, en recomposant une femme avec des sons, des voix, des chants, un corps avec une main qu'il tient, ou avec un léger contact, comme quand Adèle s'appuie sur lui à Frascati. Excellente disposition, encore, pour faire un romancier. En attendant, elle fait un critique. *Racine et Shakespeare* ne plaît que si on y voit une œuvre de critique parlée, l'attitude de ces salons intellectuels (dont les *Souvenirs d'Égotisme* retracent la vie anecdotique, et dont le *Globe* est le journal) devant le phénomène européen et parisien du romantisme.

Ripostes de salons à un salon! Le premier salon littéraire de France, l'Académie Française, vient d'attaquer officiellement par l'organe de son secrétaire Auger, avec l'appui de la presse sérieuse, la nouvelle école. Le grand maître de l'Université, comme successeur de Rollin, emboîte le pas à l'Aca-

démie. Que de mines à nasardes! Stendhal, qui avait été lié en Italie avec la jeunesse romantique, qui donnait dans la critique littéraire parlée chez Delescluze, et dans la critique littéraire écrite avec les chroniques qu'il envoyait régulièrement à deux revues anglaises, qui enfin se targuait volontiers de son titre d'officier de cavalerie et trouvait là une occasion de charger brillamment contre les Metternich de l'art, conçut instantanément l'idée d'une brochure pamphlet qui parut en mars 1825, fut louée par les salons, où il en avait lu des passages, par le *Globe* du 7 avril, et un truisme répandu ou encouragé par Beyle lui-même le compara à un cavalier de l'avant-garde romantique.

A la vérité une cavalerie irrégulière, toute prête à se retourner contre le gros du romantisme. Sous ses apparences de sabreur, l'auteur de ce livre non amusant, mais curieux, écrit le manifeste d'un romantisme constitutionnel, ce romantisme Stendhal-Mérimée-Sainte-Beuve, qui est au romantisme des poètes ce que Turgot et ses réformes sont à la Révolution française. Stendhal n'a guère plus de goût pour les *Méditations* et les *Odes et Ballades* que pour le *Génie du Christianisme*, d'autant plus qu'à ce moment ce jardin de saules pleureurs ombrage cette tyrannie Raillanne : le trône et l'autel. Mais il ressent très vivement une idée, qui est l'âme de son livre, celle-ci : qu'il y a des révolutions du goût, que nous vivons précisément à l'une de ces époques révolutionnaires, que le romantisme consiste à donner du plaisir aux hommes et aux femmes de 1825 au lieu de leur imposer la copie des œuvres qui en donnaient à ceux de 1661. Le ton de cette brochure est nouveau, mais très stendhalien : les maximes de l'hédonisme y sont appliquées au goût, la lecture relève de la législation sur la chasse au bonheur.

Cette idée des révolutions du goût ne lui vient d'ailleurs que peu ou point de la littérature. Elle lui vient de la musique. Il a vu la musique italienne se déclasser, se démoder, se renouveler avec une rapidité extraordinaire, le musicien qui plaisait à la mère paraissant toujours ennuyeux et ridicule à la fille. Une musique, dit-il, vit trente ans, la durée d'une génération active. Et la critique musicale est entraînée dans ces révolutions de la musique. Stendhal compare sa « bro-

chure » sur Rossini avec les écrits politiques de 1789, qu'on ne lit plus, et pense qu'elle sera démodée quand les petites filles de dix ans d'aujourd'hui auront leurs salons. La même mobilité du goût, quoique plus lente, lui paraît gouverner la littérature. *Racine et Shakespeare* ne se sépare guère de la *Vie de Rossini*.

A cette mobilité qui est dans la nature et qui correspond au renouvellement de l'humanité par les morts et les naissances, s'oppose une manière de Sénat conservateur. Ce sont ceux que Stendhal appelle les aristarques de profession, l'Académie française, les pédants, les auteurs de *Sentiments sur le Cid*, aujourd'hui M. Auger, demain M. Nisard. Heureusement il n'y a pas de Sénat conservateur en musique, où les femmes et les dilettanti sont souverains, et ne jugent que d'après leur plaisir. Un livre sur Stendhal critique en 1825 devra partir de la musique, non de la littérature.

On conçoit que la critique de la chaire ait tenu *Racine et Shakespeare* pour inexistant. Il est né de la critique parlée. L'atmosphère de la critique parlée, ce sont les salons. Et de 1821 à 1830, Paris, pour Stendhal, ce sont aussi les salons. La vie d'Italie multiplie et disperse les sources de plaisir : amour, musique, nature, conversations, voyages dans les hautes et basses classes. A Paris au contraire tout converge pour Beyle vers l'un des salons musicaux et littéraires où il est accueilli six ou sept soirs par semaine, où il est flatté d'avoir pour maîtresse une comtesse de l'Empire, où il n'est pas sûr qu'on le prenne toujours au sérieux, mais où il amuse, où il met du mouvement, où il est entendu qu'il scandalise les sots et les prudes, où il sait passer du paradoxe de table d'hôte aux finesses des honnêtes gens. Quelque chose d'un Léon Paul Fargue de 1827. Un dessin (un peu postérieur) fait en France pour le livre anglais de Trollope sur Paris représente, avec une pointe de caricature, le salon de madame Ancelot. Hugo, Cousin, Villemain, Mérimée, Guizot sont là. Le centre est occupé par deux personnages : la maîtresse de maison, et un gros homme hilare qui la fait rire avec une anecdote risquée, sous le regard digne de tant de beaux et grands messieurs. Le gros homme du centre c'est Stendhal. Et l'un des messieurs, Guizot, la tête haute, paraît trouver

la définition qu'il donnera plus tard de Beyle à M. Viennet : « C'était un polisson! »

***

De même què le premier et le seul livre de critique littéraire qu'ait écrit Stendhal est né d'entretiens de salons, et aussi son seul livre original de critique musicale, le *Rossini*, de même c'est par *Armance ou quelques scènes d'un salon en* 1827 qu'il débute. A la vérité le sous-titre a été proposé par le libraire Canel, mais Stendhal l'a accepté avec enthousiasme, et il exprime bien un des côtés du livre.

Mais scènes de l'un de ces salons du faubourg Saint-Germain où Stendhal n'était pas admis, celui-là même dont M. Guizot était le protégé. Car la duchesse de Broglie se reconnut avec indignation dans madame de Bonnivet, et de là peut-être partit pour la première fois le terme de polisson.

On ne retient généralement d'*Armance* que la peinture d'un cas, celui d'Octave de Malivert, jeune homme du grand monde, plein de vertus, de feu, de passion, de délicatesse et de générosité, dont la vie et le bonheur et les amours sont empoisonnés par un secret qui le pousse au suicide, que l'auteur ne nous dit pas, et que le lecteur moyen ne devina pas, ce qui fit passer le roman pour inintelligible et assommant. Ce secret, c'est qu'Octave est impuissant. Le thème avait été imaginé par madame de Duras, traité dans un roman anonyme qui avait pour auteur Henri de Latouche, et il était tombé dans les mains de Stendhal, qui y trouva son premier sujet de roman : roman d'une maîtrise accomplie dans l'exécution et dans le style, le plus fin, le plus subtil, le plus riche en dessous qu'il ait peut-être écrit. A un tel point que si, parmi les stendhaliens, il existe une droite fabricienne, un centre sorélien et une gauche brulardienne, on imaginerait peut-être encore une petite extrême-gauche octavienne, dont la présidence serait offerte à André Gide, qui d'ailleurs ne l'accepterait pas et fuirait vers les saules.

Il y a dans *Armance* autre chose que le sujet de madame de Duras. Stendhal a construit son Octave au moyen d'une double opposition. D'abord l'opposition entre sa force pas-

sionnelle et sa défaillance physique. Ensuite l'opposition entre l'intelligence d'un jeune noble qui a été à l'École Polytechnique, qui a lu Condillac et Tracy, aussi instruit, aussi clairvoyant, aussi libre d'esprit que tel homme nouveau, ce Guizot par exemple que poussent les Broglie, d'une part, et les cadres rigides de la caste où l'honneur et la tradition l'enferment, le bon ton qui lui est imposé, les idées de sa famille, d'autre part. Ne pensant plus comme leurs pères et tenus de continuer ces pères, des jeunes gens du monde de 1827, des cousins de M. de Tocqueville, se trouvent désaxés et malheureux. Ce désaxement social est doublé ici par le désaxement sexuel. Moralement et physiologiquement ce jeune Octave, si bien doué et si touchant, est une fin de race. Le sujet d'*Armance*, et des *Salons en 1827?* Une fin de race dans l'un des salons d'une fin de régime, « C'est l'histoire d'un monsieur qui ressemble à M. de Curial, » écrit Stendal. Et à bien d'autres encore. Que Stendhal n'ait pas traité tout ce magnifique sujet, rien de plus sûr. Mais il l'a vu, il l'a découvert, il en a rempli des parties. Des scènes de la vie mondaine aristocratique, qui forment tableau autour d'un personnage de fin de race, frappé d'une anomalie sexuelle, cent ans après *Armance* nous trouvons la littérature française et même européenne, éblouie et hypnotisée par une œuvre plus vaste qui le traite à nouveau, par un roturier intelligent qui y est revenu nécessairement : c'est le roman de Marcel Proust. Le baron de Charlus, son demi-modèle le comte de Montesquiou, y occupent la place centrale d'Octave de Malivert. Si Stendhal, au billard du roman, avait joué par bande sur 1915 et non sur 1885, au lieu d'un Octave qui ressemblât par hasard à M. de Curial, il eût fait un Octave inspiré précisément et de M. de Curial et de M. Adolphe de Custine. Proust comme Stendhal a scandalisé. Et comme à Stendhal on lui a reproché de ne connaître que du dehors, et même de loin, le monde dont il tentait le portrait. L'opinion des salons académiques sur Proust en 1920 ressemblait assez à l'opinion des salons bien pensants de 1827 sur le « polisson ».

Mais ce monde où Proust est resté, y bâtissant toute une ville comme Didon dans la peau de bœuf, Stendhal qui est

tout de même un autre homme, ne fait que le traverser. Son second roman c'est *le Rouge et le Noir* : exactement le contraire d'*Armance*.

Octave de Malivert et Julien Sorel sont faits de la même matière. Ils n'ont pas seulement le même auteur, ils sont le même auteur, en ce sens que Stendhal les a tirés l'un et l'autre de lui, les a construits avec des parties déformées et reformées de lui. Henri Brulard reste la maquette des héros des quatre romans stendhaliens, Octave, Julien, Lucien et Fabrice. Mais tandis qu'*Armance* est l'histoire d'une fin de race aristocratique, la chronique de l'année du milliard des émigrés, au contraire, *le Rouge* est la *Chronique du XIX*e *siècle*, ou la chronique d'une année révolutionnaire, 1830. Il s'agit d'un commencement de race, du plébéien d'élite qui monte, et à qui deux voies, de 1800 à 1830, avaient été successivement ouvertes. Pendant les quinze premières années, de 1800 à 1815, la voie militaire, la route rouge. Pendant les quinze dernières, de 1815 à 1830, la route ecclésiastique, la route noire. Certes c'est là une coupe très conventionnelle dans l'histoire du XIXe siècle. Restent, pour l'expliquer suffisamment, ces deux faits : que le modèle de Julien Sorel, Berthet était un séminariste ambitieux, et que les dignités d'Église étaient réellement, quand Stendhal écrivait son roman, les seules dont l'accès fût possible à un jeune paysan pauvre. *Le Rouge et Noir* du « polisson » et la loi Guizot sur l'enseignement primaire, qui fut une des premières grandes lois organisatrices de la Monarchie de juillet, ont pris le même départ, impliquent, chez le romancier et chez l'homme d'État, une intelligence et un élan analogues.

Armance est le roman de l'absence d'énergie, au sens le plus physique du mot, puisqu'il s'agit d'énergie virile ; symbole précis de la déficience de l'énergie dans les hautes charges. Avec *le Rouge*, Stendhal écrira le roman de la présence de l'énergie sous sa forme la plus directe, la plus nue, la plus rude, la plus populaire. Les deux romans font couple, mais le meilleur, le vivant, est, comme il convient, le roman de ce qui se fait, non le roman de ce qui se détruit.

Il est remarquable que, Stendhal s'étant tellement raconté, dans ses journaux et sa correspondance, nous ne sachions

à peu près rien sur la composition du *Rouge et Noir*, sinon que quelques mois lui suffisent, qu'il n'attache pas à son œuvre une importance extraordinaire, et qu'il ne pense nullement qu'il a produit le plus grand roman français qui fût à la date de 1830. La grosse affaire, pour lui, n'était pas, cet automne, le *Rouge et le Noir*, c'était d'obtenir grâce aux salons aussi, sa part dans la distribution des places, un consulat général en Italie, si possible.

En revanche nous y voyons assez clair en ce qui concerne la source réelle du roman. L'histoire du séminariste Antoine Berthet nous est connue grâce au procès de Grenoble et à la *Gazette des Tribunaux*. Le procès de ce Julien Sorel, Stendhal l'avait lu dans la *Gazette* des 28, 29, 30 et 31 décembre 1827, non à cette date, mais à un moment qu'on ne saurait préciser, de 1828. Il était alors occupé à écrire les *Promenades dans Rome*, besogne de librairie. C'était pour lui une année de cruels soucis pécuniaires. Il vivait surtout d'articles dans des revues anglaises, dont l'éditeur Colburn, qui le payait irrégulièrement venait de faire faillite. Ses livres ne se vendaient pas. Une candidature à la Bibliothèque Nationale avait échoué. Il songea au suicide, fit quatre fois son testament, et acheva dans cet état les *Promenades* qu'il livra au libraire en mars 1829. Ces derniers temps du règne de Charles X, où à quarante-six ans il se voit sans fortune, sans instruction, sans succès, avec une santé douteuse il a écrit dans *Armance* l'histoire d'une fin de race. Lui aussi se sent à la fin de quelque chose. C'est dans cette dépression que l'idée de *Julien*, appelé plus tard le *Rouge et Noir*, lui vint, et qu'il décide d'écrire le roman de Berthet.

De Berthet, de Laffargue, de ceux-là dont la sève, l'énergie, refusent cette dépression, et qui en sortent par un acte. Stendhal, lui, a joué sa vie sur un tableau tout différent. Il a préféré à l'énergie le plaisir, à l'action la jouissance. Il voit cette vie manquée, mais il n'en accuse que lui, il sait que la société ne lui doit rien, il ne revendique pas de droits, ne lui demande que des faveurs, ainsi qu'aux femmes. C'est pourquoi, même aux pires moments, il n'est pas trop malheureux; et c'est pourquoi ce grand amoureux n'a pas eu besoin d'être beaucoup aimé. Comprendre, sentir, rêver, parfois la plume

à la main, lui suffisent. Mais s'il a renoncé à l'énergie personnelle, il n'en comprend que plus librement, plus indépendamment, l'énergie d'autrui, l'énergie tout court. Il est dans l'intendance de l'énergie, comme il était sous Napoléon — le seul moment où il se soit trouvé exactement à sa place — dans l'intendance de l'armée. Son vrai *Rouge* à lui eût été celui de l'uniforme d'inspecteur aux revues, tel que le portaient Martial et Cardon, comme son *Noir* eût été celui d'abbé du XVIIIe siècle.

Tout le *Rouge et Noir* tient déjà dans les douze pages des *Promenades dans Rome* sur le procès, en 1828, du jeune ébéniste Laffargue, qui, berné par sa maîtresse, l'avait tuée. Ainsi Berthet, l'année d'avant, avait tenté d'assassiner dans l'église de Branges la femme qui l'avait aimé. « Tandis que les hautes classes de la société parisienne semblent perdre la faculté de sentir avec force et constance, les passions déploient une énergie effrayante dans la petite bourgeoisie, parmi ces jeunes gens, qui, comme M. Laffargue, ont reçu une bonne éducation, mais que l'absence de fortune oblige au travail et met en lutte avec les vrais besoins. — Soustraits, par la nécessité de travailler, aux mille petites obligations imposées par la bonne compagnie, à ses manières de voir et de sentir qui étiolent la vie, ils conservent la force de vouloir, parce qu'ils sentent avec force. Probablement tous les grands hommes sortiront désormais de la classe à laquelle appartient M. Laffargue. Napoléon réunit autrefois les mêmes circonstances : bonne éducation, imagination ardente et pauvreté extrême. »

M. Bergson a écrit qu'un philosophe digne de ce nom n'a qu'une idée, si simple qu'elle tient en une intuition unique, si complexe qu'il ne peut jamais en avoir fini de l'expliquer et de la découvrir. Il en est de même de certains artistes. Et je ne crois pas que Stendhal n'ait eu qu'une idée. Mais il a eu le premier— il a eu toute sa vie une idée organique, une idée, simple et complexe à la fois, de l'énergie pure, et telle qu'on peut le considérer comme le génie créateur d'une certaine énergétique psychologique et sociale. Un collectionneur un peu maniaque de rapprochements comparerait la méconnaissance par les contemporains, et la fortune dans

la postérité, de Stendhal et de Sadi-Carnot, et aimerait à rappeler que les *Réflexions sur la puissance motrice du feu* appartiennent à la même décade qu'*Armance* et le *Rouge et Noir*.

Qu'est-ce qu'*Armance* et le *Rouge*? Une contribution à une histoire de l'énergie en France. Or, dès novembre 1817, se trouvant à Sienne, Stendhal mandait à Colomb : « Je viens d'écrire une *Histoire de l'énergie en Italie.* » C'est un mémoire de trois pages, qu'il envoie à son ami. On la trouve dans la *Correspondance.* Elle répond à son titre, et à quelque chose de plus. C'est aussi une *Théorie de l'énergie en Italie*, et même une *Théorie de l'énergie.* Autant que les pages des *Promenades* sur Laffargue, elle nous fait toucher, avant le Stendhal romancier de l'énergie, un Stendhal professeur d'énergétique.

Il n'y a pas l'énergie française et l'énergie italienne, comme il y a l'intelligence allemande et l'intelligence anglaise. Il y a l'énergie tout court. « La première qualité d'un cœur italien, écrit Stendhal en 1817, est l'énergie; la seconde la défiance; la troisième la volupté; la quatrième la haine. » Voyez-y quatre qualités de Julien Sorel mises successivement au jour dans *le Rouge* : l'énergie, ou Verrières; la défiance, ou le séminaire de Besançon; la volupté, ou le monde de l'hôtel de La Môle; la haine, ou l'assassinat. « Les autres provinciaux qui arrivent à Paris admirent tout; celui-ci hait tout. Ils ont trop d'affection, lui n'en a pas assez, et les sots le prennent pour un sot. » Est-il Italien? Est-il Français? Il est Dauphinois.

Cette identité profonde, cette coulée unique de l'énergie n'apparaissent pas seulement sur le plan contemporain, en largeur, mais sur le plan de la durée, en profondeur. La *Chronique de* 1830 est liée à une chronique de l'histoire de France. Julien hésite à aller au rendez-vous de Mathilde, flairant un piège, quand il aperçoit un buste de Richelieu sur sa cheminée : « Ce buste éclairé par sa lampe avait l'air de le regarder d'une façon sévère, et comme lui reprochant le manque de cette audace qui doit être si naturelle au caractère français. De ton temps, grand homme, aurais-je hésité? » Voilà le style napoléonien, âme, cadence, et coupe, le mot de Bonaparte à d'Andigné quand celui-ci excusait la défaillance du comte

d'Artois avant Quiberon : « Il fallait se jeter dans une barque de pêche! » Il y a dans notre littérature une manière césarienne, sèche, d'action et d'énergie pure, qui n'est représentée que par Napoléon et Stendhal. Elle a contre elle, de 1815 à 1830, et même plus tard, un style *ultra*. *Ultra* comme réactionnaire et sentimental, *ultra* parce qu'il dépasse l'idée par la phrase. Quand Ney reçoit en mars 1815 la lettre de Napoléon, son premier mot est une réflexion sur le style : « Voilà comment il faut parler aux hommes. Jamais ces b... là ne trouveraient ça! » Ce style devait coûter à la France la Sarre, patrie de Ney, comme son énergie coûtera la tête à Julien : mais là n'est pas la question. Napoléon, dans cette lettre, parle exactement à Ney comme Julien se parle à lui-même. Quant au style des B... il vient de la chaire et de Chateaubriand « le genre d'éloquence, dit Stendhal, qui remplace la rapidité d'action de l'Empire ». Et c'est en portant à leurs lèvres le flacon d'or d'une phrase du vicomte, comme Octave de Malivert, que les Bourbons se suicideront un jour : « Il a flotté sur mon berceau, je veux qu'il ombrage ma tombe. » Tout cela, l'énergétique stendhalienne nous permet de le traduire en valeurs d'énergie sociale, d'énergie dynastique, d'énergie littéraire.

Au temps de Napoléon, Julien eût joué le rouge, eût fait un militaire, fût devenu le général comte Sorel. Bien. Mais alors Julien cessait d'être intéressant pour le romancier. L'énergie de Julien, en suivant la ligne droite, en réussissant, était perdue pour l'art. Dans les généraux du premier Empire il y avait des Julien, ou plutôt d'anciens Juliens, et Stendhal, qui les a connus, écrit que la postérité ne se doutera jamais à quel point ces personnages, en dehors du service, étaient bêtes, plats et grossiers. C'est sur le tableau du noir, dans l'appel du séminaire, que l'énergie de Julien a contracté sa ligne serpentine, sa force subtile, qu'elle s'est affinée contre les obstacles. Stendhal est anticlérical, c'est vrai. Mais cet anticléricalisme de Français moyen appartient à Stendhal homme, que dépasse de cent coudées l'écrivain solitaire et inspiré du *Rouge et Noir*. Le point de vue de l'énergétique transforme tout. L'énergie cléricale est, de 1815 à 1830, la plus forte, la mieux trempée qu'il y ait en France. Telle hypocrisie cléricale

révèle à Stendhal une énergie admirable, comme, sur un autre tableau, les crimes de Laffargue et de Berthet. « L'Hercule des temps modernes, dit Julien, c'est Sixte-Quint. »

L'armature du *Rouge* et du caractère de Julien Sorel, elle reste l'immense question de l'hypocrisie. En 1804 le jeune Beyle se demande si M. de Chateaubriand ne serait pas un Tartuffe, comme Fiévée. En 1825 il n'en doute plus, puisqu'il l'appelle le plus grand hypocrite de France. Mieux que cela : le leader de l'hypocrisie, le créateur d'un style qui fait croire, de la poésie des Lamartine et des Hugo, de la rhétorique des ultras. Cette hypocrisie du dehors n'intéresse pas Stendhal : elle ne se traduit qu'en chiffre faible au dynamomètre de l'énergie. L'hypocrisie de Julien est d'un autre style! Elle a d'ailleurs un antécédent : *Tartuffe.*

A aucune époque du XVIIe ou du XVIIIe siècle le *Tartuffe* n'a pris plus d'importance et n'a paru plus actuel que de 1815 à 1830. Une des manifestations les plus ordinaires de l'esprit dit alors libéral consistait à réclamer *Tartuffe* au théâtre, à applaudir *Tartuffe*, à lire et à citer *Tartuffe*. En province, une représentation de *Tartuffe* était à gauche ce qu'était à droite la plantation d'une croix de mission. Ainsi le libraire qui avait publié le Voltaire compact et complet en quatre volumes avait donné à ces volumes le format des bréviaires, afin, disait-il, que les libéraux pussent se montrer sur le Cours avec leur Voltaire sous le bras comme les prêtres avec leur livre. Et *Tartuffe* était devenu, au même titre qu'*Athalie*, et sur le registre opposé, une pièce religieuse.

On écrirait tout un livre sur le roman tartuffien, ou Tartuffe romancé, au XIXe siècle. Bien des romans-feuilletons se grouperaient, sous Louis-Philippe et dans les quinze premières années de la Troisième République, autour du *Juif errant* et de la *Conquête de Plassans*. Ils commencent sous la Restauration. On sait que, quelle que soit l'originalité extraordinaire du *Rouge*, Stendhal a emprunté en partie ses tableaux de la vie de province à deux romans de son temps, *Monsieur le Préfet*, de Lamothe-Langon, et le *Tartuffe Moderne*, de Marienval, qui est de 1825. Ce dernier titre a la valeur d'un symbole : un *Tartuffe* moderne ne peut être qu'un roman.

Le *Tartuffe moderne* de Marienval ressemble à tous les

Tartuffes modernes qui le suivront. Il s'agit d'un jésuite qui arrive à ses fins comme Rodin et Farjas, par une série de séductions et de coquineries. Un roman dans cet esprit eût valu à Stendhal une popularité au café Lamblin, en attendant celui du Commerce. Mais Stendhal ne mange pas de ce pain. Stendhal est gouverné par un très haut sentiment du devoir. Oui, du devoir, comme Octave de Malivert et Julien Sorel. Un devoir envers son plaisir et son idée, un devoir littéraire. Son devoir littéraire est de nettoyer la vitre, d'y laisser passer le soleil de l'énergie, d'y voir clair, et de se moquer du café Lamblin autant que d'un salon bien pensant. De là son *Tartuffe moderne* à lui, car *le Rouge* seul mérite ce nom.

En 1813, comme il lisait le *Tartuffe* à Milan en attendant une maîtresse qui le trompait et soixante mille Autrichiens en marche contre l'Italie abandonnée, il jetait sur le papier des notes que M. Henri Martineau vient seulement de tirer des manuscrits de Grenoble. Dans ces notes il appelle Tartuffe « un homme d'esprit et de caractère ».

Il reconnaît un maître. Il semble même que les deux scènes capitales de *Julien homme d'énergie* soient inspirées de *Tartuffe* et reproduisent la situation de Tartuffe dans les deux scènes qu'il passe avec Elmire.

La première : Julien et madame de Rênal. Julien comme Tartuffe procède par attaque directe. *Que fait là votre main?* est, dans *Tartuffe*, l'équivalent de la scène de la terrasse dans *le Rouge*, de la main de madame de Rênal prise par Julien.

Équivalent seulement en un sens. On ne peut comparer l'homme qui possède la confiance et la conscience d'Orgon avec le petit précepteur domestique du château de Verrières. Mais le mouvement de bas en haut est le même. Les jeux de l'intérêt et de l'amour se retrouvent. La séduction de la femme du maître par la froide astuce de l'homme d'en bas reste le chemin éternel. Et à la limite d'une *Chronique du XIX*e *siècle* il y a une *Fin des Notables*, un

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître!

adressé à ces notables dont M. de Rênal est bien le type. Tout cela est contenu dans la main prise et gardée. Mais Julien est un Tartuffe qui réussit, Tartuffe un Julien qui échoue. Le

moins tartuffe des deux est peut-être Tartuffe, puisque alors il aime Elmire et que Julien n'aime pas madame de Rênal. Il est vrai que celui des deux qui agit vraiment pour le ciel, c'est-à-dire pour un idéal, c'est Julien, puisqu'il ne songe qu'à gagner sa propre estime par un acte d'énergie gratuite, tandis que Tartuffe ne cherche qu'à posséder la jeune femme.

La seconde : Julien quand mademoiselle de la Môle lui a écrit qu'elle l'attend la nuit dans sa chambre.

Ce langage à comprendre est assez difficile.

Tartuffe, lui, devant la déclaration d'Elmire, flaire le piège. Homme d'énergie, il va néanmoins de l'avant, et il y tombe. La fusillade de l'ennemi a fait une victime. Cela n'empêche pas le soldat voisin, Julien, qui le flaire aussi, qui a vu tomber Tartuffe, d'aller aussi de l'avant. La loi du *Noir* est la même que celle du *Rouge*. Peut-être les jeunes nobles sont-ils là-haut pour berner Julien. Peut-être les laquais sont-ils commandés pour le bâtonner. La position est plus dangereuse encore que celle de Tartuffe. Et cependant Julien rend ses pistolets. Et il va. Le noir monte à l'assaut, du style dont rouge il eût enlevé derrière Caulaincourt la grande redoute à la Moskowa.

Quand le marquis de la Môle reproche à Julien d'avoir séduit sa fille, « la réponse lui fut fournie, dit Stendhal, par le rôle de Tartuffe : *Je ne suis pas un ange!* » Deux pages plus loin, cet autre danger le menace : le marquis dira tout à l'abbé Pirard, qui, en se retirant de lui, l'anéantira. Ici encore « le génie de Tartuffe vint au secours de Julien! Eh bien! j'irai me confesser à lui ». Comme Tartuffe à Orgon, quand Damis l'a dénoncé.

L'hypocrisie des hommes d'énergie est grandeur, l'hypocrisie des êtres bas et plats, laideur. Devant la première, s'incline la grande âme de Mathilde de la Môle elle-même. Quand Julien fait la cour à la maréchale de Fervacques, qu'il se comporte en futur évêque qui n'a plus rien du cuistre, Mathilde, qui se sent son égale, admire sa fausseté parfaite, son style d'hypocrisie : « Quelle profondeur! se disait-elle, quelle différence avec les nigauds emphatiques et les fripons communs, tels que M. Tambeau, qui tiennent le même lan-

gage! » Il y a dans *le Rouge* un bas hypocrite plus étoffé que le grotesque Tambeau : c'est Valenod. La différence des bas hypocrites avec Julien, c'est que Julien a « la puissante idée du devoir ». Devoir envers lui, honneur devant lui, courage, — énergie!

Le dénouement du *Rouge* a été une des parties du roman les moins supportées par l'opinion. On a dit cette fureur de Julien absurde, et que cette course à la vengeance n'est qu'une course à sa perte, inconcevable chez un ambitieux. S'il faut en croire Colomb, Stendhal lui-même le critiquait plus que personne. Mais Julien est tellement entré dans notre vie qu'aujourd'hui, et jusqu'au bout, nul n'imaginera ce dénouement autre. Et aux reproches adressés à Stendhal d'avoir créé un caractère illogique, il serait facile de répondre, et que la vie avec ses contradictions n'est pas la logique avec son principe de non-contradiction; et que, si le dénouement n'est pas vraisemblable il est au moins vrai, puisque c'est l'histoire d'Antoine Berthet; et enfin que Stendhal a pris toutes les précautions pour que Julien fût alors dans un état de tension physique et d'aliénation. Mais il y a autre chose, ceci : que le dénouement du *Rouge et Noir* n'est pas seulement le dénouement de l'histoire de Berthet, c'est aussi le dénouement de *Tartuffe*.

Tartuffe, dans sa vengeance, paraît aussi maladroit et aussi aveugle que Julien. Des propositions d'accommodement lui sont faites. S'il s'appelait Onuphre, s'il ne cherchait que son avantage et son établissement, si c'était aussi un être logique selon La Bruyère et Faguet, il les examinerait, dirait ses exigences, et, avec les armes terribles qu'il a en main, ferait chanter à Orgon toutes les notes de la gamme. Au lieu de cela, lui qui porte tant de noires histoires sur la conscience, qui est recherché par la justice, et à qui la police doit inspirer toutes les méfiances, se précipite chez La Reynie, les papiers d'Orgon à la main. « Vous avez vu cette figure? Elle ne vous dit rien? Attendez! mais c'est lui! — C'est lui, lui très engraissé. Allez donc querir son dossier! Nous qui faisions rechercher cette canaille dans les provinces! On court bien loin après ce qu'on avait sous la main. Inspecteur Javert, vous accompagnerez l'individu chez

M. Orgon, puisqu'il réclame lui-même la police, et vous ne l'arrêterez que quand toute cette nouvelle histoire aura été tirée au clair. » Si l'on enlève de la tirade de l'Exempt la perruque, le prince ennemi de la fraude et ses vives clartés, le demi-dieu *ex machina*, voilà ce qu'on y trouve. Et cet hypocrite raffiné serait un sot.

Mais quand on regarde la pièce dans son mouvement, Tartuffe dans son être et Molière dans son génie, il en va autrement. Tartuffe n'a pas subi un échec ordinaire, mais une humiliation atroce. Il ne se voit pas du point de vue du parterre, ni du critique littéraire, ni du moraliste. Il se voit de son point de vue intérieur à lui, du fond de sa chair, livré par la femme qu'il aime à l'imbécile qu'il méprise. Il n'est pas Samson, mais il se comporte comme Samson trahi par Dalila. Il n'a qu'une pensée, qu'un mouvement! saisir les colonnes de la maison qui abrite ses ennemis, sa menteuse maîtresse, maison qui est à lui en outre, les écraser, dût-il être écrasé lui-même. Or Julien s'est vu trahi par madame de Rênal comme Tartuffe par Elmire. Il se précipite à Verrières, d'une traite, d'un élan, comme Tartuffe chez le lieutenant de police. L'énergie de l'un et de l'autre n'est plus employée, comme chez Berthet et Laffargue, qu'au mouvement le plus rapide vers la vengeance. Madame de Rênal est à l'église. Julien ne s'attaque pas aux piliers romans, à la Samson, ce qui ne servirait à rien, il tire son coup de pistolet. Il ira à la guillotine, Tartuffe aux galères, les Philistins ont le temps de se sauver, et la poutre maîtresse a cassé les reins de Samson.

Le *Rouge et Noir* n'est pas seulement Julien, mais madame de Rênal et Mathilde de la Môle. Ici nous nous écartons absolument de Tartuffe. Julien est un Tartuffe sympathique au lecteur, admiré de lui, surtout parce que le truchement, le chœur interprète de Julien auprès du lecteur, est composé par les femmes. Il est aimé de toutes les femmes, Elisa, madame Valenod, la cafetière de Besançon, la maréchale de Fervacques., Au contraire, si Tartuffe fait horreur au spectateur, c'est qu'il fait d'abord horreur aux femmes, à Mariane qui, dans toute sa chair, frémit à l'idée d'être « tartufiée », et à Elmire, qui évidemment est plus compréhensive, mais qui se moque de Tartuffe et qui le méprise. Quant à madame Pernelle, si jamais

exception a confirmé la règle, c'est bien celle-là! Que Tartuffe dans les « volumes d'histoire » de sa vie passée, ait pu séduire des dévotes très huppées, que ses attaques brusquées, son jeu de main et ses déclarations dans le style de saint François de Sales (il copie M. de Genève comme Julien peut copier en même occasion Saint-Preux) aient réussi ailleurs, je le crois très volontiers en ce moment. Mais quand je suis au théâtre, je ne le crois pas, je n'y pense pas, je ne vois que les vingt-quatre heures où se passe la pièce, et où Tartuffe répugne aux deux femmes, où Elmire, occupée uniquement à protéger Mariane et à sauver les biens de ses beaux-enfants, n'a pas le temps de se laisser faire la cour comme madame de Rênal, où enfin nous nous voyons exactement à l'antipode de ce qu'est dans le *Rouge* la conquête de mademoiselle de la Môle par le secrétaire de son père.

La pièce de *Tartuffe*, c'est douze à vingt-quatre heures de la vie d'une famille de bourgeois de Paris. Mais le premier volume du roman de Tartuffe, la première série de ce *Noir*, serait la province au temps de Louis XIV. Tartuffe vient d'une petite ville du genre de Valognes dans la comédie du XVIIIe siècle. Il l'a quittée à la suite d'affaires ténébreuses, a fait et défait plusieurs fois fortune, sans doute dans des maisons dévotes. Il y a fort à parier qu'il a été précepteur, que séduire comme Berthet la mère ou la sœur de ses élèves n'a été pour lui qu'un jeu. Tartuffe, c'est l'âme et le physique de Valenod dans la destinée de Julien Sorel. La figure de Julien que dans la lettre à M. de la Môle trace le jésuite qui dirige la conscience de madame de Rênal, est exactement celle de Tartuffe : un hypocrite qui s'introduit dans les maisons pour faire fortune en convoitant la femme et en épousant la fille. M. de la Môle a sa loge au Français : il a compris.

Il a compris. Mais nous, nous savons. Et Stendhal sait. Et mademoiselle de la Môle sait. Et Julien sait que Tartuffe c'est un rôle et c'est un coquin, tandis que Sorel c'est un homme, et une graine de grand homme. Julien, qui, sous l'uniforme noir, sait dissimuler comme Tartuffe, n'est pas plus un vrai hypocrite que, sous l'uniforme rouge, un militaire qui tue n'est un assassin. Tous dissimulent et tuent. Mais, l'essentiel est le style, le mobile, le cœur, tout cela à quoi Mathilde,

qui a reconnu dans ce plébéien l'âme de Boniface de la Môle, ne se trompe pas.

Nous ne savons d'ailleurs pas ce qu'est au fond Tartuffe, ni de quoi il est capable, nous qui ne l'avons pas vu vivre dans son roman, qui ne le connaissons directement que par la demi-journée représentée sur le théâtre, et les cinq ou six mois dans lesquels l'exposition nous introduit. Peut-être avait-il l'étoffe d'un Julien. L'essentiel de la différence, c'est la différence des temps : 1664 et 1829.

Dans un article que Stendhal écrivait lui-même sur le *Rouge* pour une revue italienne, et qui resta inédit jusqu'à sa publication, en 1928, par M. Ronald Davis, il dit : « Mademoiselle de la Môle est séduite parce qu'elle se figure que Julien est un homme de génie, un nouveau Danton. Le faubourg Saint-Germain en 1829 avait une peur effroyable d'une révolution qu'il se figurait devoir être sanglante comme celle de 1793. Il ne savait pas, le noble faubourg, qu'une révolution n'est sanglante qu'en *proportion exacte* de l'atrocité des abus qu'elle est appelée à déraciner. Or les abus de 1829 n'étaient pas atroces. Quoi qu'il en soit, mademoiselle de la Môle a peur comme toute sa classe, et, chose étrange, elle estime Julien parce qu'elle se figure qu'il sera un nouveau Danton. Voilà encore une des inventions de notre roman qui eût été impossible avant 1789. Un jeune plébéien ne pouvait séduire une grande dame que par... le tempérament. » Ajoutons-y, en 1664, la religion et le langage de l'*Introduction à la vie dévote*, si le plébéien est une personnalité du *Noir* (voyez Tallemant, qui supplée un peu les volumes d'histoire qui nous manquent autour de *Tartuffe*). Et n'oublions pas, à partir de Rousseau, un autre noir, la noblesse d'encrier.

Rouge et le Noir ne rendrait pas dans l'œuvre de Stendhal cet accent unique, dans la vie française sa place maîtresse, si la *Chronique du XIX*e *siècle* n'était pas liée par ses profondeurs à notre chronique éternelle, à la France classique. Il est curieux qu'en lisant le *Rouge*, malgré *Gil Blas*, le *Paysan parvenu* et les *Liaisons dangereuses*, ce soit, plutôt qu'au XVIIIe, à des réalités, à un esprit, à un pli du XVIIe siècle que nous pensons. Les deux couleurs du rouge et du noir, et leur opposition, appartiennent plus au siècle de Louis XIV qu'à celui de

Louis XV. C'est qu'au XVIIe siècle, non au XVIIIe, le noir est vraiment l'égal du rouge. Un fils de marchand ou de paysan, qui au XVIIIe siècle pourra faire sa fortune dans les lettres, même dans le monde, il n'a guère au XVIIe siècle devant lui qu'une voie ouverte : l'Église, les ordres religieux. On lit dans Saint-Simon une demi-page aussi stendhalienne que les morceaux les plus puissants du *Tartuffe*. C'est la première entrevue de Louis XIV avec son nouveau confesseur, le P. Tellier. Il le reçoit dans sa chambre, où ne se trouvent que, dans un coin, son médecin, le vieux Fagon, courbé en deux sur une canne, et, à côté de Fagon, le chirurgien Maréchal. Le roi demande au jésuite s'il est parent de MM. Le Tellier « Le Père s'anéantit. Moi, Sire, parent de MM. Le Tellier! Je suis le fils d'un pauvre fermier de Normandie! » Fagon dans son épaisse perruque tourne difficilement la tête vers Maréchal et lui murmure : « Hein, Monsieur! quel sacre! » C'est un nom d'oiseau de proie, et signifie : Quelle habile canaille! Là où des innocents comme vous et moi ne verraient peut-être qu'humilité, Fagon, vieilli au plus secret de la cour et près du roi nu, a discerné sous une seule réplique, sous une intonation, les épaisseurs d'astuce qui s'installent, avec le médecin de l'âme royale, au poste de commande de l'État. Il est vrai que de toutes ses scélératesses (je veux dire celles que lui attribue une opinion déjà romanesque) Tellier ne peut pas même espérer, selon le mot de Saint-Simon, une pomme de plus à son repas, et qu'il finira dans une cellule de Basse-Bretagne. Mais, à côté de cette réalité sublime du pouvoir tenu par un fils de paysan, qu'est-ce, pour une grande âme, pour une âme à la Julien, que la pourpre de cet autre plébéien, le cardinal Dubois, archevêque de Cambrai, prince du Saint-Empire, et ses trois cent mille livres de rente?

J'ai nommé Saint-Simon. Son importance dans la vie et dans le génie de Stendhal est immense. Croisez les vingt-quatre heures du *Tartuffe* avec les soixante ans de vie de cour racontés par Saint-Simon, vous obtenez d'une manière générale un équivalent du roman du XIXe siècle, et d'aucun roman plus particulièrement que de la *Chronique du XIXe siècle*, du *Rouge et Noir*. Les épinards et Saint-Simon, dit Stendhal, ont été mes goûts les plus constants. Il a relu et annoté trois fois les *Mémoires*.

Si Stendhal, qui avait rêvé d'abord de devenir par le théâtre le Molière de son siècle, s'est réclamé de la comédie de Molière et des mémoires de Saint-Simon, on dirait presque que Molière et Saint-Simon ont deviné, comme Colomb les Indes, le roman du XIXe siècle et Stendhal à l'horizon de leur génie. En deux vers, Molière indique que le vrai Tartuffe, dans sa durée, appartient au roman

Et c'est un long récit d'actions toutes noires
Dont on pourrait former des volumes d'histoires...

Toutes noires! Quant à Saint-Simon, il a vécu dans l'intimité d'un Julien Sorel rouge, le beau-frère de sa femme, Lauzun. Ce petit cadet pauvre a fait la fortune la plus stendhalienne du siècle, puisque avant d'épouser dans sa vieillesse la très jeune sœur de madame de Saint-Simon, il a épousé dans sa jeunesse, ou à la fin de sa première jeunesse, Mathilde de la Môle, je veux dire la Grande Mademoiselle. Le jour où il s'est caché sous le lit du roi et de madame de Montespan, où il a insulté la favorite en lui contant tout ce qu'il avait entendu, où il a brisé son épée devant Louis XIV, il a été exactement le Julien Sorel de son temps. A Pignerol il a été Fabrice dans la citadelle de Parme. Mademoiselle a été domptée par lui plus brutalement que Mathilde par Julien, mais enfin, comme la romanesque Mathilde, bien domptée, elle, l'héroïne des romans, qui fait par Lauzun la liaison entre le *Grand Cyrus* et Saint-Simon. Saint-Simon n'a connu Lauzun que dans sa vieillesse sèche et réussie d'observateur et de mystificateur. Mais il n'y a pas de vie qui lui paraisse plus digne d'être couchée en écrit; il déplore que Lauzun n'ait jamais voulu, comme sa première femme, mettre en Mémoires une des vies de son siècle les plus belles à conter, et dont le public, malgré ce qu'on en sait, ignore presque tout. Il est vrai que les uns vivent et que les autres racontent, que Saint-Simon et Stendhal sont de ces derniers, et que les mémoires de Lauzun eussent peut-être ressemblé à ceux de Talleyrand. La maréchale de Lorges, en mariant une de ses filles à Stendhal et l'autre à Julien Sorel, ne s'est jamais doutée qu'elle deviendrait pour nous un symbole de la nature créatrice et des destins compensateurs.

Il a fallu tout le XIXe siècle pour digérer la *Chronique du XIXe siècle*. Les contemporains n'ont à peu près rien compris au *Rouge et Noir*, et Stendhal ne s'en est guère soucié, résigné à l'inévitable, et confiant dans le billet de loterie dont le gros lot était : être lu cent ans après, la *Chronique de* 1830 comprise en 1930.

En 1830, côté du public. « Toutes les femmes de vos amis, lui écrit madame Ancelot, se reconnaissent dans votre dernière rapsodie. » Et elles sont furieuses. Ce qui est pire c'est que, dit-il, « vu que Julien est un coquin et que c'est mon portrait, on se brouille avec moi ». Côté de la critique : silence, ironie ou dénigrement. La *Revue de Paris*, dont Stendhal est cependant le collaborateur, le traite assez mal. Pourtant, dans son numéro de décembre 1830 ne prévoit-elle pas sagement son numéro de décembre 1930, lorsqu'elle écrit :

« Il ne serait pas impossible que, malgré nos savantes protestations, le public, qui veut avant tout qu'on l'amuse et qu'on l'*intéresse*, et pour lequel le livre de M. de Stendhal remplit à un haut degré cette prétention, ne proclamât son œuvre l'une des plus remarquables qui se soient produites depuis longtemps. La critique est comme la médecine : tous les jours, elle condamne des malades qui n'en vivent pas moins leurs trois éditions. »

(Et un peu davantage.) Rien de plus exact. Le succès du *Rouge* n'a pas été fait par la critique, mais par le public. Taine, le premier élève de Stendhal, lui a certes rendu justice, mais le roman qu'il relit une fois par an, c'est, plutôt que *le Rouge et Noir*, *la Chartreuse*. Or il est curieux que le mot de Taine m'ait été répété par des plébéiens, artisans ou artistes, mais non proprement lettrés, qui m'ont dit du *Rouge et Noir*. « Pour moi c'est le seul livre; je ne passe pas une année sans le relire. » *La Chartreuse* est un grand roman pour les lettrés; mais la supériorité du *Rouge* vient de ce qu'il est le grand roman non pour le grand public, mais pour un levain de public, pour les élites intérieures du peuple. Ou tout au moins il l'a été. Cette année climatérique de 1930, je crois qu'il passe la ligne. Julien Sorel dans une démocratie est enseveli dans son triomphe. Cent ans après la déclaration de Julien aux jurés de Besançon, ses revendications de classe, sa récla-

mation de la carrière ouverte aux talents, voici l'École Unique. Cent ans après la condamnation à mort de Julien, voici l'acquittement quotidien du crime passionnel. Julien sortirait aujourd'hui de la Cour d'assises avec cent francs d'amende pour port d'arme prohibée. Le « Je serai compris vers 1880 » ne s'applique pas seulement aux littérateurs et aux lecteurs, mais au jury. Plus tard, dit exactement dans sa prison le lucide Julien, la peine de mort sera peut-être supprimée. « Alors, quelque voix amie dira comme en exemple : Tenez, le premier époux de mademoiselle de la Môle était un fou, mais non pas un méchant homme, un scélérat. Il fut absurde de faire tomber cette tête. » Et il ajoute : « Mon crime, n'ayant pas l'argent pour mobile, ne sera pas déshonorant. » Chronique de 1830, Critique de 1930. Je ne connais pas d'exemple plus saisissant d'un grand livre digéré sous nos yeux, comme dans un estomac de verre, par un siècle.

ALBERT THIBAUDET

(*A suivre.*)

SPECTACLES

La Jalousie, par Sacha Guitry. — *Un ami d'Argentine*, par Tristan Bernard et Max Maurey. — *La Belle Aventure*, par R. de Flers, A. de Caillavet et Étienne Rey. — *Donogoo*, par Jules Romains. — *Cirque et music-halls* : Rastelli et Aéros à Medrano; *Paris qui Remue* au Casino de Paris; *Les Folies de Paris* aux Folies-Marigny; *La Foire d'Empoigne* aux Folies-Wagram.

La Jalousie, *Un ami d'Argentine* et *La Belle Aventure* sont trois exemples de pièces où l'observation de la vie et la vraisemblance des caractères se soumettent plus ou moins assidûment, plus ou moins franchement, aux conventions du théâtre. Ni Sacha Guitry, ni Tristan Bernard et Max Maurey, ni Flers et Caillavet ne se risquent à imposer au public une peinture continuement exacte de ce qui est. Chacun de ces auteurs possède une manière et des recettes personnelles pour donner au public, du moins pendant le temps que dure la représentation, l'illusion, justifiée ou non, que le flexible mensonge du théâtre pourrait être, en somme, l'inflexible vérité de la vie.

Le procédé de Sacha Guitry consiste à faire alterner les scènes d'une exactitude presque cruelle et celles que bariolent calembredaines et cocasseries. Sans vérité individuelle, les personnages de Tristan Bernard et de Max Maurey sont des types, des caractères; les traits qui marquent sommairement chacun d'eux ne s'enrichissent guère, d'acte en acte; mais les auteurs choisissent avec assez de clairvoyance et imposent

avec assez d'autorité ces traits vrais à leurs personnages pour que ceux-ci, à leur tour, s'imposent tout de gô au spectateur, lequel ne songe plus beaucoup, ensuite, distrait par les situations et entraîné par les péripéties, à se demander si ces personnages ressemblent encore à leur premier portrait. Quant aux personnages de Robert de Flers et de Caillavet, voilà beau temps qu'il ne s'agit plus de chercher leurs modèles dans la vie; leur ascendance séculaire peuple un monde spécial, où elle est immuable et immortelle. Ces Champs-Élysées de l'art dramatique s'appellent : le Répertoire.

Sacha Guitry passe pour un grand improvisateur; pour le descendant authentique de ces amuseurs du Théâtre de la Foire, lesquels, sur un canevas sommaire, tramaient des comédies dont ils inventaient au fur et à mesure l'action et le dénouement. Mais l'air de facilité qu'ont les pièces de cet auteur implique-t-il forcément l'improvisation? Rien ne nous semble plus surveillé, plus préparé, plus manigancé, sous les nonchalantes allures, qu'une comédie comme *la Jalousie.* En essayant de se rendre compte « comment c'est fait », on soupçonne vite que ce théâtre n'est pas, comme on le répète volontiers, écrit d'abord pour le plaisir égoïste de l'auteur; mais que tout y est conçu pour le public; pour séduire, persuader, exaucer une salle. Si ce public a l'impression que ce qu'il écoute a été improvisé, c'est que les éléments qui constituent une comédie de Sacha Guitry ne sont pas mélangés et dissimulés, mais juxtaposés, et avoués. Aucune unité de ton; aucun soin dans le ménagement des passages; mais le soin, bien au contraire, de feindre de ne pas les ménager. Que d'art secret, que de ruses camouflées dans ce premier acte de *Jalousie,* qui est du meilleur Sacha Guitry! Un long monologue, du ton le plus conventionnel, en fait la première scène. Les premiers mots de l'auteur-comédien sont pour dire au public : « C'est pour toi que j'écris et que je joue; je ne l'oublierai jamais; même quand j'en aurai l'air... » Après quoi, quelques traits comiques, furtifs comme des vols qui ne se posent pas, avertissent : « Vous le voyez bien, il s'agit de rire! Si, tout à l'heure, le ton change, ne vous alarmez pas; mais laissez-moi, en attendant ma prochaine farce, ne pas vous taire tout à fait

comment les choses se seraient passées, dans la réalité... » Et voici que le mari jaloux commence de tourmenter âprement la femme innocente. Dialogue humain, direct, d'un accent de vérité à peu près inexorable. Le spectateur, dupé par ce qui a précédé, et qui sait bien qu'une autre drôlerie se prépare, ne se méfie pas, et se laisse conduire. Si, quelques jours plus tard, on faisait lire à ce spectateur telle scène isolée de cette comédie, il hésiterait à la reconnaître : « ... Et moi, se dirait-il, qui, l'autre soir, ai cru tant m'amuser!... » Sacha Guitry excelle à passer ainsi du comique agressif à l'amertume sournoise; amertume que déguise et tempère un ton familier, quotidien. Les traits de fantaisie sont déformés, dans ce théâtre, jusqu'à l'arbitraire bouffonnerie des clowns; mais jamais les traits de vérité n'y sont poussés au pathétique, à l'excès. Les dialogues conjugaux, au cours de cette *Jalousie*, donnent l'impression d'avoir été sténographiés, et subis plutôt que choisis. Le langage conserve le naturel de l'intimité. Au surplus, pas de théâtre moins « écrit » que celui de cet auteur, dont les meilleures pièces ne sont point celles qui se piquent d'être « littéraires ». Persuadé par ce négligé, par cette atmosphère du « tous-les-jours », le spectateur, qui s'attristerait de se reconnaître dans un portrait, trouve divertissant de se reconnaître dans un miroir, si ce miroir ne lui dit d'abord de lui-même que ce qu'il en sait déjà.

Le jeu et la personne de Sacha Guitry et d'Yvonne Printemps concourent assurément au succès et à l'efficacité de ces vivaces supercheries. Quel autre comédien saurait, comme celui-là, entrer en scène, traverser un salon vide et descendre jusqu'à la rampe pour parler au public sans déconcerter ce public? Il est vrai que le public croit à Sacha Guitry avant de croire au personnage que figure Sacha Guitry; qu'une pièce comme celle-ci a été jouée imaginairement par l'auteur avant d'avoir été représentée, avant même d'avoir été écrite. On voudrait que l'art de ces deux merveilleux comédiens se mît, de temps en temps, au service d'une œuvre que des traditions trop opprimantes ont fini par pétrifier. Quelle jeunesse nouvelle, quelle entraînante palpitation de vie Sacha Guitry et Yvonne Printemps ne donneraient-ils pas au *Barbier de Séville*! Représentez-vous cette Rosine

lestement coquette et sournoisement tendre, accueillant, d'une voix qui possède tous les timbres (depuis ceux de la gaieté moqueuse jusqu'à ceux de la mélancolique rêverie) un Figaro qui, pour jouer le rôle, pourrait presque abandonner la veste à pampilles et adopter le costume contemporain. Une telle soirée vaudrait celle où nous vîmes Lucien Guitry dans *le Misanthrope* et dans *l'École des Femmes*; soirées que nous ne sommes pas prêts d'oublier...

***

Un soir du mois dernier, en province, nous demandâmes, dans un café, *l'Illustration*. Celle-ci était en lecture; mais le garçon nous apporta « le Supplément Théâtral. » Ce supplément contenait les « *Sketches Radiophoniques* » de Tristan Bernard. Ce sont des dialogues fort courts, qui, ne pouvant rien montrer à celui qui les écoute, ne doivent cependant rien lui celer. Les aides qu'apportent mise en scène, jeux de scène, accessoires font ici défaut. Rien ne doit être suggéré; tout doit être dit. Il s'agissait, en somme, pour un art nouveau, de chercher des conventions nouvelles. Or, ces conventions se trouvent être les plus vieilles de toutes : celles auxquelles consentait le théâtre antique, au temps où l'on jouait sans décor et sans mise en scène, devant un public qui, tout au moins au théâtre, retrouvait l'ingénuité de l'enfant. Aussi les *Sketches Radiophoniques* de Tristan Bernard prennent-ils un caractère archaïque qui leur donnent une force d'accent assez inattendue. Baudelaire parle quelque part des « bénéfices de la contrainte »; les contraintes auxquelles Tristan Bernard a dû se plier placent curieusement ces petits morceaux entre Plaute et Guignol. Pour les réussir, il ne suffisait pas d'être un auteur dramatique rompu aux virtuosités de métier, mais un écrivain de race, capable de sacrifier tous les détails de l'ornement à une vérité stylisée.

Un ami d'Argentine est d'une toute autre veine. Quatre actes copieux, assez lents, où rien n'est laissé au hasard, à la flânerie. Il y a, dans une pièce de théâtre, assez d'éléments qui s'adressent aux yeux pour qu'il soit permis de comparer la manière d'un auteur dramatique à la manière d'un peintre :

si les comédies de Sacha Guitry sont les libres esquisses d'une main savante, qui aime laisser voir sur la toile les jeux de la pâte et les caprices du pinceau, les comédies de Tristan Bernard se rapprocheraient plutôt de ces tableaux de mœurs, patiemment et soigneusement peints, très fignolés, très finis, et où le comble du métier consiste à ne plus le laisser voir. Il y a, en Tristan Bernard, du petit maître hollandais; comme ces petits maîtres, c'est dans la vie qu'il observe ses modèles, mais c'est dans l'atelier qu'il les peint....

Ce scrupule de la mise au point, de la construction et de l'articulation fait que MM. Tristan Bernard et Max Maurey semblent avoir écrit leur pièce dans un esprit qui n'est pas celui de 1930. Le théâtre de l'Athénée lui-même, où rien, ni dans la salle, ni dans le foyer, n'a été changé depuis l'autre siècle, ajoute à cette impression. Il y a du Labiche, du Scribe dans la bonne humeur tranquille qui fait l'agrément de cette comédie bourgeoise. Les acteurs eux-mêmes semblent en avoir le sentiment; leur grimage, leur jeu font moins penser à des compositions qu'à des reconstitutions. Seule mademoiselle Madeleine Soria reste spontanément vraie au milieu de ces gentilles marionnettes. Quelle attachante comédienne que mademoiselle Soria! Ce mobile et expressif visage, et cette voix charnelle qui cependant, à tout moment, va chercher les échos du cœur! Comme Valentine Teissier est toute intelligence, Madeleine Soria est toute instinct; nous nous disions, l'autre soir, en l'écoutant, en la regardant, qu'elle seule, à défaut de l'incomparable créatrice, serait capable de donner la vie du théâtre à l'Alcmène de Jean Giraudoux.

***

Ce fut un dimanche soir, dans une salle comble, laquelle ne se soucia pas une seconde de tempérer l'expansion de son enthousiasme, que nous assistâmes à une représentation de *la Belle Aventure*, au Théâtre-Français.

Cette pièce, qui quête l'optimisme jusque dans les antichambres de la féerie, a de l'invention, de la grâce et de la drôlerie. L'erreur, en l'écoutant, serait de lui demander ce que, à aucun moment, elle ne prétend offrir. Pourquoi prendre

au sérieux ce qui ne veut pas être pris au sérieux? Serions-nous assez malavisés, assez ennemis de notre plaisir, lorsque nous dégustons, au bord d'une Loire printanière, quelque vouvray ou quelque muscadet, pour songer au riche et grand chambertin, lourd de toutes les sagesses et de toutes les expériences de l'automne? Au surplus, les prestes et dextres auteurs de *la Belle Aventure* à aucun moment ne cherchent à duper le public. Et ils sont moins encore leur propre dupe! Ce conte fait semblant d'avoir l'air vrai; mais ce n'est qu'un conte; et il faut le jouer en laissant sous-entendre que rien de tout cela n'est arrivé, ni ne pourra arriver. Les quatre principaux interprètes donnent très discrètement cette indication : Berthe Bovy, en robe d'aïeule, fait une litho de Keepsake, fort délicatement coloriée à la main; Yonnel, en jeune premier « idéal », est une excellente chromo; Pierre Bertin, en amoureux éconduit, résiste à la tentation de grossir les traits d'une caricature facile; enfin Marcelle Romée laisse son personnage de jeune fille dans les camaïeus et les demi-teintes, et, quand il le faut, sait dire, par une intonation, par un sourire : « Nous ne sommes pas vraiment émus : nous jouons à l'être...., ne négligez pas cette nuance.... »

Comme elle est belle, la jeune mademoiselle Romée! Un halo de poésie l'enveloppe (« ... et son œil nous revêt d'un habit de clarté... »). En la regardant, en l'écoutant, dans ce rôle si peu fait pour elle (et qui, d'ailleurs, ne lui appartient pas, mais à mademoiselle Renaud, qui doit y être fort bonne) nous l'évoquions dans les rôles où son charme mystérieux, sa grâce pure et naturellement noble feraient merveille. Mademoiselle Romée est créée pour donner la couleur et le mouvement de la vie aux héroïnes de Shakespeare : Ophélie, Juliette, Desdémone... Mademoiselle Romée sait-elle qu'elle ressemble d'une manière hallucinante à la Desdémone qui est née des songes plastiques de Chassériau? Même corps svelte et pacifique; même long cou aux modelés puissants et doux; et ce masque où un élément de bizarrerie exotique tempère la régularité des traits presque grecs...

Dans les moments où la sensiblerie l'emporte sur la drôlerie, il est permis, pendant une représentation de *la Belle Aventure*, de penser un peu à autre chose : par exemple à la jeune troupe

du Français, qui ne joue guère que lorsque la vieille troupe le lui permet. Serait-ce impraticable de monter, une fois par an, une pièce où les interprètes auraient l'âge des personnages qu'ils représentent? On ne devrait point attendre que Yonnel et Marcelle Romée aient passé l'âge d'être Roméo et Juliette... Et le devoir et l'intérêt du Théâtre-Français ne seraient-ils pas de porter à la scène la traduction que Toulet fit de *Comme il vous plaira*, laquelle, presque achevée, dort dans les papiers que ce parfait écrivain a laissés.

***

... *Donogoo* au Théâtre Pigalle. Un curieux spectacle, bâtard du théâtre et du cinéma. Quelle équivoque! une salle (très belle, mais pas bien gaie) a été fastueusement édifiée pour que, grâce à une machinerie presque céleste, on y puisse représenter des ouvrages par lesquels serait rendue au théâtre la place que le cinéma menace de lui prendre. Et voici qu'après de premières tentatives, plus ou moins désappointantes, l'on est contraint, pour attirer le monde dans cette salle, d'y représenter une pièce, qui, sous sa première forme, était un scénario de cinéma!

Le comique de M. Jules Romains est un comique verbal; un comique où la façon de dire importe au moins autant que ce qui est dit. On n'écoute pas une comédie de M. Jules Romains pour savoir ce qui va se passer, de scène en scène, d'acte en acte, mais pour, de réplique en réplique, déguster, exprimées sous une forme pittoresque et frappante, des observations et des opinions auxquelles il arrive que ce soit cette forme qui donne la nouveauté.

Aucune pièce de cet écrivain ne vaut par le pathétique des situations et les péripéties de l'intrigue. On écoute *Knock* un peu comme on regarde une suite d'estampes de Daumier, retenu plus encore par les ressources de l'artiste que par les dons de l'observateur. De pareilles pièces sont tout à fait à leur place dans un petit théâtre, offertes à un public préparé et prévenu; et interprétées par des acteurs qui n'ont aucun effort à faire pour devenir, par leur jeu, les complices de leur personnage. Ce n'est pas le cas au Théâtre Pigalle, qui sera,

quand on voudra, un incomparable théâtre d'art, mais qui sera difficilement un théâtre d'avant-garde, car le prestige et la force d'attraction d'un théâtre d'avant-garde sont en fonction de la modicité des moyens matériels dont ce théâtre dispose.

Donogoo ne vaut pas les comédies qui firent la réputation de M. Jules Romains. Elle traite statiquement un sujet dynamique; et, bien qu'elle soit une continuelle invitation au voyage, on n'a pas beaucoup l'illusion de quitter son fauteuil, en l'écoutant. Pourtant, la mise en scène de Louis Jouvet est toujours intelligente, et juste; mais cette mise en scène est à tous moments contredite, infirmée par le jeu des acteurs. Sauf exception, les comédiens qui paraissent dans *Donogoo* ont trop l'air de croire que « c'est arrivé ». Ce long conte philosophique, cette patiente parabole conçue en images d'Épinal est à tout instant jouée comme une pièce réaliste du théâtre libre. Louis Jouvet n'a pas eu le temps sans doute d'imposer à cette troupe ce sens épique de la bouffonnerie, ce lyrisme caricatural qui est si particulier au créateur de *Knock* et du *Soir des Rois*.

Restent les décors et la machinerie. Les décors, que l'on doit à M. Georges Colin, sont inégaux, et ne paraissent pas tous de la même main. Les uns, d'une fantaisie abréviative, sont tout à fait spirituels; d'autres, au contraire, sont, comme le jeu des acteurs, d'un « vérisme » bien inattendu; par exemple les rochers revêtus de « vraie fausse-mousse »; ou ce paquebot trompe-l'œil (et même : trompe-cœur). Quant à la machinerie, elle est, au cours de la soirée, tantôt un moyen, tantôt un but. D'abord on la publie et l'avoue; puis on la cache et la nie. Lorsqu'on la nie, les changements de décors sont, à peu de chose près, ce qu'ils sont dans tout autre théâtre; et, comme partout ailleurs, ils exigent, pour paraître durer moins, le recours de la musique. Quand la machinerie est avouée, elle distrait fatalement de la comédie : au lieu d'écouter, on ne fait plus que regarder. Rien, par exemple, de plus délicatement fantasque que la manière dont s'assemble et s'épanouit le décor qui représente, autour de la mosquée, un paysage de Paris; toiles et portants montent, descendent, s'étirent, flottent sur le ciel, caressent la terre : ces moments

de création sont ravissants; et l'on pourrait se servir d'eux de manière à les rendre émouvants.

Nous ne croyons point que le destin du Théâtre Pigalle soit de représenter des pièces qui ont pour cadre le monde réel. Son ambition ne devrait pas être de nous dépeindre ce que nous pouvons voir, de nos yeux mortels, mais d'évoquer ce qui nous est caché; ce qui n'est pas; ou, du moins, ce qui n'existe que dans l'imagination et dans les songes. Un homme eût été capable d'organiser au Théâtre Pigalle (et *pour* le Théâtre Pigalle) des spectacles merveilleux, c'est Serge de Diaghilew. Pour lui, formes, mouvements et couleurs furent toujours, d'abord, les signes d'un langage poétique qui ne s'adressait aux sens que pour toucher l'esprit... Nous manquons, hélas, de compétence et d'autorité pour donner, à ceux dont les destinées du Théâtre Pigalle dépendent, même l'ombre d'un conseil. Sinon, nous les engagerions à composer des *spectacles* au lieu de monter des *comédies*. Le théâtre Pigalle pourrait ainsi devenir ce que le music-hall n'est pas; ou, du moins, ce qu'il n'est qu'insuffisamment. Ailleurs, la fonction crée l'organe; ici, ce serait l'organe qui créerait la fonction. Ces machineries deviendraient les vedettes du théâtre; elles fixeraient les thèmes dont les différents épisodes du spectacle ne seraient que les variations. Quant à la troupe, les comédiens y seraient en minorité; ils s'effaceraient presque devant les danseurs, les chanteurs, les acrobates, les dompteurs et leurs bêtes, les jongleurs, les équilibristes, les contorsionnistes. Choisis parmi ceux dont l'art est parvenu à une perfection exemplaire, tous ces « numéros » de cirque et de music-hall deviendraient, grâce à une présentation superlative, comme l'idéalisation d'eux-mêmes. Ils exprimeraient enfin les symboles qu'ils ne font jusqu'à présent que suggérer. Ne voyez-vous pas un spectacle qui s'intitulerait, par exemple, *les Jeux de la Terre et du Ciel*, où Barbette serait tour à tour Hébé et Ganymède; où Rastelli serait l'âme visible d'un zodiaque fabuleux; où Aéros évoquerait l'ivrognerie de Silène; où, devant Serge Lifar incarnant Apollon, Paul Fratellini soufflerait dans la petite flûte de Marsyas....

Après avoir assisté à une représentation de *Donogoo* au Théâtre Pigalle, nous eûmes l'occasion, dans trois music-

halls, d'assister à trois revues; nous nous rendîmes aussi trois fois au cirque. Nous pûmes ainsi admirer et applaudir de remarquables ou d'excellents « numéros ». Tous, sans exception, étaient trahis par leur présentation. Bornons-nous à un exemple. Il y a, en ce moment, aux Folies-Marigny, une admirable créature, une jeune contorsionniste américaine nommée Drena Beach. Elle paraît deux fois au cours de la soirée pour exécuter, sans cesser un moment d'être belle et gracieuse, des « tours » d'une mystérieuse et farouche étrangeté. Le spectacle d'une contorsionniste est le plus souvent pénible; mais l'art de miss Drena Beach réside dans une harmonieuse aisance, dans la sérénité des difficultés vaincues. Par l'éclat de sa beauté et par la perfection de son travail, Drena Beach arrive à vous faire croire à la présence surnaturelle de ces figures fabuleuses dont l'imagination des hommes peuplait jadis la terre. Or, on n'a pris aucun soin pour présenter miss Beach de manière à mettre en valeur ce qu'elle est et ce qu'elle fait... Et nous rêvions, bien vainement, à la Méduse qu'elle saurait être, devant quelque beau Persée, si Henri de Régnier, Paul Valéry ou Jean Cocteau voulaient écrire pour elle un argument de dix lignes; si, pour elle, un Ravel, un Roussel, un Milhaud voulaient écrire dix pages de musique.

***

La Revue du Casino de Paris vaut par le mouvement; elle vaut aussi par les costumes, par les ensembles; par ces apothéoses kaléidoscopiques qui, de la rampe aux frises, peuplent la scène d'une foule bariolée allant et venant sur des escaliers qui, à chaque tableau, érigent avec une ingéniosité nouvelle leurs échafaudements périlleux. Sur ces foules qui font penser à une sorte de frai monstrueux, les glaives des projecteurs creusent des plaies de lumière. La vedette de cette revue est Joséphine Baker. Ce corps couleur d'ombre conserve les souples et exceptionnelles grâces de naguère; mais, hélas! « la brune déité » ne se contente plus de danser et d'amuser le public par des grimaces de singe et d'enfant. Elle chante; elle joue la comédie; elle exhibe des toilettes de grand couturier... Il faut bien le dire : chanteuse et comédienne ne

valent rien. Par panurgerie, le public accepte de pareilles exhibitions sans même songer à les critiquer, à les juger. Pour notre part, nous admirons ce jeune corps aux intuitions souvent heureuses, mais nous préférons, à cette négresse robe de soirée, le premier mannequin « blanc » de la rue de la Paix.

Aux Folies-Marigny la Revue n'atteint pas au « superluxe » de la Revue du Casino. Moins de défilés; et des décors parfois vulgaires et parfois tristes. Mais la troupe a plus d'entrain, de relief et de variété ici que là-bas. Miss Drena Beach suffirait à faire le succès d'un spectacle; et, malgré l'abus de certains effets faciles, nous n'entendons jamais sans plaisir Saint-Granier. Il chante avec bien du goût et sa diction est si nette! En attendant que l'on mette pour lui Voltaire en opérette, Saint-Granier devrait bien jouer (il y serait désopilant) le Mascarille des *Précieuses Ridicules*...

La Revue des Folies-Wagram est de M. Rip. Nous supposons que les dimensions de la salle sont trop vastes pour que les finesses dont cette revue est certainement pleine ne se perdent pas beaucoup. La scène où mademoiselle Dorny, grimée en paysanne, croit, en entendant la T. S. F., entendre des Voix, est la meilleure de la soirée, avec une chanson où, vêtu en Charlot, Georgé fait une mélancolique critique du cinéma parlant... Mais d'autres scènes ne sont-elles pas d'un mauvais goût insupportable? Par exemple celle où la fillette d'un aviateur fameux s'adresse à son père, « qui est aux cieux », en parodiant le *Pater Noster*; et celle, où, sur des vers aux platitudes de discours de Saint Charlemagne, un Lafayette grimaçant offense les Américains de la manière la plus grossière et la plus ingrate... La joie de la soirée est Marguerite Deval, dont l'autorité sur le public est infaillible, et qui chante avec son grand art ses petites chansons acides et aiguës.

JEAN-LOUIS VAUDOYER

LA RENTRÉE DES CHAMBRES

Depuis le commencement des vacances parlementaires, jusqu'à aujourd'hui, de nombreux événements se sont produits dans le domaine de la politique étrangère, mais la politique intérieure a presque chômé, et elle ne s'est réveillée qu'à la veille de la rentrée. C'est qu'il est bien difficile de faire de la politique lorsque le Parlement n'est pas réuni. Les députés et les sénateurs sont dispersés, les journalistes qui leur servent d'échos et de haut-parleurs, prennent leurs vacances, et ceux qui, dans les salles de rédaction désertes, assurent la permanence, estiment que c'est bien le tour de leurs lecteurs de travailler. Août, septembre, saison des enquêtes; sur les cent questionnaires envoyés, il arrive toujours cinquante réponses, plus une vingtaine de volontaires qui donnent leur avis d'autant plus longuement qu'on ne leur a rien demandé, et voilà trois colonnes assurées pendant un mois, sans qu'il en coûte un sou à l'administration d'un journal. Morte-saison politique, tel a paru l'été, du moins en France, heureux pays où tout est calme et ordonné, et où il y a temps pour chaque chose.

Pourtant, le reste du monde s'agitait : troubles en Espagne, en Pologne, en Finlande, oscillations ministérielles en Angleterre, chausse-trapes sous les pas du chancelier d'Autriche, révolutions sud-américaines, mais rien de tout cela ne troublait guère l'opinion. M. André Siegfried exagère à peine, lorsqu'en son intéressant *Tableau des Partis*, il écrit : « Avec le plus beau civisme patriotique, les Français n'ont, avouons-

le, ni le sens, ni le goût de la politique étrangère. » Cependant, à la fin de l'été, les élections allemandes ont fait trop de bruit pour que le Français moyen ne se crût pas obligé de regarder à la fenêtre ce qui se passait chez les voisins; il a vu les croix gammées et les chemises brunes de Hitler, il a entendu le martellement sourd des casques d'acier défilant à Coblence, en même temps les échos d'Italie apportaient la clameur des foules applaudissant les improvisations de leur dictateur; aussi avons-nous lu dans nos gazettes d'automne, à la place de l'enquête attendue sur la R. P. ou sur la concentration, des séries d'articles sur la guerre chimique et aérienne. Il est normal, dans ces conditions, que les premières interpellations inscrites à l'ordre du jour de la Chambre aient roulé sur la politique étrangère.

***

Si la grande pièce se donne à Paris, le lever de rideau se joue chaque année sur une scène provinciale différente — c'est du Congrès radical-socialiste que nous parlons. J'ai peut-être tort d'écrire lever de rideau, et l'expression de répétition générale conviendrait mieux, puisque c'est plus d'une fois dans ces assemblées, à Pau, à Nice, à Angers, à Reims, qu'on a arrêté la tactique suivie par les assemblées élues. Cette année, le Congrès radical siégeait à Grenoble, ville intelligente et belle, qui a su garder son rang de capitale provinciale, où les militants et la presse pouvaient trouver au moins bonne table et bon gîte, puisque la saison trop tardive ne permettait plus les longues excursions dans la montagne.

L'atmosphère de ce congrès semble avoir été toute différente de celle des deux précédents. A Angers, on respirait l'odeur de la poudre, et le parti radical-socialiste entrait dans la bataille, à Reims c'était l'illusion de la victoire et les plaisantes intrigues dont s'entoure toute montée au pouvoir. A Grenoble, toute fièvre tombée, le parti radical a fait un examen de la situation et a arrêté sa ligne de conduite.

Ce n'est pas un mince mérite que de rester sage lorsqu'on est mille. La mesure n'est pas une vertu collective.

Il faut rendre aux radicaux cette justice qu'on n'a vu dans leur congrès ni ces déplaisantes rivalités qui mirent parfois aux prises certains chefs, ni ces vagues de démagogie qui défont parfois en cinq minutes le résultat d'une patiente année d'efforts. Deux débats importants, l'un sur la politique intérieure, conduit par M. Chautemps, l'autre sur les affaires étrangères, mené par M. Herriot. Contre les motions cartellisantes de M. Léon Meyer et de M. Bergery, le subtil député de Blois a fait approuver la concentration, sans la nommer et sans entrer dans des précisions inutiles sur ses limites. C'est, croyons-nous, la première fois depuis de longues années qu'un congrès radical ne s'estime pas obligé d'affirmer sa foi dans l'union des gauches. On aurait tort de supposer qu'il s'agit d'une omission ou d'un habile escamotage. En effet, la grosse majorité des militants de province apparaissent écœurés du cynique opportunisme des socialistes unifiés. Un délégué du Gard apportait à la tribune les déclarations d'un socialiste en faveur de la proportionnelle scolaire, un congressiste breton dénonçait le double jeu des unifiés dans sa circonscription, enfin, tout le monde avait présent à l'esprit le maquignonnage de Bergerac. Jusqu'ici, il n'y avait guère que trois ou quatre départements du Midi, où, les socialistes s'étant montrés tels qu'ils sont, la rupture entre eux et les radicaux était consommée. Les dernières élections partielles ont rapporté quelques sièges aux marxistes, mais en les faisant mieux connaître : longues dents, courts principes. Ils ne devront pas s'étonner si à l'avenir leurs alliés de 1924 prennent quelques précautions supplémentaires contre leur double jeu. En attendant, le parti radical affirme son indépendance et sa volonté d'agir désormais sans demander à ses encombrants voisins leur condescendante autorisation. Qui le blâmerait de ce retour à ses vraies traditions?

Dans le domaine de la politique étrangère, même redressement. Se rappelle-t-on les rigides décisions que M. Montigny dictait à Angers et qu'il regrette maintenant, en particulier la limitation de nos dépenses militaires au plafond atteint en 1928? A Grenoble, dans un rapport supplémentaire qu'il s'était fait confier sur les Affaires étrangères, M. Cot affirmait avec assurance que la France ne pouvait mieux garantir sa

sécurité qu'en donnant l'exemple du désarmement, et il exposait en même temps une théorie de la révision des traités déjà formulée par M. Mussolini, mais un peu insolite dans un Congrès radical. M. Herriot, soufflant sur ces nuées, a montré que la révision ouverte signifiait la guerre déchaînée et a fait voter un ordre du jour, dans lequel il ne restait pas une seule des idées soutenues par M. Cot; ce dernier était admis cependant à mettre au bas sa signature.

De tels résultats signifient la fin de l'aventure jeune-radicale. Déjà, parmi ceux qui s'intitulent jeunes radicaux, il en est un bon nombre qui ont compris la vanité de leurs agitations. Les autres continueront sans doute leurs déconcertantes évolutions, du moins ne compromettront-ils désormais qu'eux-mêmes.

Restait la question de tactique. Sur ce point, le Congrès radical s'est prononcé unanimement contre le Ministère. Cette décision n'a rien pour nous surprendre, puisque, dans tous les scrutins, le groupe radical a voté avec ensemble contre le Gouvernement, à l'exception d'un député de la Seine et d'un député de l'Hérault, à qui leur situation électorale particulière vaut, paraît-il, l'indulgence de la redoutable Commission de discipline qui siège rue de Valois. Ce qui est nouveau, c'est la route qu'entendent suivre les radicaux-socialistes dans l'éventualité d'une crise ministérielle. La partie doctrinale de l'ordre du jour de Grenoble trace en effet assez nettement les contours d'une majorité que nous avons souvent souhaitée dans cette revue et dont un maître cuisinier a donné la savoureuse recette : l'omelette faite, coupez-en les deux bouts, servez le milieu.

Aussi, que de commentaires entre le 12 octobre et le 4 novembre! Les journaux radicaux développent cette idée que, du fait même que les décisions de Grenoble permettraient aux radicaux de collaborer avec le centre et les républicains de gauche, la majorité qui a soutenu jusqu'ici le ministère Tardieu devait se dissocier. La presse gouvernementale s'efforçait de montrer dans les textes votés à Grenoble les survivances de l'esprit cartelliste et tentait de prouver qu'un ministère de tendance radicale ne pouvait se passer du soutien socialiste, corde de pendu, mais qui ne porte pas bonheur.

Quant aux socialistes unifiés, leur pseudo-prophète se livrait à de subtiles variations, où le désir profond de voir durer jusqu'en 1932 le ministère que M. Tardieu préside se conciliait assez mal avec la nécessité de dissimuler ce vœu secret aux socialistes moyens. Dans son numéro de novembre, à la veille de la rentrée, la *Revue des Vivants* demandait à une quarantaine de parlementaires leur opinion sur la situation politique : faut-il s'étonner de constater dans les réponses que tous ceux qui votaient jusqu'ici pour le ministère croient à sa solidité, tandis que ceux qui ont voté contre le croient condamné? Quant à l'influence des décisions de Grenoble sur le regroupement de la majorité, deux phrases résument fort nettement la divergence des appréciations. Un radical, M. Jean Mistler, croit à la mise en difficulté du Gouvernement, « car les décisions du Congrès radical permettraient aux éléments du centre de prévoir une solution favorable à la crise qui s'ouvrirait alors, d'où liberté de vote assez grande pour eux, et déplacement vraisemblable de la majorité ». Mais M. C.-J. Gignoux, du centre droit, répond par avance : « Il n'y a aucun doute qu'un certain nombre des idées émises à Grenoble, et, au principal, celle d'une concentration, sont partagées par beaucoup de membres des groupes du centre. Mais, d'une part, le fait que la concentration a été acclamée beaucoup moins pour elle-même que comme machine de guerre contre le Cabinet Tardieu et, d'autre part, cet autre fait que le « blocage » électoral avec les socialistes est aussi présent que jamais à l'esprit des militants radicaux, me paraissent devoir empêcher que la concentration axée sur le parti radical trouve dans la majorité actuelle des concours stables en quantité suffisante. »

Pour l'instant, les scrutins de la Chambre ont donné raison à M. Gignoux : en effet le Gouvernement a obtenu successivement 53, puis 47 voix de majorité, après des débats que nous allons étudier en y cherchant des indications pour l'avenir.

***

Vers la fin d'octobre, dans les couloirs du Palais-Bourbon, où l'animation ne reprenait que très lentement, amis et

adversaires du Gouvernement s'accordaient à dire que, sur la centaine d'interpellations déposées avant et pendant les vacances, celles-là seules prêtaient à une discussion sérieuse qui avaient trait à l'aviation et à la politique extérieure. Les accidents nombreux survenus à des appareils militaires, la divergence de vues chaque jour plus apparente entre les services de l'aviation maritime et le Ministère de l'Air, certain retard apporté à la création de types nouveaux d'avions, tout cela formait un complexe assez défavorable au Ministre de l'Air. La Commission des Finances avait demandé et entendu de longues explications de M. Laurent Eynac et de M. Tardieu, mais plusieurs députés anciens pilotes se déclaraient en mesure d'énoncer à la tribune des critiques très graves contre la conduite de notre aéronautique. Il semble que leurs collègues, moins passionnés, aient nourri quelque scepticisme sur l'efficace de leur offensive, puisque personne n'a insisté pour la discussion immédiate de ce groupe d'interpellations et que la Chambre a été unanime à mettre en tête la politique étrangère.

Depuis la fin de l'Union Nationale, le problème de nos relations extérieures s'est posé plusieurs fois devant la Chambre. C'est lui qui a provoqué la chute du cabinet Briand le 22 octobre 1929, lui qui a fait l'objet d'une longue discussion au moment du vote du dernier budget. On sait où réside la difficulté : l'extrême-droite de la majorité et quelques isolés au centre condamnent les idées de M. Briand, tout en votant pour d'autres raisons en faveur du ministère, au lieu que les gauches dans leur ensemble approuvent la ligne suivie au quai d'Orsay, mais votent pour d'autres motifs contre le Gouvernement. Le 22 octobre 1929, sur une de ces questions de date qui masquent tant de périls, une conjonction d'une heure entre les gauches et les amis de MM. Marin, Mandel et Franklin-Bouillon mit en minorité le cabinet Briand. Le précédent a servi depuis un an de point de départ à vingt campagnes de couloirs et à deux offensives.

La première avait totalement échoué, sur une proposition assez ridicule de réduction du traitement de M. Briand, la seconde, développée du 4 au 14 novembre, n'a pas réussi davantage à renverser le gouvernement; mais pour dire qu'elle

a avorté, encore faudrait-il connaître son objectif réel.

La politique extérieure poursuivie par M. Briand depuis Locarno et fondée sur le rapprochement franco-allemand et sur les rites de Genève a franchi une étape décisive avec l'évacuation de la Rhénanie. Peu de temps après cet acte qui avait une valeur d'affirmation et de symbole, cette politique a été rudement atteinte par les résultats des élections allemandes et par l'échec du projet de Fédération européenne.

L'opinion française n'a pas compris grand chose au protocole compliqué qui a transformé en momie le généreux dessein de M. Briand, nombreux sont même ceux qui, aidés par la presse, ont pris les formules de politesse pour des témoignages d'approbation. Mais laissons ce point, puisque aussi bien il n'en a pas été question à la Chambre. Au contraire, les résultats des élections allemandes envoyant au Reichstag 107 adversaires forcenés du Traité de Versailles ont profondément ému l'opinion française et dressé brusquement devant tous les yeux l'affreuse menace de la guerre. Ouvert dans de telles conjonctures, un débat parlementaire pouvait être tumultueux, hâtons-nous de dire qu'il est resté parfaitement digne. Trois discours ont retenu l'attention, l'attaque de M. Franklin-Bouillon, la réponse de M. Briand, la conclusion de M. Tardieu.

M. Franklin-Bouillon a recommencé le réquisitoire qu'il avait déjà fait lors de la discussion du budget, en mettant à jour ses citations et ses chiffres. Évitant plus soigneusement qu'à l'ordinaire la boursouflure et l'emphase, ce puissant orateur a produit une grosse impression dans l'exposé des intrigues allemandes contre le traité. Cependant, son discours a paru incomplet, car le problème des relations franco-allemandes n'est pas, quelle qu'en soit la gravité, le seul qui doive préoccuper le quai d'Orsay et le Parlement, et le problème italien, dont M. Franklin-Bouillon n'a rien dit, nous paraît d'une égale importance. En outre, les conclusions de l'interpellation ne répondaient guère à son développement. Une formule trop simple : « Vous me demandez ce qu'il faut faire? C'est simple, le contraire de ce qu'on a fait. » Une formule trop vague : « Il faut refuser tout moratoire à l'Allemagne! » Une formule dangereuse : « Notre frontière est sur la Vistule! » Mais la

Chambre a entendu d'excellentes considérations sur le gaspillage financier du Reich et le camouflage de ses budgets.

Si M. Briand avait dû répondre immédiatement sa tâche eût été difficile, mais le Ministre des Affaires étrangères a parlé huit jours exactement après M. Franklin-Bouillon; c'est dire que l'argumentation du député de Seine-et-Oise était déjà loin, emportée par ce Léthé qui, si nous en croyons M. Tardieu après Adrien Hébrard, coule sous le pont de la Concorde.

Visiblement lassé de certaines attaques de presse et relevant à peine d'une assez sérieuse indisposition, M. Briand n'a pas fait le discours auquel on pouvait s'attendre. On n'a certes pas l'habitude de chercher dans ses paroles des chiffres, ni des précisions juridiques, mais souvent on y trouvait une intuition profonde des situations internationales, une palpation délicate des réalités (j'ai des antennes, aime-t-il dire). Cette fois ceux-là même à qui la politique étrangère est peu familière avaient le sentiment que son discours aurait, sauf quelques détails, tout aussi bien pu être prononcé en 1927 ou 1928. Peut-on croire que pour M. Briand, homme de conversations, toute information directe sur l'Allemagne ait cessé depuis la mort de Gustave Stresemann? Aussi l'orateur n'a-t-il retrouvé des applaudissements unanimes qu'à de courts instants, lorsqu'il protestait avec une douloureuse fierté contre l'injure et la diffamation.

Les qualités oratoires de M. Tardieu sont d'un tout autre genre. Pas d'émotion dans ses paroles, mais une logique serrée, une argumentation un peu brusque et certaines précisions nouvelles qui seront utiles dans les discussions futures, en particulier sur l'article 19 du Pacte de la Société des Nations. Le président du Conseil a repris en main sa majorité, en affirmant qu'il n'accepterait ni la révision des traités, ni la thèse du comte Bernstorff relative au désarmement. La fin du discours, consacrée à la reconstruction économique de l'Europe, a été sinon applaudie du moins approuvée sur de nombreux bancs à gauche. On a voté et le Gouvernement s'il n'a pas eu les 79 voix de majorité de sa déclaration ministérielle en a retrouvé 53, soit une dizaine de plus qu'on ne s'y attendait généralement.

Ce scrutin n'appelle que fort peu d'observations et présente de très faibles différences avec celui du lendemain, qui a donné au gouvernement une marge positive de 47 voix. La confrontation de ces deux votes montre que M. Briand n'a apporté au cabinet que sept ou huit voix personnelles et lui en a retiré trois ou quatre. Cette constatation permet aux adversaires les plus acharnés du ministre des Affaires étrangères de demander au président du Conseil de s'en séparer. M. Briand n'a évidemment pas à craindre que ces avis soient écoutés, mais il doit mesurer avec mélancolie le chemin parcouru depuis le temps où la constitution du Cabinet Tardieu était suspendue à son acceptation.

Le débat consacré aux scandales financiers du jour n'a duré que quatre heures, il aurait été plus redoutable pour le gouvernement si les interpellateurs avaient moins élargi et poussé davantage leur offensive. M. Monnet, au nom des socialistes, a lu un discours assez incisif d'une voix si suave que le trait final : « Allez-vous-en, Monsieur Tardieu » ne sonnait pas plus terrible qu'un « Au revoir » de bonne compagnie. L'interpellation de M. Bonnet était d'une belle ordonnance et d'une sobre vigueur, mais, si l'opposition avait souhaité renverser le ministère, elle n'aurait pas attendu huit jours pour le faire, et l'assaut eût été donné la semaine précédente, en pleine panique boursière, avant le renflouement de la *Banque Adam* et du *Crédit du Rhône*, et au moment où la Bourse se demandait si les valeurs d'un autre « grand animateur de la coulisse » suivraient le sort du groupe Oustric. Le président du Conseil a dû payer de sa personne, il fit front avec vigueur et déclara que le débat était une question de majorité. La majorité, n'y regardant pas de trop près, se retrouva fidèle; elle s'apercevra peut-être bientôt qu'elle emporte dans ses bagages une assez triste affaire. Étant donné que le garde des sceaux devait démissionner trois jours plus tard, n'eût-il pas été plus habile de ne pas demander aux troupes gouvernementales de couvrir sa retraite par un vote bien difficile à expliquer? Ce débat a posé une fois de plus le problème des incompatibilités parlementaires, il y a peu de chance pour qu'on le règle enfin sérieusement.

***

Maintenant la Chambre va liquider tout doucement son ordre du jour. Sur les quelque 90 interpellations qui demeurent inscrites, il en est bien soixante-quinze dont on ne parlera jamais. A l'heure où nous écrivons, le débat sur l'aviation, qui a passionné les couloirs pendant trois jours vers le 30 octobre, est encore à l'ordre du jour et l'on ne croit généralement pas que le Gouvernement y puisse buter. Voterat-on le fameux projet d'équipement national dont les journaux ont tant parlé et dont personne, sauf M. François Poncet, ne sait plus exactement ce qui subsiste? Discuterat-on enfin cette délicate Convention des pétroles dont cinq cents députés avouent tout ignorer? Le temps est court jusqu'à Noël, et, même si l'on met les bouchées doubles, le bilan législatif de l'année 1930 s'avérera bien léger.

M. Tardieu est trop réaliste pour ne pas s'en être aperçu et trop avisé pour ne pas comprendre que la Chambre travaillerait plus efficacement dans une atmosphère pacifiée. Pour cela, il faudrait qu'à un Gouvernement qui a pris malgré lui figure de combat, succédât une formation de détente. Sans doute le cabinet peut-il atteindre, s'il est prudent, la fin de la session extraordinaire; par contre, la discussion du budget s'annonce dès maintenant pleine de périls. D'ici le mois de mars des changements politiques sont possibles. Le pays les attend sans impatience et les verra venir sans inquiétude : la seule chose qui lui tienne à cœur, ce n'est pas de savoir combien chaque groupe de la Chambre recevra de portefeuilles et de demi-portefeuilles, mais de voir cesser le marasme industriel et commercial, la crise boursière, la mévente des produits agricoles et la paradoxale hausse des prix de détail. On n'a malheureusement pas l'impression que ni les ministres et leur majorité, ni l'opposition et ses chefs se soient jusqu'ici rendu très exactement compte de ces légitimes préoccupations de leurs mandants.

IGNOTUS

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La fin de l'année est devenue une course aux prix. Le plus considérable, le plus illustre, le prix Nobel, a été décerné par l'Académie de Stockholm à l'écrivain américain Sinclair Lewis. Le nom est familier aux lecteurs français depuis que M. Maurice Rémon a traduit *Babbitt*, et que M. Paul Morand y a ajouté une préface[1].

J'avoue quelque embarras à en parler. Le livre est intéressant, et même amusant. Mais il déconcerte nos habitudes. Nous imaginons très bien qu'un romancier trace un tableau d'une ville d'étendue moyenne, et que ce soit là le sujet d'un livre; mais nous avons peine à croire que, dans cette ville où gronde toute une humanité, il ne s'y passe absolument rien. Nous admettons volontiers qu'il décrive un peuple standardisé et réduit à ses valeurs moyennes; pourtant nous sommes étonnés de voir ce peuple entièrement exempt de trouble et de tout ce qui fait les orages de la vie intérieure. Pas un sentiment qui éclate ou qui couve, pas un caractère original, pas un jugement propre, pas un conflit où le cœur soit engagé, pas même une vraie mauvaise action; si c'est un tableau de l'Amérique, il est d'un pessimisme noir; mais n'est-ce pas tout simplement une image superficielle, un portrait des apparences? S'il en est ainsi, pour un esprit formé à la française, le livre apparaît comme un ouvrage de seconde classe, irrémédiablement. C'est une exigence qui nous est devenue naturelle, de vouloir qu'on nous montre, en même temps que

1. Stock.

les coutumes de la vie ordinaire, les secrets de la vie profonde. Nous voulons connaître les ressources d'énergie et de passion, le potentiel des personnages, et nous supportons mal qu'ils ne soient pas mis dans des conditions qui les contraignent à se révéler. Nous avons peine à croire que la vie ne leur pose pas tout à coup de ces problèmes où toute l'âme est en jeu. Nous savons combien le tragique est commun, et qu'il remplit des existences en apparence paisibles. Nous ne croyons pas à ces trois cent mille habitants sans passions.

On objectera qu'un personnage secondaire, Paul Riesling, tire sur sa femme Zilla un coup de revolver. Mais cet incident, présenté de la façon la plus discrète et la plus effacée, n'est dû qu'au caractère tout à fait insupportable de Zilla. C'est une de ces femmes qui font naître à chaque pas les épisodes; elles insultent la terre entière et se prétendent offensées; elles ont un goût sadique pour les scènes. Paul est un être doux et intelligent qui joue bien du violon; il gagne honorablement sa vie en vendant des toitures en carton. Mais il est excédé et il tire par lassitude. Il n'y a pas l'ombre de sentiment violent là dedans. C'est l'amour de la paix qui le rend meurtrier.

On dira aussi que le personnage principal, Babbitt, courtier en immeubles, prend une maîtresse. La vérité est qu'il cède à la tentation, auprès d'une femme agréable et qui fait le nécessaire pour le tenter. Elle y réussit, par un jour de mauvais temps. Il n'y a pas beaucoup de sentiment dans cette aventure, qui se dénoue le plus aisément du monde. Et ces deux épisodes sont les seuls où l'on entrevoie les consciences cachées.

L'Académie de Stockholm n'en a pas demandé davantage, et c'est son affaire. Il se peut que ce goût de la vie secrète soit en effet tout français, et que d'autres peuples soient satisfaits quand on leur a montré les maisons, les allées et venues, un dîner, une soirée, et quand ils ont entendu les conversations de famille et les discours publics. Sous ce rapport, *Babbitt* est un livre parfait. M. Sinclair Lewis a catalogué et assemblé tous les éléments qui forment à tous les moments la vie d'un Américain moyen en 1922. Tout ce qu'on pourrait lui reprocher, ce serait d'avoir laissé tous ces

moments à l'état d'échantillons juxtaposés, ce qui est d'un art un peu sommaire. Mais peut-être est-ce encore un défaut français de vouloir que les éléments d'un livre se composent et se fondent. M. Paul Morand compare *Babbitt* à nos romans naturalistes : ce n'est qu'une préparation pour un roman naturaliste.

Prenons le livre pour ce qu'il vaut : il réussit à être très divertissant, malgré sa longueur. S'il n'est pas très profond, il fait du moins un recueil de figures, de scènes et de décors, que nous prendrons provisoirement pour une image, incomplète, mais amusante, d'une ville américaine. Cette ville se nomme Zénith. Elle a été fondée en 1792. Une famille au moins remonte au temps des cinq fondateurs, celle du banquier William W. Eathorne. Celui-ci, âgé maintenant de soixante-dix ans, est le président de la Première banque d'État de Zénith. Son père et son grand-père ont été banquiers. Il peut examiner le crédit de chacun, consentir des prêts, favoriser ou ruiner une affaire. Il porte des favoris comme en portaient les financiers vers 1870. Il habite une maison ancienne, je veux dire construite un peu avant 1880, en brique entre des chaînes de pierre, avec un porche soutenu par des piliers de granit et des salons en enfilade

On appelle vieilles familles celles qui étaient fixées dans la ville en 1840. — Au dessous de celles-ci, il y a la société élégante et riche, dont le personnage le plus représentatif est Charles Mac Kelvey, l'entrepreneur millionnaire, le président de la Société de construction. « Il avait construit des capitoles, des gratte-ciel, des terminus de voie ferrée. Les épaules lourdes, la poitrine large, il n'avait pourtant rien d'indolent. Il avait dans le regard un calme, dans la parole une douceur coulante qui intimidaient les politiciens et mettaient les reporters sur leurs gardes; en sa présence, le savant le plus intelligent, l'artiste le plus sensible se sentaient amoindris, peu homme du monde et mal mis... Il avait les allures d'un baron : c'était un vrai poids dans l'aristocratie américaine qui se constitue rapidement... » — Sa femme est élégante, jolie, et elle va en Europe.

Les Mac Kelvey donnent en l'honneur de sir Gerald Oak un dîner cinghalais, qui fait événement. Mais Babbitt, quoi-

qu'il ait été à l'Université le camarade de Mac Kelvey, n'est pas invité. Babbitt est un agent immobilier, qui est arrivé de son village de Catawba, et qui s'est fait une jolie situation : huit mille dollars par an, à peu près. Il habite dans le quartier des Hauteurs Fleuries une maison qui lui appartient, non point grande, mais confortable. En avril 1920, où le roman commence, George F. Babbitt a quarante-six ans. L'auteur nous le décrit tandis qu'il dort encore, son lit tiré sous la véranda. « Sa tête, qu'il avait grosse, était rose, ses cheveux bruns, fins et secs. Sa figure gardait dans le sommeil quelque chose d'enfantin, en dépit de ses rides et des marques rouges laissées par les lunettes de chaque côté de son nez. Il n'était pas gras, mais extrêmement bien nourri; ses joues étaient rebondies, et sur la couverture kaki reposait avec abandon une main potelée, légèrement bouffie. Il avait un air de prospérité, d'homme tout ce qu'il y a de plus marié et de moins romanesque, aussi peu romanesque que cette véranda qui donnait sur un ormeau de taille moyenne, deux petites pelouses, une allée cimentée et un garage de tôle ondulée. »

Voici maintenant Babbitt habillé. Son costume gris, bien coupé, est le costume type. Ses bottines noires à lacets sont d'honnêtes bottines du modèle ordinaire. La cravate de tricot rouge seule a de la fantaisie. Comme il se coiffe en rejetant les cheveux, il a un front énorme et bombé. Ses lunettes « se composaient d'énormes verres ronds, sans monture, mais de première qualité, et de branches faites d'un mince fil d'or. Quand il les chaussait, il était l'homme d'affaires moderne, celui qui donne des ordres à des employés, qui conduit son auto, joue au golf à l'occasion et est un expert en matière de vente. Sa tête paraissait soudain non plus enfantine, mais importante, on remarquait un nez lourd et aplati, sa bouche droite à la lèvre supérieure lourde et épaisse. Son menton trop charnu, mais vigoureux; avec respect on le contemplait revêtant le reste de son uniforme de grave citoyen. »

Désormais nous n'allons plus quitter Babbitt; nous allons le voir dans son bureau, dictant des lettres à sa dactylo, ou roulant un client; nous allons le voir avec lui-même se jurant de ne plus fumer; au club où il déjeune avec Paul Riesling; aux réunions où il gagne la renommée d'un orateur; dans le Maine

et à Chicago; chez lui où il reçoit ses amis à dîner. Et du même coup nous connaîtrons la ville, les groupes, les intérêts, les manières de penser. Chez cet homme épanoui, jovial, farceur et si fortement attaché à la morale sociale, il y a un coin de rêve. Il lui arrive de rêver d'une fée. Il lui arrive aussi de tromper madame Babbitt. Mais je crois bien qu'il ne commet cette faute que par complaisance pour l'auteur et pour lui permettre de nous faire connaître la société la moins bien vue de la ville, la joyeuse réunion du Bouquet. Cette imprudence pourrait coûter cher à Babbitt. Mais, grâce à Dieu et à une maladie de sa femme, ses affaires se rétablissent. Il poursuit son ascension. Le livre s'achève par l'entrée en scène de la nouvelle génération. Son fils Ted épouse, sans avoir daigné prévenir ses parents, la jolie et inquiétante Ennice Littlefield. Babbitt est plus émerveillé qu'offensé de cet acte d'indépendance. Il fait un retour sur sa propre vie, si médiocre en somme. « Je n'ai jamais fait une chose que je désirais. Je ne crois pas avoir réussi quoi que ce soit, sinon de suivre mon petit bonhomme de chemin. Je me figure que j'ai peut-être avancé d'un quart de pouce sur une centaine de milles possible. Eh bien, peut-être iras-tu plus loin... »

Une foule de tableaux, très adroitement peints, font autour de ces personnages un inventaire complet de la vie américaine. Il y a des échantillons de réclame et d'articles de journaux singulièrement savoureux. Il y a une analyse du *Times de l'École du Dimanche* où l'on trouve, entre d'autres perles, une annonce de la Société d'ustensiles sanitaires pour la Communion, « ensemble d'appareils absolument perfectionnés et satisfaisants, comprenant un magnifique plateau en acajou verni. » Il y a des conversations notées dans le *Pullmann*, et une ribote mémorable de congressistes dans la ville de Monarch. Il y a une charmante peinture de Zénith par une nuit d'hiver éclairée de lumières. Mais le plus étrange, c'est que ces descriptions si spécifiquement américaines ne seraient pas, à quelques traits près, très différentes, si elles représentaient la province française. Ces castes tranchées, cette hiérarchie, ces propos traditionnels, ces clauses de style, ces opinions reçues, cette moralité qui n'exclut pas un peu de fripouillerie en affaires, cette vie limitée, ces objurgations

familiales, ces dîners qui se déroulent comme des rites, cette lente conquête et ce laborieux avancement social, tout cela se retrouve dans une sous-préfecture. Vanité de la couleur locale! Le livre qui peint le mieux les Américains peint aussi bien les Français. Car les hommes, sont partout les mêmes, quand le peintre a l'œil clair et la main précise. Et peut-être ai-je eu tort de trouver M. Sinclair Lewis un peu superficiel. Ce n'est pas un mince mérite d'avoir retrouvé à Zénith l'homme universel.

***

M. J.-M. Bourget vient dans un très beau livre, qui s'appelle *Gouvernement et Commandement*, d'étudier l'un des problèmes les plus essentiels et les plus malaisés de la conduite de la guerre, les rapports entre les pouvoirs civils et le quartier général. Il démontre combien est fausse l'idée si répandue que la guerre donne la parole aux seuls militaires, et que le Conseil des Ministres n'a qu'à attendre qu'ils aient anéanti les forces ennemies. A la rigueur, une conception simple pourrait au plus convenir à une guerre courte. Et pourtant Bismarck protestait déjà contre cette exclusion de la politique dans les opérations. Il faisait remarquer que la forme de la guerre dépendait du but à atteindre, qui est nécessairement fixé par le gouvernement.

En fait il faut bien distinguer, et M. Bourget y insiste avec beaucoup de claire raison, entre la conduite des opérations, qui est remise au général en chef, et la conduite de la guerre, qui est affaire de gouvernement, et dont celui-ci ne peut pas se dessaisir. Il y a eu une usurpation véritable du grand quartier allemand, après la nomination de Hindenburg. Le chancelier Bethmann-Hollweg, qui résistait, a été renvoyé, et l'État-major a cherché des chefs de gouvernement plus dociles. En fait, pendant les deux dernières années de la guerre, tout a été mené par la Direction Suprême de l'Armée. « Dans presque toutes les questions politiques, dit Bethmann dans ses *Considérations sur la Guerre mondiale*, Ludendorff réclamait pour la direction suprême de l'armée, non seulement la coopération, mais aussi la décision. A peu près toutes les fois, il

donnait pour raison de l'ingérence militaire que sans cela la guerre serait perdue, et que le feld-maréchal de Hindenburg ne pourrait conserver plus longtemps la responsabilité. »

Par ce chantage au tablier rendu, les deux Dioscures, comme on les nomme, établissent leur dictature, jusqu'à la défaite. A ce moment, suivant l'usage des dictateurs, ils préférèrent partager les responsabilités. Ils demandent que le gouvernement soit transformé dans le sens démocratique. Ils inspirent le manifeste du 30 septembre 1918, où Guillaume II exprime sa volonté que des hommes portés par la confiance de peuple prennent part plus largement aux droits et aux devoirs du gouvernement. Cette transformation amena le départ du comte Hertling, qui la jugeait inconstitutionnelle, et l'arrivée aux affaires du prince Max de Bade. Le conflit éclate entre le nouveau chancelier et le commandement. Il s'agissait de négocier les conditions de l'armistice. Affaire de gouvernement, pensait le prince de Bade. Mais le commandement voulait être consulté. Le chancelier demanda à Ludendorff de ne pas venir à Berlin; mais celui-ci était déjà parti. Une conversation qu'il eut avec le vice-chancelier von Payer n'aboutit pas. Enfin l'empereur trancha le conflit en sacrifiant le quartier-maître général.

Il ne pouvait en être autrement, à moins que le chancelier lui-même ne sautât. Dans le système allemand, en effet, le pouvoir civil et le commandement, entièrement séparés, n'avaient aucun droit l'un sur l'autre. Ils ne pouvaient agir l'un ni l'autre qu'avec l'assentiment de l'empereur, de qui émanait toute autorité, et qui les départageait souverainement. M. Bourget critique très justement cette conception archaïque. Elle donne à l'empereur un rôle écrasant d'arbitre, que Guillaume II était incapable de tenir. Elle supprime la collaboration, et il en est résulté que des questions aussi essentielles que la guerre sous-marine n'ont jamais été étudiées d'ensemble et sous toutes leurs faces. Elle supprime enfin la hiérarchie. Elle juxtapose les pouvoirs et ne les ordonne point.

Le système français était tout différent. Le décret du 28 octobre 1913 sur la conduite des grandes unités accordait au gouvernement la prérogative de fixer le but politique de

la guerre et de répartir les ressources entre les différents théâtres d'opérations. D'autre part le décret du 2 décembre 1913 sur le service en campagne donnait au ministre le soin d'arrêter l'ordre de bataille initial, c'est-à-dire de régler la répartition des forces au début de la guerre.

Ajoutez le droit, réservé au gouvernement, d'ouvrir de nouveaux théâtres d'opérations. A cela près, les rapports de gouvernement et du commandement n'étaient réglés par aucun texte. En fait le gouvernement s'efface. Dans les premières semaines de la guerre, une seule fois M. Messimy, ministre de la Guerre, donne un ordre du Grand Quartier et cet ordre était très malheureux. « Si les armées sont réduites à la retraite, disait-il, une armée de trois corps actifs au minimum devra être dirigée sur le camp retranché de Paris pour en assurer la garde. » Enlever au général en chef en pleines opérations trois corps pour les immobiliser à la garde d'un camp retranché, si important soit-il, était un non-sens militaire. Le Grand Quartier prenait le même jour une décision bien meilleure qui était de former une armée nouvelle sur la Somme, à la gauche du dispositif général. La fâcheuse velléité que le gouvernement avait eue d'intervenir dans la conduite des opérations ne fut d'ailleurs pas soutenue. Dès le 30, M. Messimy, quittant le ministère et partant pour les armées, faisait amende honorable. « Il croit impossible, écrit M. Poincaré, de défendre Paris comme ville forte, même avec les trois corps d'armée qu'il a demandés. Il juge de beaucoup préférable de livrer hors des murs, avec des retranchements de campagne, une ou plusieurs grandes batailles, sans s'immobiliser dans la place. » C'est justement ce que le Grand Quartier avait fait.

Dès lors l'État-Major resta le maître de la situation. Comme l'article 3 de la Constitution de 1875 donnait au Président de la République la disposition de la force armée, il paraissait en droit de croire qu'il n'avait affaire qu'à M. Poincaré. Dès le 9 août, le général en chef faisait porter à la présidence une lettre où il demandait l'intervention du gouvernement français auprès du gouvernement britannique. Les ministres protestèrent, et, quelques jours plus tard, M. Poincaré écrivait à M. Viviani. « Vous vous êtes plaint, et non sans raison, que

le général en chef m'eût écrit ces jours-ci sans passer par le ministre de la Guerre. Lorsque j'ai signalé votre observation aux officiers de liaison, j'ai cru comprendre par leur réponse que le G. Q. G. se considérait, en temps de guerre, comme tout à fait indépendant du gouvernement et qu'il n'acceptait au-dessus de lui que l'autorité nominale et irresponsable du Président de la République. Nous sommes d'accord, vous et moi, pour penser que cette prétention, si elle prenait corps, serait tout à fait contraire à l'esprit de nos institutions républicaines. »

Elle prit corps cependant. Le gouvernement se laissa complètement séquestrer par le grand quartier. Non content de cet état de fait, celui-ci aurait voulu le légaliser. Une note du mois de juin 1915 demanda la création d'un conseil supérieur de la défense nationale. La formule suivante était proposée : « La conduite supérieure de la guerre, dans l'ensemble de ses diverses branches (militaire, diplomatique, financière, économique et politique) est exercée par le Président de la République, secondé par le général commandant en chef. Il est assisté du conseil supérieur de la Défense nationale. » Le gouvernement était escamoté par Chantilly.

L'impuissance du gouvernement venait de ceci que, manquant d'organes d'études et de conseillers techniques, il était dans l'incapacité de discuter les volontés de l'État-Major. Or ce conseiller technique lui fut donné à la fin de 1916. C'était Joffre lui-même, relevé de la direction effective des opérations. Mais on ne put s'entendre sur ses attributions, et, le 26 décembre, il fut relevé de ces nouvelles fonctions. Le général Lyautey, pendant le temps où il fut ministre de la Guerre, fut lui-même le conseiller technique du gouvernement. Puis la question redevint obscure jusqu'au moment où l'échec du 16 avril 1917 contraignit à la résoudre. Le 29 avril 1917, le général Pétain fut nommé chef d'État-major général de l'armée au ministère de la Guerre. Le gouvernement avait ainsi créé un organisme officiel. « Le chef d'état-major général de l'armée, disait le décret du 11 mai 1917, est le délégué du ministre de la Guerre pour l'étude de toutes les questions techniques intéressant les opérations militaires... Il donne au ministre de la Guerre des avis techniques : 1° sur la

conduite générale de la guerre et la coopération des armées alliées; 2° sur les plans généraux d'opérations établies par les généraux en chef seuls chargés de leur exécution... »

Le gouvernement reprenait donc son rôle. M. Bourget se rallie sans réserve aux décrets de 1917, auxquels d'ailleurs M. Clemenceau ne changea rien. Le problème des rapports entre le gouvernement et le commandement était résolu. On peut regretter qu'il ait fallu trois ans pour trouver cette solution.

***

Je ne peux, aujourd'hui, qu'adresser un hommage à la mémoire de Pierre Lasserre, en me réservant d'étudier dans mon prochain article l'œuvre si diverse et si pénétrante de l'historien de la *Jeunesse de Renan*.

HENRY BIDOU

PARMI LES LIVRES

La vieillesse de Prosper Mérimée (1854-1870), par **Pierre Trahard** (*Champion*). — **Supplément à la bibliographie des œuvres de Prosper Mérimée** (*Bulletin du Bibliophile de novembre 1930*). — **Lettres à Francisque Michel.** — **Journal de Mérimée** (*Champion*). — **Carmen, etc.**, texte établi et présenté par **Maurice Parturier** (*Éditions Fernand Roches*). — **Lettres d'Espagne,** Introduction de **Maurice Levaillant** (*Lemarget*). — **Lettres de Prosper Mérimée à la comtesse de Montijo,** publiées par les soins du **duc d'Albe;** préface de **Gabriel Hanotaux,** de l'Académie Française (*Édition privée*).

Il semble que, pendant les dernières années de sa vie, la puissance créatrice ait été tarie chez Mérimée. Il s'agit ici de la faculté d'écrire des romans, des pièces ou des nouvelles, les œuvres de critique ou d'érudition n'étant pas généralement, à tort ou à raison, mises sur le même plan.

M. Trahard, poursuivant sa patiente série d'études mériméennes[1], donne aujourd'hui, dans un ouvrage qu'il consacre *à la vieillesse de Mérimée*, une explication de ce silence, qui paraît valable. En 1853 Valentine Delessert se détache de Mérimée. Vingt ans de liaison n'ont pas atténué l'amour dans le cœur de cet homme — en qui l'on a cru voir si longtemps le type de l'indifférent —; il reçoit un tel choc qu'il perd le goût de travailler ou tout au moins d'entreprendre une de ces grandes œuvres qui engagent longuement toutes les puissances de l'esprit. Quelque temps après la rupture, Mérimée écrit dans une lettre intime : « *Je n'ai plus personne pour qui travailler; j'avais un but; je n'ai plus de but.* » On ne contestera pas, après cela, l'importance des Égéries dans la littérature

D'après M. Trahard, Mérimée subit le contre-coup de ce drame

1. Sur les travaux antérieurs de M. Trahard voir *Autour de Mérimée*, par Marcel Thiébaut, *Revue de Paris* du 15 novembre 1929.

intime pendant sept ans. 1860 représenterait la date de la guérison. C'est possible, mais peut-être un peu trop net. Les accidents se situent plus aisément dans les chronologies que les convalescences et les lecteurs de la *Revue de Paris* pourront en juger, en prenant connaissance des lettres à Valentine Delessert, inédites jusqu'à ce jour, que leur présentera bientôt M. Parturier.

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de discussion possible sur l'importance de l'année 1853, dans la vie de Mérimée. Mais comment expliquer que, dans les années qui suivirent, l'écrivain se soit détourné des romans au bénéfice des travaux de critique et d'érudition; qu'il n'ait plus écrit que trois petites nouvelles : *la Chambre bleue, Djoumane* et *Lokis* — qui ne sont pas de la meilleure veine — tandis qu'il accumulait les essais critiques, les travaux archéologiques, les études sur la littérature russe, les traductions de Gogol, de Pouchkine, de Tourguenev et entretenait avec de nombreux amis une immense correspondance? Ce n'est pas là sans doute une question à laquelle des textes précis permettent de répondre et il paraîtra bien impertinent d'oser poser un point d'interrogation, en matière d'histoire littéraire, lorsqu'on n'a pas toutes prêtes trois cents citations pour y répondre. Mais dans cette victoire de la critique sur le roman, ne faut-il pas voir le témoignage significatif de la lutte que livre toujours, chez ceux qui en sont détenteurs, le goût de l'histoire au désir de création artistique? Un roman exige une concentration plus douloureuse qu'un travail historique et la paresse a ses droits chez les plus acharnés travailleurs. Une raison perfide souffle « Le roman c'est l'histoire de quelques-uns, l'histoire le roman de tous. » Si le désir de gloire ou celui de plaire sont présents, la balance penche pourtant du côté de la création artistique. C'est une solution d'euphorie. Le découragement profond engage dans une autre voie. Car la curiosité survit après les plus grands naufrages, et l'on veut encore savoir quand on ne veut plus créer.

Un solution reste d'ailleurs à portée de la main, lorsqu'on a besoin d'extérioriser sa pensée. Ce qu'on ne dit pas, sous une forme transposée, dans un roman, on peut le dire dans une lettre. Mérimée ne s'en priva pas. Parfaitement indifférent au suffrage du public, il réserva l'essence de ses réflexions à quelques-uns. Le fait a frappé Renan. « Mérimée eût été un homme de premier ordre, a-t-il écrit, s'il n'avait pas eu d'amis. Ses lettres se l'approprièrent. Comment peut-on écrire des lettres, quand on a la faculté de parler à tous? » Voilà : c'est qu'il faut se soucier de tous. D'ailleurs Mérimée a-t-il écrit parce qu'il avait des amis? Ce n'est pas sûr. Il y a bien des amis qu'il n'a gardés que parce qu'il avait le besoin d'écrire. Nombreuses sont les correspondances, où la plus aimable indifférence se devine à l'égard du destinataire. Mérimée, en écrivant à

autrui, se parlait surtout à lui-même. Il tenait son journal intime et le morcelait chaque jour pour le répartir dans une série d'enveloppes.

Reprendre ces lettres et classer dans les enclos de ses chapitres tout ce qui concerne « le critique », « le voyageur », « l'écrivain », ou l'ami des femmes, tel est le travail qu'a entrepris M. Trahard. Ce n'est pas une méthode sans doute qui permette de brosser des portraits bien vivants, mais elle rend des services incontestables aux chercheurs. Il est des citations assez redoutables au chapitre des « jugements littéraires » : Mérimée voit en Baudelaire un niais ou un fou; il n'est pas beaucoup plus indulgent à l'égard de V. Hugo, de Flaubert, tandis que Ponsard, E. Augier ont sa sympathie... Initiateur du romantisme, précurseur du réalisme, Mérimée en vint à haïr l'un et l'autre. Mais les condamnations qu'il a prononcées sont extraites de lettres : ce sont des explosions privées; destinées au public elles eussent été atténuées par bien des nuances auxquelles Mérimée était sensible. Il ne faudrait pas en tirer des conclusions péremptoires. Ce n'est d'ailleurs pas une tentation à laquelle on se sente exposé, quand on se trouve au milieu des richesses amassées par M. Trahard. Le sens des valeurs respectives se perd au milieu de cette abondante collection et les velléités d'émotion se noient doucement dans la science. Nous y gagnons de ne pas sentir trop vive la tristesse tragique des dernières années de Mérimée.

***

La *Revue de Paris*, la première, celle du docteur Véron, eut le privilège de publier de nombreux manuscrits de Mérimée. La tradition ne s'est d'ailleurs pas perdue depuis lors et une grande partie de la « correspondance » a vu le jour sous nos couvertures « jaune citron ». M. Parturier, excellent Mériméiste, complète dans le *Bulletin du Bibliophile* de novembre 1930 la bibliographie de MM. Trahard et Josserand (que nous avons signalée ici naguère), en ce qui concerne les publications mériméennes de la *Revue de Paris*. Plusieurs études archéologiques avaient échappé aux chercheurs. On avait lu trop rapidement nos livraisons de 1836 et de 1838!... Par contre il y a cent ans la direction du *Pirate* considérait nos livraisons avec un peu trop d'attention et, comme elle avait du goût et une certaine fidélité à son propre titre, elle reproduisait — sans vergogne, et sans autorisation — *L'Enlèvement de la redoute* et quelques autres menus chefs-d'œuvre. La rédaction de la *Revue de Paris* imprimait ses doléances, grâce à M. Parturier dont nous recueillons aujourd'hui le lointain écho. Il est d'ailleurs flatteur pour une revue, paraît-il, de pouvoir ouvrir une rubrique *Il y a cent ans*, et avoir été volés un siècle plus tôt n'est pas un titre de gloire dont nous fassions fi.

***

Les lettres de Mérimée à Francisque Michel, que publie M. Trahard dans son édition des œuvres complètes de Mérimée fourniront des « recoupements » intéressants aux spécialistes. Mais elles ne sont pas celles qui peuvent allécher particulièrement le grand public. M. Francisque Michel, professeur à la Faculté de Bordeaux, était un médiéviste éminent. Les lettres que lui adresse Mérimée sont des lettres de savant. Les demandes et envois de renseignements sur les étoffes byzantines, les laines de Damas, les étymologies, les dessins des broderies anciennes s'entrecroisent. Ce sont des informations que l'on pourrait trouver ailleurs, et au moment où l'on se sent l'envie de les posséder. Mais le curieux est qu'elles enchâssent généralement de petites histoires salées. Le Mérimée libertin apparaît. Ce n'est pas le plus sympathique et l'on s'étonne souvent qu'un homme aussi fin ait pris tant de plaisir aux grossièretés... Il y a dans cette correspondance une lettre bien amusante sur le séjour que Mérimée fit en prison, pour avoir pris trop vigoureusement la défense du bibliothécaire Libri, accusé d'avoir dérobé des manuscrits. Quelques passages frappants aussi sur un séjour à Londres... On voit assez aisément ce que l'on pourrait retenir de tout cela pour un volume d'extraits, si le sacro-saint principe des œuvres complètes n'incitait à vider tous les tiroirs.

Ces lettres à Francisque Michel sont suivies du Journal de Prosper Mérimée publié naguère par la *Revue de Paris.* C'est un document qui a son prix, mais il n'émane pas directement de l'écrivain. Il a été rédigé par Edward Lee Childe et retrace les entretiens de ce jeune homme avec Mérimée. L'histoire est le plus souvent l'objet de ces conversations... Leur transcription devait-elle vraiment trouver place dans les œuvres mêmes de Mérimée? Il faudrait une assemblée de grands savants pour trancher cette troublante question. Mais si les interviews doivent prendre place dorénavant dans les œuvres des interviewés, la faillite d'un bon nombre d'éditeurs paraît assurée.

***

Une édition nouvelle de *Carmen, Arsène Guillot,* l'*abbé Aubain* est donnée par l'Association Budé. Cette savante société s'est acquis une réputation justifiée dans l'art d'établir les textes définitifs. On peut croire qu'elle ne choisit pas entre deux variantes ou deux virgules sans des raisons profondes. Le visage « typographique » de Carmen est maintenant fixé pour l'éternité. Cela ne lui vaudra peut-être pas un admirateur de plus. Mais nous y aurons gagné une excellente étude de M. Parturier sur les origines des trois contes nommés.

Celles de Carmen ont déjà été passionnément explorées et il est apparu un moment que Mérimée avait lu un petit millier de volumes, pour préparer la composition de sa nouvelle. Quelques personnes ont trouvé cela excessif. MM. Valéry Larbaud et Émile Henriot ont donné des conseils de prudence. M. Parturier les suit bien volontiers. Mérimée, lors de son premier voyage en Espagne, a entendu de la bouche de madame de Montijo l'histoire d'un certain « jaque de Malaga qui avait tué sa maîtresse, laquelle se consacrait exclusivement au public ». Il confie lui-même, quinze ans plus tard, à madame de Montijo qu'il écrit cette histoire. C'est *Carmen*. Plusieurs traits de mœurs notés dans les *lettres d'Espagne* écrites au directeur de la *Revue de Paris* en 1830 se retrouvent évidemment dans la célèbre nouvelle. Ajoutez les livres de Borrow que Mérimée a étudiés avec soin. Voilà l'essentiel sur cette question des sources. Quant à *Arsène Guillot*, M. Parturier nous donne des raisons de croire que le modèle de cette apitoyante pécheresse fut Céline Guyot, figurante à l'Opéra — dont M. Parturier lui-même a esquissé la biographie dans son excellente édition des lettres de Mérimée aux Grasset.

***

Les quatre *lettres d'Espagne* au directeur de la *Revue de Paris*, une cinquième au directeur de *l'Artiste*, et une sixième adressée de Grenade à Sophie Duvaucel, fille de Cuvier, ont été publiées par M. Maurice Levaillant il y a trois ans. Ce n'est pas la dernière vague de « nouveautés », mais le livre vaut d'être signalé; car l'étude de M. Levaillant sur Mérimée et l'Espagne est excellente. On sait combien ce pays était cher à l'auteur de *Clara Gazul*. Il y est retourné à maintes reprises. Les mœurs de la « canaille » contemporaine l'intéressaient autant que l'histoire du passé et les aventures de Pierre le Cruel. M. Levaillant rêve d'une inscription *Prospero Mérimée, Madrileño*, qui ferait pendant à celle d'Arrigho Beyle, rêvée elle aussi. C'est une idée. Blasco Ibañez m'a dit, un jour, qu'il n'était point, dans toute notre littérature, Français qui eût plus justement parlé de l'Espagne que Mérimée. « Lui seul l'a tout à fait comprise », affirmait-il. Pour la comprendre Mérimée avait choisi une bonne méthode, il l'aimait. Et une partie de cette tendresse se reportait sur l'amie, à laquelle il demeura toujours si tendrement fidèle, la comtesse de Montijo.

***

La publication des lettres de Mérimée à la comtesse de Montijo dépasse le cadre des études réservées aux « spécialistes de Mérimée ». C'est un grand événement littéraire. Voilà peut-être la plus belle

correspondance que nous ait laissée le XIXe siècle et l'on ne suppose pas que les chercheurs d'inédits puissent nous offrir mieux d'ici longtemps.

Les circonstances qui ont marqué la naissance et le développement de cette amitié célèbre sont passablement extraordinaires : au cours de son voyage en Espagne de 1830, Mérimée se lia, dans une diligence, avec un monsieur borgne et décoré de la Légion d'honneur, qui semblait fort au courant des affaires françaises. C'était le comte Cipriano de Montijo. De la sympathie du mari, Mérimée passa, quelques jours plus tard, à celle de la femme. Les révolutions espagnoles, — Dieu sait si elles furent nombreuses au XIXe siècle! — firent le reste. Libérale, amie de Narvaez, la comtesse de Montijo dut se réfugier à plusieurs reprises à Paris. Pour la première fois de 1833 à 1839. Mérimée la vit souvent à l'époque. M. Gabriel Hanotaux, dans la remarquable préface[1] dont il a doté la magnifique édition des *Lettres*, due au duc d'Albe, raconte qu'un ami de Mérimée le rencontra, à l'époque, rue de la Paix « tenant à la main une adorable petite fille. « C'est une Espagnole, la fille d'une de mes amies. Je vais lui faire manger des gâteaux », dit l'inventeur de *la Guzla*. La petite fille c'était Eugénie, née très authentiquement dans un bosquet de roses à Grenade, la future impératrice des Français. L'intimité de Mérimée et de la comtesse provoqua quelques insinuations. Mérimée n'a jamais manqué une occasion de les démentir — même dans ses lettres à Stendhal, où il ne reculait pas devant les indiscrétions. C'était son devoir : le nôtre est de le croire — et de n'accueillir qu'avec froideur les propos de ces personnes « renseignées » qui nous confient encore tout bas que l'Impératrice était la fille de Mérimée. Or Eugénie est née en 1826 et Mérimée a mis les pieds en Espagne, pour la première fois, en 1830. Il est vrai qu'il n'y aurait pas de conversations possibles dans les salons si la chronologie était de rigueur. La première lettre publiée de Mérimée à la comtesse de Montijo est datée de 1839. La comtesse vient de regagner Madrid, ses filles restées à Paris s'apprêtent à passer la frontière pour aller la rejoindre. La dernière lettre est du 8 septembre 1870. L'Impératrice, depuis quatre jours, avait dû quitter la France dans les circonstances tragiques que l'on sait. Quinze jours plus tard, exactement, Mérimée rendait le dernier soupir.

1839-1870. Quatre cent vingt-neuf lettres, toutes de dimensions respectables. Deux gros volumes, auxquels ce serait faire tort que de les déclarer « passionnants comme un roman », car ils le sont peut-être davantage. Toute la vie de la France, de l'Espagne,

1. Préface parue dans la *Revue de Paris* du 15 janvier 1930.

révolutions et guerres, salons et société, littérature, académie : un miroir de la vie française, un document unique sur la vie intime de Mérimée. Miroir très soigneusement poli. Si le mouvement du style est naturel et vif, la coquetterie du bien-écrire se laisse deviner. Il est tels portraits en quatre lignes, qui n'ont pas dû être enlevés sans un préalable arrêt de la plume. Voici la princesse Metternich. « ... *Un composé assez bizarre d'enfant gâté, de lorette, de grande dame, de niaiserie germanique et d'habitude du grand monde. Elle est instruite et ne manque pas de bon sens; mais elle est laide et fait des coquetteries, danse le cancan et chante des chansons des Variétés. De temps en temps, il lui prend des lubies d'impertinence, même avec Leurs Majestés.* » Ainsi du reste, il y a une petite galerie par lettres. De l'esprit partout : il y en a mille sources jaillissant au cœur de chaque phrase; un esprit incisif, qu'un sourire préserve de la méchanceté; qui a libre allure, impertinence de gamin ou de grand seigneur. Un récit s'aiguise pour finir en un « trait », qui le tranche comme une arête. « ...*Que dites-vous de tout cela? N'est-ce pas une belle fin pour la race de Louis XIV qu'une de ses petites-nièces se marie à un Polonais entretenu par un homme?* » La société, la politique et l'histoire sont toujours au premier plan. Si Mérimée voyage (et l'on sait qu'il entreprend très fréquemment de longues randonnées soit en France pour inspecter ces monuments historiques, qu'il sut si souvent préserver des méfaits du temps et des hommes, soit à l'étranger) il parle des mœurs, des souvenirs, des monuments. Les paysages se goûtent et ne se racontent pas. Ce fut peut-être l'attitude de nos « classiques » qui parlèrent peu fleuves et forêts — par pudeur sentimentale ou par mode de silence — et surent pourtant les apprécier.

Mérimée, dans ses lettres, fait de fréquentes allusions à Eugénie. Tout d'abord il se préoccupe de son mariage. Pourvu qu'elle n'aille pas se toquer d'un petit officier! « *Je crains pour Eugénie les sous-lieutenants de hussards sans un sou vaillant, mais pourvus de belles moustaches et d'un brillant uniforme.* » Il songe pour elle à un lord anglais. Ce serait sage : Paca, la sœur aînée, est mariée au duc d'Albe et « *il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier* » Deux ans plus tard, il se félicite d'apprendre qu'Eugénie fait beaucoup d'équitation. « *Le cheval est un puissant contrepoids aux hussards bleus...* » Le mariage d'Eugénie avec Napoléon III valut au vieil ami de la famille Montijo quelques avantages. On le nomma sénateur dès le mois de juin de 1853. L'Impératice en témoigna une vive joie. « *Elle a embrassé son mari, lorsqu'il lui a annoncé la chose* » écrit Mérimée à la comtesse de Montijo. Celle-ci était déjà retournée en Espagne. Elle avait eu quelques difficultés avec l'Empereur, qui, disposant de moyens exceptionnels pour régler les différends de

gendre à belle-mère, lui avait donné à entendre qu'il préférait la voir regagner l'Espagne. Ces circonstances expliquent que Mérimée ne se soit pas cru tenu de feindre une admiration sans réserve qu'il n'éprouvait pas. Au compte rendu des premiers contacts, la malice de l'écrivain se devine. Il vient d'expliquer à l'Empereur les affaires de Wurtemberg, et s'est permis d'exprimer un vœu... « *Mais je n'ai obtenu qu'un tortillement de moustaches que je ne me hasarderai pas à interpréter.* » Hôte assidu des Tuileries, de Compiègne, de Fontainebleau, Mérimée décrit les réceptions sur un ton cérémonieux et caustique. La présentation des ambassadeurs de Siam lui fournit la matière d'un tableau impayable. Il donne cent détails sur les représentations de Compiègne : « *Parmi toutes les scènes que nous avons jouées, les plus amusantes étaient dans les coulisses... Vous n'avez rien vu de plus drôle qu'Édouard Delessert habillé en femme sauvage. L'Empereur ne pouvait se lasser de le considérer et de s'assurer si tout ce qu'il voyait était bien à lui.* » Et Mérimée de conter les incidents, les piques d'amour-propre survenues entre acteurs, de plaisanter la niaiserie des impromptus, à la confection desquels on le contraint de collaborer. La netteté, l'esprit de ces croquis ne se peuvent dire. Une éblouissante série d'images glisse devant nos yeux. Voici un petit tableau, pris au hasard, un « coin de fête ». « *Les oisifs s'amusaient beaucoup à* voir *une conversation entre le prince de Metternich et l'Empereur, assis sur un canapé dans le petit salon qui précède le cabinet de l'Impératrice. Le premier paraissant très ému, gesticulant, s'essuyant le front à tout moment; l'autre, impassible, ayant l'air d'écouter la lecture d'un roman de Paul de Kock.* »

Les années passent. Il y a toujours des bals, mais Mérimée n'y va plus guère. Il est malade et passe la plupart de ses hivers à Cannes. L'Impératrice est toujours pleine d'attentions pour lui. Elle veut l'emmener à Biarritz, à Constantinople. Il ne se sent ni la force ni le goût d'entreprendre des voyages et se contente de manger les beaux fruits que la souveraine lui envoie. Il juge peu favorablement la politique de l'Empereur, s'inquiète de la menace allemande et prophétise les pires malheurs..., s'abandonnant à une vague irrésistible de pessimisme que l'avenir ne devait, hélas! que trop justifier.

Les renseignements que Mérimée donne constamment à la comtesse sur le couple impérial et le petit prince, dont il admire l'esprit, le courage et cite volontiers les « mots », se mêlent à mille anecdotes et faits-divers. Mérimée a une préférence marquée pour ceux qui ont une saveur discrète de scandale. On pourrait en composer un choix étonnant et nous ne pouvons ici que recommander le récit de la charmante aventure de madame de C... qui, tenant un comptoir dans une vente de charité, presse une promeneuse inconnue d'acheter

une layette. *La jeune femme répond d'un air triste qu'elle n'a pas besoin de layette.* Madame de C... insiste « *Cela vous portera bonheur. J'ai le pressentiment que d'ici à dix mois vous en aurez besoin.* » *L'acheteuse rit beaucoup, rougit et achète la layette. Quand elle se fut éloignée, madame de C... demande quelle est cette femme.* « *C'est mademoiselle Brohan, du Théâtre-Français, la maîtresse de Jean de Greffulhe votre frère.* »

Quelques récits ont une couleur plus tragique, tel celui du meurtre de la duchesse de Choiseul-Praslin. Mérimée a tenu entre les mains un journal intime où la duchesse exprimait sa crainte d'être assassinée par son mari. Mademoiselle de Luzy, gouvernante des neuf enfants du duc, et aimée de lui, aurait été la cause involontaire du drame. C'est la thèse commune et Mérimée l'accueille. Depuis lors certaines publications discrètes nous ont laissé soupçonner une tragédie plus poivrée.

Tout le long de cette correspondance on voit se poursuivre un aimable jeu de services prêtés et rendus. Mérimée donne des conseils pour des bals costumés, des tableaux vivants, des lanternes d'illumination, des fouilles, des mariages, la politique... Il s'occupe, à Paris, d'achats pour la comtesse, tandis que celle-ci lui adresse de Madrid des cachemires pour ses amies, des *fosforos* et des pains espagnols pour lui-même et surtout ces renseignements historiques, dont il est toujours friand. Il ne cesse de la questionner sur les travaux des érudits locaux, les étymologies, les collections, le rituel mozarabe..., mais nous n'en finirions pas avec la liste de ses curiosités.

Elles le conduisent à faire part discrètement et parfois sur le mode burlesque de ses travaux. Le récit de son élection à l'Académie et celui de sa réception sont irrésistibles. La publication d'*Arsène Guillot* tient une place comique dans l'affaire. Mérimée, venant de commencer son métier de solliciteur, avait réuni quelques dames pour décider, selon l'expression de madame de Castellane, de la « gravelure » de son ouvrage. Pouvait-il le faire paraître sans nuire à sa candidature? L' « aréopage » lui accorda « l'imprimatur » et la nouvelle parut dans la *Revue des Deux Mondes*, au lendemain de l'élection. Ce fut un scandale. Quelques dames de la société, « *adultères émérites* » criaient à l'immoralité, et leurs *anciens amants répétaient* leurs plaintes *en chœur*. L'illustre compagnie se repentait d'avoir accueilli un auteur aussi dangereux... Il fallut, sur ces entrefaites, préparer le discours de réception. Mérimée partit en Franche-Comté pour *apprendre quelque chose* sur Nodier, son prédécesseur. « *On m'a dit pis que pendre de ce grand homme*, écrit-il à la comtesse, *et je suis revenu avec une provision d'anecdotes excellente pour une satire. Malheureusement c'est un éloge que je dois faire.* »

Que ne faudrait-il pas dire encore pour donner une idée à peu près exacte de la variété de ces lettres, de leur richesse? Les jugements littéraires précisent définitivement les goûts de Mérimée, sa situation en face du romantisme. Il y a un passage inoubliable sur *les Misérables* qu'il faudrait citer tout entier. Le regretté Paul Souday y eût puisé les motifs d'une aversion éternelle à l'égard de Mérimée... Les tableaux d'histoire ne se limitent pas au second Empire. Il y a des pages très curieuses sur Louis-Philippe et ses ministres. En général Mérimée juge finement les hommes, mais il n'a pas les éléments d'appréciation nécessaires pour fonder bien sûrement ses jugements politiques. C'est avant tout un psychologue et un historien.

Les diverses péripéties de la liaison avec Valentine sont évoquées à traits légers. Les noms des Delessert et des Laborde viennent constamment sous la plume de Mérimée. Mais il n'y a de confidences véritables, et encore bien réservées qu'après la rupture. Mérimée tout d'abord n'y comprenait rien. Il n'avait pas deviné le jeu de Maxime du Camp. Mais ce *résultat d'une liaison de plus de vingt ans* le désespérait... « *Je ne saurais vous dire combien j'en suis affligé*, écrit-il. *Je ne vous dirai jamais la millième partie de ce que j'éprouve... C'est un rêve fini, le réveil est assez triste*, etc... ». Fléchissement momentané d'une volonté puissante. Un instant Mérimée a détaché le masque. Mais il reprend son sourire, ses récits ailés... La profondeur de la blessure échapperait aisément aux lecteurs qui ignoreraient le caractère de Mérimée, sa volonté de ne jamais montrer à ses amis qu'un visage joyeux et courtois...

C'est pourtant la personnalité de l'homme, cette coquetterie du cœur, son amertume enjouée, son intelligence, son inlassable curiosité, son goût de tout savoir, de tout comprendre qui donnent à ces lettres si diverses par le contenu, le frappant caractère d'unité qu'on observe en elles. Mesurons là une fois de plus le côté tout personnel de l'observation historique. S'il parle de M. Thiers, Mérimée est tout autant lui-même que s'il parle de ses livres, de ses collections ou de ses amours. Un portrait, une description ne sont jamais que des interprétations. Trente ans de vie parisienne, de vie française vues par Mérimée, c'est avant tout une « comédie humaine » composée par Mérimée. Plus la personnalité d'un homme est accusée, plus la déformation qu'il inflige à la nature est marquée. Il faudrait redescendre à l'animal pour connaître la vérité. Ce grand miroir que Mérimée a tendu devant son siècle est merveilleusement déformant. Tant mieux : c'est Mérimée que nous cherchons. L'œuvre est puissamment personnelle... et c'est un chef-d'œuvre.

Les Aventuriers, par **René Jouglet** (*Calmann-Lévy*).
Le Chant d'Ilse, par **L. Gautier-Vignal** (*Calmann-Lévy*).

Si, venant des biographies, où les vies orgueilleuses succèdent aux héroïques, la mode se mêlait de placer des adjectifs sur les couvertures de romans, l'éditeur des *Aventuriers* de M. René Jouglet aurait à sa disposition un choix abondant d'épithètes. « Roman sentimental, voltairien, hoffmannesque, wagnérien, fantastique et montagnard » : on ne pourrait pas s'en tirer à moins pour qualifier cette œuvre étrange, où l'auteur s'est complu, avec une virtuosité digne d'admiration mais parfois un peu déroutante, à changer constamment de rythme et de registre. L'action s'engage aux environs de Hambourg, où Ledewitz, un médecin plus soucieux d'enrichir le nombre de ses aventures que celui de ses clients, fait connaissance d'un chevalier de la crapule, membre éminent d'une bande de voleurs. Le premier contact entre le docteur et les bandits est marqué par une antipathie réciproque des plus vives. C'est ainsi que commencent, dit-on, les grandes passions. D'une bataille en règle ces personnages divers sortent plus qu'amis. Ayant les uns... et l'autre le goût des expéditions aventureuses ils s'associent. Ledewitz, tel le procureur Hallers, partage dès lors sa vie entre son cabinet de consultations et les bas-fonds de la ville. Tout aussi chimérique qu'une troupe de chevaliers du Saint-Graal, cette troupe de voleurs, qu'un médecin et un poète ont accrue, entreprend un jour de s'emparer des richesses d'un alchimiste moderne. Le bruit des appels des schupos 1930 résonne encore à nos oreilles que nous nous trouvons déjà transportés dans le monde des contes de fées. Les murs se construisent tout seuls et la sorcellerie règne en maîtresse.

Une petite fenêtre ouverte dans un coin laisse pourtant entendre une chanson idyllique très « Hermann et Dorothée ». Nous oscillons entre le Moyen âge et 1930 : toutes les Allemagnes possibles, depuis la féodale jusqu'à la luthérienne en passant par la romantique, la walpurgienne et les autres se mêlent dans un récit héroïco-burlesque, où les thèmes et les pastiches ont plus d'importance que les personnages, qui ont quelque peine à conserver intact le fameux « soi-même » de Peer Gynt au milieu de ces voyages chronologiques.

•

Roman situé dans l'Allemagne contemporaine, *le Chant d'Ilse* de M. Gautier-Vignal évoque surtout une Allemagne romantique. C'est qu'elle existe encore; le malheur est qu'elle n'existe point seule. Mais c'est le droit d'un romancier de la porter au premier plan, si c'est elle qui le touche le plus... M. Jean Mistler, que l'on n'accusera pas d'ignorer les dangers de l'heure, n'a-t-il pas naguère

dans *Châteaux en Bavière*, évoqué un charmant Bemberg pénétré de douceur et de gemütlichkeit, une vraie ville de velours?

Le roman de M. Gautier-Vignal est de la meilleure qualité littéraire et psychologique. Une sorte de chaude tendresse, de légèreté musicale l'enveloppe. Il coule limpide, et léger, et l'on croit entendre le froissement délicieux d'une source fraîche.

L'action est bien simple : un jeune Français s'est installé à Dresde pour compléter ses études musicales. Il vit dans une petite pension, dont M. Gautier-Vignal a tracé un tableau tout à fait pittoresque. Des voyageurs de tout pays y campent, des voyageurs peu pressés, de petite aisance, qui tout doucement se transportent de ville en ville pour visiter les musées, les monuments.

Une jeune Allemande, Ilse, habite cette pension. François s'éprend d'elle et elle l'aime. Ils font des promenades sentimentales, le soir, dans les jardins. Leur tendresse affichée scandalise; ils s'en aperçoivent à peine, tout occupés qu'ils sont de se plaire. Ainsi passe le temps, et petit à petit François s'avise que sa maîtresse n'est pas tout à fait la femme qu'il avait crue, mais une autre qui n'a pas tant de qualités, qui n'est pas aussi intelligente, mais qu'il n'aime pas moins. Ainsi change, tout doucement, l'échafaudage sur lequel un amour est bâti.

...Ilse est mariée — et le mari, un jour, paraît. Il a une conversation avec François. Ni violences, ni revendications ridicules. Ces deux hommes ont plutôt de la sympathie l'un pour l'autre. Ils aiment assez Ilse pour parler d'elle, en ne songeant qu'à son bonheur, et ils la jugent pareillement, en hommes, ce qui les rapproche, car au fond ils ne la comprennent ni l'un ni l'autre. Comme la plupart des entrevues destinées à provoquer des décisions importantes, celle-ci n'a aucun effet. Ilse reste avec François. Ce n'est peut-être qu'une fausse image de lui qu'il aime, mais elle ne peut pas le quitter. Quand François devra rentrer en France, elle se tuera, parce qu'elle craint d'être seule, parce qu'elle n'a pas le courage de traverser les mois, après lesquels, selon toute vraisemblance, elle ne penserait plus à François, mais à un autre...

Il y a cent tableaux charmants dans ce « chant d'Ilse ». Ce n'est certes pas un roman balzacien. C'est un roman rêvé. Les drames n'y poignent pas le lecteur. Il est plutôt touché par ce mouvement doux, ce rythme léger de poème en prose, de complainte... En vérité c'est une œuvre délicieuse qui marque de la façon la plus heureuse les débuts de M. Gautier-Vignal, jusqu'alors historien, dans la carrière de romancier.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.